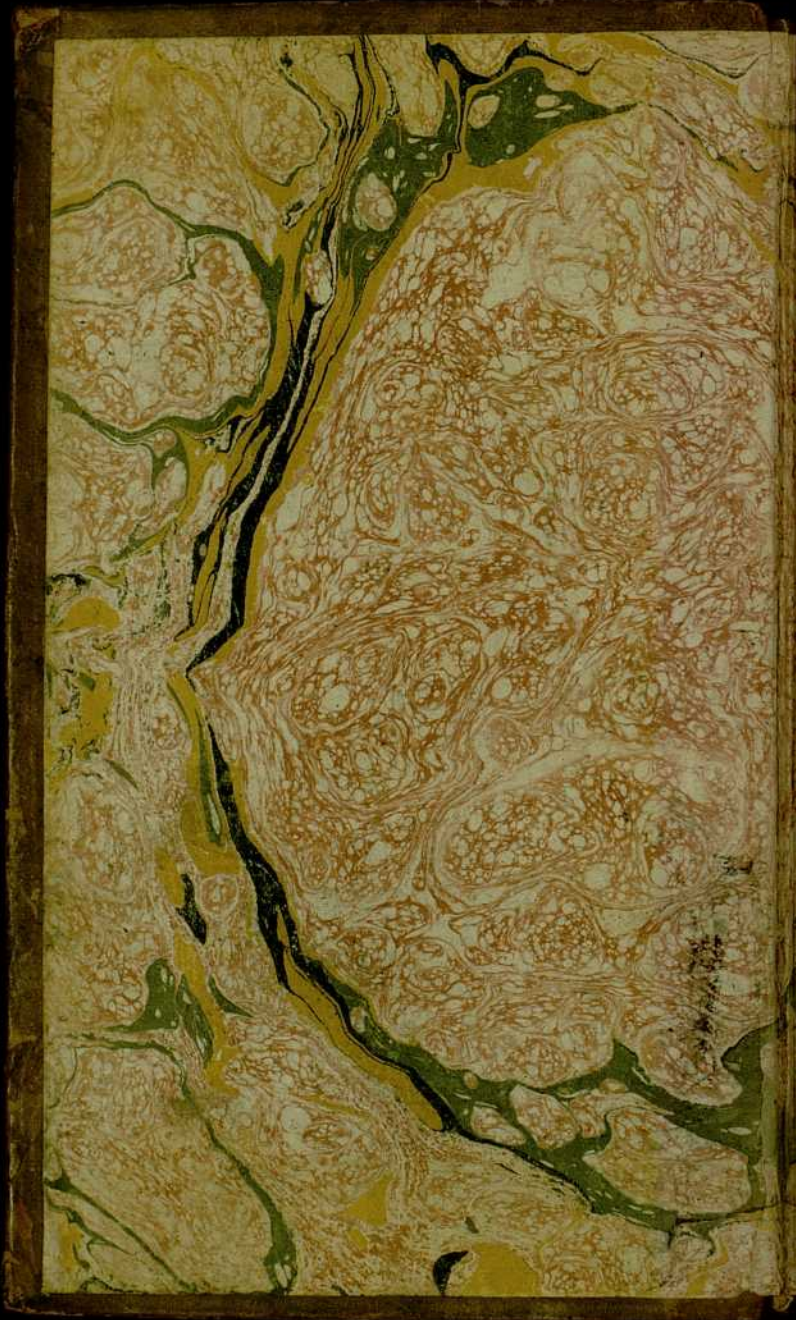


HISTOIRE
DU CIEL

I

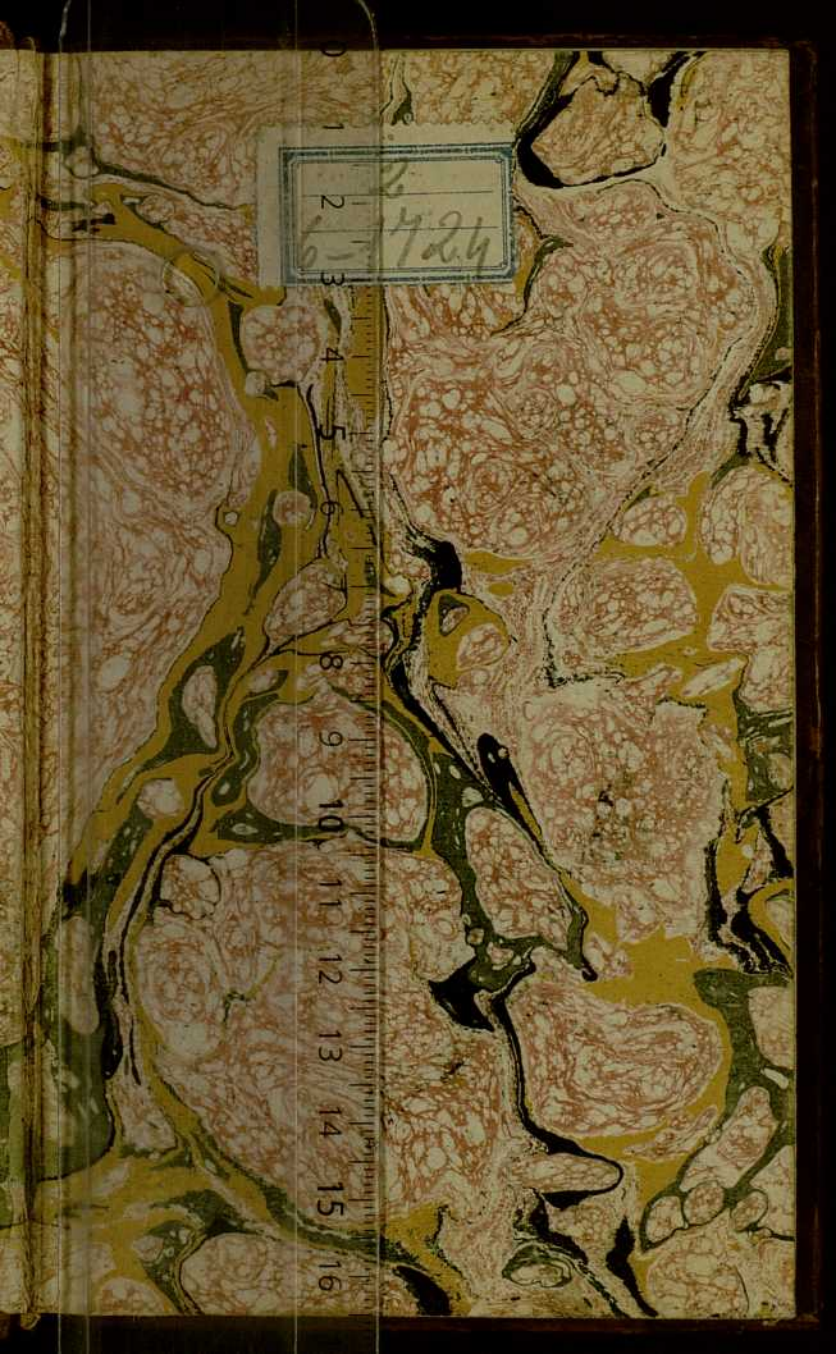
A
31
434





6-724

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16





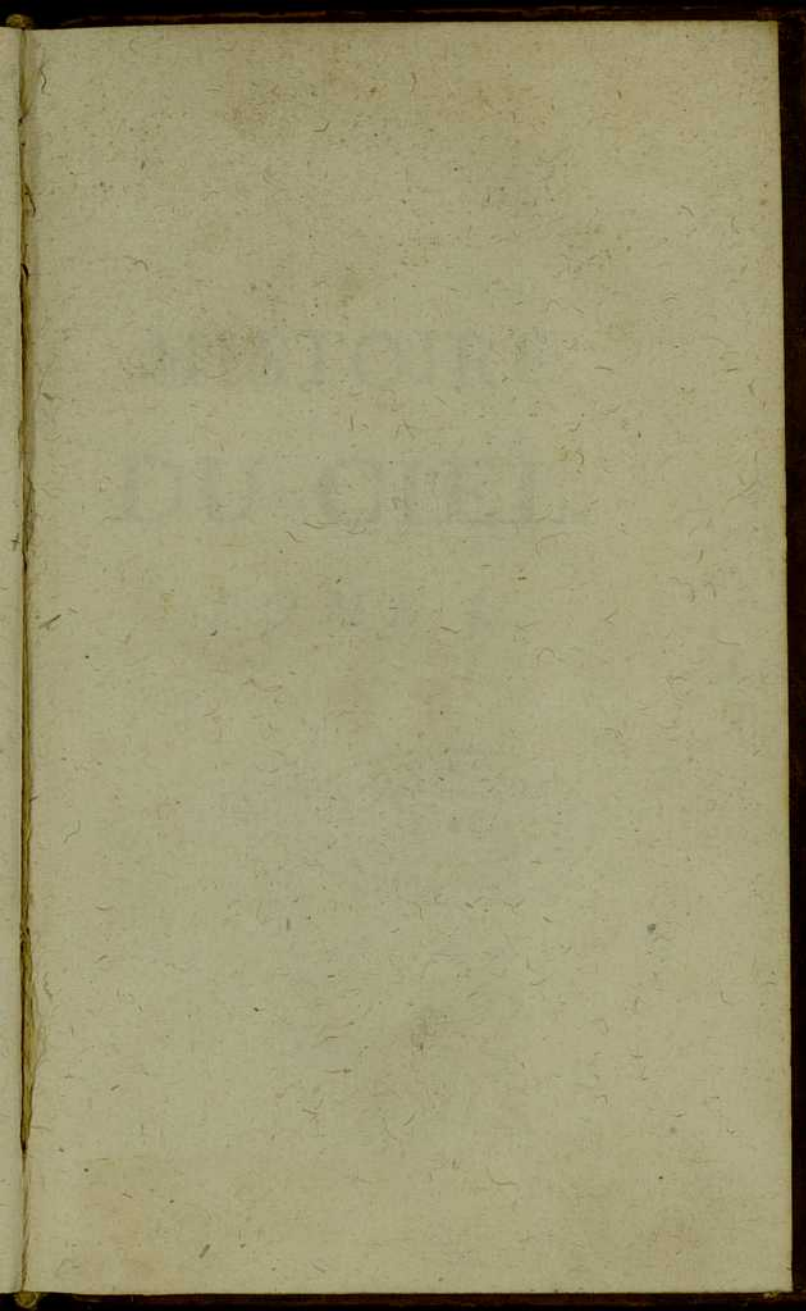
2
6-1724

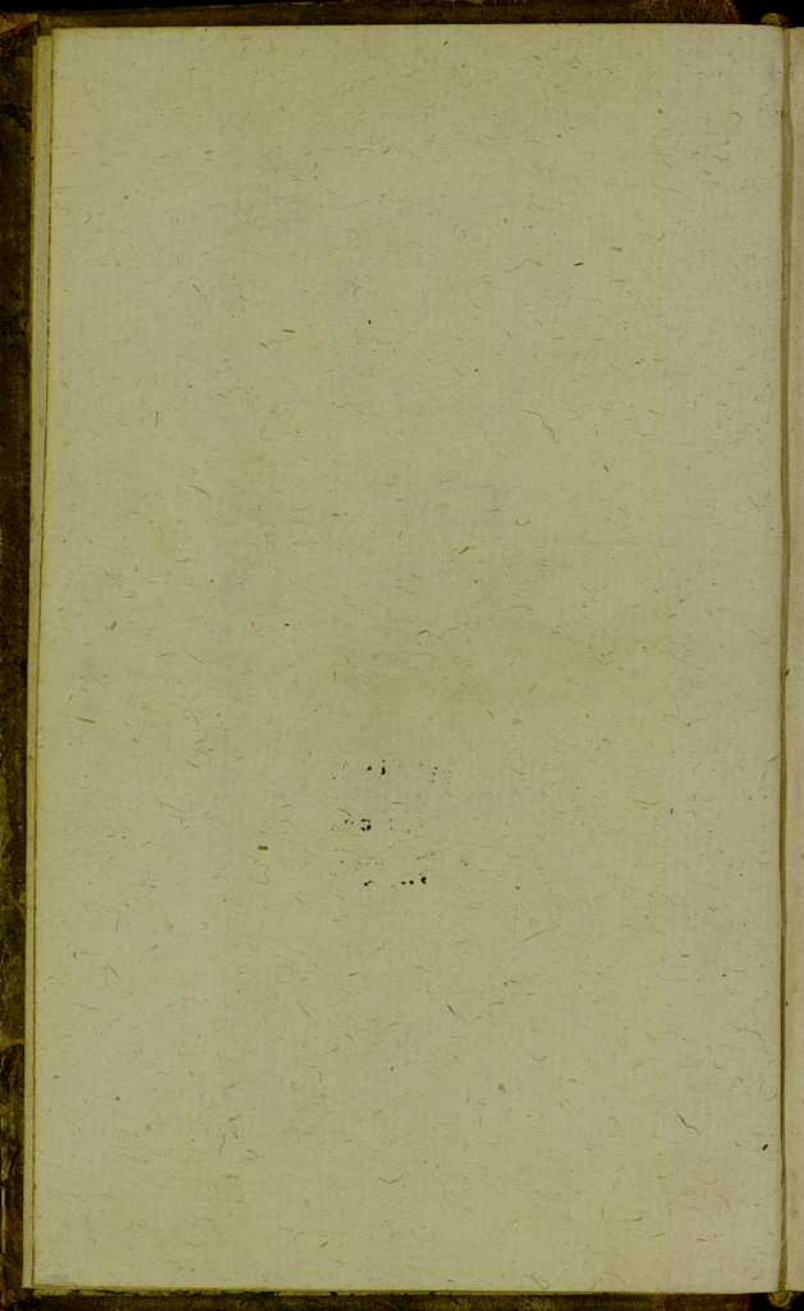
2-6-1724

i 16853131

BIBLIOTECA HOSPITAL REAL GRANADA	
Sala:	A
Estante:	31
Numero:	434

Biblioteca Universitaria	
Sala	C
Estante	9
Tabla	
Numero	98





HISTOIRE
DU CIEL.

TOME I.



HISTOIRE

DU GÉNÉRAL

DE LA





Dessiné et gravé par J. P. Le Bas.

*Démocrite, sans fin te verra-t-on rêver
Et tracer à l'écart ton Monde imaginaire ?
Va, ce n'est pas à l'homme à construire la terre ;
Il est fait pour la cultiver.*

R. 24503

HISTOIRE DU CIEL,

OÙ L'ON RECHERCHE

L'ORIGINE

DE L'IDOLATRIE,

ET LES MÉPRISES

DE LA PHILOSOPHIE,

Sur la formation des corps célestes,
et de toute la nature.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Du fonds des Frères ESTIENNE, rue S.
Jacques, à la Vertu, 1788.

Chez GIDE et Compagnie, place Sulpice,
N^o. 547.



LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF



P L A N
DE
C E T O U V R A G E .

IL n'y a point de nation ; il n'y a peut - être point d'homme sur la terre , qui en considérant la beauté du Ciel et la marche régulière des corps qui y roulent , n'ait désiré de savoir quels ont été les commencemens de cette structure , quelle est l'origine et la signification des noms qu'on donne à tous ces différens corps , en un mot d'être instruit de l'histoire du Ciel.

De tout tems , et par-tout , on a fait cette recherche : c'est la première réflexion de tout esprit qui pense : c'est le premier pas de la curiosité. La plûpart des peuples célèbres ont eu des philosophes qui se sont exercés sur ce sujet : et les anciens poètes

pour rendre leurs chants plus agréables, ou par un début magnifique, ou par un épisode intéressant, étoient dans l'usage de mettre en œuvre la Cosmogonie (a).

Mais quelle que soit l'avidité avec laquelle on écoute d'abord ceux qui nous annoncent ce premier de tous les évènements, les récits qu'ils nous en font ne méritent pas une égale créance. On les trouve peu d'accord entr'eux, souvent peu intelligibles, ou même en contradiction avec ce qu'on éprouve dans la nature. Il faut donc user de discernement, et suivre dans l'étude de cette histoire les règles du bon sens, les moyens que la prudence employe tous les jours pour parvenir à la certitude des faits dont on veut être instruit.

Comme l'histoire de la monarchie Française est la collection et l'examen de ce que nos prédécesseurs

(a) *La formation du monde.* Voyez le premier livres des Métamorphoses, et les leçons attribuées à Atlas, à Anchise, et à Iopas dans le premier et le sixième livre de l'Enéide. Ovide et Virgile ne sont en cela que les imitateurs d'Hésiode et des autres Grecs copistes des Phéniciens.

nous ont appris sur l'origine et sur les progrès de cette monarchie; l'histoire du Ciel est la collection et la discussion de ce que les hommes d'avant nous ont pensé ou appris de leurs pères sur l'origine du ciel et sur ses rapports avec la terre.

Un sage historien ne fait pas entrer dans le corps de son Ouvrage tous les mémoires qu'il a pu rassembler. Il fait un choix. Tout ce qui se trouve frivole ou évidemment contraire aux faits connus; tout ce qui est avancé sans précaution ou destitué de témoignages suffisans, il le rejette, et ne fait usage que de ce qui peut naturellement se lier, se faire goûter, et former une suite recevable. En entreprenant donc l'histoire de la naissance des Cieux et de l'origine, soit des noms qu'on donne aux différentes parties de la sphère céleste, soit des influences qu'on leur attribue; notre principale affaire est de ne mettre en œuvre que ce qu'ont pensé là-dessus les esprits les plus raisonnables, ou les peuples les plus attentifs à conserver la connoissance du passé. Quel usage pourrions-nous

faire des opinions bizarres qui partagent les autres nations sur ce sujet? Voudrions-nous recueillir ce qu'en ont imaginé les Charibes, les Groenlandois, ou les autres Sauvages, qu'une longue séparation du corps de la société a dégradés et abatardis? Nous nous en tiendrons donc au récit de ce qui a été cru et publié sur l'origine du monde, et sur les puissances célestes, par ceux chez qui le fil de l'ancienne histoire a pu se conserver sans se rompre; et qui ayant toujours fait un grand corps de nations unies entr'elles par les liens du commerce, ont pu s'entrecommuniquer et perpétuer jusqu'à nous quelques-unes des connoissances primitives.

Mais quelque soin qu'un historien prenne de ne s'attacher qu'à ce qui porte le caractère de la vérité; il arrive souvent que la matière qu'il traite tienne à des fables si célèbres et si accréditées, qu'il se voit contraint de s'y arrêter et de les suivre quelque tems, pour y démêler les traces de la vérité qu'il recherche. Par exemple, la plûpart de nos Historiens François ont débuté par nous faire regarder les

Gaulois comme un peuple vaincu et asservi par les Francs, d'où * quelques-uns ont tiré des conséquences aussi imaginaires que cette conquête. Le savant et judicieux ** Ecrivain, qui nous a donné l'histoire critique de l'établissement de la monarchie François, n'a donc pu se dispenser, pour ruiner ces prétentions, de réfuter au long le début fabuleux qui en étoit l'unique fondement. Il nous indique les sources de ces contes dans les siècles postérieurs; et remontant aux monumens contemporains, il nous fait voir les Rois François étroitement unis aux Romains et aux Gaulois devenus Romains. Il nous montre ces Princes établis en-deçà du Rhin long-tems avant Clovis, employés dans les plus beaux postes de la milice Romaine, et profitant peu-à-peu de la foiblesse des Empereurs, pour devenir souverains, de lieutenans qu'ils étoient: ce qui répand un jour admirable sur la diversité de nos loix et de

* *Histoire du Gouvernement François, par M. le Comte de Boulainvillers.*

** *M. l'Abbé du Bos.*

nos coutumes , uniquement provenue de ce que les Gaulois , aussi libres sous nos Rois que sous les Empereurs , étoient jugés selon leurs loix particulières , et les tribus Françoises selon les leurs.

La nécessité de commencer par renverser ou par débrouiller des fables pour établir la vérité , est le cas où je me trouve. Les hommes les plus célèbres qui nous ont parlé de la formation du ciel et de la terre , ou de leurs rapports mutuels , sont les auteurs Payens , les Philosophes des différens âges , et les Ecrivains sacrés. Ce que nous ont dit les Egyptiens , les Phéniciens , les Grecs , et les Romains est obscurci par des récits fabuleux et par des métamorphoses pleines d'absurdité. Quoiqu'ils ayent été les plus spirituels et les mieux policés de tous les peuples , ils se sont fait des idées si étranges sur le gouvernement des Cieux , et sur les puissances qui influent dans la conservation du genre humain , qu'il n'est pas besoin de les combattre par des raisonnemens : elles portent leur réfutation avec

elles. Mais du fond même de ces affreuses ténèbres il est possible de faire sortir la lumière. Au travers de tout ce fabuleux je trouve un point de fait dont l'éclaircissement nous apprend ce qui a donné naissance aux fables. Il en est le dénouement. Ce premier point fixe est la signification des noms et des figures qui ont servi dans la plus haute antiquité à caractériser le soleil, la lune et les étoiles selon leurs différentes situations. Les usages des anciens et l'inspection de la nature nous aident à découvrir ce sens, dont la connoissance nous laisse aussitôt appercevoir l'énorme abus qu'on a fait des institutions des premiers hommes, et mêt dans un assez grand jour l'origine de l'idolâtrie de nos pères.

Un autre fruit de cette recherche est de nous apprendre que la même méprise qui a peuplé le Ciel de divinités chimériques, a donné naissance à une multitude de fausses prétentions sur les influences des Cieux, et à des erreurs qui tyrannisent encore la plûpart des esprits.

Quand notre histoire du Ciel ne nous procureroit d'autre bien que celui d'appercevoir la méprise qui a précipité le genre humain dans un égarement qui en est l'opprobre, et dont les suites troublent encore le repos de la société ; ce seroit sans doute un profit assez satisfaisant.

Mais il se trouve ici un avantage fort supérieur aux précédens : c'est de découvrir avec la naissance du ciel poétique et des dieux du Paganisme, les vestiges sensibles de la vraie origine des choses, et d'y trouver une foule de témoignages perpétuellement rendus à la vérité du récit de Moïse. Je suis fort éloigné de vouloir chercher l'origine des fables dans l'abus que quelques nations auroient fait de l'Écriture-sainte ; puisque l'Écriture-sainte est évidemment postérieure à la naissance de l'idolâtrie. Mais j'aime à retrouver dans l'histoire de l'idolâtrie une conformité sensible avec les évènements rapportés par l'Écriture. Les monumens et la nature fournissent les preuves de cette histoire ; et cette histoire fournit les preuves

de l'excellence de la révélation. Si je ne suis pas appelé à faire la démonstration de l'Évangile, il m'est permis d'en essayer la préparation. Quelle gloire pour moi d'y avoir au moins disposé quelques Lecteurs!

Après l'examen du Ciel, tel que les poètes nous l'ont décrit, et que les payens l'ont imaginé en altérant les instructions qu'ils avoient reçues de leurs pères, il est naturel de passer à un Ciel en apparence plus raisonnablement construit, je veux dire à la naissance du soleil et des planètes, telle que les philosophes l'ont conçue. Si les égaremens des poètes, ramenés à la première source de l'erreur, peuvent nous aider à reconnoître l'origine et la destination de la nature, apparemment les philosophes nous donneront à cet égard un grand surcroît de connoissance. Gardons-nous de nous en flatter. Ils se sont tous évanouis en des pensées ou dangereuses ou inutiles, en voulant expliquer la formation de la terre et des cieux.

Croiroit-on qu'Aristote, Lucrece, Gassendi, Descartes, et bien d'autres

grands génies ont construit le soleil, les planètes, et l'univers sur des fondemens aussi ruineux qu'avoient fait les poètes; que leurs atômes, leur matière première, et leurs loix générales productives de trois ou quatre élémens, principes si rebatus dans les écoles, et dont on fait tant de bruit dans les diverses manières de concevoir la formation du ciel et de la terre, sont toutes idées sans justesse, et en opposition avec l'expérience de tous les jours. Les noms de ces hommes célèbres nous sont chers et respectables: mais la vérité nous l'est encore plus. Nous leur devons et nous leur donnons volontiers tous les éloges qu'exigent leur mérite et notre reconnoissance. Les uns nous ont rendu service comme astronomes; les autres comme opticiens, ou géomètres, ou logiciens, ou à d'autres titres. Tous nous ont encouragés par leur exemple, et nous ont enrichis de quelques découvertes particulières: mais la haute estime où nous les plaçons ne nous ôte pas la liberté d'appercevoir leurs méprises, d'autant plus dangereuses qu'elles

en imposent par des noms célèbres.

La plus grande de ces méprises, celle cependant qui leur est presque commune à tous, est d'avoir pensé qu'une matière générale, et un mouvement général distribué dans cette matière, suffisoit pour rendre raison de la structure du monde, puisque ces deux points suffisoient, selon eux, pour le produire. L'expérience nous apprend le contraire, et elle nous fait voir l'ordre général du monde, l'organisation des espèces, et la distinction de natures élémentaires telles que nous les connoissons, ont pour cause immédiate, non aucun mouvement, soit général, soit particulier qui n'y peuvent rien, mais un conseil et une volonté spéciale du Créateur, qui a ordonné chaque pièce, comme il a ordonné le tout.

En travaillant à éclaircir cette question, dont il n'est personne qui ne voye l'importance, nous sommes fort éloignés de disconvenir qu'il y ait des loix générales du choc, ou des règles de mouvement qui entretiennent le monde. Personne ne le nie, et on n'en peut pas douter. Ni

Descartes, ni Malebranche, ni nos maîtres de philosophie, ne nous ont induits en erreur, en nous faisant observer que la nature marchoit et se conservoit par des règles simples et uniformes. Ces règles sont aussi réelles que fécondes, puisqu'on en prévoit les effets: et c'est parce qu'elles sont certaines, qu'elles sont devenues l'objet de plusieurs sciences très-utiles. Mais ces loix du mouvement qui servent à l'entretien du monde, ont-elles pu le former? et suffit-il d'appercevoir quelques loix du mouvement, pour concevoir la structure du monde? Ramenons la question à un point plus précis. Dieu peut sans doute, s'il le veut, créer un monde formé d'une pâte universelle, d'une matière uniforme qui soit la même dans tous les corps: comme tous les vases de fayance et de porcelaine du Japon, de la Chine, de Chantilli, de Saxe et de Rouen, ne sont toujours que de la terre, ou de l'argile cuite ou à demi vitrifiée. Un monde construit de cette sorte n'est pas celui que nous connoissons. La lumière, l'or, et la terre n'ont rien

de commun que les degrés métaphysiques : c'est-à-dire, qu'ils n'ont rien de commun. Passons aussi à qui le voudra, mais sans l'accorder comme une vérité concevable, que Dieu puisse se reposer du soin de former les espèces organisées sur des règles de mouvemens propres à produire ces espèces. S'il y a vingt mille sortes de plantes et autant d'animaux; voilà quarante mille loix de mouvement variées comme leurs effets : puis il faudra multiplier ces quarante mille mouvemens par autant d'autres mouvemens subordonnés, qu'il y aura de différens vaisseaux dans chaque espèce, le même mouvement ne pouvant produire que les mêmes organes. C'est revenir aux volontés spéciales, et la grande physique ne veut que quelques loix très-simples et en petit nombre. Quel est donc le point d'où part la philosophie la plus moderne et d'où elle prétend déduire d'une façon intelligible la structure de notre monde et de ce qui s'y voit? Laissons établir la question par le plus grand des philosophes: par Descartes.

Après avoir supposé une matière

homogène ou uniforme dont Dieu remue les parcelles en les faisant pirouetter sur elles-mêmes et avancer continuellement en ligne droite, Descartes prétend * qu'il en sortira un monde en tout semblable au nôtre, sans que Dieu ait fait rien de plus que d'imprimer à la matière un mouvement de tourbillon; sans qu'il y mette aucun ordre, ni proportion. Or c'est cette possibilité ou cette fabrique d'un monde tel que le nôtre, écloso ou sorti avec toutes ses espèces générales ou particulières, d'une matière uniforme mise en mouvement, que je crois aussi contraire à la raison et à l'expérience, qu'elle est, de l'aveu même de Descartes, différente de la création révélée.

Au reste, quoique dans l'œuvre des six jours les volontés et les commandemens du Créateur soient aussi détaillés que les natures et les différentes organisations, nous ne prenons point l'allarme, comme si les philosophes en soutenant la productibilité de notre monde en vertu de

* *Traité de la lumière.*

trois ou quatre loix fort simples , pouvoient faire tort à la religion. Elle ne leur doit rien, et n'a rien à craindre de leur part. Moins encore auroit-elle à craindre de la part de ceux qui l'ont toujours professée et sincèrement honorée. Ceci est une discussion toute humaine et purement philosophique, où il s'agit d'examiner ce que l'expérience nous insinue clairement sur l'origine du monde. Or ce qu'elle nous apprend me paroît contraire à la prétention de nos grands philosophes. Il n'étoit donc pas inutile de le remarquer : puisque cette prétention est le fondement de leur physique, et qu'il est très-raisonnable de nous épargner une étude qui n'aboutit à rien. Mais si l'expérience nous montre que le mouvement ne peut ni former des natures élémentaires, ni organiser des espèces ; si l'expérience nous montre que la seule volonté de Dieu et non un mouvement général, en a pu être la cause immédiate, comme la révélation nous apprend qu'elle l'a été de fait, cette question très-belle par elle-même devient plus intéressante par le concert des lumières ti-



rées de l'expérience avec celle que nous fournit le Texte sacré. Une telle conformité peut guérir les préventions de ceux qui croient le récit de Moïse incompatible avec la saine physique, et il se trouvera au contraire que la physique deviendra saine à mesure qu'elle se rapprochera de l'Écriture-sainte, puisqu'elle se rapprochera tout autant de la nature même. Mais en recueillant ce premier fruit de notre travail, nous ne portons aucune atteinte ni aux intentions, ni à la réputation des Auteurs Cartésiens, puisqu'ils déclarent tous, de même que leur maître, que la façon dont ils conçoivent la possibilité de la création n'est point celle dont Dieu s'est réellement servi. On peut innocemment faire des romans philosophiques; et quoiqu'il soit peut-être assez inutile d'exercer son esprit sur des possibilités prétendues, assurément nous n'y trouvons point de crimes: ainsi point de procès avec Descartes du côté de la religion.

Après l'avantage de trouver dans la nature des motifs toujours nouveaux de respecter l'Écriture-sainte, et de sentir de plus en plus que Moïse

avoit été instruit à l'école de celui qui a créé le monde, nous trouvons ici à faire un autre bien, que nous n'avons pas cherché, il est vrai, mais qu'il n'est pas naturel de rejeter quand il se présente: c'est de faire sentir l'inutilité de la ressource que les athées ont cru pouvoir trouver dans la doctrine de Descartes. Spinoza et bien d'autres incrédules n'ont pas manqué pour étayer leur cause huée par-tout, et entièrement désespérée, de saisir cette partie du Cartésianisme qui n'employe qu'une matière agitée pour en voir sortir le monde sans que Dieu s'en mêle en aucune sorte. J'avoue que la distance qu'il y a entre Descartes et les athées est celle qui se trouve entre le ciel et la terre. Descartes attribue le mouvement à un moteur sage et qui en a prévu les effets. Les athées ne veulent point de moteur. Ils font sortir d'un mouvement aveugle et aventurier, l'ordre, la beauté et la persévérance. Ainsi quoiqu'une école prétende se faire honneur de quelques-unes des idées de l'autre, à Dieu ne plaise qu'on les confonde. Mais si cette

partie du système Cartésien que les incrédules empruntent se trouve fausse; s'il est faux qu'une matière générale, mûe en tourbillon par un moteur sage, fournisse rien de ce que Descartes en attendoit; à plus forte raison, cette matière remuée à l'aventure ne livrera-t-elle aux incrédules rien de ce qu'ils en espèrent. Quand un furieux se saisit de l'épée d'un homme sage, on ne reproche pas à celui-ci l'usage que l'autre en veut faire. Mais si cette épée se trouve émoussée ou sans pointe, celui à qui elle appartient, et qui l'avoit cru bonne, s'affligera-t-il de la voir sans effet? Non sans doute: c'est plutôt un sujet de joie pour lui.

On pourroit croire que mon respect pour l'Écriture m'en fait alléguer ici l'autorité hors de saison dans une question que j'avoue n'être point théologique. Mais autre chose est de citer l'Écriture pour établir ou pour éclaircir la physique, et c'est ce que je ne fais point; autre chose d'employer l'histoire et la physique expérimentale pour montrer l'excellence de l'Écriture, et c'est ce que je fais.

Les incrédules, qui ne reconnoissent point ce tribunal, ne me reprocheront donc point de les y avoir cités. Je n'y appelle pas même les philosophes Chrétiens, puisqu'il s'agit d'une question de pure philosophie. Qui donc sera notre juge dans la matière que je traite? Sera-ce le raisonnement? c'est le moyen de plaider éternellement. Rapportons-nous-en à l'histoire et à l'expérience. Ne faisons aucun fonds sur nos propres idées: mais recueillons ce que nous avons appris là-dessus de nos pères et des plus grands philosophes, pour comparer le tout avec l'expérience et avec la doctrine de Moïse. Ces choses ne sont pas unies dans mon ouvrage par un lien de fantaisie. C'est l'ordre naturel qui les amène ici l'une à la suite de l'autre: et nous pouvons commodément distribuer le tout en quatre parties, que nous nommerons *le Ciel poétique, le Monde des philosophes, la Physique de Moïse, et les conséquences de l'histoire du Ciel.*

Sujèt du premier Livre.

Le premier se peut intituler la

Théogonie , ou le Ciel poétique ; parce qu'en y recherchant l'origine des noms qui ont été donnés aux étoiles et aux planètes dans la plus haute antiquité , nous découvrons l'énorme abus qu'on a fait de ces noms , et des inventions des premiers hommes. Par-là nous arrivons à l'origine sensible de l'idolâtrie et de ses suites funestes. Cette découverte , quoique très - intéressante , n'étoit pas notre objet : mais elle nous y ramène. Elle suppose et démontre la religion des Patriarches , les coutumes , et les évènements rapportés dans l'Histoire-sainte. Ainsi elle nous conduit à la vraie origine de tout : c'est où nous voulions parvenir.

Quelque éloigné qu'on doive être d'employer des citations sans nécessité , et de recourir de gayeté de cœur aux anciennes langues , il y auroit une fausse délicatesse à ne vouloir pas faire usage de quelques mots de la langue Hébraïque ou Phénicienne , quand ils sont l'unique moyen de dévoiler la vérité qu'on cherche. Mais pour ne pas offenser le Lecteur par une bigarrure d'Hébreu ,
de

de Grec, et de François, toujours fort ennuyeuse, on en a éloigné et jetté dans les marges tous les anciens termes et les citations qui font preuve, en faveur des Lecteurs qui les fouhaiteront.

Sujèt du second Livre.

Le second Livre est intitulé, la Cosmogonie, ou la formation des étoiles et des planètes selon les idées des philosophes; parce qu'après l'exposé de leurs opinions les plus célèbres sur l'origine réelle ou possible de tous les corps célestes, et sur les prétendues influences que la terre en reçoit, on montre non-seulement ce qui a donné lieu aux pensées, soit d'Epicure, soit de Descartes, et à toutes les autres structures systématiques: mais encore combien toutes ces prétendues possibilités sont démenties par l'expérience. Il suit de là que ceux de qui nous espérons recevoir le plus de secours et de lumières sur la plus belle de toutes les questions, ne nous ont rien appris à cet égard, et qu'il faut recourir à un meilleur maître.

Sujèt du troisième Livre.

Le troisième Livre sera intitulé ; la Physique de Moïse, parce qu'on y fait voir que le bon sens et l'expérience établissent la création des corps, soit organisés, soit élémentaires, par des volontés spéciales, et de la manière que Moïse nous l'a rapportée.

Si nous donnons ici le nom de Physique au récit de Moïse, c'est parce que sur l'origine et sur le fond de la nature, notre science ne va pas plus loin que son récit, et qu'il a sur les autres philosophes l'avantage inestimable de nous instruire des grandes vûes du Créateur, que la Physique profane a toujours négligées ou obscurcies.

Sujèt du quatrième Livre.

Le résultat de ce parallèle de la Physique sacrée avec la profane, est de connoître plus exactement la portée de la science humaine, et de la ramener à sa mesure, comme aussi à son véritable objet, par l'étude des choses de pratique, et par le retran-

chement de tout ce qui nous égare ,
ou de ce qui nous passe. C'est tout
le but de cette histoire.

La plûpart des remarques dont elle
est composée , se sont présentées à
la suite de l'histoire de la Physique ,
par laquelle j'ai fini le quatrième
tome du Spectacle de la Nature. Mais
ces remarques m'ont paru devoir être
mises à part pour ne point gêner ceux
à qui elles peuvent convenir , par la
nécessité d'acheter l'ouvrage entier.
Il faut toujours aller à la décharge
du Public : et peut - être ces remar-
ques , étant renfermées dans un ou
deux petits volumes , seront-elles de
quelque utilité aux jeunes gens qui
étudient les lettres humaines et la
philosophie. Elles pourront leur être
utiles dans les humanités , en essayant
de leur démasquer ces personnages
fabuleux dont ils entendent si souvent
parler. Elles pourront être de service
pour les jeunes philosophes , en leur
montrant que dans cette physique
générale, qui a tant fait de bruit dans
le monde, il y a très-peu à gagner du
côté de la science , et encore moins du
côté de la religion.

J'ai porté plus loin mes espérances. Je me suis figuré, peut-être avec trop de présomption, que ce petit essai pourroit être de quelque utilité à ceux-mêmes qui enseignent. Je m'estimerois heureux d'avoir aidé leur travail par quelques vûes, qu'ils pussent ensuite faire valoir et proportionner au besoin de leurs élèves. Il arrive souvent que les Maîtres, avec beaucoup de bonne volonté et de pénétration, manquent de loisir pour entreprendre des recherches un peu longues. Parmi ceux qui enseignent les humanités, on remarque ordinairement, qu'à proportion qu'ils ont l'esprit juste et solide, ils se croient à plaindre d'employer une longue suite d'années à manier des fables, presque toujours absurdes ou scandaleuses, sans être dédommagés de l'ennui de ces contes ridicules, par la satisfaction d'en pouvoir au moins démêler l'origine. Je rapporte ici toutes les branches de l'idolâtrie à une seule et même racine. Je tâche de faire voir que la même méprise a donné naissance aux dieux, aux déesses, aux métamorphoses, aux

augures, et aux oracles. Les fables amenées de cette sorte à leur juste valeur amuseront sans danger, et les Maîtres pourront s'accommoder d'un principe qui est assez simple pour être saisi des enfans mêmes.

Le principal fruit que j'aurois à cœur de recueillir de mon travail, seroit de faciliter l'étude de la nature, et même celle de la religion, en bornant cette étude au possible et au nécessaire, qui sont encore l'un et l'autre d'une assez grande étendue. Messieurs les Professeurs de philosophie se croient communément dans l'obligation de faire choix d'un système de physique. Ce n'est pas pour eux une petite affaire que celle de comparer les différens plans de l'architecture universelle, et d'opter pour l'un, après s'être convaincu de l'insuffisance des autres. Je voudrois leur avoir épargné une discussion aussi inutile que pénible, en leur faisant voir que la plûpart des choses naturelles sont des mystères impénétrables à notre raison comme les vérités révélées; qu'il nous doit suffire que les unes et les autres nous soient bien

attestées ; qu'il est infiniment déraisonnable de vouloir les approfondir, ou les concilier, et les unir géométriquement par la prétendue évidence de nos lumières, tandis que Dieu nous en cache le fond, et ne nous en montre à dessein que l'existence et l'usage ; qu'enfin c'est l'usage prudent de toute la nature qui est notre véritable physique. Communément ce qu'on appelle physique générale n'est qu'une métaphysique contentieuse qui nous donne des idées abstraites, ou des dénominations extérieures pour des choses réellement existantes. Ou bien c'est une géométrie renforcée, qui nous donne des mesures et des rapports pour la connaissance du fond ; mais qui ne nous apprend pas davantage la nature des êtres, que l'arpentage, après avoir toisé nos terres, ne nous instruit de la nature de l'argile ou du limon. Ou bien enfin c'est une supposition purement romanesque, et qui explique les effets par des causes qu'on imagine, mais qu'on ne peut justifier. Il n'y a d'une autre part ni présomption, ni danger à ramener, tant qu'on

peut, les bons esprits à l'expérimental, et à tourner leur raison vers l'usuel. Ils n'en seront que plus dociles à la religion, et de meilleur service dans le monde.

Si je n'ai pas répondu, par un ouvrage séparé, aux diverses critiques qui ont été faites de l'Histoire du Ciel, ce n'est ni mépris, ni insensibilité. Je les regarde au contraire comme des avis qu'on me donne et dont je dois être reconnoissant, puisqu'ils m'aident à rectifier mon travail. Mais au lieu de fatiguer le Public par des disputes assujetties à l'ordre des objections, et par des redites inévitables; j'ai cru qu'il suffiroit dans cette seconde édition de réformer ou d'éclaircir ce qui s'est trouvé digne de répréhension.

Comme cependant c'est une justice dûe à ceux qui ont acheté la première, de faire en sorte qu'elle leur suffise, je crois m'acquitter envers eux par un court supplément (a), dans lequel j'ai réuni et resserré les éclaircisse-

(a) Révision de l'Histoire du Ciel, chez les Frères Estienne, rue S. Jacques, à la Vertu.

xxxij PLAN DE CET OUVRAGE.

mens nécessaires. Je n'y perds point de vûe, non plus que dans cette édition, ce qu'on m'a objecté. Mais j'ai traité le tout sans parler d'attaques ni d'adversaire, parce que des avis ne sont point des attaques, et que des moniteurs, la plûpart pleins de politesse, ne sont point des adversaires. Cette méthode est plus abrégée que ne le sont des réponses personnelles ; et le Lecteur pacifique s'en accommodera peut-être mieux que du ton d'apologie ou de controverse.



ORDRE DES PLANCHES.

Elles sont toutes dans le Tome premier.

L	frontispice.	
I.	Les Symboles de Dieu,	Page 44
II.	Anubis,	49
III.	Les mesures de la profondeur du Nil,	53
IV.	Osiris ou Atys,	62
V.	Sérapis ou Pluton,	66
VI.	Isis,	69
VII.	Les plantes d'Egypte,	73
VIII.	La déesse de Syrie et d'Ephèse,	74
IX.	Osiris, Isis, et Horus,	75
X.	Horus à tête d'Epervier,	79
XI.	La durée du repos d'Horus	82
XII.	Les progrès du labourage,	85
XIII.	Harpocrate et Angérone,	86
XIV.	L'armée des Cieux,	155
XV.	Cybèle,	180
XVI.	Pallas,	190
XVII.	Les masques et le coffre mystérieux,	215
XVIII.	Silène, Latone, etc.	218
XIX.	Le lever de la Canicule,	253
XX.	Horus désœuvré. La Harpie. Les Graces,	276
XXI.	La Parque. La Sirène. La Furie,	288
XXII.	Bellérophon, et la Chimère,	291
XXIII.	Circé, ou Isis accompagnée de feuil- lages et d'animaux symboliques,	305
XXIV.	Les sceptres,	395

Toutes ces figures sont tirées des monumens de l'antiquité.

On a marqué d'une *M* toutes celles qu'on trouve dans l'Antiquité expliquée de D. Bernard de Montfaucon; d'un *C* toutes celles qu'on

a prises dans *le imagini de i Dei de gli antichi*, que Vincenzo Cartari a recueillies, sur-tout de Pausanias, etc.; d'un *V* celles qui se voyent sur le vase d'agate de S. Denys; d'un *T* celles qui sont tirées de la table d'Isis, donnée au public par Pignorius.

E X P L I C A T I O N
D U F R O N T I S P I C E .

IL représente Démocrite qui s'est retiré dans les tombeaux d'Abdère sa patrie, et qui renonce aux occupations de la société, pour méditer, sans distraction, sur la structure du monde qu'il croit s'être formé par la résidence et par le concours de petites pièces préexistantes qu'il lui plait d'appeller Atômes. Un Bourgeois vient placer auprès du Philosophe une ardoise sur laquelle il a écrit ce vers :

ὅτι μὴ δημιουργεῖν ἀνθρώπινον, ἀλλὰ γεωργεῖν.

*L'homme n'est point fait pour construire la terre ;
mais pour la cultiver.*

Les laboureurs et les passans, qui lisent ou qui entendent lire cette épigramme, se moquent du Philosophe. L'un hausse les épaules : l'autre éclatte de rire : tous sentent que nous avons reçu assez d'intelligence pour régler notre travail et nos mœurs ; mais que nous ne pouvons rien comprendre dans ce qui n'a pas été confié à nos soins. C'est la conclusion de tout cet ouvrage.

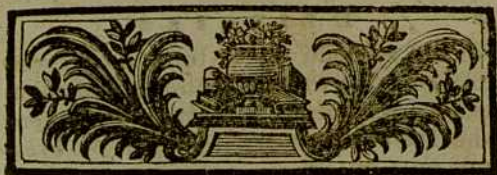
DU FRONTISCE

L'ÉPIQUE est un genre de poésie qui se distingue par son étendue et son caractère héroïque. Elle se divise en deux espèces, à savoir l'épique proprement dite et l'épique dramatique. L'épique proprement dite est celle qui se rapporte à des faits historiques ou à des événements extraordinaires, et qui est racontée par un narrateur impartial. L'épique dramatique est celle qui se rapporte à des faits imaginaires ou à des événements extraordinaires, et qui est racontée par des personnages qui agissent et parlent.

L'ÉPIQUE PROPREMENT DITE

L'épique proprement dite est un genre de poésie qui se distingue par son étendue et son caractère héroïque. Elle se divise en deux espèces, à savoir l'épique proprement dite et l'épique dramatique.

Les épiques et les épiques, qui sont de deux espèces, à savoir l'épique proprement dite et l'épique dramatique. L'épique proprement dite est celle qui se rapporte à des faits historiques ou à des événements extraordinaires, et qui est racontée par un narrateur impartial. L'épique dramatique est celle qui se rapporte à des faits imaginaires ou à des événements extraordinaires, et qui est racontée par des personnages qui agissent et parlent.



HISTOIRE
DU CIEL,
CONSIDÉRÉ

*SELON LES IDÉES DES POÈTES,
des Philosophes & de Moïse.*



LIVRE PREMIER.

LE CIEL POËTIQUE.

ON dit ordinairement que l'astronomie a emprunté du Paganisme les noms d'Hommes, de Femmes, d'Animaux, ou d'autres objets terrestres qu'on donne aux signes du Zodiaque, aux Planètes, et aux autres corps qui roulent dans le ciel. Les savans ont cherché et cru trouver dans l'antiquité une partie des tems, des lieux, des personnes, et des circonstances auxquelles ces noms pourroient être rapportés.

Tome I.

A

Ils ont recueilli divers traits de ressemblance qui se trouvent entre les métamorphoses des Poètes, et certains évènements de l'Histoire tant sacrée que profane. Presque tous ont cru nous avoir ramenés aux vrais commencemens de l'idolâtrie, en nous faisant remarquer dans l'histoire plusieurs personnages que la flatterie avoit divinisés de leur vivant, ou que la reconnaissance avoit placés dans les astres après leur mort. Le travail de ces savans est très-utile, et leurs remarques sont souvent bien fondées, puisqu'il est réel qu'avec le tems il s'est mêlé dans les fables et dans les dénominations des corps célestes plusieurs noms d'hommes, et des traits tirés de l'histoire. Mais il reste encore à nous faire connoître quel est le premier pas qui a conduit nos pères à l'idolâtrie, et par quel degré la raison humaine s'est pervertie au point d'adorer tantôt des hommes morts, après leur avoir assigné pour demeure le soleil, la lune et les étoiles; tantôt des figures monstrueuses ou composées de pièces qui n'ont naturellement aucune liaison.

La première origine du mal, la vraie source de l'idolâtrie et de toute superstition, est l'abus du langage de l'astronomie et des figures de l'Écriture ancienne; abus introduit par une cupidité aveugle, et par un amour démesuré des biens de la terre.

Ce n'est point l'idolâtrie qui a livré à

l'astronomie les noms que celle-ci emploie : mais c'est l'astronomie, ou la connoissance des besoins de l'homme par l'inspection du Ciel, qui a inventé les noms, les caractères, et les figures que la cupidité et l'ignorance ont convertis en autant de puissances dignes de respect ou de crainte. En un mot, le Ciel des Poètes ou le premier fond de toute la Mythologie Payenne n'est dans son origine qu'une écriture très-innocente, mais prise grossièrement et dans le sens qu'elle présentait à l'œil, au lieu d'être prise dans le sens qu'elle étoit destinée à présenter à l'esprit.

L'histoire de ce désordre doit donc nécessairement embrasser deux objets tout différens : je veux dire, l'institution des noms et des figures qu'on a par la suite honorées comme des dieux ; et en second lieu, la méprise par laquelle on s'est porté à leur attribuer la divinité et un culte religieux. Des deux parties de cette histoire de l'idolâtrie, l'une ne contient que les premiers réglemens et la police innocente que le besoin introduisit après le déluge dans la société ; l'autre, à la vérité, couvre de honte la raison humaine : mais elle nous intéresse infiniment ; soit parce qu'elle remédie à bien des erreurs populaires ; soit parce qu'elle nous prouve sensiblement que l'esprit de l'homme ne sait que s'égarer, quand la cupidité le domine, et qu'il abandonne la simplicité de la révélation ;

Division de
la première
partie.

ORIGINE ou qu'il en néglige les instructions salu-
DU CIEL taires.
POETIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'origine des noms que l'antiquité a
donnés aux différentes parties du Ciel.*

Nous ne pouvons juger sainement de l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du Ciel et de toute la nature, qu'autant que nous savons de quelles idées ils s'occupoient, et quels étoient les intérêts qui les pouvoient remuer. Commençons donc par faire la recherche de leurs principales coutumes, et des monumens qui nous viennent d'eux, pour en tirer la vérité et les origines que nous voulons connoître.

I.

*L'origine des usages communs à toutes les
Nations.*

On s'est quelquefois étonné de la conformité qui se trouve en plusieurs points entre les pratiques du peuple de Dieu, et celles des Nations livrées à la plus grossière idolâtrie.

Les Hébreux, comme tous les autres peuples, étoient dans l'usage de s'assembler pour louer Dieu dans un endroit distingué et choisi; d'y offrir à Dieu le pain, le sel,

les fruits de la terre, et les élémens ordinaires de la vie, ou de l'en remercier publiquement; de sacrifier des victimes; de manger en commun ce qui avoit été offert au Seigneur; et de joindre à l'action de graces le chant et le son des instrumens.

C'étoit encore une pratique commune aux Hébreux et à tous les peuples d'ensevelir les morts, de les traiter avec honneur, et de s'assembler auprès de leurs tombeaux à certains jours pour y louer Dieu. Par la suite nous aurons lieu de remarquer d'autres usages également universels.

Pour rendre raison d'une telle ressemblance de coutumes entre le peuple de Dieu et les idolâtres, la plûpart des savans disent que les fausses religions n'ont fait que copier la véritable, et ils se croient autorisés par la conformité de quelques traits de la fable avec l'Histoire sainte, à soutenir que les Payens ont eu communication des saintes Écritures, ou ont fréquenté et imité les Hébreux.

D'autres savans, et entr'autres le Chevalier Marsham dans sa *Règle des tems*, ont donné dans un excès tout opposé. Sentant d'une part combien les Hébreux ont été inconnus et séparés des autres nations, combien hais de celles qui les connoissoient, et par conséquent peu propres à leur servir de modèles; trouvant d'ailleurs par une foule de preuves évidentes que les sacrifices, le cérémonial, et les objets mêmes de l'ido-

*Chronic.
Canon.*

ORIGINE
DU CIEL
POËTIQUE.

lâtrie sont antérieurs à Moïse et aux Ecritures saintes ; ils ont insinué ou même enseigné ouvertement , que les loix et les cérémonies des Hébreux étoient une imitation des coutumes de l'Egypte et des peuples voisins , ramenées au culte d'un seul Dieu.

Mais ce sentiment qui ne tend qu'à ruiner toute révélation , n'est pas moins faux que le premier ; puisque Moïse ne recommande rien tant aux Hébreux que d'éviter la fréquentation et les usages des peuples voisins. La plupart de ses loix sont même une condamnation expresse et détaillée des pratiques superstitieuses qui avoient cours en Egypte , en Arabie , ou en Phénicie. D'ailleurs Moïse suppose comme une chose universellement connue de son tems , que le culte d'un seul Dieu subsistoit avant lui avec l'usage des offrandes et l'immolation des victimes à Salem , à Betsabée , à Gerara , à Hébron , dans le pais de Madian , et bien ailleurs. C'est donc une prétention pitoyable de croire Moïse auteur de ce culte , ou simple réformateur de la religion Egyptienne. Ainsi il nous reste toujours à chercher d'où peut venir la ressemblance des pratiques entre des religions incompatibles. Voici le dénouement.

Ni les Hébreux n'ont reçu des Payens , ni les Payens n'ont pris des Hébreux les coutumes qui leur sont communes : mais les uns et les autres se ressemblent en

V. Maimonid dux dubitantium , et Guillelm. Parisiensis de Legib.

quelques points , parce qu'ils ont conservé plusieurs usages innocens qui leur venoient de la plus haute antiquité , et de la famille de Noé, de laquelle les uns et les autres sont sortis.

LES USA-
GES UNI-
VERSELS.

Moïse a fixé et prescrit tout l'ordre des sacrifices. Il défend en détail telle et telle pratiques , parce que c'étoient autant de superstitions , et d'abominations usitées parmi les peuples voisins. Il interdit sévèrement une coutume alors universelle et très-innocente en elle-même , qui étoit d'aller adorer , même le vrai Dieu , sur les lieux élevés ; pour couper pié par cette précaution à tout culte arbitraire , à toute superstition , et aux fêtes licentieuses qui s'étoient introduites et multipliées par-tout. Mais le fond des cérémonies qu'il régla sur les besoins du peuple Hébreu n'étoit pas nouveau , et ce n'est point du tout la religion des Egyptiens qui lui servit de modèle. Nous voyons Noé au sortir de l'Arche offrir un sacrifice de reconnoissance , suivant l'usage qu'il avoit sans doute vû pratiquer dès avant le déluge , et qui remonte jusqu'aux sacrifices d'Abel. Nous voyons les Patriarches long-tems avant Moïse , et hors de l'Egypte , enterrer leurs morts d'une façon honorable. Jacob long-tems avant Moïse , et sans avoir connoissance des usages de l'Egypte , témoigne sa reconnoissance d'une révélation dont Dieu l'a favorisé , en posant une pierre sur le lieu où elle

ORIGINE
DU CIEL
POÉTIQUE.

lui avoit été faite , et en versant de l'huile sur cette pierre : espèce de consécration qu'il ne s'avisait point d'imaginer sur le champ ; mais que la piété pratiquoit communément dans les endroits où l'on avoit reçu quelque grace singulière. Ainsi la prière publique , les offrandes , les consécrations , les libations , les sacrifices , le repas commun , le chant , les honneurs rendus aux morts , et d'autres pratiques dont nous aurons lieu de parler par la suite , se trouvent parmi les Hébreux avant Moïse , et chez des peuples qui n'ont jamais entendu parler de lui , parce qu'elles proviennent sensiblement des pères communs du genre humain ; et bien loin que cette conformité d'usages favorise en rien l'inclination assez marquée du Chevalier Marsham à ébranler les fondemens de la révélation ; elle ne fait que mieux appercevoir la fausseté des raisonnemens formés par l'irréligion. Elle prouve à tous les cœurs droits l'excellence de l'Écriture sainte , qui nous ramène sans apprêt à la vraie origine de toutes choses , en nous montrant dans la réunion de toutes les nations en une seule famille primitive , la raison véritable de la ressemblance de leurs pratiques de religion , malgré la jalousie mutuelle qui se trouve entr'elles quand elles sont voisines , et malgré l'ignorance où elles sont les unes de ce qui se passe chez les autres quand elles sont éloignées.

I I.

LES USA-
GES UNI-
VERSELS.*Les Néoméniés.*

La néoménie, ou l'assemblée des peuples pour louer Dieu au retour de chaque nouvelle lune, est encore une pratique aussi universelle que les précédentes^a. On a un assez bon nombre de preuves^b qui concourent à faire voir que la raison naturelle pour laquelle la vie des hommes d'avant le déluge étoit beaucoup plus longue que la nôtre, venoit de ce que le soleil ne quittant point alors l'équateur, c'étoit une suite nécessaire que la température d'air fût uniforme, et la fécondité de la terre non interrompue.

Il est vrai que les plus grands astronomes et des savans même qui montroient peu de religion, ont souvent admiré la profonde sagesse qui a incliné l'axe de la terre de 23 degrés sur le plan de son orbite, d'où devoit suivre l'alternative des saisons, et l'inégalité des jours. Mais la grande merveille de cette disposition est de l'avoir réglée sur les besoins de l'homme : car la terre est pour l'habitant. S'il devient criminel, s'il faut le punir, et l'exercer en le tenant sans cesse dans l'agitation et dans la peine par une multitude de besoins, rien de si bien proportionné à cet effet que l'ordre présent de la nature. Mais s'il est innocent, comme il l'étoit dans sa créa-

^a Voyez-en la preuve, *Spect. de la Natur. tom. 4. part. 2, Entr. I.*

^b Voyez la lettre qui finit le tome troisième.

LE CIEL
POÉTIQUE.

tion, Dieu le mettra-t-il d'abord à nud et sans défense sous un soleil ardent, sous les coups de la grêle, et sous la vicissitude continue des vents chauds, des grandes pluies, et de la bise tranchante? Non sans doute, et pour le faire vivre long-tems, il préparera dans la nature même les causes d'une longue vie. Tel est l'ordre commun de sa conduite qu'il mèten œuvre des agents naturels, même pour opérer des effets extraordinaires et des miracles passagers. Il envoie un grand vent, quand il veut sécher le fond de la mer rouge. Il se sert d'un vent d'orient pour apporter, ou pour faire éclore par un juste degré de chaleur les armées de sauterelles dont il veut couvrir l'Egypte, et il fait ensuite partir un vent d'occident pour les précipiter dans le golphe Arabique. A plus forte raison employe-t-il des agents naturels pour opérer sur la terre des effets universels et constans. Si donc il veut mettre la distance de plus de neuf siècles entre le péché d'Adam et la mort qui en devoit être la punition, il n'employera pas pour produire une si longue vie, l'inégalité et l'intempérie des saisons ou l'ordre présent de la nature par lequel il resserre la durée de cette vie à moins d'un siècle. Ainsi quoique le premier homme aussitôt après sa chute, ait été privé de l'usage des plantes salutaires qui étoient réservées aux jours de son innocence; avec la longue vie Dieu lui conserva la dis-

position de la nature qui en étoit la cause.

Il est croyable , par exemple , que la surface de la mer occupoit alors moins d'espace qu'aujourd'hui , et qu'il y en avoit une grande partie qui étoit enfoncée sous la terre , afin que les hommes ayant à se multiplier extrêmement dans la durée de neuf et dix siècles , leur séjour fût assez fertile pour les nourrir et assez spacieux pour les contenir. Il est croyable que la disposition du ciel sous lequel Dieu avoit d'abord placé l'homme sans habit comme sans désordre , consistoit à ne l'incommoder ni par les injures de l'air , ni par les météores terribles qui sont la suite nécessaire de l'inclinaison de l'axe de la terre sur le plan de son cercle annuel. Elle présentoit donc continuellement son équateur au soleil. Cet ordre qui est celui qu'on remarque dans la planète de Jupiter , convenoit au premier plan du Créateur , dont le péché de l'homme n'a point d'abord arrêté tous les effets. Le soleil toujours également distant des deux poles donnoit par toute-terre un jour de douze heures et une nuit de douze heures. La dilatation d'air qui accompagneroit toutes nos aurores d'un agréable zéphyr , si elle n'étoit traversée par d'autres vents accidentels , dévançoit infailliblement l'ancienne aurore. La chaleur comprimée et repoussée par l'air froid des poles , en ramenoit en tout tems des vents alisés et uniformes. L'air étant sans

LE CIEL
POËTIQUE.

* *Act. Lips.*
1691 : 98 et
Boerhav. ,
chem. , de
aëre.

secousses étoit aussi sans nuées et sans orages. Une rosée infailible fournissoit dans les plaines le rafraîchissement aux plantes ; et plus abondamment épaissie dans les bassins des montagnes, elle remplissoit sans variation les réservoirs des fontaines et les lits des rivières, comme aujourd'hui les brouillards qui couronnent le sommèt du Pic s'épaississent et se filtrent dans l'intérieur de la montagne de manière à fournir des fontaines et des courants perpétuels à toute l'île de Ténériffé sans le secours d'aucune* pluie. Dans des jours de sept et huit heures au plus, tels que nous les avons en hyver, et lorsque le soleil est à 20 et 23 degrés par-delà l'équateur, nous ne laissons pas sous les 50 et 55 degrés de latitude septentrionale de voir nos arbres couverts de fleurs dès le mois de Janvier quand les vents froids ne soufflent point. Lorsque le soleil rouloit perpétuellement sous l'équateur et dans des jours de douze heures, il devoit régner un printems continuel. Ce printems devoit s'étendre jusqu'au-delà des cercles polaires, et le froid aigu étoit relegué vers les poles.

Cette disposition de la mer et du ciel n'est jusqu'à présent qu'une conjecture : mais cette conjecture si conforme aux premières vûes du Créateur, prend l'apparence d'une vérité quand elle est aidée par le concours des témoignages que nous trouvons dans la nature et dans l'écriture sainte.

Que nous apprend la nature? 1°. Que la mer a autrefois couvert la plupart des terrains que nous habitons à présent; 2°. Que le bassin de la mer a été déplacé tout d'un coup, et qu'il y a eu un bouleversement ou un changement universel dans notre globe. La première vérité est attestée par les grandes couches de coquillages qui se trouvent par-tout, et qui ne pouvant nager n'ont pu être mises les unes sur les autres que successivement et par voie de génération, comme on les trouve à présent dans la mer; d'où il suit que la mer étoit autrefois où nous sommes. La seconde vérité se démontre par l'immobilité de la mer d'après qui n'a en rien changé sa situation depuis quatre mille ans, et par les restes de l'ancienne mer qu'on trouve de toute part sur nos demeures, communément sans mélange d'aucunes matières qui aient servi de meubles ou de logement aux premiers hommes; d'où il suit que le bassin de la mer a été déplacé tout d'un coup, et qu'il y a eu dans notre globe une tourmente, ou une fracture universelle, qui a élevé divers terrains et qui en a enfoncé d'autres.

Là-dessus que nous apprend l'histoire? 1°. Que pour punir la malignité du genre humain par un déluge universel, les digues de l'abîme furent rompues; 2°. Qu'après le déluge Dieu montra l'arc-en-ciel (a)

(a) Iris, de \aleph , Irah, enseigner.

LE CIEL
POËTIQUE.

comme une nouveauté capable de servir de signe et de garantie de la promesse qu'il fit alors de ne plus envoyer de déluge sur la terre ; 3°. Que la vie de ceux qui naquirent après le déluge fut de beaucoup abrégée.

Dieu, qui a donné à chaque espèce son être, sa forme, et sa place, par autant de volontés spéciales, a cependant établi un ordre de mouvement et de loix générales pour perpétuer les mêmes effets.

Si donc il a changé le tempérament et la vie de l'homme, on ne peut douter qu'il n'ait changé la disposition de son séjour et l'ordre de la nature dont ce tempérament est l'effet. Ce changement se trouve effectivement attesté par les crévasses des dehors de la terre et par le déplacement subit de la mer qui a quitté son ancien lit pour couvrir d'autres terrains. La qualité de ce changement se trouve éclaircie par la nouveauté de l'Iris. Ce bel arc ne peut être une nouveauté, que les pluyes dont il est la suite ne soient nouvelles. Si les pluyes étoient inconnues avant le déluge, les vents orageux et accidentels qui les causent étoient aussi inconnus. Il ne régnoit donc alors que des vents alisés et constans. Il n'y avoit donc point d'alternative de chaud et de froid. Le soleil ne quittoit donc point l'équateur, et notre conjecture devient une histoire.

Dans l'ancien monde, le soleil régloit l'année comme à présent, et en fixoit

tant les progrès que les bornes, en passant d'une constellation sous une autre. Mais ni le lieu de son lever et de son coucher, ni la durée des jours ne varioient en aucun tems. C'étoit la lune qui par la diversité de ses phases régloit les assemblées de religion, et les affaires de la société. Après le dernier croissant, et lorsque la lune en conjonction avoit cessé de paroître, les peuples montoient sur un lieu élevé pour en mieux appercevoir la nouvelle phase, après quoi l'on sacrifioit.

La famille de Noé, qui a perpétué les sacrifices d'avant le déluge, communiqua aussi à ses descendans l'usage de les célébrer régalièrement à la nouvelle lune. Cette coutume étoit par cette raison la même chez les Hébreux et chez tous les peuples de la terre. En seroit-il de même des noms que les peuples les plus célèbres donnent depuis un tems immémorial aux différentes parties du ciel? ou si l'institution de ces noms est évidemment postérieure au déluge, n'est-il pas fort croyable qu'étant commune à la plûpart des anciennes nations policées, elle provient de la famille de Noé, et que ce sont les premiers habitans de Chaldée qui avant leur dispersion ont donné aux maisons du soleil les noms qu'elles portent? Essayons d'en découvrir les raisons, l'origine, et la date même, s'il est possible.

L'invention du Zodiaque.

* *Macrobe,*
Saturnal,
lib. 1. c. 17.

Un des plus savans hommes de l'antiquité* en nous faisant appercevoir les raisons naturelles qui ont fait donner aux constellations de l'écrevisse et du capricorne, les noms qu'elles portent, nous a dévoilé, sans y penser, les vraies raisons qui ont réglé le choix des noms qu'on a donnés aux autres.

« Voici, dit-il, les motifs qui ont fait
» donner aux deux signes, que nous ap-
» pellons les portes ou les barrières de la
» course du soleil, les noms d'écrevisse
» et de chèvre sauvage. L'écrevisse est un
» animal qui marche à reculons et obli-
» quement : de même le soleil parvenu
» dans ce signe commence à rétrograder,
» et à descendre obliquement. Quant à la
» chèvre, sa méthode de paître est de
» monter toujours, et de gagner les hau-
» teurs tout en broutant. De même le
» soleil arrivé au capricorne commence à
» quitter le point le plus bas de sa course
» pour revenir au plus élevé.

Si les deux constellations sous lesquelles le soleil se trouve aux deux solstices n'ont reçu ces noms que pour désigner par un mot ou par un rapport de ressemblance ce qui se passe alors dans la nature, on est raisonnablement porté à croire que les au-

tres signes du Zodiaque ont reçus des noms également propres à caractériser de mois en mois ce qui arrive sur la terre dans les divers déplacemens du soleil le long de l'année. Commençons par ceux du printems.

LES USA-
GES UNI-
VERSELS.

Les Orientaux, suivant la remarque de M. Hyde dans son traité de la Religion des Perses, n'ont point connu les gémeaux ou les deux frères Castor et Pollux, dont les Grecs ont fait le troisième des signes du Zodiaque. Ce qui est confirmé par le rapport d'Hérodote *, qui nous apprend que les Egyptiens ne connoissoient pas les Dioscures ou les noms de ces deux frères. C'étoient deux chevreaux qui occupoient cette place dans l'ancienne sphère ou dans le zodiaque des premiers tems. Pourquoi donc donna-t-on les noms du Bélier, du Taureau, et des deux Chevreaux aux trois astérismes que le soleil parcourt au printems ?

*In Euterpe,
num. 48.

C'est un trait de la profonde Sagesse qui veille sur les besoins de l'homme, que pour faciliter la multiplication des troupeaux dont il tire sa principale subsistance, les mères se trouvent communément pleines sur la fin de l'automne. Par cette précaution le repos de l'hiver est utile à la mère et au petit. Si elle mêt bas durant la froide saison, le petit se tient chaudement sous sa mère. Il se dénoue ensuite à l'aide du printems, et ses membres délicats se fortifient contre les chaleurs. Les premiers venus sont les agneaux. Ensuite naissent



LE CIEL
POÉTIQUE.

les veaux. Les chevreaux viennent assez ordinairement les derniers. Par ce moyen les agneaux déjà forts peuvent suivre le bélier aux champs dès le commencement des beaux jours. Les veaux et les chevreaux prennent l'air à leur tour, et grossissent le troupeau. On s'apperçoit sans peine que l'antiquité a désigné le passage du soleil sous les trois constellations du printems, en leur donnant les noms des trois animaux, dont il paroît successivement de nouvelles troupes tout le long du printems; et qui pouvant se trafiquer, commencent à faire les richesses de la société. Si on a mis deux chevreaux, au lieu d'un, parmi les signes printanniers; c'est parce que la chèvre produit communément deux petits plutôt qu'un, et a reçu pour suffire à leur nourriture une abondance de lait proportionnée à sa fécondité.

La furie du lion pouvoit assez bien marquer celle du soleil lorsqu'il abandonne le cancer. La fille qui paroît à la suite du lion portant une poignée d'épics exprime fort naturellement la coupe des moissons qu'on acheve alors de mettre bas (a). Il

(a) On n'a garde de s'ier le blé avant qu'il rougisse.

Rubicunda Ceres medio succinditur æstu.

Le nom d'Erigone que porte cette fille est très-bien d'accord avec l'épi qu'on lui mèt à la main. Ce nom signifie en Orient *la couleur rouge*. **נֶגְוָה** *Ergoné*. Dan. 5 : 7. C'est donc le tems de la moisson que les anciens ont voulu marquer par la Vierge, ou par un *épi rougissant*, qu'ils mettent dans la main d'une jeune moissonneuse.

n'étoit pas possible de mieux marquer l'égalité des jours et des nuits, qu'amène le soleil parvenu à l'équinoxe, qu'en donnant aux étoiles sous lesquelles il se trouve alors le nom de la balance. Dans la sphère des Grecs, c'étoient les pattes ou les pinces du Scorpion qui donnoient leur nom à cette partie du ciel que nous appellons la balance. Il est croyable que l'Occident sous les premiers Empereurs Romains prit la coutume de donner le nom de Balance à l'équinoxe d'automne pour se conformer à la pratique des Orientaux, dans les anciens monumens desquels la balance se trouve aussi fréquemment que les autres signes du zodiaque.

LE ZODIA-
QUE.

* *Chela.*

Les maladies d'automne, lors de la retraite du soleil, ont été caractérisées par le scorpion qui traîne après lui son dard et son venin. La chasse que les anciens donnoient aux bêtes féroces à la chute des feuilles, ne pouvoit être mieux marquée que par un homme armé d'une flèche ou d'une massue. Le verseau a un rapport sensible aux pluies d'hyver : et les poissons liés, ou pris au filèt, marquoient la pêche qui est excellente aux approches du printemps.

Seroit-il possible après cette explication si simple de l'origine des douze signes célestes, de conjecturer vers quel tems l'usage de ces noms a commencé? L'ordre que nous venons de voir dans ce qui se passe sur la terre durant le cours de l'année, se

LE CIEL
POÉTIQUE.

trouve assez le même dans tout le cœur de la Zone tempérée : mais il change totalement vers les tropiques, ou sur les bords de la Torride. En Egypte, par exemple, les semailles et la récolte se font tout autrement et dans d'autres tems qu'il n'est d'usage dans les climats tempérés. Au lieu d'y semer en Septembre ou en Octobre après avoir donné plusieurs labours pénibles aux terres qu'on doit ensemençer ; dans l'Egypte on se contente en Novembre de jeter le blé sur le limon que le Nil a laissé dans les plaines, et de le couvrir, *en y traçant un sillon sans profondeur avec une charue très-légère**. Au lieu que le blé presque partout ailleurs est sur terre neuf et dix mois, quelquefois onze, avant que d'être moissonné ; en Egypte il ne faut *que quatre ou cinq mois pour recueillir sans frais et sans travail la moisson la plus parfaite et la plus abondante**. Tout est engrangé dans la haute Egypte dès le mois de Mars ou au commencement d'Avril (a), et un peu plus

* Diod. l. I.

* Ibid.

(a) Les auteurs du dictionnaire de Trévoux, quoique savans et judicieux, ont avancé sur des mémoires peu sûrs, en parlant de l'Egypte, qu'après la retraite du Nil le froment en deux mois se sème, pourrit, germe, fleurit, mûrit, et se coupe. Si la chose étoit, comme ils le disent, ce que j'ai à prouver ici n'en seroit que plus évident. Mais il est difficile de comprendre que le blé puisse mûrir dans le tems qui est le seul hyver de l'Egypte, et au mois de Décembre où le froid à la vérité ne va pas jusqu'à y causer de fortes gelées, mais ne laisse pas de dépouiller quelquefois les arbres de leur

tard dans l'Égypte inférieure. Or le signe de la vierge, ou de l'épi rougissant, qui caractérise la moisson, se rapporte aux mois

LE ZODIA-
QUE.

verdure. J'ai rapporté le fait suivant les relations modernes de Paul Lucas, de Drapper dans son Afrique, et de M. Maillët consul au Caire. Ils nous parlent tous d'un labour très-léger, et mettent la moisson d'Égypte en Mars et en Avril. Ils sont en tout conformes au récit de Plinè, Hist. Nat. liv. 18. sect. 37. et de Diodore de Sicile, Biblioth. l. 1. J'ai presque rapporté ou traduit les paroles même de Diodore. Voici le passage de Plinè. *Vulgo credebatur ab amnis decessu serere solitos: mox sues impellere, vestigiis semina deprimentes in madi-do solo. Et credo antiquitus factitatum. Nunc quoque non multum graviora opera: sed tamen marari certum est abjecta prius semina in limo digressi amnis: hoc est Novembri mense incipiente. Postea pauci runcant, quod botanision vocant. Reliqua pars non nisi cum falce arva visit paulo ante calendas Aprilis.*

On croyoit communément que les Egyptiens faisoient les semailles aussi-tôt après la rentrée du Nil dans ses bords, et qu'ensuite ils dispersoient des pourceaux sur les terres afin qu'ils enfonçasent sous leurs piés les semences dans le limon encore humide. Je crois que cela se pratiquoit autrefois: (Hérodote assure qu'on le faisoit de son tems, environ six cens ans avant Plinè. *In Euterp. num. 42.*) Encore aujourd'hui il n'en coûte pas plus de frais ni de peine. Il est certain cependant qu'après avoir jetté le blé dans le limon du Nil, non aussi-tôt qu'il est retiré, mais au commencement de Novembre, on le couvre avec la charue. Quelques laboureurs en très-petit nombre, prennent soin d'en arracher les mauvaises herbes. Les autres, après les semailles, ne rendent aucune visite à leurs terres que quand ils reparoissent la faucille à la main vers la fin de Mars.

LE CIEL
POÉTIQUE.

d'Août et de Septembre : l'ôut et la moisson, dans bien des provinces, signifient la même chose. Ce n'est donc pas en Egypte que les noms du Zodiaque ont été inventés, puisqu'ils expriment un ordre qui n'est pas celui de cette contrée. On en trouve une nouvelle preuve dans le verseau qui désigne les pluies et la tristesse de l'hyver, au lieu que l'Egypte ne connoît presque point la pluie, et n'a pas une plus belle saison que l'hyver. Cependant les Egyptiens, même les plus anciens, ont connu les signes du Zodiaque. Leurs monumens qu'on sait être de la plus haute antiquité sont tout couverts de figures, parmi lesquelles on trouve fréquemment l'écrevisse et la chèvre sauvage; celles de la balance, et du scorpion; celles du bélier, du taureau, du chevreau, du lion, de la vierge, et les autres. Ils faisoient donc usage des noms qui avoient été inventés avant que leur colonie fût établie sur les bords du Nil : et cette réflexion nous conduit comme par la main jusques dans les plaines de Sennaar, d'où sont sortis les Egyptiens et toutes les familles qui ont repeuplé la terre. C'est

La récolte ne se faisoit qu'en Avril ou en Mai dans la basse Egypte, et toutes ces remarques se trouvent d'accord avec ce qui est rapporté au ch. 9 de l'Exode v. 32. que la grêle dont Moïse avoit frappé la basse Egypte vers la fin de Février, et qui venoit de détruire l'orge et le lin déjà montés en graine, avoit épargné le froment et l'épeautre dont l'épi ne paroïssoit pas encore.

parmi les enfans de Noé réunis autour de Babel qu'il faut chercher le premier usage de la dénomination des signes célestes : et rien en effet n'étoit ni plus nécessaire , ni mieux imaginé.

Les travaux et la vie des hommes, lorsqu'ils se furent extrêmement multipliés , ne purent se régler que par l'exacte connoissance du cours du soleil , et par la facilité des annonces de ses divers déplacements. On partagea pour cet effet les étoiles , sous lesquelles on le voyoit passer et repasser , en douze portions égales* ; parce qu'on avoit observé qu'il les parcouroit une fois pendant que la lune en faisoit environ douze fois le tour. Ainsi toute la suite des préparatifs et des opérations qui devoient occuper la société dans le cours d'une année entière , fut exprimée par douze mots. Et si l'usage de ces douze mots et des douze portions de l'année qui y répondent a passé à la plupart des peuples, c'est une nouvelle preuve qu'il provient comme eux tous de la source commune du genre humain.

*V. *Macrob. in somn. Scip. l. 1. 21. sext. Empiric. advers. mathematic. Specta. de la Nat. , tom. 4. part. 2. Entr. 1.*

I V.

L'Invention de l'écriture Symbolique.

Les douze noms symboliques qui désignoient les douze parties tant de l'année que du ciel , étoient d'un secours infini pour régler les commencemens des semailles , de la fénaison , de la moisson ,

DE CIEL
POÉTIQUE.

des chasses générales, et des autres travaux de la société. Comme ils présentoient à l'esprit douze objets dont les figures sont fort sensibles; pour en rendre l'usage plus commode on les peignit grossièrement en les traçant sur l'ardoise ou sur la pierre. Ce n'étoit à la vérité qu'une sculpture linéaire et informe: mais comme le crayon d'un tableau en est le commencement; ces délinéamens grossiers des douze signes célestes ont apparemment donné naissance à la peinture. Mais le lecteur sent aisément que de pareilles images publiquement affichées pour annoncer une sorte de travail déterminé, ou deux et trois de ces images rapprochées pour désigner une certaine quantité de mois, exprimoient à l'esprit autre chose que ce qu'elles présentoient aux yeux. La vûe du lion céleste annonçoit la furie des chaleurs de l'été. Une fille tenant en main une balance (a), caractérisoit la moisson et l'équinoxe, la fin de l'été et le commencement de l'automne. La vûe d'une balance et d'un scorpion marquoit la durée des deux mois qui suivent l'équinoxe d'automne. Nous touchons donc sensiblement à la naissance de l'écriture, puisque ces figures, comme font encore nos caractères, occupoient l'esprit de choses différentes de ce que les yeux appercevoient.

(a) Il n'est pas encore tems d'y chercher l'origine d'Astrée, ou de la justice.

V.

Symboles les plus usités. Goût des Allégories.

On se trouva bien d'exposer en public une légère figure, une simple lettre pour informer tout d'un coup une grande multitude, du tems précis où certains ouvrages se doivent commencer en commun, et de celui où certaines fêtes se devoient célébrer. L'usage en parut si commode, qu'on l'étendit peu-à-peu, même à d'autres choses qu'à l'ordre du calendrier. On imagina divers symboles propres à instruire le peuple de certaines vérités, ou à les lui rappeler à l'esprit par un certain rapport de ressemblance entre la figure, et la chose qu'on vouloit faire entendre. Par exemple, un symbole des plus anciens, puisqu'il est devenu universel, est le feu qu'on entretenoit perpétuellement dans le lieu de l'assemblée des peuples. Rien n'étoit plus propre à leur donner une idée sensible de la puissance, de la beauté, de la pureté, et de l'éternité de l'Être qu'ils venoient adorer. Ce symbole magnifique a été en usage dans tout l'Orient. Les Perses* le regardoient comme la plus parfaite image de la divinité. Zoroastre n'en introduisit point l'usage sous Darius Hystaspès : mais il enchérit par des vûes nouvelles sur une pratique établie long-tems

Le feu, symbole de la divinité.

* V. Hyde de religion. Persar.

V. Les coutumes de Zoroastre, sous

LES FIGURES SYMBOLIQUES.
*Darius Histaspès. Pri-
 deaux hist.
 des Juifs.*

* V. *Les mœurs des Sauvages du P. l'Affiteau.*

† *Levit. 6. 12 et 13.*

Origine des allégories.

avant lui. Les prytanées des Grecs étoient un foyer perpétuel. La Vesta des Etrusques, des Sabins, et des Romains n'étoit rien de plus (a). On a retrouvé le même usage au Pérou, et dans d'autres parties de l'Amérique*. Moïse conserva la pratique du feu perpétuel † dans le lieu Saint parmi les cérémonies, dont il fixa le choix et prescrivit le détail aux Israélites. Le même symbole si expressif, si noble, et si peu capable de jetter le peuple dans l'illusion, subsiste encore aujourd'hui dans tous nos temples.

Cette méthode de dire ou de montrer une chose pour en faire entendre plusieurs autres, est ce qui a introduit parmi les Orientaux le goût des allégories. Ils ont très-long-tems conservé la coutume d'enseigner tout sous des symboles qui sont propres à piquer la curiosité par un air mystérieux, et qui récompensent ensuite ses efforts par la satisfaction de découvrir la vérité qu'ils lui cachent.

Pythagore qui avoit voyagé parmi les Orientaux, en rapporta cette méthode en Italie. Le Sauveur même en a souvent fait usage pour tenir la vérité cachée aux indifférens, et pour inviter ceux qui aiment tendrement cette vérité à lui en demander l'éclaircissement.

(a) *Nec tu aliud Vestam nisi vivam intellige flammam.* Ovid. Fast.

V I.

LE CIEL
POÉTIQUE.*Autres vestiges de l'antiquité des figures
Symboliques.*

L'universalité des symboles en prouve très-bien l'antiquité : et l'on peut même conclure qu'ils viennent des premiers tems, de ce qu'ils ont été et sont encore en usage par-tout. De tout tems et par-tout on a annoncé au peuple la vente de telle ou telle marchandise, par l'exposition d'une couronne ou d'un bouchon de telle ou telle verdure suspendue à une porte, à une voiture ou à une pique. C'est de tout tems et par-tout qu'on est dans l'usage d'annoncer une fête, une marche, un combat, par la vue d'une queue de cheval élevée sur la tente du Général, ou par la vue d'un drapeau, d'un aigle, d'une couronne de fleurs, d'une poignée de fils de laine de telle ou telle couleur, ou enfin de toute autre marque convenue et placée sur la principale tour d'une ville. Dans l'usage où sont encore les Guébres, peuples d'Asie dispersés dans la Perse et dans le Mogol, de se prosterner devant un foyer perpétuellement * entretenu ; nous retrouvons l'ancien avertissement qu'on donnoit au peuple de tourner leur confiance et leurs adorations vers cet Être tout-puissant qui veille perpétuellement à nos besoins.

*V. *Hydede
relig. Persar.*

L'attention qu'ont les Guébres de dé-

LE CIEL clarer à ceux qui les accusent d'idolâtrie ,
 POËTIQUE. que c'est Dieu et non le feu qu'ils adorent ,
 ne fait que mieux connoître la première in-
 tention du symbole. Les figures mons-
 trueuses qu'on expose dans l'assemblée des
 peuples au Japon , dans l'Isle Formose , à
 la Chine , et dans l'Inde , ne sont environ-
 nées d'une multitude de bras que pour sou-
 tenir autant d'attributs , en de marques
 différentes. Un de ces bras soutient une clé ;
 un autre une telle fleur ; un autre tient une
 épée , une branche d'olivier , ou quelqu'au-
 tre objet connu. On apperçoit aisément que
 les bras ont été multipliés pour ne pas trop
 multiplier les figures significatives sépa-
 rées , et que tous ces attributs sont autant
 de signes.

Que pouvoit signifier une clé , sinon
 l'ouverture ou de l'année , ou des fêtes ,
 ou des séances de la justice , ou de quel-
 que opération publique ? Le sens en étoit
 déterminé par le concours d'une épée ,
 d'une balance , d'un feuillage propre à
 certaine saison. La première destination
 de ces signes ne sauroit être obscurcie par
 l'ignorance grossière , qui dans l'habitude
 de les voir toujours paroître au plus bel
 endroit des assemblées de religion , y a
 peu-à-peu attaché des idées accessoires et
 des vertus imaginaires.

Si cet abus des anciennes figures symbo-
 liques étoit aussi bien prouvé qu'il est
 croyable et conforme à la stupidité du

peuple , nous aurions trouvé la cause la plus simple , et l'occasion la plus générale de la folie qui a été commune à presque toutes les nations d'honorer des figures d'hommes , de femmes , d'animaux , d'astres , et de plantes , comme des objets respectables. Mais nous n'avons encore aucun droit de rien assurer là-dessus. Il faut avoir des monumens et des faits pour ajouter la certitude historique à la simple vraisemblance.

LES FIGURES SYMBOLIQUES.

S'il est au monde un pays où les symboles ayent été de grand usage , et dont les pratiques ayent trouvé beaucoup d'imitateurs , c'est l'Egypte. Nous ferons bien d'y chercher les preuves de notre histoire ou les progrès de l'écriture symbolique.

V I I.

Origine des Symboles Egyptiens. Le Labyrinthe.

En attendant que nous trouvions quelque lumière qui nous aide à démêler si Ménès et Thot auxquels tous les auteurs profanes attribuent les commencemens de la police Egyptienne , sont des personnages historiques , ou fabuleux ; contentons-nous d'assurer que l'Egypte chez les auteurs tant sacrés que profanes , est appelée la terre de Cham * , ou parce que Cham s'y est retiré , ou parce que celui de ses enfans , que l'Ecriture-sainte appelle Mes-

* *Chemia*
dans Plutarque, de l'id.

LE CIEL
POETIQUE.
et Osir. *Terra Cham.*
ps. 104. *Tabernacula*
Cham ps. 77.

raïm, voulut immortaliser le nom de son père en le donnant à la Colonie qu'il vint établir sur les bords du Nil.

Avec le culte d'un seul Dieu, les sacrifices et d'autres usages communs, Mesraïm (a) conserva parmi son peuple la pratique déjà ancienne d'annoncer les assemblées et les réglemens nécessaires, par

(a) Ce nom qui est un duel, et bien d'autres qui sont pluriels, comme Cethim, Dodanim, Ludim, sont proprement des noms de peuples. Pourquoi donc l'Écriture les donne-t-elle aux Patriarches même? Je crois pouvoir dire avec fondement que la plupart des noms des Patriarches sont moins les noms propres qu'ils ont portés durant leur vie, que des surnoms qu'on leur a donnés après leur mort pour conserver le souvenir de leur histoire, par un mot propre à caractériser ce qu'elle avoit de plus important. C'est ainsi que l'un d'eux est surnommé Héber, l'homme de de-là, parce que de son tems tout le genre humain étoit encore au-delà de l'Euphrate. Au contraire son fils Phalega porté ce surnom, qui signifie dispersion, pour marquer la séparation de la famille de Noé, jusques-là contenue dans la Chaldée. Par une raison semblable on a donné le surnom de Ludim, qui signifie sinuosités, détours, à un des enfans de Sem, et à un des descendans de Cham; au premier, parce qu'il établit une colonie sur les bords tortueux du Méandre; et à l'autre, parce qu'il établit la sienne en Ethiopie vers les grandes courbures du Nil. Ainsi tous ces noms pluriels, et Mesraïm en particulier, caractérisent différens Patriarches par le souvenir des peuples dont ils sont les pères, et par la circonstance du pays où ils se sont établis. Cette remarque est importante, parce qu'elle nous fait voir quels soins on prenoit de conserver l'histoire, et par quels moyens la

des signes ou des affiches publiques. Mais la singularité des besoins du pays, donna lieu à imaginer des marques nouvelles.

Transportons-nous en Egypte : plaçons-nous dans les tems voisins de la confusion des langues : et si nous voulons entendre ce qu'on avoit à dire aux Egyptiens dans les figures qu'on mettoit publiquement sous leurs yeux, connoissons d'abord les principaux objets de leur créance, leurs principales coutumes, et leurs besoins les plus pressans.

Ceux des descendans de Noé qui s'établirent en Egypte, avoient alors les mêmes coutumes et la même religion que toutes les autres familles. Ils adoroient le Créateur. Ils s'assembloient à la nouvelle lune pour le glorifier publiquement de ses libéralités et de son admirable providence qui renouvelle tous les jours les provisions nécessaires à l'homme. Ils mangeoient ensemble après les prières et les offrandes. Ils faisoient profession d'attendre la résur-

tradition des grands évènements s'est perpétuée. Cinquante mots étoient faciles à retenir, et cinquante mots de cette sorte étoient une histoire très-détaillée. De-là vient que le seul dixième chapitre de la Genèse, qui met simplement bout-à-bout les noms des descendans de Noé, contient une érudition plus étendue et mille fois plus satisfaisante sur l'origine des nations, que toute la littérature Grecque et Romaine, où la vraie origine des choses est entièrement défigurée et méconnoissable.

LE CIEL
POËTIQUE.

rection des corps, et une meilleure vie où ils recevoient la récompense de la justice qu'ils auroient pratiquée en celle-ci. Par un effet de cette persuasion, les Egyptiens traitoient honorablement les corps morts qu'ils savoient être destinés de Dieu à se relever un jour de la poussière, et à passer dans un tout autre état. C'est sur quoi est fondé ce respect pour les morts qui, avec la sacrifice et l'offrande du pain et du vin, a passé de la Chaldée, c'est-à-dire, du berceau des nations, généralement dans tous les pays du monde. Car quoique les raisons de cette pratique se soient fort obscurcies ou altérées par des idées étrangères, et par la diversité de l'éducation; les honneurs funébrés sont en eux-mêmes d'un usage universel, et proviennent d'un principe commun.

Circonstances particulières à l'Égypte.

Mais la disposition particulière du pays des Egyptiens que le Nil inonde tous les ans vers le milieu de l'été, obligea ce peuple à prendre plus de précaution qu'on ne faisoit ailleurs, pour prévenir la prompte destruction des tombeaux de leurs pères. Ils essayèrent d'en mettre les monumens hors d'insulte, et même de préserver le corps mort de la pourriture. C'est dans cette vûe qu'ils les embaumoient, et qu'après les avoir étroitement enveloppés de bandelettes trempées dans des essences aromatiques, ils les enterroient pour l'ordinaire dans des caveaux* adroitement

*V. La Des-

taillés au fond d'un roc, ou d'un tuf qui se trouve sous le sable de la plaine d'Égypte; quelquefois dans des masses de pierres et de briques impénétrables à l'eau, ou même plus élevées que l'eau. Les précautions qu'ils prirent, sur-tout pour faire durer les tombeaux de leurs rois, ont conservé plusieurs de ces monumens jusqu'à nos jours. Ils en tenoient les faces inclinées les unes sur les autres en talut; ce qui formoit des pyramides également propres à attirer les yeux par une structure majestueuse, et à tenir bon contre les attaques du tems par une solidité inébranlable. Aussi sont-elles le seul ouvrage de ces siècles si reculés qui ait duré jusqu'au nôtre. L'antiquité n'en est point contestée: et parmi les caractères qui sont tracés sur les faces de plusieurs de ces édifices, on trouve très-communément les figures du bélier, du taureau, des chevreaux, de l'écrevisse, du lion, de la vierge, de la balance, du scorpion, et des autres signes célestes. On en voit quelques-unes d'abregées et sous la même forme que les astronomes les tracent encore aujourd'hui. Nous avons d'ailleurs remarqué que le signe de la vierge, c'est-à-dire, de la moisson, ne s'accordoit point du tout avec le tems où les Égyptiens moissonnent. Ce qui fait voir que les premiers habitans de l'Égypte avoient reçu ou conservé, mais non inventé, les noms du zodiaque. On voit aussi par ce que nous ve-

ORIGINE
DE L'ÉCRI-
TURE SYM-
BOLIQUE.

*cript. de l'É-
gypte par M.
de Maillet,
lettre 7.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

nous de rapporter, que la même raison qui les obligeoit à tenir leurs bourgs et leurs villes fort élevées sur des terrasses, est celle qui les engageoit à embaumer les morts, et à élever leurs tombeaux ou à les tenir si parfaitement fermés dans la roche vive, qu'ils fussent inaccessibles à l'humidité. Leur premier but étoit de conserver le tout autant qu'il étoit possible. Mais ils ne sont les inventeurs ni des maisons, ni des tombeaux, ni des honneurs rendus aux morts, ni des sacrifices. Ce n'est point d'eux que nous tenons le culte public, le retour régulier des fêtes, l'offrande du pain et du vin, et l'attente d'un meilleur avenir. Il est évident que la religion est plus ancienne que les Egyptiens. Les fondateurs de cette colonie n'ont inventé ni le zodiaque, ni les premiers symboles. Mais c'est au besoin particulier que les Egyptiens ont eu de l'astronomie, que nous sommes redevables des progrès et de la forme régulière que prirent la peinture et l'écriture.

Travail des
Egyptiens
traversé.

Cham, ou ceux de ses enfans qui vinrent habiter les bords du Nil et toute la basse Egypte, essayèrent d'abord d'y cultiver la terre suivant l'ordre de l'année, et selon la forme pratiquée ailleurs. La terre étant extrêmement sabloneuse et aride, ils la crurent peu propre à donner du froment. Ils semoient au printems de l'orge et des légumes. Ils voyoient avec joie leurs campagnes se couvrir très-promptement d'une épaisse

verdure. Les épis paroissant bientôt de toute part, leur annonçoient la récolte la plus abondante. Mais presque tous les ans dès le mois de Mars ou d'Avril, il venoit d'Ethiopie (a) un vent furieux et pestilentiel, qui ravageoit les jardins, couchoit l'orge, et quelquefois l'arrachoit entièrement. Essayoient-ils de réparer le mal par un second labour, et en semant de nouveau? leurs espérances se trouvoient ranimées par l'arrivée, presque infallible, d'un vent du Nord, qui adoucissoit les chaleurs. Tout sembloit alors prospérer. Ils comptoient sur une moisson plus riche que celle qu'ils avoient perdue. Mais lorsqu'ils s'appretoient à y mettre la faucille, dans le tems de l'année le plus sec, sans la moindre apparence de pluye, leur fleuve grossissoit à leur grand étonnement, sortoit tout à coup de ses bords, et leur enlevoit ces provisions qu'ils croyoient déjà posséder. Les eaux continuant à monter jusqu'à la hauteur de 12, 14, et même 16 coudées, couvroient toutes leurs plaines, emportoient le bétail, et quelquefois les habitans. L'inondation durroit dix ou onze semaines, et souvent davantage. Ceux qui s'étoient sauvés à tems sur des terrains élevés, ou qui s'étoient

ORIGINE
DE L'ECRI-
TURE SYM-
BOLIQUE.

(a) Voyez Drapper et M. de Maillet. C'est sans sujet que Pline a dit de l'Egypte, qu'elle n'éprouvoit point le vent du Sud. *Non sentit austros*, l. 2. c. 45.

LE CIEL
POÉTIQUE.

praticqué des retraites assez hautes pour n'être pas gagnés eux-mêmes par les eaux, échapoient avec peine à la faim, ou à l'humidité presque aussi meurtrière que la faim. Ce débordement, à la vérité, laissoit après lui sur les campagnes un limon qui les engraissoit. Mais les Egyptiens ne savoient pas encore en faire usage, et ils ne comprennoient pas que jamais il leur fût possible de faire la moisson; puisque l'été, l'unique tems de la faire, leur ramenoit tous les ans l'orage, la sécheresse, et le déluge. Cham dégouté par ces traverses, abandonna tant la basse que la moyenne Egypte, et se retira dans la haute où il crut qu'il lui seroit aisé de se garantir à l'aide des montagnes qui la bordent. Il y fonda la ville de Thèbes, originairement appelée *Ammonno*, la demeure de *Ham*. Mais plusieurs de ses enfans ne pouvant renoncer à l'Egypte inférieure, qui après l'écoulement des eaux étoit presque tout le reste de l'année comme un beau jardin et un séjour de délices, essayèrent de se précautionner contre le retour des eaux, dont ils reconnurent bientôt les accroissemens et les diminutions régulières. L'expérience leur apprit à démêler les signes avant-coureurs de l'inondation, pour prendre de justes mesures lorsqu'il faudroit se sauver, et sur-tout pour semer ensuite si à propos, qu'ils eussent encore le tems de recueillir leur moisson avant l'arrivée des grandes eaux, et des grands vents.

Ils remarquèrent d'année en année que le débordement étoit toujours précédé par un vent Etésien (*a*) qui soufflant du Nord au Sud vers le tems du passage du soleil sous les étoiles de l'écrevisse, pousoit les vapeurs vers le Midi et les amassoit au cœur du pays (*b*) d'où provenoit le Nil, ce qui y causoit des pluyes abondantes, grossissoit l'eau du fleuve, et portoit ensuite l'inondation dans toute l'Égypte, sans qu'on y eût éprouvé la moindre pluye. Peut-être ne concevoient-ils pas cette suite d'effets de la manière que nous venons de le représenter. Mais sans raisonner inutilement sur les causes et sur la production de l'effèt, ils remarquèrent que le souffle du vent de Nord étoit toujours suivi de l'inondation, et que l'inondation étoit forte ou foible selon la force et la durée du vent qui étoient inégales d'une année à l'autre. Ce vent qui étoit devenu le signe infallible de la cruë des eaux, servit bientôt de règle aux habitans.

Mais il leur manquoit un moyen sûr pour connoître au juste le moment où il falloit tenir leurs provisions prêtes, et leurs terrasses bien relevées pour s'y sauver avec leurs troupeaux. La lune ne leur donnoit aucun secours pour se régler à cet égard. Ils eurent donc recours aux étoiles dont le

ORIGINE
DE L'ECRI-
TURE SYM-
BOLIQUE.

Signes et
causes de l'i-
nondation.

(*a*) Annuel, ou qui revient tous les ans.

(*b*) L'Éthiopie, aujourd'hui la Nubie et l'Àbyssinie.

LE CIEL
POÉTIQUE.

mouvement d'année en année est uniforme.

La sortie du fleuve hors de ses bords arrivoit quelques jours plutôt ou plutôt, lorsque le soleil se trouvoit sous les étoiles du lion. Le matin les premières étoiles du cancer étant éloignées de trente degrés et plus du soleil placé sous le lion, commencent à se dégager de ses rayons. Mais comme elles sont fort petites, on ne les démele qu'avec peine. Ainsi elles étoient peu propres pour servir de règle au peuple. A côté d'elles, quoiqu'assez loin de la balance du zodiaque vers le Sud, et quelques semaines après leur lever, on voit au matin monter sur l'horison une des plus brillantes étoiles qu'il y ait dans le ciel, si même elle n'est la plus grande et la plus éclatante. Elle paroît un peu de tems avant le lever du soleil, qui depuis un mois ou deux l'avoit presque rendu invisible. Les Egyptiens choisirent donc le lever ou la vûe de cette magnifique étoile aux approches du jour, comme la marque certaine du passage du soleil sous les étoiles du lion, et des commencemens de l'inondation. Cette étoile devint la marque publique, sur laquelle chacun devoit avoir les yeux pour préparer ses provisions de vivres, et pour ne pas manquer le moment de se retirer sur des terrains élevés. Comme elle n'étoit vûe que très-peu de tems sur l'horison vers le lever de l'aurore qui en s'éclaircissant elle-même de plus en plus, la faisoit bientôt dispa-

roître, cette étoile sembloit ne se montrer aux Egyptiens que pour les avertir du débordement qui suivoit de près son lever. Elle faisoit pour chaque famille ce que fait le chien fidèle qui avertit toute la maison des approches du voleur. Ils donnèrent donc à cette étoile deux noms qui avoient un rapport très-naturel aux secours qu'ils en tiroient. Elle les avertissoit du danger : de-là vient qu'ils la nommèrent *hgautou Tayaut*, le *Chien*. Ils la nommoient aussi *l'Aboyeur*, le *Moniteur*, en Egyptien *anubis*, en Phénicien *hannobeach*. Ce qui, pour le dire en passant, montre le rapport qu'il y avoit entre ces deux langues malgré la diversité de bien des termes, et sur-tout de la prononciation qui les faisoit paroître toutes différentes. Encore aujourd'hui nous nommons cette étoile *la canicule*, ce qui est toujours le même nom. Le danger dont elle avertissoit les Egyptiens étoit le subit débordement du Nil. De-là vient que le peuple étoit toujours attentif sur le tems où cette étoile se dégageoit des rayons du soleil et montoit le matin sur l'horizon. La liaison infailible qu'il y avoit entre l'aspect de l'étoile et la sortie du fleuve hors de son lit, déterminoit le peuple à l'appeller plus ordinairement l'étoile du Nil, ou simplement le Nil (a).

ORIGINE
DE L'ECRI-
TURE SYM-
BOLIQUE.

חנבת

(a) En Egyptien et en Hébreu *sihor*, en Grec *Caeiō*, en Latin *sirius*. Les Hébreux qui avoient appris en Egypte l'ancien nom de ce fleuve l'ap-

LE CIEL
POETIQUE.

Les habitans retirés dans leurs bourgs, sur les avis du vent septentrional et de la canicule, demeuroient oisifs pendant deux mois et plus, jusqu'à l'entier écoulement des eaux. L'heureuse épreuve qu'ils avoient faite de semer en automne, ou à l'entrée de leur hyver, et de moissonner en Mars, les faisoit soupirer après l'abaissement du Nil. Le Laboureur n'avoit presque rien à faire qu'après la retraite des eaux. Ainsi avant le débordement, la prudence des Egyptiens consistoit principalement à observer la fin des vents printaniers, le retour des vents septentrionaux qui commençoient avec l'été, et enfin le lever de la canicule, dont la circonstance étoit pour eux le point du ciel le plus remarquable. Durant l'inaction des habitans, après la sortie du fleuve hors de ses rives, leur prudence se réduisoit à observer le retour des vents de midi, plus modérés que les printaniers, et qui facilitoient l'écoulement du fleuve vers la méditerranée par la conformité de leur souffle avec son cours qui est du Midi au Nord (a);

pellent ordinairement *sihor*, *Josué* 13:3. *Jérémie* 1:18. Et c'est aussi le nom populaire de la canicule. Celui de *Sothis* ou *Thotes* est le même que son autre nom *Thot* le chien prononcé différemment.

(a) Οἴαν αἰ) [τνοαῖ νοῖοι] ἤδ' ἐτῆσιων ἐπικρο- ἴησασι, τα νεφῆ πρὸς τὴν Αἰθιοπιαυ ἰλαυόνταν, καὶ κολυσασι τὸς τ' Νεῖλον αἰξον- τας ὄμβροσ καὶ ἀρραῖηναγ, etc. *Si* (*flatus austri- ni*) *vincant Etesias à quibus versus Æthio-*

en second lieu à mesurer, la perche en main, la profondeur de la rivière; à en concilier s'il falloit semer dru ou clair, selon la plus ou moins grande quantité du limon qui étoit toujours proportionnée à la force des cruës: à prendre le parti de ne point semer du tout si l'inondation étant trop petite devoit laisser le sable de l'Égypte entièrement aride et sans sucs; ou si étant trop forte elle devoit séjourner jusqu'aux approches de Décembre et de Janvier; à varier à propos leur conduite en différens cantons sur l'inégalité des terrains; en un mot à régler avec discernement sur l'élévation de l'eau les préparatifs du travail de l'année le plus important (a).

La même nécessité qui rendit les Egyp-

piam nubes pelluntur, prohibeantque imbres decidere quibus Nilus augetur, etc. Plutarch. de Isid. et Osir. Voyez la description de l'Égypte de M. de Maillët, lettre neuvième.

(a) *Auctus.....mensuræ notis deprehenduntur. Justum incrementum est cubitorum XVI. Minores aquæ non omnia rigant; ampliores detinent tardius recedendo. Hæ serendi tempora absumunt solo madente; illæ non dant, sitiente. Utrumque reputat provincia. In XII cubitis famem sentit. In XIII etiamnum esurit; XIV cubita hilaritatem afferunt; XV securitatem; XVI delicias.* Plin. l. 5. c. 9. Il paroît par les remarques de M. de Maillët consul au Caire, dans la description de l'Égypte, que l'ancienne coudée Égyptienne étoit plus grande que la nôtre; ce qu'il suffit d'observer pour concilier, sans de plus longues dissertations, l'ancienne mesure du Nil avec le moderne.

LE CIEL
POÉTIQUE.

tiens observateurs , et quelque peu astronomes , les rendit peintres et écrivains. L'inspection du ciel leur avoit appris à régler enfin leur labourage , si étrangement traversé par cette disposition qui étoit particulière au pays , et qu'ils n'avoient point vûe ailleurs. L'usage où ils étoient de donner le nom d'Aboyeur à l'étoile qui les venoit avertir à tems , et de donner d'autres noms pareillement symboliques aux objets qui servoient de règles , les conduisit tout naturellement à tracer tellement quellement les figures de ces symboles pour instruire tout le peuple des ouvrages qu'il falloit faire en commun , et des évènements annuels auxquels il étoit dangereux de se méprendre.

La commodité de ces marques les multiplia , et bientôt toutes les parties du ciel , de l'air , et du labourage qui les intéressoient le plus , ou dont il falloit fixer la connoissance , furent exprimées par des caractères qui eussent avec elles un rapport sensible , et principalement par des figures d'animaux ; parce qu'elles étoient les plus connues et les plus faciles à tracer.

On s'appliqua d'abord à imaginer autant de symboles faciles à comprendre et à retenir , qu'il y avoit de règles à observer pour ne manquer ni le moment de la retraite , ni la manière de régler les semailles selon la force du débordement :

et comme l'estime, soit de la durée du vent Etésien, soit de la profondeur du Nil, ne pouvoit, étant livrée au jugement des particuliers, que devenir fort incertaine, on forma une compagnie de personnes uniquement occupées de ce soin. Cette compagnie fixa et traça sur la pierre des caractères propres à exprimer les diverses circonstances qui pouvoient varier d'une année à l'autre, pour donner à tout le peuple une leçon courte et uniforme de ce qu'il y auroit à faire.

Telle est l'origine de l'ordre sacerdotal si ancien dans l'Égypte et dont la principale fonction fut toujours l'étude du ciel et l'inspection des mouvemens de l'air. Telle est l'origine de la célèbre *tour* où cette compagnie étoit logée, et où l'on traçoit avec soin les caractères des différens travaux et les symboles des réglemens publics : symboles qui parurent par la suite des figures fort mystérieuses, quand le sens en fut oublié. Cette demeure, sur la structure de laquelle on rafina beaucoup avec le tems, se nommoit alors tout simplement, et sans aucun mystère, *le labyrinthe*, c'est-à-dire, *la tour (a)*.

(a) בִּירַנְתָּא Biranta, *tour*, avec l'article ou l'affixe, לְבִירַנְתָּא Labiranta, *la tour*, le palais. 2. Paral. 17 : 11.

Détail des symboles Egyptiens.

Présentement si nous voulons deviner d'une façon raisonnable quelques-uns des symboles Egyptiens les plus usités ; nous n'en devons , ce me semble , chercher l'interprétation ni dans les idées du divin Platon , ni dans la doctrine des génies de Porphyre ou de Jamblique , ni dans la métaphysique de quelques philosophes modernes. Consultons les besoins de la colonie Egyptienne. C'est-là qu'il est naturel de chercher le sens des figures qu'on exposoit aux yeux de tout le peuple assemblé.

Symboles
des vents.

Nous venons de voir que le labourage des Egyptiens , et leur vie qui en dépendoit , étoient étroitement liés à l'observation ; 1°. du souffle des vents ; 2°. du lever de la canicule ; 3°. des cruës de l'inondation. C'est donc à ces trois circonstances et non à une métaphysique inintelligible que le collège des prêtres ou des astronomes rappellera toute l'attention des peuples , faute de quoi l'Égypte se trouvera sans refuge et sans pain. Mais comment peindre le vent ? Comment distinguera-t-on celui du Nord d'avec celui du Midi ? Comment montrera-t-on des choses qui ne se peuvent voir ?

Les oiseaux par la légèreté avec laquelle

ils traversent l'air sont l'image la plus naturelle du vent. L'aile des vents, dans l'Écriture *, signifie la promptitude de leur passage, et la diligence des services qu'ils rendent au Créateur. Comme parmi les oiseaux il y en a qui cherchent en certains tems des pays froids, d'autres qui se rendent dans des climats chauds ou tempérés, et que tous ont une méthode de vivre particulière à leur espèce; on ne se contenta pas de choisir les oiseaux pour être en général le symbole du vent; mais on caractérisa les différens vents qui ne se peuvent peindre, en les désignant chacun à part et d'une façon précise par la figure de ceux des oiseaux qui avoient avec ces vents un rapport particulier.

Je ne vous dirai point quels vents étoient marqués par le corbeau, par l'ibis qui étoit une espèce de cigogne, par la poule de Numidie, et par d'autres oiseaux qui se voyent si souvent dans les monumens Egyptiens. Nous ne savons pas assez l'histoire naturelle de l'Afrique, ni les circonstances où se trouvoient les anciens Egyptiens, pour entreprendre d'éclaircir tous leurs symboles. Mais l'explication de quelques-uns suffira pour faire comprendre que les autres, qu'on n'entend pas, étoient dans le même goût.

L'épervier et la huppe étoient les noms et les figures symboliques qu'on donnoit aux deux vents dont les Egyptiens avoient

L'ÉCRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

* *Psalm. 17 :*
II. et 103:3.

LE CIEL
POÉTIQUE.

le plus d'intérêt d'observer le retour. L'épervier marquoit le vent Etésien septentrional, qui à l'entrée de l'été chasse les vapeurs vers le midi, et qui couvrant l'Ethiopie d'épaisses nuées les y résout en pluye, et fait enfler le Nil dans tout son cours. La huppe au contraire signifioit le vent du Midi qui aide à l'écoulement des eaux, et dont le retour annonçoit l'arpentage des terres et le tems des semailles. Mais on ne me croira pas sur ma parole. Il faut que je produise quelque rapport, quelque ressemblance particulière entre un épervier et un vent de Nord, entre une huppe et un vent de Midi.

L'épervier
ou le vent
Etésien.

Les naturalistes remarquent que l'épervier se plaît dans le Nord; mais qu'au retour du printems et lorsqu'il mûe, il s'avance vers le Midi en tenant ses ailes étendues et regardant le côté d'où il vient un air chaud, ce qui facilite la chute de ses vieilles plumes, et lui rend les graces de la jeunesse. Dans l'antiquité la plus reculée et dès avant Moïse, les Arabes voisins et alliés des Egyptiens avoient de l'épervier une idée toute semblable à celle que les naturalistes nous en donnent. Dans le discours que Dieu adresse à Job, et où il fait voir que ce n'est pas l'homme, mais le Créateur, qui par une providence spéciale a diversifié toutes les parties de la nature, et réglé pour un bien les inclinations des animaux; *Est-ce par un effort de votre*

industrie, lui dit-il, que l'épervier secoue ses vieilles plumes pour s'en délivrer, et qu'il étend ses ailes en regardant le côté du Midi (a)? Cet oiseau par la direction de son vol au retour des chaleurs étoit donc la plus naturelle emblème du vent annuel qui souffle du Nord au Sud vers le solstice d'été, et qui par l'effet de cette direction intéressoit si fort les Egyptiens.

La huppe au contraire va du Midi au Nord. Elle vit des vermisseaux qui éclosent sans nombre * dans le limon du Nil. Une infinité d'espèces de mouchérons, de demoiselles, et d'autres insectes cherchent sur tout les eaux dormantes, et par conséquent celles du Nil répandu, pour y déposer leurs œufs qui ne réussissent jamais mieux que dans le limon échauffé par le soleil après la rentrée du fleuve dans ses bords. La huppe accourt alors dans tous les lieux que l'eau a nouvellement abandonnés. Elle saisit avec industrie les momens et les lieux où les insectes naisans lui offrent une pâture facile, avant que l'animal ailé, qui est caché sous la peau du ver, et ensuite sous l'enveloppe de la chrysalide, sorte de cet étui pour prendre son vol et pour porter son espèce en d'autres endroits. La huppe, attirée par

L'ÉCRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

La huppe,
vent du Sud.

*V. Diodor.
de Sic. bi-
bliot. lib. I.

(*) *Numquid per sapientiam tuam plumescit accipiter expandens alas suas ad austrum? Job. 39 : 29.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

cet appas , passe de l'Ethiopie dans la haute Egypte , et de la haute Egypte vers Memphis où le Nil se partage. Elle va toujours à la suite du Nil à mesure qu'il rentre dans ses canaux jusqu'à la mer. Elle étoit propre par cette méthode à caractériser parfaitement la direction du vent méridional , qui aidoit et annonçoit le desséchement désiré.

Aussi-tôt donc que les Egyptiens voyoient revenir la huppe , c'est-à-dire , non la huppe naturelle , qui n'étoit que le signe d'une chose fort différente ; mais l'oiseau figuré , le vent de Midi , qui imite le mouvement de la huppe ; ils apprêtoient leur blé , reconnoissoient par l'arpentage des terres les bornes des héritages que le limon avoit confondues , et ne tarديوient pas à semer , de peur d'être prévenus par les vents d'Avril et de Mai qui pouvoient ruiner leur moisson trop tardive.

* Voyez Fig.
5 et 6. Plan-
che I.

D'autres symboles subalternes * , placés comme autant d'attributs sur la tête ou dans les pattes de ces oiseaux , pouvoient exprimer les vivacités des mêmes vents , et faire connoître au peuple ce qu'il falloit faire , ou ne pas faire , lorsque les vents seroient orageux , secs , froids , brûlans , ou pluvieux.

La canicule
ou le lever
de l'étoile
Seirius.

La seconde circonstance , et celle de toute l'année sur laquelle le peuple Egyptien devoit le plus ouvrir les yeux , étoit le lever de l'étoile du Nil. Dès qu'elle se débarrassoit

débarrassoit des rayons du soleil, ou se monroit avant l'aurore, on étoit sûr que le soleil s'avançoit sous le signe du lion, et que le débordement suivroit de près. L'avis de cette étoile étant leur affaire la plus importante, ils comptoient anciennement de son lever avec le soleil au cancer le commencement de leur année (a), et toute la suite de leurs fêtes. Au lieu donc de la peindre sous la forme d'une étoile, ce qui ne la distinguoit point d'une autre, ils la peignirent sous une figure qui avoit rapport à sa fonction et à son nom. Ils la nommoient l'aboyeur, le moniteur, l'astre-chien, le portier, l'astre qui ouvre, ou qui fait la clôture d'une année et l'ouverture d'une autre. Quand ils vouloient faire entendre le renouvellement de l'année, à commencer du lever de la canicule, ils la peignoient sous la forme d'un portier reconnoissable à une clé: ou même ils lui donnoient deux têtes adossées, l'une d'un vieillard qui marquoit l'année expirante, et l'autre d'un jeune homme qui marquoit le nouvel an *. Quand il falloit avertir le peuple du moment de la retraite aux approches de l'inondation, alors au

Anubis,
𐩢𐩣𐩠𐩢, Hano-
beah la-
trans, mo-
nitor.

αἰγούριον.

* Voy. Fig. 3.
Pl. XIX.

(a) *Ægyptus principium anni, non aquarius ut apud Romanos, sed cancer. Nam propè cancerum est sothis quam Græci canis stâus dicunt: neomenia autem est ipsius sothis ortus, quæ generationis mundi ducit initium.* Porphir de nymphar. antro.

LE CIEL
POÉTIQUE.

lieu des deux têtes de figure humaine on lui mettoit sur les épaules une tête de chien. Les attributs ou les symboles subordonnés qu'on y ajoutoit , étoient l'explication des avertissemens qu'il donnoit à toute la famille. Pour faire entendre aux Egyptiens qu'il falloit prendre une provision de vivres , gagner promptement les terrasses élevées , et y demeurer tranquilles au bord de l'eau en observant le cours de l'air ; Anubis avoit au bras une marmite ; des ailes aux piés ; dans sa main droite ou sous son bras une grande plume* ; et derrière lui une tortuë ou un canard , animaux amphibies qui vivent sur la terre et au bord de l'eau*.

*Voy. Planche II.

*Voy. Fig. 3. Pl. XVIII.

Tous ces avis fort simples et fort intelligibles étoient précédés d'un autre également nécessaire , qui étoit de marquer au peuple la juste hauteur qu'il falloit donner aux terrasses pour être à coup sûr au-dessus de la plus forte inondation , sans faire des frais inutiles en les élevant trop. On construisoit pour cela dans chaque bourg une muraille ou un terme qui eût la hauteur requise : et afin que le peuple connût précisément la ligne qui lui devoit servir de règle , on la lui désignoit en couchant précisément sur cette ligne la figure de la sphinx qui a toujours paru si énigmatique et si mystérieuse aux Egyptiens mêmes , dans les tems postérieurs* ; mais dont le sens s'offre à présent de lui-même

* Plutarch. de Isid. et Osir.



ANUBIS.

à la suite de ce que nous venons de dire. Cette figure étoit composée d'une tête de jeune fille, et du corps d'un lion couché* : ce qui signifioit qu'il falloit s'attendre à demeurer oisifs sur les terrains relevés tant que l'inondation dureroit, et qu'elle continueroit au moins pendant deux mois dans sa force, savoir tout le tems que le soleil mettroit à parcourir les signes du lion et de la vierge. Cette vérité se trouve attestée par le rapport des voyageurs modernes, qui nous apprennent que le Nil rentre dans ses bords sur la fin de Septembre, ou un peu après, en quoi ils sont d'accord avec Pline, qui place cette rentrée sous le signe de la balance. *In totum autem revocatur intra ripas in libra* *. La figure de la sphinx marquoit de plus par la justesse de son élévation, le point d'excès ou de *surabondance*; en sorte que si l'eau, passant ce point, venoit à couvrir la figure en tout, ou en sa meilleure partie, les Egyptiens ne devoient pas faire les frais du labour, parce qu'à coup sûr la retraite des eaux seroit trop lente pour pouvoir semer encore à tems et moissonner au mois d'Avril. Ce qui achève de rendre cette explication certaine, c'est que le nom de la *sphinx* ne signifie autre chose que la *surabondance* (a).

L'ÉCRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

* Voy. Fig. I.
Planch. III.

* Plin. supr.

(a) *שפן* Sphang *redundantia*, Job. 22: 11. et IV. Reg. 7: 7. et Paraph. Chaldaic. in Proverb. 3: 10. *Vino torcularia redundabunt.*

LE CIEL
POËTIQUE.

Il n'y a personne qui ne sente que la sphinx étoit un caractère, un signe, et non un monstre, ou un être vivant. On ne s'avise pas de demander quelle est la naissance ou la mère de la sphinx. Ce seroit de même perdre ses peines que de chercher dans l'antiquité quels ont été les parens ou la patrie de Thotes ou d'Anubis. Ce seroit se charger d'un travail aussi inutile, que si on cherchoit avec soin quelle est la partie et la généalogie de la lettre A, ou de la lettre B.

On peut remarquer en passant que c'est là l'origine de l'usage où sont encore nos architectes, admirateurs ou copistes de l'antiquité, de décorer les termes en y appuyant des sphinx.

La troisième circonstance, qui intéressoit extrêmement le peuple Egyptien, étoit la connoissance exacte de l'état de la rivière. On peut en juger par le soin qu'on prend encore aujourd'hui au grand Caire, de mesurer les degrés de l'élévation de l'eau sur une colonne élevée pour cet usage sur le fond d'un large puits, et d'en publier chaque jour les nouveaux progrès par des crieurs qui les annoncent dans tous les quartiers de la ville. On y conserve encore à cette colonne et au puits l'ancien nom de *Mikias* (a), qui dans la langue

(a) מיכיא *Michiah*, le soutien de la vie, *Esdr.* 9:8. Voyez les Relations de Paul Lucas, et de M. de Maillet.

e
e
y
-
o
i
l
,
e
e
t-
s
s
e
n
e
-
r.
de



1. La Sphinx. 2. Autre Sphinx réunissant les Symboles du vent étesien, du Lion, et de la Vierge. 3. 4. 5. Les marques des crues du Nil. 6. Le Canope. La Figure 4 annonce la diminution de l'eau et le mesurage des terres par une Huppe, une Equerre, et un Clairon.

orientale, signifie *le soutien de la vie*. Pline nous apprend, par ce que j'ai rapporté de lui, combien on étoit attentif de son tems à connoître les signes avant-coureurs, les progrès, et la fin du débordement. Ce besoin ayant été le même dans la plus haute antiquité, il est fort naturel de penser, que les signes qui pouvoient faire connoître aux Egyptiens la juste profondeur de l'eau, n'ont pas été négligés dans l'écriture symbolique. Nous en trouvons deux qui ont, ce me semble, un rapport sensible à la mesure du Nil : ce sont la croix et le canope.

L'ÉCRITURE
SYMBOLIQUE.

D'abord ils exprimoient les diverses cruës de leur fleuve sorti de ses bords, par une colonne traversée d'une, de deux, ou de trois lignes, en forme de croix, et surmontée d'un cercle, symbole de la divinité, pour caractériser la Providence qui gouvernoit cette importante opération. Plus ordinairement au lieu d'une colonne qui pouvoit être d'usage dans un puits de pierre où l'eau n'entroit que par le bas, ils employoient dans leur écriture une longue perche terminée comme un T, ou barrée, soit par une, soit par deux pièces de travers, et en manière de croix. Pour abrégé ces marques ils se contentoient souvent d'un T, ou d'une petite croix †. Cette figure placée sur un vase ou ailleurs pouvoit signifier la cruë ordinaire. Deux croix pouvoient marquer une plus

La croix ou
la mesure du
Nil.

LE CIEL
POETIQUE.

forte inondation : et la croix enchaînée ; ou arrêtée par un chaînon , signifioit apparemment l'inondation assujettie à des règles certaines , ou le salut de l'Égypte , causé par la régularité des observations et des précautions (a). Peut-être cet anneau n'étoit-il que le cercle symbolique.

Le Canope.

Ce n'étoit pas assez que les Prêtres ou les Ministres publics prissent soin d'observer la juste mesure des progrès de l'eau : il falloit que le peuple en fût instruit. Et il paroît que c'est à quoi l'on pourvoyoit , en exposant publiquement trois ou quatre sortes de vases , ou de mesures , qui étant des outres d'une capacité inégale , mais bien connue du peuple , servoient sans cris et sans messagers à lui indiquer les trois ou quatre espèces de hauteurs qui faisoient la différence des cruës du Nil (b). Deux cho.

(a) Il est certain que le Mikias ou la colonne traversée, soit d'une seule, soit de plusieurs barres pour marquer les progrès de l'eau, est devenu en Égypte le signe ordinaire de la délivrance du mal. On le suspendoit au cou des malades et à la main de toutes les Divinités bienfaisantes. M. Gordon nous a donné dans la VII Planche de sa collection les Amulettes ou préservatifs qu'il a pu remarquer dans les monumens Égyptiens. Il y en a plusieurs qui ne diffèrent point de la mesure du Nil marquée ici, Fig. 3. Planche III.

(b) Cet usage et l'intention sont attestés par un Grammairien d'Égypte, nommé Hore-Apollon, lib. 1. c. 21. *Nilum exundantem Ægyptii Designantes pingunt tres hydrias.*

ses me persuadent que c'est là le sens de ces vases ou mesures à large ventre, si ordinaires dans les monumens Egyptiens. L'une est le nom qu'on leur donne; l'autre sont les attributs dont on les accompagne.

Le nom de *canob* ou *canope* qu'on donnoit à ce vase, est fondé sur l'usage qu'on en faisoit. Ils peignoient le ravage de l'eau débordée, sous la figure d'un dragon, d'un crocodile, d'un hippopotame, ou d'un monstre aquatique qu'ils appelloient *Ob*, c'est-à-dire, enflure ou débordement, et que depuis ils ont nommé *Pyton*, l'ennemi. *Ob*, ou l'ennemi que les écrivains sacrés appellent *Ob*, quand ils veulent exprimer les superstitions et les folles idées des Payens (a); nous le voyons toujours rendu dans les anciennes traductions par celui de *Pyton* *. Quand on avoit mesuré la juste hauteur de *l'ennemi*, le degré de la profondeur de l'eau, on en informoit le peuple par l'exposition d'un vase qui contenoit apparemment autant de pintes que la profondeur de l'eau avoit de toises, ou de coudées: c'est pourquoi ils donnoient à ce vase le nom de *Canob*, qui signifie *la toise du dragon* (b) la mesure du débordement.

L'ÉCRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

*V. l'histoire
de Saül et
de la Pyton-
nise, etc.

(a) אַבּוֹב *Ob*. Levit. 20 : 27. *Ob*, signifie proprement enflure ou gonflement. Ils donnoient ce nom au Nil débordé, parce qu'il ravageoit tout en s'enflant, etc.

(b) De קנה *Cane*, une perche, une toise, une canne à mesurer, comme on le voit dans

LE CIEL
POÉTIQUE.

Les divers attributs dont ils accompagnoient ce vase ne sont pas moins significatifs que son nom , et ont un rapport évident avec l'état de la rivière. Ils terminent souvent ce vase vers le haut par une tête d'homme , que nous verrons par la suite être le symbole de l'industrie , ou du labourage. Quelquefois ils faisoient sortir les piés de la figure par le bas de ce vase. Les bras et tout le corps de l'homme , ou du symbole des travaux rustiques , étoient comme engagés et contraints , pour faire entendre que le laboureur n'avoit rien à faire pendant le séjour des eaux sur la plaine. Quelquefois ils * faisoient sortir du vase les mains de la figure , dans l'une desquelles ils mettoient une plume d'épervier pour marquer l'étude et l'observation des vents, qui devoit être la principale affaire du laboureur ; parce que selon la nature du vent il accéléroit ou différoit , ou omet-

* Voyez fig.
6. Plan. III.

Ezechiel c. 4: 5. קנה המדה Kené haramiddah , une canne à mesurer; et de אוב Ob, le dragon, Pylon, l'ennemi. C'est à Memphis qu'on prenoit autrefois ces mesures, comme aujourd'hui au Caire, pour instruire le reste de l'Egypte. Le bourg voisin des ruines de cette grande ville, se nomme encore aujourd'hui Manoph, et la plaine voisine Menophi, ce qui est visiblement le vrai nom de Memphis, et ne signifie autre chose que la mesure du dragon, ou la mesure du débordement. De מנה Manna; mesurer, nombrer; et de אוב Ob ou of; le dragon, ou le fleuve enflé.

toit totalement l'opération des semailles. Assez ordinairement on trouve les canopes terminés par une ou deux croix, dont nous venons d'expliquer le sens. Très-souvent encore le haut du vase est surmonté par différentes têtes d'oiseaux, pour signifier et caractériser les différens vents qui leur étoient connus; et qui aidoient ou traversoient, soit la cruë, soit l'abaissement des eaux. Quelquefois ils mettoient sur le canope la tête d'un chien, pour signifier l'état de la rivière au tems du lever de la canicule. Dans un autre tems ils y plaçoient une tête de fille pour marquer l'état du Nil sous le signe de la vierge, et aux approches du desséchement*.

L'ECRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

Toutes ces conjectures réunies semblent former une certitude. Elles sont d'autant plus recevables, qu'elles sont liées entr'elles, et ont rapport au grand intérêt de la colonie. Suivons donc cet essai d'explications, puisqu'il commence à répandre quelque lueur sur une matière jusqu'à présent fort obscure, et dont l'intelligence débrouilleroit bien des monumens de l'antiquité.

* V. Fig. 2.
Planch. III.

I X.

Suite des symboles Egyptiens.

La commodité de ce langage qui étoit entendu par les yeux, et qui faisoit en un

LE CIEL
BORTIQUE. sens parler les animaux et les pierres mêmes, en rendit peu-à-peu l'usage plus commun.

L'écriture symbolique servit bientôt à l'instruction des mœurs, aussi-bien qu'aux réglemens du labourage. On l'employa pour conserver parmi les peuples la connoissance des vérités les plus importantes et pour leur inculquer leurs principaux devoirs. Les lieux où les Egyptiens s'assembloient à la nouvelle lune, comme dans la Chaldée d'où ils étoient venus, furent bien-tôt remplis de figures significatives, propres à rappeler leur esprit à une Intelligence souverainement puissante qui préside à tout, qui donne la vie à l'homme et aux animaux, qui donne la fécondité aux plantes, et qui couvre tous les jours la terre de nouveaux présens; supérieure au soleil, à la terre, et à l'industrie de l'homme; donnant au soleil sa chaleur et sa beauté, à la terre sa fécondité, à l'industrie de l'homme le succès de son travail, et la récompense de ses peines.

Le soleil,
symbole de
Dieu.

*Voyez Fig.
1. Plancher I.

Le caractère de l'écriture Egyptienne destiné à signifier Dieu, étoit non une simple flamme, comme c'étoit l'usage en Orient, mais un cercle*, ou plutôt un soleil; symbole extrêmement simple, et le plus capable de leur représenter la puissance et l'action universelle de l'Être souverain qui anime tout.

Ils ajoutoient au cercle , ou au globe solaire , différentes marques ou attributs qui servoient à caractériser autant de perfections différentes *. Pour marquer , par exemple , que l'Être suprême est l'auteur et le conservateur de la vie , ils accompagnoient le cercle quelquefois de deux pointes de flamme , et plus souvent encore d'un ou de deux serpens ou anguilles. Cet animal , chez les Egyptiens et ailleurs , a toujours marqué la vie ou la santé , non pas parce que le serpent se rajeunit en se défaisant tous les ans de sa vieille peau ; mais parce que chez la plûpart des Orientaux , comme Phéniciens , Hébreux , Arabes et autres , avec la langue desquels celle de l'Égypte avoit affinité , le mot héve ou hava signifie également la vie , et un serpent. *Hevé* , ou le nom de la mère commune des vivans , provient de ce mot. On ne pouvoit peindre la vie : mais on pouvoit la marquer par la figure de l'animal qui en porte le nom (a).

L'ÉCRITURE
SYMBOLIQUE.

Le serpent,
symbole de
la vie.

* Voyez les
Fig. 2. Plan-
che I.

(a) C'est de ce nom *hava* , qui signifie *vivre* , que les Latins ont fait leur *ævum* , la vie , et l'*avé* qui est un souhait de bonne santé. Saint Clément d'Alexandrie, *Cohortat. ad Gent. p. 11. édit. Oxon.* remarque que le mot héva , qu'on fait signifier la vie , signifie aussi serpent. Et c'est une pure équivoque du mot hévi ou heva , qu'est fondée la métamorphose de Cadmus et d'Hermione en serpens. *Ovid. métam.* Ils étoient du pays des Hévéens. L'auteur des Saturnales nous a appris que le serpent étoit le symbole de la santé , *salutis draco* , en parlant d'Esculape. *Saturnal. l. 1. c. 20.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

Le bananier,
symbole de
la fécondité.

* Voyez les
Fig. 4. planche I. et les
Figures de
la Planche
VII.

Pour exprimer ou faire concevoir l'admirable fécondité de la Providence qui fournit tous les ans une nourriture abondante aux hommes et aux animaux qui les servent, on accompagnoit le cercle symbolique, le caractère de Dieu, de la figure des plantes les plus fécondes*, et le plus ordinairement de deux ou de trois grandes feuilles de bananier (a), n'y ayant rien d'égal à la fécondité de cette plante qui tient du prodige. Elle croît aisément dans les campagnes. La tige sort d'un oignon : elle devient fort haute, et acquiert en un an dans les pays chauds un demi pié et plus d'épaisseur. Du milieu de ses feuilles longues de quatre à cinq piés, souvent plus, et larges de près de deux, s'élève un rameau divisé en plusieurs nœuds, de chacun desquels sortent dix ou douze fruits

Lorsque Moïse éleva au désert un serpent d'airain, les Hébreux affligés comprirent que c'étoit un *signe de salut*, un avertissement de confiance en Dieu. A ce signe par lui-même impuissant a été substitué et élevé au milieu des peuples le signe efficace du salut, l'Auteur même de la vie. *Joann. 3. 14 et 15.*

(a) Cette plante s'appeloit anciennement *Musa*, aujourd'hui *Mouze* ou *Mons*. Voyez *Prosp. Alpin. de plantis Ægyp.* avec les notes de *Vestlingius* son Commentateur. Voyez aussi le figuier d'Adam, lett. 9. de *M. Maillët*. On peut voir cette plante au Jardin Royal, où il ne faut pas être surpris de la trouver moins grande, l'air du climat ne lui convenant point. Un bananier y a fleuri cette année 1741. Voyez le supplément de la Planch. VII.

longs comme de médiocres concombres , et qui contiennent une chair moelleuse , beurrée , nourrissante , fraîche , et d'un goût agréable. De toutes ces grappes , réunies sur une seule branche , il se forme un régime ou une masse de 150 ou 200 fruits *. Après la récolte on coupe le feuillage énorme (a) et les tiges qui se sécheroient , et on en nourrit les éléphants , dans l'Inde et en Afrique. Cette plante qui fait vivre , sans frais , des milliers d'habitans pendant plusieurs mois , et qui a toujours été la ressource des peuples de l'Égypte , de l'Éthiopie , et des Indes , méritoit d'être choisie par préférence pour caractériser le symbole de celui , qui avec la vie donne les soutiens de la vie.

Mais cette vie et l'abondance des nourritures qui l'entretiennent , dépendent des dispositions de l'air. Il falloit faire entendre aux habitans que c'est Dieu seul qui gouverne l'air en maître souverain ; que c'est de lui qu'il faut attendre les influences salutaires , et qu'il dispose selon son bon plaisir de la nature , et des saisons. Pour peindre l'air , dont chacun éprouve les vicissitudes et l'agitation , quoiqu'il soit invisible , on employa dans l'écriture le scarabée ou les ailes d'un insecte volage , dont les mouvemens varient d'un instant à l'autre. Les ailes du scarabée ou du

L'ÉCRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

* *Diction.
des drogues ,
Lemeri.*

Le scarabée
ou l'air.

(a) La feuille est de deux aunes de long , sur deux piés de large. *M. Maillét.*

LE CIEL
POETIQUE.

* Voyez les
Fig. 3. plan-
che I.

a V. la table
d'Isis, pu-
blié par Pig-
norius, et la
Fig. 1. plan-
che XII.
b Voyez l'es-
sai sur les
monumens
Egyptiens
qui sont en
Angleterre
par M. Gor-
don secré-
taire de la
société de
l'encoura-
gement des
Sciences.

papillon dépliées autour du cercle sym-
bolique * étoient un attribut propre à faire
entendre que celui qui régle les mouvemens
et les changemens de l'air, est aussi le
distributeur des productions de la terre,
et le maître des saisons. Cette vérité étoit
sur-tout nécessaire à un peuple laboureur.
Aussi le globe accompagné de grandes
ailes de scarabée ou de papillon, se trouve-
t-il placé au haut de la plupart des tableaux
qui avoient rapport à la religion a. Presque
par-tout où l'on trouve ce globe avec ses
ailes, on voit à côté une ou deux figures
en posture d'adorateurs b.

X.

*Les symboles de l'année. L'année solaire,
Osiris.*

Toute la société ayant un besoin extrê-
me de régler l'ordre de ses jours, et de
convenir des tems où il faut s'assembler,
se reposer, ou travailler en commun, l'é-
criture symbolique fut tout particulière-
ment utile à cet égard, par la commodité
de quelques marques qui étant exposées
en public, annonçoient les fêtes et les tra-
vaux d'une façon simple et uniforme.

Le cours de l'année a rapport à trois
objets principaux, 1. au cours du soleil;
2. à l'ordre des fêtes de chaque saison;
3. aux travaux qui se devoient faire en
commun. Commençons par les symboles
du soleil.

Cet astre qui étant le plus magnifique objet de la nature avoit été si justement choisi pour être le symbole de l'Être tout-puissant, eut aussi son caractère ou sa marque dans l'écriture symbolique, et cette figure étoit relative au nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Osiris. Ce mot, selon les anciens les plus judicieux et les plus savans (a), signifioit l'inspecteur, le cocher ou le conducteur, le roi, le guide, le modérateur des astres, l'ame du monde, le gouverneur de la nature. Selon la force des termes dont il est composé, il signifioit, *le gouvernement de la terre* (b); ce qui revient au même sens: et c'est parce qu'on donnoit ce nom et cette fonction au soleil, qu'on l'exprima dans l'écriture, tantôt par la figure d'un homme portant un sceptre, tantôt par la figure d'un cocher portant un fouët, ou simplement par un œil.

Souvent on se contentoit des marques de sa dignité, telles qu'étoient un sceptre

(a) *Plutarch. de Isid. et Osirid. et Macrob. in somn. Scip. lib. 1. c. 20. Dux et princeps, moderator luminum reliquorum, mens mundi et temperatio.*

(b) Ce mot vient de אֲחִירַיִם *O hosi erets*, ou *Ocsi eres, dominum terræ*. On le retrouve dans celui d'Axieres, qui est un des Cabires ou des grands dieux de Samothrace, originairement venus d'Égypte; dans l'Oxiars de l'histoire Grecque; et dans l'Assuerus des Perses. Ce nom est d'une structure semblable à celle du mot Ochosias, qui signifie le gouvernement de Dieu.

LE CIEL
POÉTIQUE.

*Plutarch.
Ibid.

surmonté d'un œil *, ou un sceptre entortillé d'un serpent symbole de la vie que le soleil entretient ; ou simplement le fouët et le sceptre réunis ; quelquefois le bonèt royal d'Osiris posé sans sceptre ou avec un sceptre sur un trône. Assez ordinairement on trouve la figure d'un cocher , portant sur sa tête une fleur de lotus , ou même assis sur cette fleur qui est tantôt fermée tantôt épanouie. Le lotus est une espèce de nymphaea qui vient abondamment au bord du Nil , et qui outre les secours que les Egyptiens tiroient de son fruit , dont ils faisoient du pain (a) , donne aussi une belle fleur qui s'épanouit le matin , et se ferme le soir.

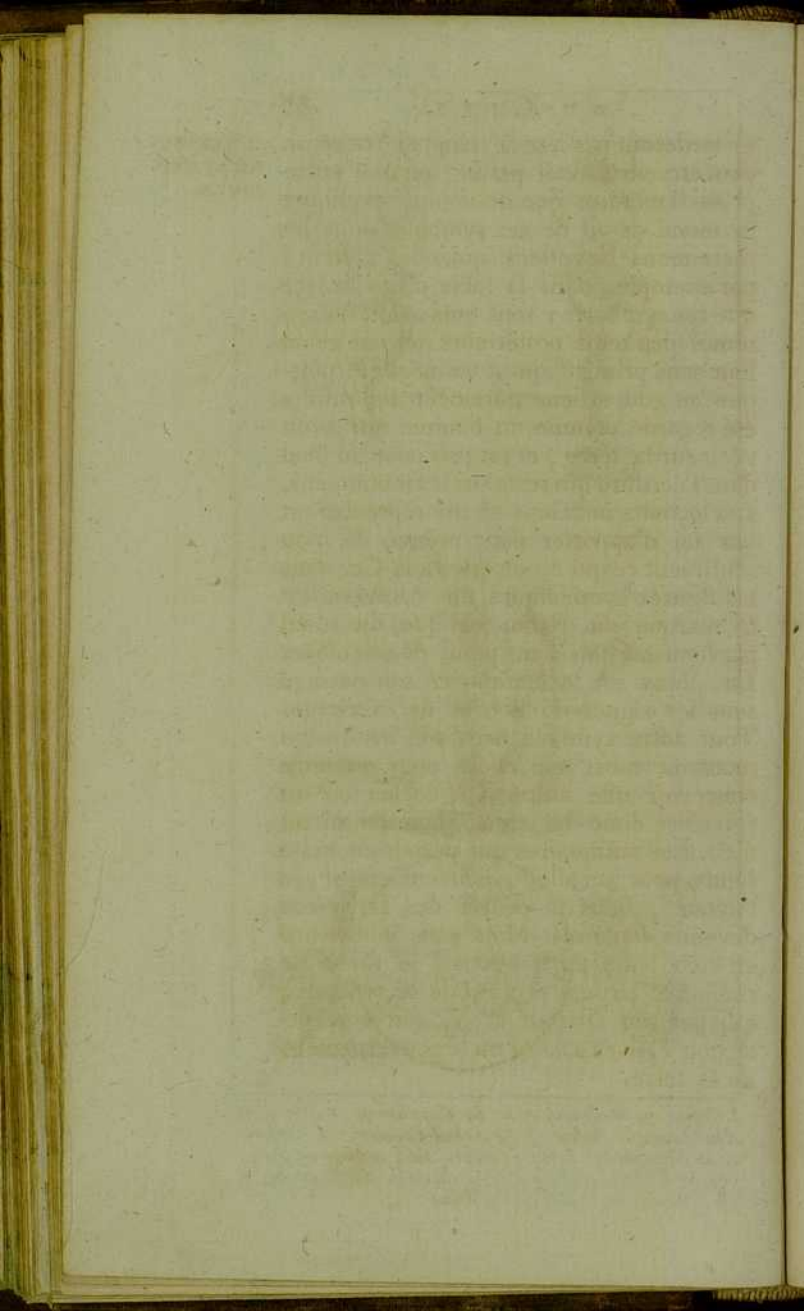
Ces variétés de symboles désignoient sans doute diverses circonstances du jour , ou de l'année ; peut-être le soleil levant , le soleil couchant , l'aurore , le midi , le crépuscule , le tems nébuleux , les chaleurs fortes ou foibles. Il est sensible que rien n'étoit plus aisé que de varier le sens d'un même symbole par l'addition ou par la suppression d'une pièce. Mais comme on a par la suite grossièrement abusé de cette écriture , et qu'on en a tout-à-fait perverti le sens , (vérité dont les preuves

(a) Hérodote dans son Euterpé , num. 54 outre cette première espèce de lotus , dont la fleur est blanche , en reconnoît une seconde dont la fleur est de couleur incarnate , et le fruit tout différent de l'autre.



M

1. Osiris ou le Soleil sous le Capricorne. 2, Osiris ou Atyr, sous le Belier. 3, Le Soleil Couchant. 4, Neptune ou la Navigation. 5, et 6, Coëfure faite comme un trône chargé du bonnet et du Sceptre du Soleil. La Figure 1^e a pu donner Lieu à la fable d'Atlas.



ne tarderont pas à se développer) ce seroit peut-être un travail perdu , ou une entreprise téméraire que de vouloir expliquer le menu détail de ces symboles dans les monumens Egyptiens qui nous restent : par exemple , dans la table d'Isis , parce que les symboles y sont unis selon les systèmes des tems postérieurs , et non selon leur sens primitif qui a été négligé , puisque ce gouverneur purement figuratif a été regardé comme un homme qui avoit vécu sur la terre , et est pris pour un dieu dans l'écriture qui reste sur les monumens. Les lecteurs judicieux ne me reprocheront pas ici d'apporter pour preuve de mon sentiment ce qui est en question. Car dans les figures symboliques une écrevisse est la marque du retour oblique du soleil parvenu au plus haut point de sa course. La sphinx est la marque de son passage sous les signes du lion et de la vierge. Tout autre symbole dans son institution montroit ainsi une chose pour en faire concevoir une autre. Un cocher ou un roi n'est donc ici ni un homme ni un dieu. Les antiquaires qui prendront cette figure pour un dieu , peuvent entrer , je l'avoue , dans la pensée des Egyptiens devenus idolâtres. Mais sans contredire en rien leurs applications , je tâche de remonter au sens primitif de ce symbole , qui par son attribut et par son nom désignoit l'année solaire ou le gouvernement de la terre.

L'ECRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

LE CIEL
POÉTIQUE.

La navi-
gation.

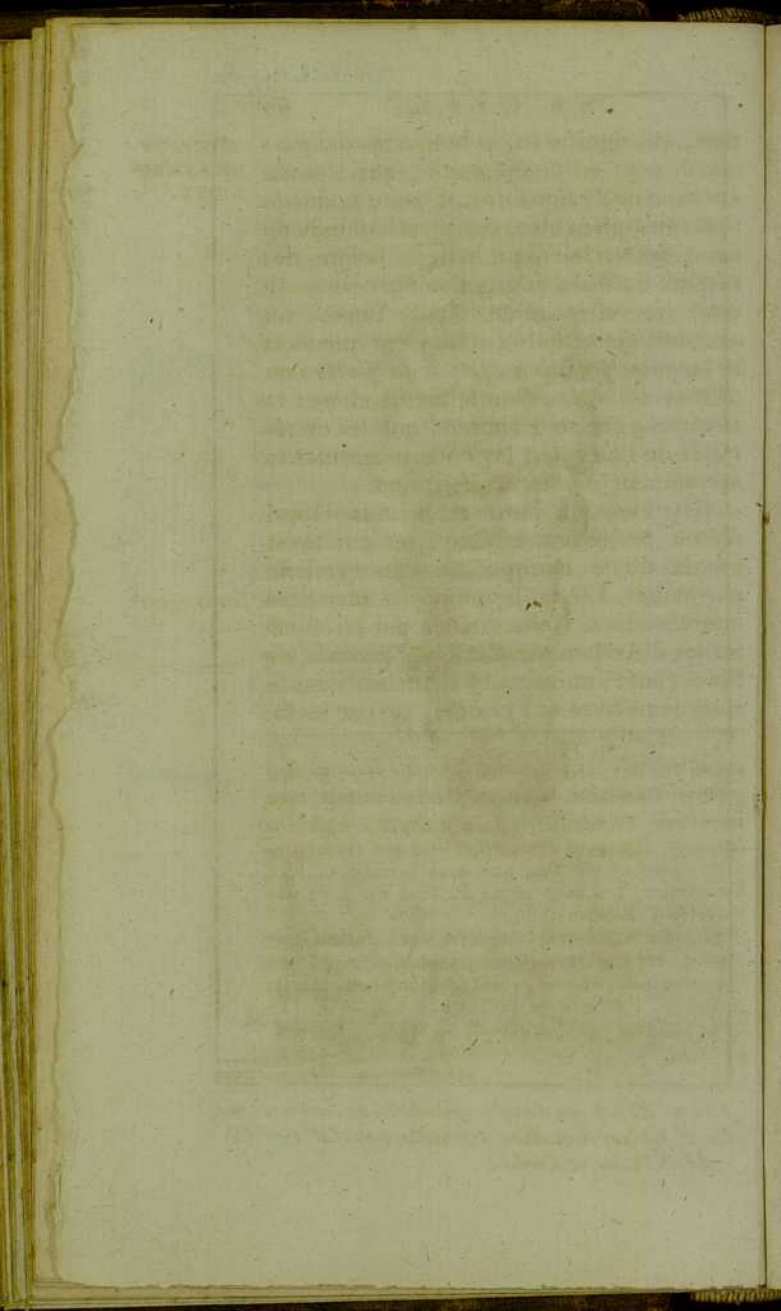
Le Trident.

Je suis fort tenté de croire que le gouverneur, ou l'Osiris avec son fouët, avoit un rapport plus particulier avec la révolution journalière dont le mouvement est plus sensible; et qu'avec son sceptre il signifioit la durée d'une année solaire, parce que c'est cette révolution annuelle du soleil qui règle tout dans la nature.

On employoit la figure d'un Osiris, ou d'un soleil, car c'est toujours la même chose, pour signifier certains retours qui n'arrivoient que d'année en année. Mais alors on changeoit l'attribut de la figure. Tous les ans, par exemple, les Phéniciens, et autres, venoient aborder dans l'île du Phare pour y enlever du lin, des cuirs de bœufs, les huiles de Saïs, des légumes, du blé, et des provisions de toute espèce. Le retour annuel de cette flotte étoit désigné par un Osiris porté sur un coursier ailé, symbole des vaisseaux, et de leurs voiles; ou par un Osiris dans la main duquel on mettoit non un sceptre, mais instrument de marin, un harpon dont on se sert en mer pour piquer les gros poissons que l'on rencontre: et comme le blé étoit la marchandise qui occasionnoit sur-tout ces retours annuels, quand on annonçoit aux marchands Egyptiens l'arrivée de cette flotte, il est croyable qu'on le faisoit par une affiche, qui étoit un Osiris armé du harpon, et qu'on donnoit à cette figure le nom de Poséidon ou de Neptune; de Poséi-



1. et 2. Pluton, ou Serapis, Symbole de l'anniversaire.
La 2^e. fig. est tirée d'une médaille. voy. Lil. Gre. Girald.
3 Pluton et Cerbere.



don, qui signifie (a) la provision des païs maritimes; ou de Neptune, qui signifie l'arrivée de la flotte (b). A cette nouvelle tous ceux qui avoient des marchandises de débit descendoient en batteau le long des canaux du Nil, et gagnoient la côte maritime, le voisinage de l'île du Phare, où abordoit cette flotte; d'où vient que dans le langage commun aller à la flotte, ou aller vers la côte, étoit la même chose: et Plutarque (c) nous apprend que les extrémités de l'Égypte, les côtes maritimes se nommoient *Neptin* en Egyptien.

Il y avoit un autre retour annuel qui n'étoit pas moins célèbre, et qui avoit besoin d'une marque ou d'un symbole particulier. C'étoit le retour des sacrifices anniversaires. Nous voyons par les funérailles d'Archemore dans la Thébaïde de Stace, par l'anniversaire d'Anchise dans le cinquième livre de l'Énéïde, et par les la-

L'ECRITURE
SYMBOLIQUE.

Les anniversaires.

(a) De פֶּשֶׁת *Posh copiarum, subsidium*; et de יְדַיִם *Jedaim, orae maritimæ*, vient יְדַיִם אוֹרְיָם *Posedain*. D'où les Grecs ont fait leur ποσειδάων *Poseidon: Copia ararum, subsidia littorum*. On peut remarquer que ces terminaisons en *im* et en *in*, qui sont familières aux Orientaux, ne sont point du tout du goût des peuples d'Occident.

(b) De נֶפֶח *nouph, agitare*: qui forme נֶפֶח *nephah* ou *nephet agitatio, appulsio* נֶפֶח, et de יָמֵי *oni navis, classis*, vient נֶפֶח יָמֵי *neptoni, classis appulsio*, l'arrivée de la flotte.

(c) Νέφθαυ ἢ καλέσει τῆς γῆς τὰ ἕγχελα. *De Isid. et Osid.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

L'aviron.

mentations annuelles des vierges d'Israël sur le sort de la fille de Jephthé, que c'étoit un usage universel dans l'antiquité de pleurer et de prier sur les tombeaux des personnes chères à la patrie, et de renouveler ces assemblées et ces sacrifices après l'année révolue. L'Osiris, ou le symbole de la révolution annuelle, pouvoit donc annoncer un anniversaire par le changement de son attribut. Alors au lieu du fouët, ou du harpon, on lui mettoit en main le bout ferré ou l'aviron (a) d'un battelier : ou bien on lui mettoit sur la tête un boisseau, une mesure de blé qui se distribuoit à chaque pauvre dans les fêtes funébres, et peut-être donnoit-on à cette figure le nom de Pélouta, (b) *la délivrance*. On entrevoit assez pourquoi, et nous remarquerons quand il s'agira des cérémonies mortuaires, que la barque de passage étoit le symbole de la mort; que le boisseau étoit l'annonce d'une distribution funèbre; et que *la délivrance* du mal étoit l'idée qu'on avoit anciennement de la mort des justes.

Mais quoiqu'on pût annoncer une fête anniversaire par la figure d'un Osiris pré-

(a) L'aviron à deux pointes se trouve trois fois dans une des faces de l'obélisque qui est à Rome à la porte *del popolo*. Voyez *l'antiq. Expl. tom. 4. pag. 352*. Voyez le bout ferré d'un battelier dans la main de Pluton. *Lilii Gregorii Giraldi, tom. 1. p. 75*.

(b) De פלטת *palat, liberare, פלוחה peloutah, et פלוטא pelouto, liberatio*.

senté dans l'assemblée des peuples , il falloit nécessairement l'accompagner d'une autre marque qui annonçât précisément le tems de l'année où la fête se célébroit , et si l'assemblée se tiendroit à la néoménie ou à la pleine lune , ou à tel autre jour du mois.

L'ECRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

Venons donc au symbole qui régloit proprement l'année sacrée , l'ordre des fêtes.

X I.

L'année civile. Isis.

On pourroit assez raisonnablement nommer ici l'ordre des fêtes , l'année Ecclésiastique , puisque ces fêtes étoient des assemblées religieuses où l'on faisoit profession d'honorer Dieu , et de le glorifier de sa providence. La recherche que nous faisons des usages primitifs , et de la signification de l'ancienne écriture , regarde évidemment les tems qui ont précédé l'introduction de l'idolâtrie. Mais cet ordre des jours destinés au travail ou aux assemblées de religion étant la règle de la société nous l'appellerons *l'année civile*. Il n'étoit guères possible de désigner plus simplement les différentes fêtes de l'année , qu'en employant la marque ou le symbole de la terre et de ses productions qui varient selon les saisons. Encore aujourd'hui les gens de la campagne n'ont point de plus sûr almanach pour partager l'année et les saisons ,

LE CIEL
POÉTIQUE.

qu'en distinguant les tems par la venue des fraises ou des fèves, par la moisson des foins ou des blés, et par les différentes récoltes qui suivent. La figure de l'homme qui commande aux animaux, et qui gouverne tout sur la terre, avoit paru la plus propre pour exprimer le soleil qui anime tout dans la nature. Quand on voulut signifier la terre qui enfante et nourrit toute chose, on choisit l'autre sexe. La femme qui est mère et nourrice étoit une image naturelle de la terre. Celle-ci fut donc peinte avec ses productions sous la forme d'Isha ou d'Isis, qui est l'ancien nom de la femme et le premier qu'elle ait porté (a). Ce symbole étoit commode, parce que les changemens de la nature, la succession des saisons, et les diverses productions de la terre, qui étoient sans doute le sujet des communes actions de grâces, pouvoient aisément être exprimées par les divers ornemens qu'on donnoit à cette femme. Ainsi l'intention particulière d'une fête étoit-elle de rappeler au peuple que la terre, dont Dieu avoit fait notre demeure, fournissoit aux hommes de quoi se loger, et se mettre à l'abri de l'hyver et des animaux malfaisans? On couronnoit Isis de petites tours ou de crénaux de murailles. Vouloit-on annoncer les néoméniés d'hy-

Voy. Fig. 1.
Pl. VIII.

(a) אישה כי מיש Isah Ki Meish, virago, quia ex viro. Genes. 2 : 23.

e
n
r
r
i
a
i
n
t
.
t
t
a
n
t
t
o
a
r
e
o
r
e
e
a
o
o
e
.
t



*Differentes Isis
Ou les annonces de la Neoménie, et des autres
fêtes.*

ver, et avertir les peuples de louer celui qui leur donne des habits, des fourures, et des ornemens? on couvroit la tête d'Isis de bandelettes, de peaux cousues, quelquefois de plumes rangées les unes sur les extrémités des autres; ou bien de petites écailles proprement rapprochées. Falloit-il dans d'autres fêtes louer Dieu de ce que la terre nourrit pour le service du genre humain, toutes sortes d'animaux domestiques et sauvages? on environnoit Isis de plusieurs rangées de têtes d'animaux; par exemple, d'une file de têtes de taureaux, d'une autre de têtes de lions, d'une ligne de têtes de béliers, de cerfs, ou de chiens. En Egypte, où l'on peut juger à coup sûr du produit de l'année par l'état de la rivière, on annonçoit au peuple une pleine année, en couvrant Isis, ou le symbole de la terre, d'un grand nombre de mammelles. Au contraire, si le pronostic de la fécondité n'étoit point favorable, on exposoit une Isis avec un seul sein; pour avertir le peuple de réparer la médiocrité de la moisson, par la culture des légumes ou par quelqu'autre industrie. Pour marquer le jour, Isis prenoit des habits blancs. On lui en donnoit de noirs, pour marquer les ténébres. Portant sur sa tête le trône d'Osiris ou du soleil, tourné en devant, mais vuide et sans bonèt ni sceptre, elle signifioit apparemment l'aurore, ou un sacrifice qui se faisoit de grand matin.

L'ECRITURE SYMBO- LIQUE.

Voyez Planche VI.

Voy. Fig. I. Pl. VIII.

Origine de la fable des Amazones.

LE CIEL
POETIQUE.

Voy. Fig. 2.
Pl. VIII.

*V. Planch.
23, Fig. 21.

*Ibid. fig. 2.

Portant le même trône vuide et tourné en arrière, elle pouvoit signifier le crépuscule au soir. On lui mettoit une faucille à la main, pour marquer la moisson. On paroît sa coëffure avec les cornes du bélier, du taureau ou des chevreaux, pour marquer le printems et ses diverses parties. La moisson étant faite en Egypte, quand le soleil entre dans le taureau, les cornes de la génisse étoient la marque de la grande fête qui se célébroit après cette première récolte. Quelquefois on peignoit l'Isis, ou l'affiche de cette fête, avec une tête de génisse, et tenant sur ses genoux son fils bien-aimé, le petit Horus, symbole du travail annuel. La moisson qu'on venoit de faire rendit la tête et cette figure infiniment agréables à tous les peuples. Quelquefois on voyoit sur la tête d'Isis une écrevisse, ou le cancre marin; quelquefois les cornes de la chèvre sauvage, selon qu'on vouloit signifier ou l'entrée du soleil au cancer, ou les fêtes qui se célébroient lors de son entrée au capricorne. Au lieu d'une tête de femme on lui mettoit quelquefois sur les épaules la tête ou le bec d'un épervier, pour marquer la fête qui se célébroit au retour des vents Étésiens. Quelquefois on couvroit la tête d'Isis des ailes d'une poule de Numidie * pour désigner quelque autre vent que je ne connois point. Souvent on lui voit une tête d'ibis, espèce de cigogne qui se nourrit de serpens * : et comme l'on disoit en Egypte

Egypte que l'ibis délieroit le pays des dragons ailés qui venoient d'Arabie (a), on ne sauroit guères douter que ces figures et ce langage ne fussent une énigme, fondée sur la demande qu'on faisoit des vents Occidentaux pour repousser les vapeurs pestilentiellees et les insectes que le vent d'Orient ou de Sud-est pouvoit apporter des bords marécageux * du golphe Arabique, qui s'étend à l'Est tout le long de l'Egypte.

L'ECRITURE
SYMBOLIQUE.

* *Mare
Suph. Mare
re Junet.*

La fleur de lotus qui s'épanouit au bord du Nil après la retraite des grandes eaux, et dont le fruit sert à faire du pain; les cornets de colocasie (b), qui étoient de jolies fleurs, employées à se couronner à certaines fêtes; l'espèce de poire que produit l'arbre nommé Perséa; les grands feuillages du bananier, et telles autres plantes qui fleurissent et fructifient en des saisons différentes, entroient dans les parures d'Isis, et pouvoient très-bien faire entendre au peuple les diverses particularités de l'année, ou lui annoncer telle et telle fête.

(a) *Herodot. in Euterpe, num.* Hérodote dit bien qu'il avoit entendu parler des serpens ailés. Mais s'il en avoit vû, il n'auroit pas manqué de le rapporter. Quant aux prétendus os des serpens qu'on lui montra dans des lieux voisins de la Mer Rouge, ce sont des arrêtes de poissons de mer dont on trouve quelquefois de grands tas, même en des lieux fort distans de la mer.

(b) Voyez l'éclaircissement qui est à la fin du second tome sur la Colocasie, sur le Lotus, sur le Perséa, et autres plantes d'Egypte.

LE CIEL
POÉTIQUE.

J'ai cru autrefois que la lune ou le croissant, placé sur la tête d'Isis, pouvoit être le symbole de la nature qui reçoit tout de Dieu, comme la lune reçoit sa lumière du soleil. Mais on ne court pas de risque à penser que la physique Egyptienne étoit beaucoup plus simple : et il est bien plus naturel de croire que le croissant couché sur la tête d'Isis, marquoit la néoménie ou l'assemblée de la nouvelle lune ; que le plein de la lune, posé sur la tête ou sur le sein d'Isis, marquoit la fête du milieu du mois ; que le croissant ou le plein accompagné de tel ou tel feuillage, annonçoit l'assemblée qui se devoit tenir au plein ou à la néoménie la plus voisine de telle ou telle récolte ; qu'une étoile rayonnante placée dans les parures de sa tête annonçoit un sacrifice qui se devoit faire le matin au lever de la canicule, ou de quelque planète et dans telle autre circonstance, servant à distinguer les fêtes ou les saisons. Tous ces changemens avoient un sens particulier, et Isis changeoit d'habits comme la terre.

Si à côté d'une Isis, portant un croissant sur la tête et une faucille à la main, les prêtres exposent dans l'assemblée des peuples un Osiris avec son boisseau, les pauvres pourront comprendre qu'il y a un sacrifice funébre et une distribution anniversaire à la nouvelle lune qui doit précéder la moisson. Un seul exemple de ce langage

symbolique suffit , pour faire comprendre la facilité d'en varier le sens , comme les situations et les attributs des figures. Nous n'avons garde d'assurer que ce soient-là les significations précises de toutes ces femmes symboliques. Mais la vraisemblance nous suffit ici dans les détails , après avoir justifié par les signes du Zodiaque et par la sphinx que l'intention générale de ces figures étoit de caractériser les diverses parties de l'année.

L'ECRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

X I I.

*Les travaux , ou l'Année Rustique.
Horus.*

Les premiers docteurs Egyptiens paroissent dans leurs instructions s'être assez peu occupés de recherches curieuses et spéculatives. Leur grand objet étoit d'inspirer au peuple des sentimens de reconnaissance envers Dieu , et de régler leur travail aux succès duquel leur vie étoit attachée. Un Philosophe plein de quelque système de physique ou de sublimes pensées sur la nature des esprits , ne manquera pas d'abord en voyant les hiéroglyphes des Egyptiens d'y chercher son dogme favori , et croira l'y bien appercevoir. Mais n'ayons ni prévention , ni système : c'est presque la même chose. Quand on connoît le cœur de l'homme

LE CIEL
POÉTIQUE.

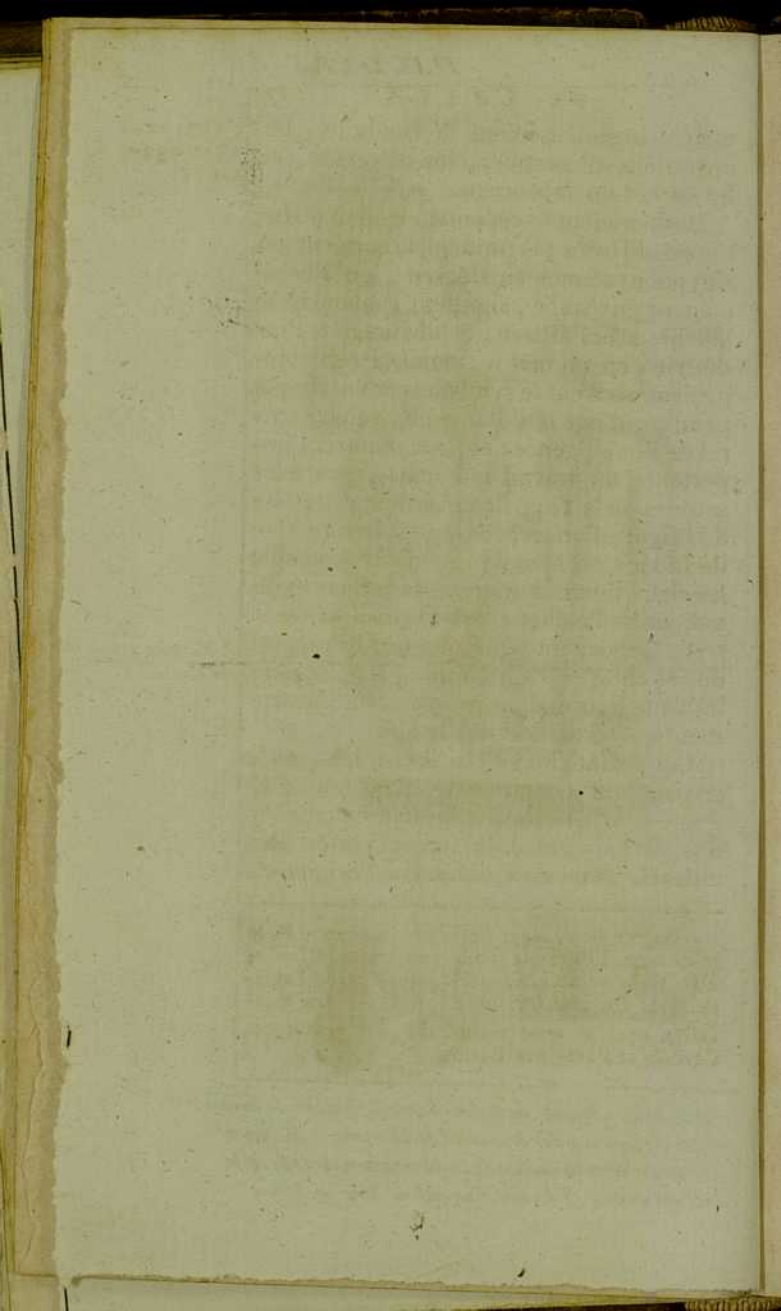
on devine aisément le sens de ses démarches par ses besoins , et c'est en étudiant les besoins de la colonie Egyptienne qu'on peut raisonnablement deviner le premier sens des caractères usités à Tanis et à Memphis.

Avec des marques publiques , propres à faire entendre la révolution annuelle et toute la suite des fêtes , le peuple avoit encore besoin qu'on lui en montrât d'autres qui pussent fixer l'ordre et le tems de ses différens travaux. C'est ce que nous nommerons l'Année Rustique.

Comme l'industrie ou le travail de l'homme , et sur-tout le labourage , ne peut rien opérer de bon que dépendamment du concours d'Osiris et d'Isis , (le lecteur entend à présent ce langage ;) après avoir marqué le soleil par la figure d'un homme ou d'un gouverneur , et la terre sous la forme d'une femme ou d'une mère féconde , les Egyptiens désignèrent le travail par la figure d'un enfant qu'Osiris et Isis affectionnent , d'un fils bien-aimé qu'ils se plaisent à combler de biens. Ensuite par les différentes formes qu'ils faisoient prendre à cet enfant , tantôt en le peignant comme un homme fait , ou bien en lui donnant les aîles de certains vents , les cornes des animaux célestes , une massue , ou une flèche , et telles autres parures ou instrumens significatifs ; ils expri-



1. Osiris, Isis, et Horus, ou le Soleil concourant avec la terre
 revêtue de l'air à aider le travail de l'homme. 2. Hericton
 3. Horus portant l'annonce de la diminution de l'eau. 4. le
 Cofret mystérieux. 5. la tête d'un enfant dans un Van.



moient ingénieusement la conduite, les opérations successives, les traverses, et les succès du labourage.

L'ÉCRIT-
RE SYMBO-
LIQUE.

Ils donnoient à cet enfant le nom d'Horsès ou d'Horos (a), qui apparemment en Egyptien comme en Hébreu, en Phénicien et en Arabe, signifioit également le laboureur et l'artisan, le labourage et l'industrie, en un mot le travail. Ils en abrégèrent souvent le symbole par la simple peinture d'une tête humaine, signe naturel de l'intelligence : et pour montrer l'importance du travail qui nous procure les secours de la vie, ils unissoient cette tête à la figure d'un serpent qui est le caractère de la vie : ou bien ils mettoient ensemble les deux figures entières, le serpent symbolique et l'enfant chéri du soleil et de la terre *. Souvent pour montrer le rapport de ces choses à l'agriculture, ils plaçoient les deux figures dont je parle, sur l'instrument qui sert à nettoyer le blé.

* V. Fig. 2.
Planche IX.

Cet enfant chéri d'Osiris et d'Isis, et le serpent qui y étoit joint, passèrent d'Égypte à Athènes qui étoit une colonie venue de Saïs, et de-là furent portés bien ailleurs. Telle est visiblement l'origine de

(a) חֹרֶס *hores* ὄρος *horos*, le labourage et le laboureur. Plutarque dans son traité d'Isis et d'Osiris le nomme Aroueris, qui signifie l'agriculture. Du mot Oriental *haras*, ou sans aspiration *aras* et *arat* vient l'aro, ἄρα des Grecs, l'*aratio* et l'*ars*, des Latins.

LE CIEL
POÉTIQUE.

l'usage, si peu sensé, qu'avoient les Athéniens faite d'entendre ces choses, de placer leurs enfans dans un van aussi-tôt après leur naissance, et de les y coucher sur des serpens d'or : en quoi ils croyoient procurer un grand bien à ces enfans, et faire pour eux, disoient-ils, ce que la nourrice de Jupiter avoit fait pour lui ; et ce que Minerve avoit fait pour Erichonius (a).

XIII.

Suite des Symboles des différens travaux de l'année.

Ces figures d'Horus en passant des mains

(a) Nothing was more common that to put them (new-born infants) in vans... thus Callimachus tel's us Nemesis placed young Jupiter in a goldem van.

..... Σὴ ἡ κοίμιον Ἀδηνεία

Λίνα ἐν χρυσέω.

It vvas common practice among them (Athenians) especially in families of quality to place their in infants on dragons of gold: wich was instituted by Minerva in memori of Erichonius.

Rien n'étoit plus commun parmi les Grecs que de mettre sur un van leurs enfans nouvellement nés. C'est pourquoi Callimaque nous dit que Nemesis (attentive à toutes les bonnes pratiques) posa le petit Jupiter sur un van d'or. C'étoit une cérémonie ordinaire chez les Athéniens, surtout dans les familles distinguées, d'étendre les petits enfans sur des serpens d'or. Cette contume avoit été établie par Minerve en mémoire d'Erichonius. *Potter's antiquity of Greece, tom. 2. c. 14.*

The first of these is the fact that the
 government has been unable to
 secure the necessary funds to
 carry out its policy. This is
 due to the fact that the
 treasury is empty and the
 public debt is mounting up.
 The second is the fact that
 the people are becoming
 increasingly discontented
 with the government's
 policy. This is due to the
 fact that the government
 has failed to carry out
 its promises and has
 allowed the country to
 fall into a state of
 anarchy.

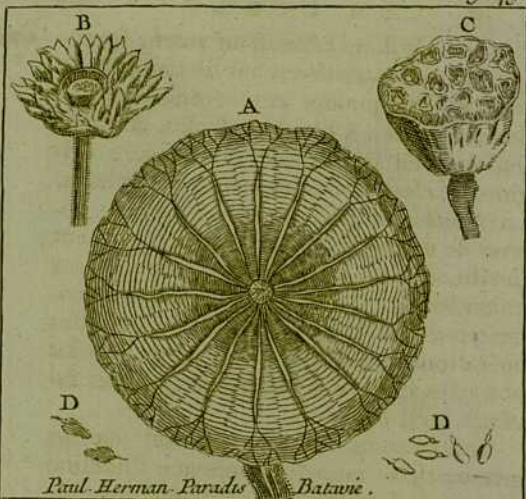
The third is the fact that
 the government has failed to
 carry out its policy of
 reform. This is due to the
 fact that the government
 has been unable to secure
 the necessary funds to
 carry out its policy. This
 is due to the fact that
 the treasury is empty and
 the public debt is mounting
 up.



1 2 3 4 5 6 Pieds.
*Supplement de la Planche VII.
Pour la Figure E.
A La Fleur. B Le Fruit. C La Banane plus en grand.*



Plante de Banane
Cultivée dans les Indes
à la Martinique le 1763



A. La fleur de Lotus épanouie. B. La même resserrée le soir, au tour de sa gousse. C. La gousse ou le Ciboire. D. La graine tirée de la gousse. E. Le Musa ou Bananier. F. Tête Egyptienne avec les feuilles symboliques du Bananier. G. Branche de Persée avec son fruit.

d'un peuple dans celles d'un autre, furent sans doute diversifiées selon les caprices de ceux qui adoptoient ces cérémonies, et donnèrent lieu à bien des fables. Mais le sens en étoit simple dans la première origine, et c'est ici ce que nous recherchons. La vérité de l'interprétation que nous venons de donner à la figure d'Horus, se peut justifier par le détail des diverses formes qu'on lui faisoit prendre, puisqu'elles tendent toutes à exprimer quelques-unes des opérations annuelles du labourage, ou les obstacles qu'il a à surmonter, ou les facteurs qu'il éprouve.

L'ÉCRITURE
SYMBOLIQUE.

Tantôt nous le voyons enfant sur les genoux de sa mère * ; parce que l'homme n'est que foiblesse, et doit tout à la fécondité que la Providence accorde pour lui à la terre, ce qui est spécialement caractérisé par le cercle qu'on voit sur la tête de la mère et de l'enfant. Tantôt nous le voyons devenu fort, et armé d'une massue qu'Osiris et Isis lui mettent en main *. C'est le travail, encouragé par le concours du soleil et de la terre à se délivrer des ennemis qui traversent ses efforts. Peut-être étoit-ce l'ouverture d'une chasse dans un tems convenable et désigné par les attributs des deux autres symboles. Cet enfant paroît ailleurs avec les ailes des différens vents qui le favorisent. Quelquefois ses ailes, c'est-à-dire, les vents Étésiens lui manquent, et alors on lui voit faire une

* V. Fig. 2.
Pl. VIII.

* V. Fig. 1.
Planche IX.

LE CIEL
POÉTIQUE.

* V. Fig. 3.
Planche IX.

* Ibid.

Hérodote. in
Euterp. num.
44.

triste chute. Quoique déjà grand on le voit ailleurs les piés et les mains engagés, et comme emmaillotés sans pouvoir faire aucun mouvement *. Tout ce qu'il peut faire alors se réduit à tenir une perche, une équerre ou un compas, et quelquefois une girouette, ou un bâton terminé par une huppe * ou par quelque autre avance propre à recevoir l'impression du vent, pour en désigner le cours. Le laboureur en effet, après avoir été fort occupé en Egypte avant le débordement, soit à moissonner, soit à battre le blé, est presque oisif pendant le séjour des eaux sur la plaine. Il est alors borné à mesurer la profondeur des cruës; à observer le retour du vent méridional, j'ai presque dit le vol de la huppe; et à préparer les instrumens nécessaires pour mesurer et arpenter promptement les héritages que les dépôts de limon auront rendu méconnoissables; en sorte qu'aussi-tôt ce partage fait en diligence, on puisse semer et herser avec la charue, ou n'employer même pour toute culture que le grouin des pourceaux, lâchés sur ce limon et ardents à le fouiller, pour trouver quelques racines dans le sol sabloneux qui est dessous.

Souvent la tête d'Horus se trouve posée sur le vase qui représente l'état du fleuve et qu'on nommoit Canope. On voit ses mains sortant du vaisseau, mais croisées, immobiles, et embarrassées par l'obstacle



Howe in his history

of the Indians of North America

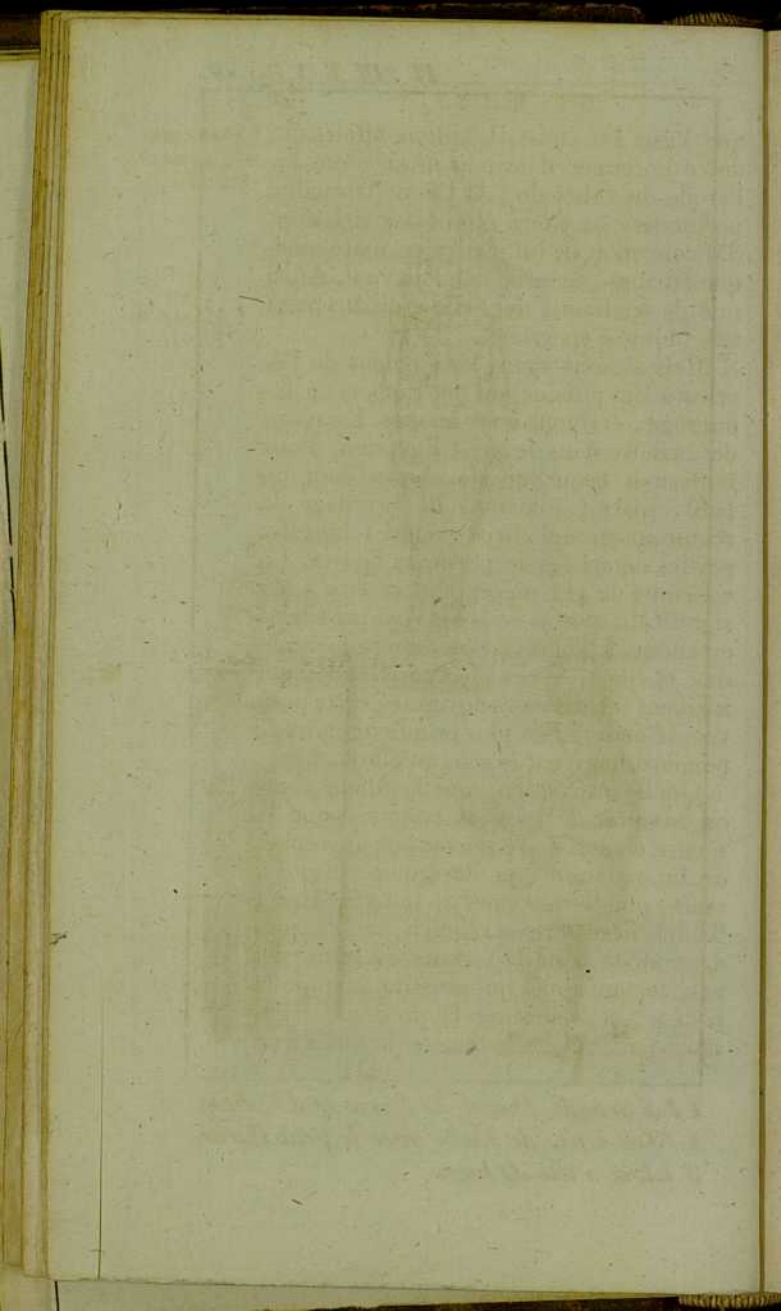


He
Et
42

Horus à tête d'Épervier
Avec la Croix en main : ou l'annonce du débordement
régulier.



1. La grande Déesse de Syrie et d'Ephèse.
2. L'Isis à tête de Vache avec le petit Horus.
3. L'Isis à tête de Lion.



que l'eau lui cause. L'unique affaire qui doit l'occuper dans son loisir forcé est l'étude du cours de l'air, dont la qualité prolongera ou finira plutôt son inaction. S'il convenoit de lui mettre en main quelque attribut, ce seroit celui du vent. Aussi une de ses mains tient-elle ordinairement une plume d'épervier*.

L'ECRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

* V. Fig. 6.
Pl. III.

Mais si nous avons les élémens de l'écriture Egyptienne qui ont rapport au labourage, écrivons nous-mêmes. Essayons de peindre dans le goût Egyptien. Pour renfermer beaucoup de choses dans un petit espace, jouissons du privilège de réunir en un seul corps quelques-unes des parties détachées de plusieurs figures. Le concours de ces pièces pourra être aussi significatif que si nous les voyions toutes en entier. L'abréviation en sera commode; et quoique ces pièces naturellement n'aillent jamais de compagnie, cette nouveauté ne sera que plus propre à rendre le peuple attentif sur le sens qu'elle cache.

Quelle instruction, quelle affiche veut-on montrer à toute la colonie pour la mettre en état de se sauver aux approches de l'inondation, et de semer ensuite à tems, pour moissonner au mois de Mars? Tout le nécessaire se réduit à savoir se précautionner pour la retraite au retour du vent septentrional qui grossira bientôt la rivière, et à mesurer la profondeur des cruës pour régler le tems et la qualité du

LE CIEL
POÉTIQUE.

labour qui doit suivre l'écoulement. Mettons sur les épaules d'Horus une tête d'épervier, et dans sa main une croix. Dès lors tout est dit : et cette écriture si courte n'est pas de mon invention ; mais de la plus haute antiquité, dans les monumens de laquelle on la trouve fréquemment*.

* Voyez la
Planche X.

Veut-on faire entendre au peuple Egyptien que le signe du lion, sous lequel la moisson commence ailleurs, est le tems du plus parfait repos pour le laboureur Egyptien ? Veut-on lui faire entendre que la durée de son inaction est depuis le soufle des vents Etésiens, et le lever de la canicule, jusqu'à ce que le soleil quitte le signe de la vierge ? Convertissons le signe du lion en un lit de repos. Les piés du lit seront des piés de lion : le chevèt du lit sera une tête de lion. Sur ce lit étendons Horus emmailloté, engourdi, ou tout au plus levant la tête pour observer le moment où il faudra se lever. Plaçons sous ce lit trois canopes, l'un terminé par la tête de la canicule, le second par la tête de l'épervier, le troisième par la tête de la vierge. Or cette peinture qui répond très-bien à la règle que les Egyptiens avoient grand soin d'observer, est précisément celle qui se trouve dans les monumens*.

* V. *Mensa Isiaca*, dans la bordure, et la Pl. XI.

La même peinture se trouve ailleurs (a)

(a) Figure peinte sur une momie chez les PP. Augustins de la Place des Victoires. On expli-

augmentée d'un premier canope , marquant le vent du Sud printanier , qui devance le vent Étésien ; et d'une grande figure d'Anubis qui donne à Horus avec un geste emphatique l'important avis de la retraite , en se tournant vers Isis qui porte sur sa tête un trône vuide , c'est-à-dire , en se montrant devant l'aurore à l'Orient *. On pourroit abrégér cette écriture et se contenter de peindre une Isis à tête d'épervier , ou la lune de Juillèt ramenant le vent Étésien et annonçant à Horus couché sur un lion , la durée de son entière inaction (a).

L'ÉCRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

* *Ibid. dern.
Figure.*

Mais c'est être trop hardi que d'oser davantage écrire en Egyptien , lorsque je ne suis pas sûr à beaucoup près d'y savoir lire. Affermissons - nous seulement dans cette lecture , et essayons encore l'application de nos principes sur d'autres monumens.

En parcourant quelques-unes des faces des grandes pyramides , et des divers monumens de l'ancienne Egypte , je trouve fort fréquemment une pièce d'écriture symbolique * , dont le sens se présente assez naturellement. Vers le haut se voit le

* V. *Plan.
XII. Fig. 1.
V. les Voyages de Paul
Lucas, tome
2. et l'Antiq.
Exp. tom. 2.*

querra ailleurs pourquoi cette figure est employée sur un mort , quand on fera voir comment le sens de ces symboles a été perverti.

(a) Voyez la F. G. Planch. XI. elle est marquée G parce qu'elle est tirée du recueil de M. Gordon, tab. XII.

DE CIEL
POETIQUE.

cercle solaire élevé sur de grandes ailes de papillon : au bas est Osiris sur son trône. A côté de lui est Isis avec la mesure du Nil, et devant eux est Horus les habits relevés avec une ceinture pour se mettre à l'ouvrage. Il a devant lui un bananier. Il lève ses mains vers le cercle qui domine sur le tout.

Cette peinture est parlante, et il n'est pas obscur que le labourage doit tout attendre de l'Être supérieur qui seul peut rendre l'air, le soleil, la terre, et la mesure de l'inondation, favorables aux plantes qu'il cultive. Mais que veulent dire ici deux petites croix suspendues aux ailes du papillon ? C'est le grand objet des désirs de l'Égypte. La croix, comme nous avons vu, soit longue, soit courte et abrégée, marque la mesure de l'inondation. Etant répétée et suspendue aux ailes de papillon, elle marque une disposition d'air propre à donner une forte inondation, sans quoi l'Égypte n'est point fertile, parce qu'il n'y pleut pas ; et que le sol qui en est sablonneux, ne pourroit rien nourrir sans une certaine quantité de limon, qui ne devient suffisante qu'à proportion de la profondeur du débordement.

V. la bordure de la table d'Isis, et Pl. XII. Fig. 2.

Passons à un autre tableau. En voici un où la tête d'Horus est jointe au corps du scorpion. Horus considère les épis ou la fanne des blés qu'Anubis lui montre. C'est le labourage qui sous le signe du



Faint, illegible text at the bottom of the page, possibly bleed-through from the reverse side.



V
re
d'
X

1. Les secours du Labourage. 2. Naissance du ble sous le Scorpion. 3. Le Labourage victorieux sous le Sagitaire.

scorpion , c'est-à-dire dans le mois de Novembre , voit monter les germes du froment , et des différens légumes qu'il a semés. Il considère avec complaisance le succès de ses soins, dont il est redevable à la canicule qui l'a averti de fuir à tems, et de demeurer oisif jusqu'à l'écoulement des eaux, sans prendre d'autre soin que celui d'observer le cours de l'air, et de mesurer la profondeur de l'eau, pour décider ce qui faudroit faire ou ne pas faire.

Dans une autre sculpture je trouve Horus armé d'une flèche, et perçant un hippopotame tout environné de seuillages et de fruits de lotus. Par ce monstre, qui fait sa résidence dans le Nil, et qui en sort pour ravager et dévorer ce qu'il rencontre, on ne peut qu'entendre le débordement. Le lotus qui fructifie au bord de cette rivière facilite encore cette intelligence. Horus armé d'une flèche, et vainqueur de ce monstre, ne peut être que le laboureur à qui l'expérience a appris peu-à-peu à régler ses opérations si à propos, qu'il puisse désormais, même après l'abaissement du Nil, trouver encore le tems d'arpenter et d'ensemencer ses terres; en sorte qu'il ne lui reste plus rien, ni à faire, ni à craindre, quand son hyver est venu, c'est-à-dire, lorsque le soleil entre dans le signe du sagittaire. C'étoit emporter une victoire complete sur ce fleuve, au-

L'ÉCRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

Ibid. Fig. 3.

LE CIEL
POÉTIQUE.

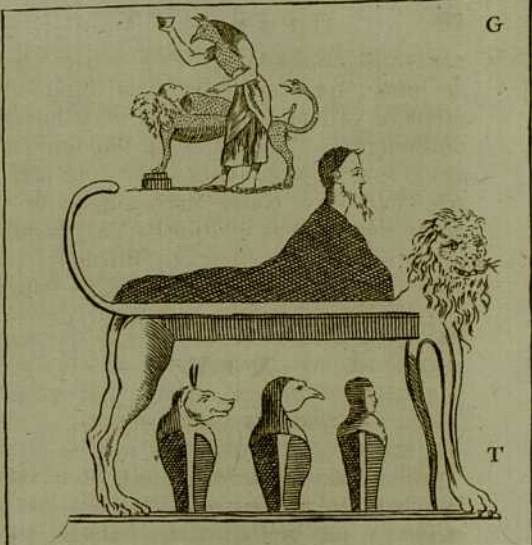
paravant si redoutable. Une petite pièce de plus, qui accompagne la figure du monstre vaincu, acheve de fixer le sens de l'énigme : c'est un arbre dépouillé de sa verdure, qu'on apperçoit à côté d'Horus victorieux. Cette circonstance de la chute des feuilles marque (a) au juste le tems où les Egyptiens ont fini leurs travaux, sont sûrs de leur récolte, et triomphent enfin des insultes du Nil.

X I V.

Harpocrate, ou la Police.

Cet Horus qui varie ses attributs, varie aussi ses noms selon les signes célestes, et selon les particularités des saisons. Mais dans toutes ses variétés il a toujours un rapport sensible aux travaux de la société. Le chapitre qui suivra celui des symboles contient le détail des différens noms et des différentes opérations d'Horus. Mais nous ne pouvons nous dispenser d'expliquer ici ce qu'il signifie quand il prend la forme et le nom d'Harpocrate ; parce que le concours de cette figure et de ce nom

(a) Le climat d'Egypte est très-chaud, et les arbres y conservent souvent leur verdure plusieurs années de suite. Mais quelquefois cependant l'hyver les dépouille de leurs feuilles pendant quelques jours. Voyez la description de l'Egypte par M. de Maillet, consul au Caire, lett. 9.



*La durée du repos
d'Horus.*



In d'ordre de l'Empereur
Napoléon

suffit pour répandre un grand jour sur tout ce qui vient d'être dit, et prouve non seulement que ces figures sont symboliques, mais que ce sont des instructions conformes aux besoins du peuple.

Les succès inespérés d'une culture si singulière (a), qui sans frais et sans sueur ne mettoit que quatre mois d'intervalle entre le labour le plus aisé, et la récolte la plus abondante, remplirent les premiers Egyptiens d'admiration et de reconnoissance. Ils ne manquèrent pas de placer dans des lieux consacrés aux exercices publics de la religion, le symbole des prospérités de leur labourage. Ils y joignirent les traits ou les caractères les plus propres à étaler aux yeux des peuples les bienfaits d'une Providence singulière qui les chérissoit comme une mère aime son fils, et à leur recommander sur-tout d'en faire usage en paix, en silence, et selon les loix; parce que le bon ordre, la douceur, et la concorde étoit l'unique moyen de s'assurer la jouissance et la propriété des biens de la terre. C'est pour inculquer au peuple cette utile leçon, que dans les fêtes qu'on célébroit après toutes les récoltes du blé, du vin, des fruits, et des légumes

L'ECRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

(a) Selon Diodore de Sicile, *lib. 1.* c'est le privilège de l'Egypte de recueillir de grands monceaux de blé sans dépense et sans peine, *Ἰσχυρὸς ἀναρπείαξ ἢ κατὰν χωρὶς δαπάνης καὶ κακωπαθείας.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

V. PL. XIII.

lors de l'entrée du soleil au capricorne , on plaçoit dans l'assemblée la figure d'Horus , courbé sous le poids des biens qu'il avoit recueillis. Il portoit sur sa tête les marques naturelles d'une heureuse récolte , savoir trois cruches (a) de vin ou de biere , surmontées de trois pains , et accompagnées de feuillages , de légumes , et de plusieurs fruits. Quelquefois ses genoux paroissoient plier sous le fardeau. Souvent on le peignoit assis pour marquer le repos , dont il assuroit aux hommes la jouissance. Il portoit le doigt sur sa bouche (b) et recommandoit aux assistans , non le secret des mystères , ce qui est une idée des tems postérieurs où la signification des figures fut oubliée et changée ; mais la modération , la soumission aux loix , la discrétion , en un mot la paix , sans laquelle les hommes perdent la possession des biens qui ont été accordés à leur travail.

Je sai que le savant M. Cupper a fait

(a) Ἡ τὴ ἀμπέλφις ὁμοίως ἀρδευομένη δαψιλείον ἀίνυται τοῖς ἐγναίοις παροσκεινάζει. Les cantons plantés de vignes donnent aussi aux habitans , après l'inondation , une abondance de vin. *Diod. ibid.* Le vin de la Maréote , dans le voisinage d'Alexandrie , est célèbre dans l'antiquité. *Horat. Carm. l. 1. od. 37.* La boisson commune des Egyptiens étoit la biere. *Diod. ibid. et Herodot. in Euterp. num. 52.*

(b) Voyez *Grav. Antiquit. l'Harpocrate de Cupper , l'Antiquit. Expl. tom. 2. pag. 300 et la table d'Isis.*

un gros livre intitulé *Harpocrate*, dans lequel il a dépouillé toute l'antiquité Grecque et Romaine, pour prouver que cette figure qui a le doigt sur la bouche signifioit le soleil. Mais il ne m'a convaincu que de son érudition. *La paix et la police parmi les citoyens après les récoltes et dans la joie qu'inspire le repos de l'hyver*: voilà le vrai sens de notre symbole, et l'instruction que cette écriture donnoit au peuple. Nous en avons la preuve dans la réunion de trois circonstances, qui éloignent là-dessus tout doute et toute équivoque. L'une est le support des fruits dont *Horus* est chargé: l'autre est le nom qu'on lui donne quand il est dans cette attitude: la troisième est le geste de cette figure.

L'ÉCRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

Le pain, le vin, les fruits, les légumes, le foin, ou les grandes herbes sèches dont on orne sa tête, sont immédiatement appuyés sur les deux grandes cornes d'une chèvre sauvage. Il n'étoit pas possible de désigner plus simplement, et sans moins de mystères, l'abondance parfaite dont le laboureur jouit à l'entrée de l'hyver, et lorsque le soleil passe sous le signe du capricorne (a).

L'hyver au laboureur procure un doux repos.
Il y jouit en paix du fruit de ses travaux.

(a) *Hyems ingnava colono.*
Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur.
Géorg. 1.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Mais cette abondance et ces douceurs de l'hyver ne sont nulle part comparables à celles que l'hyver assure aux Egyptiens. Leur hyver est un printems, et le plus beau printems de l'univers.

L'autre circonstance, qui se joint à la marque de l'hyver, est le nom qu'on donne à Horus comblé de biens. On le nomme alors Harpocrate, nom qui en Phénicien signifie l'ordre de la société, la police (a).

La troisième circonstance qui achève de tout éclaircir, est le doit appliqué sur la bouche, geste qui à la suite des deux circonstances précédentes, ne peut être qu'une exhortation à la paix.

Cette figure par ses attributs, par son geste, et par son nom, ne tourne l'esprit des assistans ni à la pensée du soleil, ni au respect que demande le sacrifice, ni au prétendu secrèt des anciens mystères; mais à la considération de l'abondance dont ils jouissent pendant l'hyver, et à l'usage paisible et modéré de cette abondance, lequel seul fait le bonheur de la société.

Si ce geste du doit appliqué sur la bouche d'Harpocrate a trompé les anciens et les modernes, c'est parce qu'ils ont jugé

(a) De קרת *cret*, ou קרתא *carta*, *civitas*; et de רפואה *repoa*, *curatio*, vient חרפקראתא *harpocrata*, ou *harpocrates*, *civitatis curatio*, *constitutio civilitatis*.

de l'intention de cette figure par son geste ; au lieu qu'il falloit juger de la signification du geste par les attributs qui l'accompagnent, et par les fonctions que son nom exprime. L'abondance de tout bien en hyver : voilà l'attribut. Régler la société : voilà la fonction exprimée par le nom. Comment rapprocher ces deux choses ? Le silence recommandé dans un sacrifice, n'a rapport ni à l'hyver ni à la société. Mais lorsque l'hyver réunit les laboureurs, et que l'abondance les invite à la joie (a), il est aisé et très-utile de leur présenter une figure qui par ses ornemens les avertisse des biens dont la Providence les comble, et qui par un geste significatif leur recommande de *modérer leur langue*, et de vivre entr'eux avec douceur en supprimant les querelles, les railleries, les murmures, et les rapports. L'ordre et la police régneront toujours où cet avis sera écouté.

Cette explication de la figure symbolique nommée Harpocrate se trouve confirmée par d'autres usages de l'antiquité, qui ont un rapport évident à celui-ci. La fête où paroissoit Harpocrate, c'est-à-dire, la fête qui suivoit les récoltes se nommoit

L'ECRITURE
SYMBOLIQUE.

Les Pamy-
lies.

(a) *Inter se læti convivia curant.
Inivitat genialis hyems, curasque resolvit.*

Géorgic. Ibid.

LE CIEL
POETIQUE.

en Egypte et en Orient *les pamyliés* (a). Le nom de cette fête qui signifie *l'usage modéré de la langue* (b), ne laisse aucun doute sur le sens du symbole que nous expliquons. De-là est venue la coutume qu'avoient les Grecs de faire crier et adresser au peuple ces paroles: *Coupez vos langues. Abstenez-vous de parler. Réglez votre langue* (c): ce qui est la vraie traduction du mot *pamyliés*. Mais par la suite on prit pour une cérémonie relative au sacrifice ce qui étoit originairement une excellente leçon de discrétion et de conduite, adressée à tous les assistans: et c'est parce que les *pamyliés* ou *phamyliés* étoient une leçon propre à rendre les hommes sociables et heureux, que toutes les petites troupes de parens, ou autres personnes qui vivent en société, en ont pris en occident le nom de *familles*.

Angérone.

L'Angérone, que les Romains prirent pour la déesse du silence parce qu'elle avoit le doigt sur la bouche, n'étoit ori-

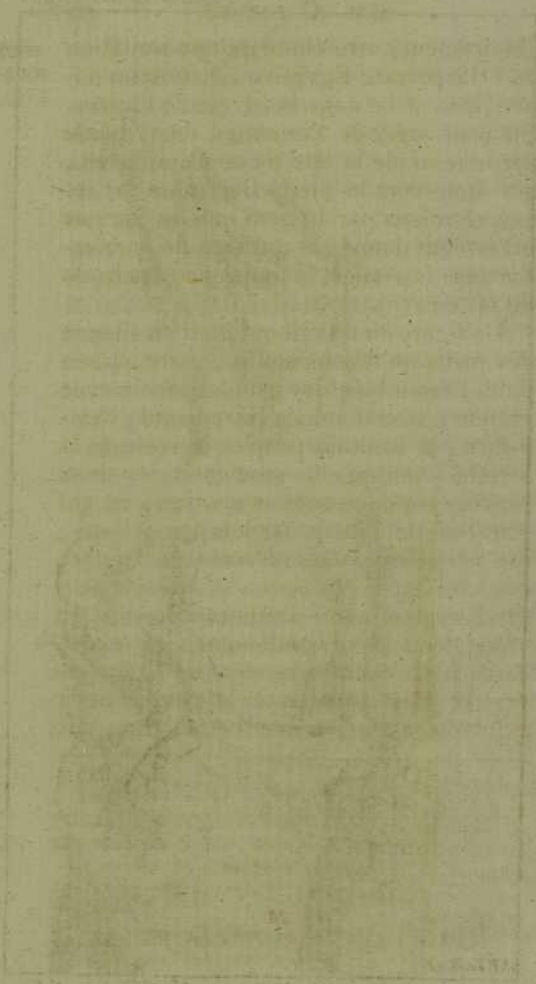
(a) *Plutarch. de Isid. et Osir.* Voyez le même fait rapporté dans la compilation des coutumes Grecques, par M. Potter, édit. Angl. tom. 1. pag. 382. *The Græciam Dionisia were the same with the Egyptian Pamyliæ.*

(b) De *πα ος*; et de *ἤνυλ*, *circumcidere*, vient *ἡνυλά* *pamyliah* et *phamilah*, *oris circumcisio*, le retranchement des paroles nuisibles.

(c) *Ταμίει γλώσσας*: *Favete linguis, parcite verbis.*



1. 2. Harpocrate, ou lavis de la modération dans l'abondance. 3. Angerone. Le fruit qu'elle porte sur sa tête paroît être celui du Persea, dont les Egyptiens faisoient grand usage.



Faint text or a caption located below the large rectangular frame, likely describing the diagram above. The text is too faded to be transcribed accurately.

ginairement autre chose qu'une imitation de l'Harpocrate Egyptien, et une invitation à la paix dans l'oisiveté de l'hyver. On peut juger de l'intention du symbole par le tems de la fête où on l'employoit, qui étoit vers la fin de Décembre (a), et encore mieux par le nom que les Syriens lui avoient donné, et qui signifie *la moisson dans la grange*, la jouissance des fruits de la terre (b).

L'ECRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

La figure du travail qui jouit en silence des fruits qu'il a recueillis, étant placée dans l'assemblée des peuples, étoit avec grande raison nommée Harpocrate, c'est-à-dire, le salut du peuple, la règle de la société, puisqu'elle enseignoit les deux maximes qui en sont le soutien, et qui sont tout le but de la politique; l'une, que *par le travail on obtient tout*; l'autre, que *sans la paix on perd tout*. Aussi le peuple Egyptien avoit-il coutume de dire en voyant cette figure: *la langue règle le sort. Le bien et le mal dépendent de la langue* (c): et c'est parce que le peuple avoit principalement besoin de cette leçon, que

(a) Le 19 Décembre, *Macrob. saturnal. l. 1.* Il accuse juste pour le tems de la fête. Mais il en cherche à l'ordinaire l'étymologie dans les langues Latine et Grecque, où il ne faut pas compter de la pouvoir trouver.

(b) De $\gamma\gamma\gamma$ *hangoren*, l'aire, la grange, vient *hangerona*, le blé renfermé.

(c) $\Gamma\lambda\acute{o}\sigma\alpha \delta\acute{\alpha}\chi\eta$, $\gamma\lambda\acute{o}\sigma\alpha \delta\acute{\alpha}\mu\omega\upsilon$. *Plutarchi. de Isid. et Osir.*

LE CIEL
POËTIQUE.

la figure d'Harpocrate fut extrêmement multipliée et souvent abrégée.

On la voit communément avec une cruche au lieu de trois, et avec une corne de chèvre au lieu de deux, ou avec le cercle accompagné de grandes feuilles de bananier, ou avec quelque autre symbole propre à inspirer aux peuples la reconnaissance envers l'Auteur de tous les biens, et à les civiliser par des leçons de douceur.

Les sculpteurs Grecs qui goûtoient peu ces énormes coëffures, rangèrent le tout avec plus de bienséance. Ils plaçoient la corne de la chèvre dans l'une des mains de la figure. Ils en faisoient sortir quelques fruits, et n'oublioient pas le geste de l'autre main qui apprend au peuple à être heureux en modérant sa colère et sa langue.

Mon lecteur qui trouve ici l'origine de la corne d'abondance, si usitée dans les ornemens des sculpteurs et des peintres, peut désirer de savoir pourquoi on donne à cet instrument le nom de corne hamaltée, et pourquoi l'on a dit que c'étoit la corne de la chèvre qui avoit nourri Jupiter. Mais nous sommes encore bien loin de la naissance de l'idolâtrie et des fables. Nous viendrons par la suite à l'origine du nom de *corne hamaltée*, quand nous en serons aux évènements qui y ont donné lieu.

Je me bornerai à ces échantillons de l'ancienne écriture. J'en ai pris les sym-

boles les plus connus, ceux qui contenant les instructions les plus nécessaires aux peuples, reparoissent le plus fréquemment par cette raison dans les monumens anciens. On voit aisément que la singularité de ces figures étoit fondée sur le besoin de varier les signes, et d'en abrégier le nombre. Toutes ces figures étoient donc significatives, et le lecteur n'est plus tenté de croire qu'Osiris, Isis, Anubis, et Horus ayent été d'abord ni des hommes réels, ni des dieux imaginaires. Il sent bien à présent que c'étoient les lettres d'un ancien alphabet, ou les affiches publiques par lesquelles on étoit convenu d'avertir le peuple de l'état du ciel, de l'ordre des fêtes selon les saisons, et de la suite des travaux de l'année.

L'ÉCRITURE
SYMBOLIQUE.

X V.

Cérémonies symboliques. Mémoires des évènements passés.

L'écriture symbolique, si ordinairement et si utilement employée à enseigner d'une façon courte et populaire les vérités qui intéressoient le plus les bonnes mœurs et le bien de la société, servit aussi dès le commencement à conserver le souvenir de l'histoire, et à exposer publiquement l'objet ou les raisons des fêtes établies à l'occasion des grands évènements. Nous ne savons pas assez l'histoire civile, ni

LE CIEL
POÉTIQUE.

l'histoire naturelle d'Égypte pour pouvoir dire , en voyant leurs monumens ; telle figure a rapport à telle particularité du climat Égyptien , et tel symbole tiré de l'histoire naturelle du pays a rapport à tel évènement arrivé dans le monde. Ainsi il restera toujours bien des énigmes inexplicables dans cette écriture ; sur-tout si les prêtres Égyptiens , comme j'aurai lieu de le prouver , l'ont employée selon les fausses idées des systèmes formés dans des tems postérieurs , et depuis que le vrai sens en eut été perdu ou obscurci par l'introduction d'une écriture plus commode.

Mais il y a un évènement qui a été connu de toutes les anciennes colonies , et qui a été suivi d'une nouveauté dont le souvenir n'a pas dû d'abord s'effacer , sur-tout chez les nations policées et sédentaires : Cet évènement , c'est le déluge. La nouveauté dont il fut suivi , c'est l'entier changement du labourage. Nous avons rassemblé dans la lettre qui termine le troisième tome du Spectacle de la Nature , et ci-dessus page 9 , un bon nombre de preuves , tirées tant des témoignages de l'Écriture et des profanes , que des vestiges encore subsistans et dispersés d'un bout de la terre à l'autre ; par où il paroît qu'il n'y avoit avant le déluge ni arc-en-ciel , ni vents , ni grandes pluyes , ni météores ; mais qu'il régnoit un printems perpétuel , une rosée uniforme , et une sérénité

C



*Cybelle, l'Ouverture de l'Année et de la moisson
en Phrygie, sous le Signe du Lion.*

nité universelle , à l'exception de l'équateur , où le cours de l'air dilaté et resserré par l'alternative du jour et de la nuit , devoit ramener des deux poles un amas continuuel de vapeurs , comme il arrive encore sous les tropiques où le soleil darde à plomb ses rayons pendant plusieurs semaines de suite. Après le déluge , autre ciel , terre toute changée : c'est l'Écriture même qui le dit (a) : nouvelle disposition des étoiles à notre égard par l'inclinaison de l'axe de la terre , vicissitude des saisons , pluies aussi nouvelles que l'arc-en-ciel qui en est la suite et l'effet nécessaire , météores incommodes , vent inconstans , tremblemens de terre , orages , inondations , traverses perpétuelles dans toutes les opérations de l'agriculture , maladies fréquentes , fécondité diminuée , vie des hommes plus courte qu'auparavant.

La comparaison de ces deux états si différens ne pouvoit manquer d'occuper souvent les enfans de Noé. Ils en conservèrent le souvenir parmi leurs descendans , qui , à l'exemple de leurs pères , faisoient toujours l'ouverture de leurs fêtes , ou de leurs prières publiques , par des regrets et par des lamentations sur ce qu'ils avoient

LES CÉ-
RÉMONIES
SYMBOLI-
QUES.

(a) Ὁ τότε κόσμος ὑδάτι κατακλυθεὶς ἀπώλετο :
οἱ δὲ νῦν ἔσθλοὶ καὶ ἡ γῆ , etc. Le monde d'alors
périt , étant submergé par le déluge des eaux ;
mais les cieux et la terre d'à présent , etc. 2. Petr.
3 : 6.

LE CIEL
POÉTIQUE.

perdu, quoiqu'ils fussent dans l'usage de finir les mêmes fêtes par un repas commun, où le chant, le son des instrumens, et la joie succédoient aux pleurs. De-là vient que les cris usités dans les plus anciennes fêtes, ceux même qui avec le tems sont devenus des cris de joie, et des formules d'acclamations, étant rappelés à leur origine, ne signifient que des pleurs et des expressions de douleur adressées à Dieu (a).

L'objèt et les motifs de cette pratique lugubre sont plus faciles à démêler chez les Egyptiens que parmi les autres peuples, non-seulement parce que les Egyptiens

(a) Tels étoient les cris, io Bacché, hevoé Bacché, io triomphé. Ce mot io, jeov, jevoe, hevoe est le nom de Dieu, et veut dire *l'auteur de la vie, celui qui est*. Bacché vient de בכה *beché*, בכה *Baccoth*, signifie *des lamentations*. Les femmes qui pleurent la mort d'Adonis dans Ezechiel, sont appellées Bacchantes, *mebaccoth*, *des pleureuses*. Triomphé vient de תרעה *teroweh*, que les Occidentaux prononçoient par triomphé, n'y ayant point de lettre dont la prononciation fût plus difficile et plus variée que le ת. Ce mot de triomphe signifioit sanglots, cris entrecoupés. Par la suite il a signifié la prière publique, enfin le chant des assemblées, comme on le peut voir *Pslam. 88: 16*. Tous ces mots joints au nom de Dieu étoient des expressions courtes par lesquelles les peuples s'entr'exhortoient à recourir à Dieu dans leurs peines, et à lui adresser leurs prières et leurs cris. Le tour en étoit semblable à ces façons de parler des Latins et des François, *Deo gratias*, Dieu merci, adieu.

ayant été moins mélangés avec d'autres nations altérèrent moins leurs anciennes formules ; mais parce que leurs pratiques étant étroitement liées à des symboles publics, constans, et gravés sur la pierre, ou portés en cérémonies dans les fêtes, se fixèrent mieux, ou se défigurèrent moins que dans les autres parties du monde. Il est aisé de voir que leurs principales fêtes avoient rapport au triste changement introduit par le déluge dans la nature. On y pleuroit avec Isis la mort du gouverneur qui leur avoit été enlevé et tué par un dragon sorti de dessous terre, ou par un monstre aquatique. Ensuite on se réjouissoit de la résurrection d'Osiris. Mais il n'étoit plus le même, et avoit perdu sa force. Ceci n'est plus une énigme qui ait besoin d'être expliquée. Ce qui précède dévoile tous ces personnages, ou plutôt fait entendre le sens de ces caractères.

Tâchons de déchiffrer une autre peinture qui me paroît avoir rapport au même évènement, et dont l'interprétation peut devenir preuve de ce que je viens d'avancer.

Les Egyptiens et la plupart des Orientaux, quels que soient des uns ou des autres ceux à qui l'on doit attribuer cette invention, avoient une allégorie ou une peinture des suites du déluge qui devint célèbre, et qu'on trouve par-tout. Elle représentoit le monstre aquatique tué, et

L'Allégorie
des Géans.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Osiris ressuscité. Mais il sortoit de la terre des figures hideuses qui entreprenoient de le détrôner. C'étoient des géans monstrueux dont l'un avoit plusieurs bras; l'autre arrachoit les plus grands chênes; un autre tenoit dans ses mains un quartier de montagne, et le lançoit contre le ciel. On les distinguoit tous par des entreprises singulières, et par des noms effrayans. Les plus connus de tous étoient Briarés, Othus, Ephialtès, Encelade, Mimas, Porphyriion, et Rouach, ou Rœchus. Osiris reprenoit le dessus, et Horus son fils bien-aimé, après avoir été rudement maltraité par Rœchus, se délieroit heureusement de ses poursuites, en se présentant à sa rencontre avec la gueule et les griffes d'un lion.

On pourroit croire que je conte une fable: mais pour montrer que ce tableau est historique, et que tous les personnages qui le composent sont autant de symboles ou de caractères significatifs qui expriment les désordres qui ont suivi le déluge, les peines des premiers hommes, et en particulier l'état malheureux du labourage en Egypte; il suffira de traduire ici les noms particuliers qu'on donne à chacun de ces géans. Briarés (a) signifie *la perte*

(a) בְּרִי בְּרִי *beri, serenitas.* הָרוּס *harous, subversa,*
La perte de la sérénité.

de la sérénité: Othus (a) la diversité des saisons: Ephialtès (b) les grands amas de nuées, auparavant inconnues: Encelade (c) les ravages des grandes eaux débordées: Porphyrion (d), les tremblemens de terre, ou la fracture des terres qui crévasse les plaines, et renverse les montagnes: Mimas (e), les grandes pluyes: et Ræchus (f) le vent. Comment se pourroit-il faire que tous ces noms conspirassent par hasard à exprimer les météores qui ont suivi le déluge, si ce n'avoit été là l'intention et le premier sens de cette allégorie? Par là les fables disparaissent, et on trouve dans ce récit une peinture vive des phénomènes qui ont dû paroître autant de nouveautés fâcheuses aux enfans de Noë.

LES CÉ-
RÉMONIES
SYMBOLI-
QUES.

(a) *עויתוּת* *ouitoth*, ou *othus*, *tempora*, *tempetatum vices*, la succession des saisons.

(b) *עֵי עֵי* *evi* ou *ephi nubes*. *אליהא* *alihah*, Genes. 15: 17. *caligo Ephialthes*, *nubes caliginis*, *nubes horrida*.

(c) *עֵי-עוֹלָד* *en-coled*, *fons temporis*, *fons temporaneus*, *torrens*.

(d) *פּוֹר פּוֹר* *phour*, *frangere*, et en doublant, *פּוֹר פּוֹר פּוֹר* *pharphar*, *frustulatim diffringere*, Job. 16: 12. de-là *פּוֹר פּוֹר* *porphyrion*, *confractio*. C'est le même mot qui a donné naissance aux mots latins, *purpura*, *far*, et *furfur*; au mot *purpura*, parce qu'il falloit mettre en pièces les coquillages d'où l'on tiroit cette riche couleur; aux mots *far* et *furfur*, parce qu'il faut briser le blé pour avoir la farine et le son.

(e) *מַיִם* *maim*, les grandes pluyes.

(f) *רוּחַ* *Rouach* ou *Ræchus*, le vent.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Quant à la figure d'Horus, qui prend une tête et des griffes de lion pour se délivrer du vent qui ruinoit ses espérances, c'est un symbole propre au labourage des Egyptiens qui ne parvinrent à se garantir des ravages du vent printanier et des suites du vent Boréal, qu'en observant exactement l'entrée du soleil au signe du lion pour se sauver, et en se gardant avant ce tems-là de risquer des moissons qui auroient été emportées.

Le besoin de personifier les objets qu'on vouloit peindre, introduisit ainsi de très-bonne heure l'usage des tableaux allégoriques et des récits fabuleux. On ne pouvoit écrire alors qu'en traçant les figures des objets dont on parloit. Mais on se croyoit maître d'arranger le tout de la façon qu'on jugeoit la plus propre pour faire une agréable impression, ou pour être bien entendue. La difficulté de faire entendre par les yeux des choses intellectuelles fit recourir d'abord aux figures symboliques. L'usage de ces figures autorisa ensuite le goût des fictions. Mais ce qu'elles avoient d'obscur étoit éclairci par la simplicité et la propriété des noms qu'on donnoit à chaque pièce. J'en pourrois produire de nouveaux exemples dans les fables d'Andromède et de Bellérophon, qui ne sont que de pures allégories, dont il faut chercher l'explication dans la signification propre des noms de tous les personnages.

Mais ceci nous détourneroit trop de cette partie de l'ancienne écriture , et des cérémonies publiques qui avoient rapport à la représentation des maux passés , et aux réglemens de la société.

LES CÉRÉ-
MONIES
SYMBOLI-
QUES.

X V I.

Suite des mémoriaux du passé.

Les Anciens ne se contentoient pas d'exprimer certaines vérités par des figures tracées sur la pierre : ils y joignirent des cérémonies dramatiques , où les objets et les noms des acteurs étoient significatifs , et servoient à retracer le souvenir des choses passées.

La fête de l'ancien état du genre humain après le déluge , paroît avoir commencé dès avant la dispersion. Mais elle prit en Egypte et en Syrie une forme plus brillante à l'aide des figures symboliques qui s'y étoient beaucoup plus multipliées qu'ailleurs. Cette fête étant devenue commune à toutes les nations , mérite un éclaircissement plus ample que ce qui en a déjà été dit. Nous ne pouvons en expliquer les symboles , sans jeter une lumière utile sur une infinité de monumens qui nous en restent , et qu'on a regardés jusqu'à présent comme inintelligibles.

On portoit dans cette fête un panier ou un coffret qui contenoit les monumens du progrès du labourage. Ce coffre n'étoit

Les Orgies.

LE CIEL
POÉTIQUE.

V. Fig. 4.
Planch. IX.
et Figure 5.
Pl. XVII.

ni mystérieux, ni significatif par lui-même. Il servoit seulement à recevoir les signes mémoratifs du passé.

On y trouvoit d'abord la marque de l'affoiblissement d'Osiris, et de la perte de sa fécondité (a). Ensuite c'étoit des graines de sésame, des têtes de pavots, des pommes de grenade, des bayes de laurier, des rameaux de figuier, des tiges sèches, des gâteaux de différens blés, du sel, de la laine cardée, des tourtes de miel et de fromage; enfin un enfant, un serpent, et un van (b). Le tout étoit accompagné d'une flûte ou de quelque autre instrument de musique.

V. les Fig.
2. 4. et 5.
Planch. IX.
et la Planc.
XVII.

Cet assemblage paroît d'abord étrange: mais dès qu'on connoît l'enfant, tout le reste est fort simple. L'Horus ou l'enfant emmailloté et accompagné d'un serpent d'or ou d'autre matière, est le bien-aimé d'Osiris et d'Isis: c'est le labourage ou

(a) Ἐν κίστη τοῦ τῷ Διονύσου ἀγάλματος ἀποκεύρου. *In cista* ou *capsula repositum erat Dionysi (Osiridis) pudendum*. S. Clem. Alex. *Cohortat. ad Gentes* pag. 6. edit. Oxon. Du mot Phénicien *ouervah* ou *orvia*, *pudendum*, on a fait *Orgia*, les *Orgies*, nom qu'on donnoit aux anciennes fêtes champêtres. On les nommoit en Grèce *Phalliques*, et c'est le même sens. L'indiscrétion de ce symbole a donné lieu à toutes sortes d'extravagances et de dissolutions.

(b) Voyez ce détail dans S. Clément d'Alexandrie, *ibid.* et dans *Potter's (Antiquity of Greece, tome I. Grecian Festivals.)*

l'industrie encore foible et qui fit *subsister* les hommes avec des bayes sauvages et des graines recueillies sans culture où l'on en pouvoit trouver ; mais qui apprit peu-à-peu à semer à propos des graines d'un meilleur suc ; à nettoyer le blé à l'aide du van : à faire du pain ; à joindre même quelque délicatesse au simple nécessaire ; à s'assurer toutes sortes de nourritures saines ; à mettre à profit le travail des abeilles ; à mettre en œuvre la laine des brebis ; et à faire valoir toutes les productions de la nature. Le tambour ou la flûte qui étoit inséparable de la célébration des fêtes est le symbole de la reconnoissance qui réunissoit les hommes à certains jours pour louer Dieu en commun de leur avoir donné de quoi se nourrir , se chauffer , et se couvrir. Ce coffret , ce van , où l'on a trouvé par la suite tant de mystères * et toute la représentation que je viens de détailler , passa des Egyptiens aux Phéniciens , et par eux se répandit fort loin. Rien n'est si ordinaire dans les monumens des fêtes payennes que d'y trouver un coffret , un van , un serpent , une tête humaine , et une flûte ou un tambour.

Quand on célébroit la fête représentative de l'ancien état du genre humain , et des progrès de l'industrie , on donnoit alors différens noms en différens pays tant à la figure de la terre , qu'à la figure du travail. Mais on trouve dans tous ces noms

LES CÉ-
RÉMONIES
SYMBOLI-
LIQUES.

* *Mistica*
vannus. Vir.
Ovid.

V. *l'Antiq.*
expliq. e
l'agate du
trésor de S.
Denys.

LE CIEL
POÉTIQUE.

la même intention, et les mêmes rapports. L'Isis, figure de la terre changée par le déluge, se nommoit Cérés, Thémis, Némésis, Sémélé, Mnémosyne, et Adrastée. L'enfant porté sur les genoux de cette mère, ou placé auprès d'elle avec un serpent pour représenter la subsistance que le travail avoit peu-à-peu procuré aux hommes, se nommoit Horus, Héricton, Harpocrate, le fils de Sémélé, et de plusieurs autres manières.

Nous donnerons un article entier à l'éclaircissement du symbole de Cérés. L'Isis, surnommée Némésis, signifioit fort simplement la terre *sauvée des eaux* (a); Sémélé vouloit dire, *la représentation* (b) de l'ancien état; et Mnémosyne (c) n'est que la traduction du même mot en langue Grecque. Les torches qu'on portoit toujours à côté de Cérés, symbole de la terre affligée, ou à côté du * coffre de la représentation, avoient rapport au feu qui après le déluge étoit devenu nécessaire dans la maison de chaque particulier: et c'est ce qui faisoit donner à la figure d'Isis

* V. Fig. 5.
Pl. XVII.

(a) De משה *masha*, tirer, sauver de l'eau, vient משהה *nimesheh*, sauvé, tiré du fond de l'eau. Le nom de Moïse ou Mosèh, justifie suffisamment cette origine.

(b) De סמל *samal*, et סמלה *simeleh*, Ezech. 8. 6. *Simulachrum, dolum*. De ce mot vient le *similis* des Latins.

(c) Μνημοσυνη *mémoria*.



1. Pallas ou Isis armée. 2. Le Symbole de Dieu. ou d'une fête.
3. La marque du Sacrifice du Soir. 4. Lanonce d'une expédition
en aurore du vent étésien ou aux approches de l'été. 5. Isis
tenant l'Eusuble. l'annonce des ouvrages de Theserandrie.

ainsi accompagnée, les noms de Thémis, de Thémisto, et d'Adrastée, qui signifient tous trois l'excellence du feu (a).

LES CÉ-
RÉMONIES
SYMBOLI-
QUES.

Après la figure de la terre, la principale pièce de la représentation étoit le petit Horus. Il étoit d'or, ce qui fait qu'on le nommoit Hérichton ou Hérésichon, c'est-à-dire l'Horus-d'or (b). On le couchoit sur un van, ce qui fixe l'idée du labourage; ou dans un coffret portatif, avec un serpent du même métal. Le symbole du travail, et l'héva ou la figure de la vie et des secours que le travail assure aux hommes, étoient du métal le plus précieux, pour donner aux assistans une haute idée du labourage, et du prix inestimable des secours qu'ils en avoient tirés. C'étoit en effet la plus excellente leçon qu'il fût possible de leur faire, et ils ne pouvoient qu'être utilement frappés de la comparaison du triste état de leurs pères, avec les

(a) De טת *tham*, la perfection, l'excellence; et de אש *ish*, ou אשדו *ishto*, le feu, vient תמיסה *themis*; et תמיסה *themisto*, l'excellence du feu. Tout de même de אדד *adar*, ou *eder*, l'excellence, et de אשתה *eshta* ou *vesta*, le feu, אדראשתה *adrasta*, l'excellence du feu. C'est de ce mot *esta* le feu, le foyer, que les Grecs ont fait celui d'*astu*, qui signifioit le logis, la demeure commune, la ville. Et de-là vient l'ancien usage qui subsiste encore de confondre l'idée de maison avec celle de feu, et de dire deux cens feux pour signifier deux cens maisons.

(b) De חתם *chetem*, de l'or pur.

DE CIEL
PRACTIQUE.

- 1108 X 1108
1108

secours que l'expérience et l'application leur apprenoit à se procurer. Une infinité de monumens de l'antiquité nous attestent par l'universalité de cet usage, l'estime qu'on en faisoit (a). Pour mieux faire entendre comment l'industrie avoit peu-à-peu réparé ou adouci le désordre causé par le déluge; on joignoit à ces figures les tristes graines dont on avoit été contraint de se nourrir dans les commencemens, et les marques des traverses qu'il avoit fallu surmonter. Les personnes qui portoient dans la cérémonie publique le coffre où tous ces mémoriaux étoient contenus, prenoient aussi des noms significatifs, et faisoient partie de la représentation. Elles devenoient actrices, et tout concouroit avec les pièces symboliques à faire entendre certaines vérités aux spectateurs.

L'enfant représentatif se nommoit tout simplement l'Enfant, *liber*, le Fils bien-aimé; quelquefois l'Enfant auteur de la vie ou de la subsistance, *liber Pater*; quelquefois l'enfant de la représentation, *ben Séméleh*; quelquefois Harpocrate, Bacchus, Apollon, Icare. Il portoit encore d'autres noms dont nous donnerons l'éclaircissement dans le détail des fêtes des différens peuples. Quant aux noms des actrices, ou de celles

(a) Voyez les Antiquités de la Grèce recueillies par Mylord Potter Evêque d'Oxford, aujourd'hui Archevêque de Cantorbery, tom. 1. Et S. Clément d'Alexandrie, *Cohort, ad Gent.*

qui portoient en cérémonie les signes mémoratifs du passé , je me contenterai d'en rapporter ici un exemple qui sert tout d'un coup de preuve à tout ce que nous venons de dire , et qui est connu des enfans mêmes ; mais où les interprètes les plus savans ont vû toute autre chose que la vérité. C'est la fable d'Erichon.

On sait par le témoignage de Diodore de Sicile , et par la conformité des loix d'Egypte et d'Athènes , que les premiers habitans de l'Attique étoient une colonie Egyptienne : on a même diverses preuves qu'elle étoit originaire de la ville de Saïs , si connue par ses oliviers. Parmi les cérémonies que ces étrangers apportèrent d'Egypte en Grèce , on remarque le coffret qui contenoit , suivant l'usage de leur patrie primitive , les figures symboliques du labourage. Trois jeunes Athéniennes portoient dans les fêtes un panier où étoient couchés un enfant et un serpent.

*Infantemque vident exporrectumque draconem.**

Les trois filles qui portoient cet enfant avoient des noms relatifs au labourage , dont elles avoient en main les symboles. Elles se nommoient *Hersé* , *Pandrosos* , et *Aglaure*. La signification de ces noms dévoile toute l'obscurité de l'énigme. Il nous suffit d'entendre que c'est à l'alternative de la *pluye* , de la *rosée* , et du *beau tems* que le *labourage* doit la *vie* qu'il

LES CÉ-
RÉMONIES
SYMBOLI-
QUES.

* *Métam.*
d'Erichon.
Ovid.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Les courses
des Baccha-
nales.

* *Trieterica.*

nous procure. Laissons l'imagination des Poètes s'égarer sur le reste, et chercher selon leur coutume, dans un symbole qu'ils n'entendoient plus, la matière d'une froide métamorphose.

Pour rendre ces représentations plus complètes, ils n'oublièrent pas en Égypte, non plus qu'ailleurs, la triste nécessité où les premiers hommes s'étoient trouvés de défendre leurs maisons et les fruits de la terre contre les insultes des animaux féroces, multipliés par-tout pendant le séjour commun du genre humain dans la Babylonie. C'est la circonstance particulière dont ils conservèrent le souvenir par une espèce de chasse qu'ils renouvelloient dans tout l'Orient de trois ans en trois ans*. La même fête ne revenoit pas tous les ans, parce que les bêtes ne se multiplioient pas d'une année à l'autre de manière à allarmer le voisinage. Cette chasse n'étant que représentative et peu sérieuse, fit dégénérer la sainteté des fêtes en des courses tumultueuses qui furent suivies des plus grands désordres, même avant l'introduction de l'idolâtrie.

Il est vrai qu'elles commençoient par le sacrifice, et par l'invocation du vrai Dieu, comme il est aisé de le prouver par leurs cris de guerre qui signifioient, *le Seigneur est le fort (a)*; *le Seigneur est ma for-*

(a) *יהוה-הוא* *el eloah i'el'eloh*, d'où vient *ἀλάλη*, cri militaire.

ce; (a) *le Seigneur me vaut une armée* (a); que *le Seigneur soit mon guide* (b); toutes paroles que nous retrouvons dans la bouche des Hébreux, parce qu'originaires leur religion étoit la même de celle des autres peuples. Ceux-ci ont changé d'idées, et les formules de prières sont demeurées les mêmes. Mais on peut concevoir qu'elles dûrent être les suites de la liberté avec laquelle les assistans de tout âge et de tout sexe se dispersoient sur les montagnes et dans les bois, après un grand repas pris en commun; ayant en main une massue, ou une torche, ou une pique; s'entr'excitant à la fureur avec des hurlemens pleins d'extravagance; mettant en pièces les bêtes qu'ils pouvoient rencontrer; et se barbouillant les habits et le visage du sang des victimes pour porter les marques d'une chasse dangereuse. Nous verrons ailleurs les autres extravagances des Bacchanales. Elles supposent les peuples prévenus de la ridicule pensée que l'enfant portatif étoit fils d'une princesse nommée Sémélé, et qu'il avoit été envoyé du Ciel à toutes les Nations pour les rendre heureuses. Mais jusqu'ici cette petite figure d'or n'est qu'un

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

(a) *Io saboi*, de יסבוי *saboi*, *Deus mihi exercitus*.

(b) *Jehov nissi*, *Io nissi*, *Dio nissi*, *Deus vexillum mihi*, *Deus mihi dux esto*, *Exod.* 17: 15. Il n'est pas encore tems de convertir ce *Dionissi*, qui n'étoit qu'une prière, en un nom d'homme, et d'en faire le *Dionysius* des Grecs.

LE CIEL
POÉTIQUE.

enfant symbolique, un mémorial du passé, et une instruction populaire sur les avantages inestimables du travail.

XVII.

Les animaux vivans, devenus symboliques.

Présentement que nous connoissons le goût des Orientaux, et sur-tout des Egyptiens, pour les figures et pour les cérémonies significatives, nous sommes autorisés à croire que les pratiques singulières qui s'observoient parmi eux étoient autant de signes de certaines vérités, soit astronomiques, soit morales ou autres. Nous ne risquons plus à dire que le bélier qu'on honoroit dans la Thébaïde et dans la Lybie, les taureaux qu'on honoroit à Memphis et à Héliopolis, les chevaux qu'on honoroit à Mendès, le lion, les poissons, et d'autres animaux qu'on honoroit en différens cantons, étoient dans leur origine des symboles fort simples. Ce n'étoit que les anciens signes du zodiaque, et les différentes marques des situations du soleil. On caractérisoit la néoménie d'un certain mois ou d'un autre, en accompagnant l'Isis qui annonçoit cette fête, de la vûe de l'animal céleste où le soleil entroit : et au lieu d'une simple peinture, on faisoit paroître dans la fête l'animal même, l'animal vivant qui y avoit rapport.

Le chien étant le symbole de la canicule qui ouvroit autrefois l'année , on faisoit paroître un chien vivant à la tête de tout le cérémonial de la première néoménie. C'est Diodore * qui nous le rapporte comme témoin oculaire. On s'accoutuma donc à appeller ces néoménies , la fête du bélier, la fête du taureau, du chien , du lion. Après l'introduction de l'idolâtrie , quelques peuples s'abstinrent de faire mourir et de manger l'animal qu'ils avoient vû paroître si honorablement dans leurs cérémonies. Mais ils continuèrent toujours à en faire trafic , et ils convinrent tacitement entr'eux de ne se pas priver en entier de l'usage des animaux les plus utiles aux besoins de la vie. Ceux de Mendès honoroient les chèvres , et mangeoient des brébis. Ceux de Thèbes honoroient la brébis , et mangeoient des chèvres. Le bœuf, quoiqu'honoré à Memphis et à Héliopolis , n'étoit épargné nulle part , à cause de l'excellence de sa chair. Mais quel motif a pu dans les commencemens inspirer à l'Egypte entière un goût et une prédilection si marquée pour le taureau et pour le bouc , plutôt que pour l'écrevisse , pour la colombe , ou pour d'autres animaux également usités parmi leurs symboles ? M. de Maillët dans sa Description de l'Egypte , qu'il connoissoit très-bien après un séjour de plus de seize ans , nous apprend que la moisson se fait en Mai dans la basse

LES CÉ-
RÉMONIES
SYMBOLI-
QUES.

* *Biblioth.*
L. 1.



LE CIEL
POETIQUE.

Egypte ; en Avril au-dessus du Caire ; et en Mars , ou même plutôt , dans la haute Egypte. La moisson étant l'objet qui remue le plus puissamment l'esprit des peuples , la néoménie qui terminoit la récolte du blé ne pouvoit manquer d'être une des plus agréables de toutes leurs fêtes. De-là vient la grande solennité de l'entrée du soleil au bélier dans les environs de Thèbes. La grange étoit pleine : c'est tout dire. La même raison fit solenniser avec pompe à Memphis le passage du soleil sous le taureau , et à Mendès le passage du soleil sous les chevreaux. Hors de l'Egypte la moisson se faisant , ou étant achevée vers le passage du soleil sous le lion , la figure de ce signe fut plus ordinairement unie avec l'Isis qui annonçoit la grande fête où l'on remercioit Dieu de la récolte du blé *. Il n'y avoit rien de criminel à caractériser une fête plutôt qu'une autre par la vue et par le transport public de l'animal dont le signe céleste correspondant à la fête portoit le nom. Le cérémonial étoit encore innocent : mais il devenoit grossier. Il se chargeoit de trop de figures sensibles , et nous touchons de bien près à l'abus qu'on en fit.

* V. Plan-
che XV.

XVIII.

Les symboles et cérémonies mortuaires.

Je finirai l'histoire de l'écriture Egyp-

tienne ; et les exemples des pratiques significatives ou instructives , par un court détail des cérémonies mortuaires , et de ce qu'elles signifioient.

LES CÉ-
RÉMONIES
INSTRUC-
TIVES.

Après des villes d'Égypte étoit un lieu consacré pour en être la sépulture commune. Diodore de Sicile nous apprend comment ces cimetières étoient ordonnés , et ce qu'on y pratiquoit , en nous donnant une description exacte du cimetière de Memphis , le plus ample et le plus fréquenté de tous. La sépulture commune étoit , suivant son récit , au-delà d'un lac nommé Achérusie (a). Le mort étoit apporté sur le bord de ce lac au pié d'un tribunal composé de plusieurs juges qui informoient de ses vie et mœurs. S'il n'avoit pas payé ses dettes , on livroit son corps à ses créanciers pour obliger ceux de sa famille à le retirer de leurs mains , en se cottisant pour faire la somme due. S'il n'avoit pas été fidèle aux loix , le corps demuroit privé de sépulture , et apparemment étoit jetté dans une espèce de voyerie ou de fosse qu'on nommoit le Tartare (b). Diodore nous apprend qu'auprès

Bibliot. l. 1.

(a) De אַחֲרַיִשׁ *acharei*, après ; et de אִישׁ *ish*, l'homme, vient אַחֲרַיִשִׁי *acharejish*, *ultima hominis*, le dernier état de l'homme , ou plutôt ce qui suit la mort de l'homme. On dit aussi אַחֲרֵי *acheron*, *postremum*, *conditio ultima*.

(b) Ce mot peut venir du Chald. תַּרְחַן *tarah*, *promonitio*, en doublant.

LE CIEL
POÉTIQUE.

* *Acante.*

d'une Ville * peu distante de Memphis, il y avoit un tonneau percé dans lequel on versoit perpétuellement de l'eau du Nil, ce qui ne pouvoit signifier qu'un tourment ou des remords qui ne finissent point. Et ce seul trait nous donne lieu de penser que le lieu où l'on jettoit les corps sans sépulture étoit accompagné de représentations effrayantes, comme d'un homme attaché à une roue qui tourne sans cesse; d'un autre dont le cœur est perpétuellement déchiré par un vautour; d'un autre qui pousse au haut d'une montagne une lourde pierre qui retombe aussitôt, et qu'il est contraint de reporter sans interruption vers le sommet.

S'il ne se présentoit point d'accusateur, ou que l'accusateur qui déposoit contre le défunt fût convaincu de faux, alors on cessoit de pleurer le mort: on faisoit son éloge. Par exemple, on vantoit son excellente éducation, son respect pour la religion, son équité, sa modération, sa chasteté, et ses autres vertus. Jamais on ne lui faisoit un mérite de sa naissance, qu'on supposoit être la même pour tous les hommes. Toute la multitude des assistans applaudissoit à ces éloges, et félicitoit le mort sur ce qu'il alloit jouir d'un repos éternel avec les gens de bien.

Sur le bord du lac étoit un batelier sévère et incorruptible qui recevoit le corps mort dans sa barque par l'ordre exprès

Diod. ibid.

des juges , et jamais autrement. Les rois d'Égypte eux-mêmes étoient traités avec une égale rigueur , et n'étoient pas admis dans la barque sans la permission des juges , qui les privoient quelquefois de la sépulture. Le batelier conduisoit le corps au-delà du lac dans une plaine embellie de prairies , de ruisseaux , de bosquets , et de tous les agrémens champêtres. Ce lieu se nommoit Elisout* , ou les champs élisées , c'est-à-dire , *pleine satisfaction , séjour de repos ou de joie*. A l'entrée de ce séjour étoit une figure de chien à trois gueules , que l'on nommoit Cerbère. Toute la cérémonie finissoit par jeter trois fois du sable sur l'ouverture du caveau où l'on avoit enfermé (a) le cadavre , et à lui dire autant de fois (b) adieu.

* עלצות:

Tous ces termes et ces pratiques qui ont été copiées presque par-tout , étoient autant d'instructions adressées au peuple. On lui faisoit entendre par toutes ces cérémonies , comme par autant de dis-

(a) M. Maillët nous a très-bien expliqué comment on enterroit les Momies Égyptiennes. On les descendoit dans des caveaux profonds qui étoient pratiqués dans le roc ou dans le tuf, sous les sables de la plaine de Memphis; on bouchoit le caveau avec une pierre, et on laissoit ensuite retomber le sable des environs. La coutume de jeter trois fois du sable sur le corps mort est devenu universelle. *Injecto ter pulvere*. Horat. Garm. 1. 1. od. 28.

(b) *Magnâ manes ter voce vocavi*. Æneid. 6.

LE CIEL
POÉTIQUE.

cours ou de symboles très-significatifs ; que la mort étoit suivie du compte qu'il falloit rendre de notre vie à un tribunal inexorable ; mais que ce qui étoit à redouter pour les méchans n'étoit pour l'homme juste qu'un passage à un état plus doux. C'est pourquoi la mort étoit appelée *la délivrance* (a). Nous l'appelons de même *le trépas*, c'est-à-dire, le passage à une autre vie. La barque de transport se nommoit *la tranquillité* (b), parce qu'elle ne transportoit que les justes ; et au contraire le batelier qui refusoit sans quartier ceux que les juges n'avoient pas absous, se nommoit *la colère* (c) ou la vengeance.

Quant à la terre jettée sur le corps et aux tendres adieux des parens, c'étoit le devoir naturel et l'expression simple de leurs regrets. Mais ils ne se contentoient pas de rendre en passant cet honneur sur la fosse : ils plaçoient à l'entrée du cimetière et au-dessus de la porte du mort, le symbole de l'estime et de la tendre affection qu'ils portoient à leur parent mort.

(a) De פְּרִיטוּחַ *pelitah*, ou plutôt פְּלוּטָה *pelouta*, adoucissement, délivrance. D'où vient qu'Horace regarde ce passage comme la fin des maux. *Levare functum pauperem laboribus*, Carm. l. 2. od. 18.

(b) בְּרִי *berì*, tranquillitas, serenitas, d'où vient Ἐπίσβαρις *baris*, la barque de Charon, *Diod. Sic. Ibid.*

(c) חַרוֹן *charon*. Exod. 15 : 7.

Le chien étant l'animal le plus attaché à l'homme, est le symbole naturel de l'amitié et de l'attachement. Pour exprimer les trois cris qu'ils avoient poussés sur la fosse de leur ami, suivant l'usage qui n'accor- doit cet honneur qu'aux gens de bien, ils donnoient trois têtes ou trois gosiers à la figure du chien. Ainsi cette figure placée auprès du tombeau, et sur la porte du mort nouvellement enterré, signifioit qu'il avoit été honoré des regrêts de la famille, et *des cris* que les amis ne man- quoient pas de venir pousser *sur la fosse* de celui qu'ils avoient estimé et chéri pour ses bonnes qualités. Le sens de ce symbole n'est plus équivoque dès qu'on en traduit le nom : ils l'appelloient *Cer- bère*, c'est-à-dire très-simplement, *les cris de la fosse* (a).

Il n'est ni facile, ni raisonnable de vou- loir éclaircir tous les symboles et tou- tes les cérémonies de l'antiquité, pour se convaincre que la plûpart des figures sin- gulières et usitées dans les occasions les plus solennelles, n'étoient dans leur ori- gine que des symboles significatifs ou des cérémonies instructives. Il suffit que cela soit vrai de plusieurs : or je crois l'avoir montré par ce premier essai d'éclaircisse-

(a) קרי *ceri* ou *cri*, qui a le même sens dans notre langue, et de בר *ber*, le caveau, la fosse, קרבר *cerber*.

ment sur l'écriture ancienne , puisque l'explication que j'en donne est simple et étroitement liée avec les idées communes comme avec les besoins des premiers hommes.

Mais après avoir apperçu dans les symboles et dans les cérémonies Orientales les plus distinguées , autant de vérités et de leçons utiles , publiquement adressées au peuple , mon lecteur qui en même tems y apperçoit , sans que je l'en avertisse , les noms les plus ordinaires du Ciel Poétique , et les objets de tout le culte des Payens , a droit de me demander comment ce changement a pu s'introduire ? Comment l'or s'est-il changé en plomb , et par quel passage étrange , ces cérémonies , ces figures , et ces lettres où l'on lisoit autrefois tant de vérités utiles , sont-elles devenues des puissances redoutées , et des divinités dispersées dans tout le ciel ? Cette question nous conduit à la théogonie ou à la naissance des dieux du Paganisme. Si mon lecteur n'étoit pas encore pleinement convaincu que ces dieux n'étoient d'abord que des lettres symboliques ou des affiches populaires , la multitude des nouveaux exemples que je vais lui présenter en ce genre , achevera , je l'espère , de le persuader de la vérité de cette origine.





1. Le Sistre. 2 Le Tambourin et les clochettes. 3. Les masques
 décorés ou autres suspendus après la fête. 4. Le Capricorne
 symbole des approches de l'hiver. 5. Le Coffre de la représen-
 tation. 6. les pins ou le memorial des premières torches.

THE
SOCIETY

OF THE
SOCIETY

OF THE
SOCIETY

OF THE
SOCIETY

OF THE
SOCIETY

OF THE
SOCIETY

OF THE
SOCIETY



LE CIEL POETIQUE.

CHAPITRE SECOND.

LA THÉOGONIE

OU

LES SYMBOLES PERSONIFIÉS.

NAISSANCE DE L'IDOLATRIE.

CE n'est point l'admiration du soleil qui a fait , comme on le dit , adorer le soleil à la place de son Auteur. Jamais le spectacle de l'univers n'a corrompu les hommes. Jamais il ne les a détournés de la pensée d'un Être moteur de tout , et de la reconnoissance qu'ils doivent à une Providence toujours féconde en nouvelles libéralités. Il les y appelle , loin de les en détourner. Jamais l'astronomie , ni l'étude de la terre ou du ciel n'a fait naître à personne l'étrange pensée de loger dans les astres des héros morts , et de leur en confier le gouvernement. L'écriture symbolique

LE CIEL
POÉTIQUE.

par l'abus que la cupidité en a fait , est la source du mal. Toutes les nations s'y sont empoisonnées en recevant les caractères de cette écriture sans en recevoir le sens.

Cette histoire des égaremens de nos pères offre au lecteur un objet déplorable. Mais elle peut , ce me semble , intéresser sa curiosité , non-seulement par la nouveauté des ouvertures qu'elle lui présente pour parvenir à l'origine de ce culte insensé ; mais encore plus par le concours des preuves de fait qui peuvent l'aider à concilier raisonnablement la fable avec la plus sûre tradition du genre humain. D'ailleurs elle intéresse encore plus la piété en mettant dans un grand jour la supériorité infinie des lumières du Christianisme sur celles de la Philosophie humaine. Nous allons voir celle-ci s'égarer d'âge en âge ; accumuler de nouvelles erreurs sur les premières ; perdre de vûe la vérité , ou la retenir dans une captivité criminelle ; autoriser ensuite les hommes à adorer toutes les parties de l'univers ; et enfin les porter à n'adorer plus rien. Cette histoire au contraire est la gloire du Christianisme , et elle nous donne par avance une haute idée de la puissance de l'Évangile , l'unique doctrine qui ait efficacement attaqué l'idolâtrie , avili les augures , décrédité l'astrologie , fait tomber les superstitions inquiètes qui tyrannisoient l'univers , et rectifié parmi nous la raison de ceux

mêmes qui ne croient pas à l'Évangile.

L'avantage qu'on tiroit de l'écriture et des cérémonies symboliques, en rendit de jour en jour l'usage plus fréquent et plus étendu : mais on se trouva bientôt arrêté par un inconvénient qui en étoit inséparable. Quelque soin qu'on prît de borner le nombre des symboles, et de faire adroitement servir le même caractère ou la même clé à une multitude de choses qui avoient entr'elles quelque rapport ; en ajoutant, ôtant, ou variant seulement un attribut ou une pièce de la figure symbolique (comme la chose se pratique encore dans les caractères des Chinois ;) on s'aperçut que cette écriture deviendroit à la fin presque impraticable par la quantité des figures qu'il falloit multiplier ou varier comme les objets, et même comme les jugemens que l'esprit porte de ces objets. C'est encore aujourd'hui le grand inconvénient de l'écriture Chinoise qui peint, non les sons de la voix, mais les objets de la pensée par une multitude de lettres ou de clés différentes, et par des variétés innombrables dont on change chaque clé.

Il se trouva donc en Égypte ou ailleurs, et cela dès avant Cadmus (a), puisque ce

L'écriture
courante.

(a) Il fut regardé chez les Grecs comme l'inventeur de l'écriture, parce qu'il leur en communiqua l'usage.

LE CIEL
POETIQUE.

fut avant le siècle de Job et de Moïse ; un esprit attentif , un génie heureux et divinement inspiré , dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom , qui ayant remarqué que les sons de la voix avec lesquels nous pouvons signifier tout ce qu'il nous plaît , sont en assez petit nombre ; s'avisa de représenter ce petit nombre de sons par un égal nombre de caractères. D'où il arriva qu'en représentant avec vingt ou vingt-quatre lettres , les vingt ou vingt-quatre principaux sons et articulations qui suffisent par leur mélange pour former les mots , ou les signes des objets , on pouvoit avec très-peu de caractères faire naître la pensée de toutes les choses que nous distinguons par la diversité de ces sons.

Cette invention si simple et si féconde ; fit une fortune rapide. Elle passa chez les Arabes , fut communiquée aux Hébreux , puis aux Phéniciens , et par ceux-ci aux Grecs , de-là aux habitans des îles : elle pénétra jusques chez les peuples du Nord. Les Chinois dont l'établissement est antérieur à cette invention , et qui par une foiblesse commune à tous les peuples spi-

Ce qui a fait dire *uo ...* avec plus d'agrément que de vérité :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux ,
De peindre la parole , ou de parler aux yeux ,
Et par les traits divers de figures tracées ,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Brebeuf Pharsal.

rituels, croyent valoir mieux que le reste des hommes, n'ont pas daigné admettre cette écriture si commode qu'il auroit fallu recevoir d'autrui. Ils conservent encore l'ancienne écriture représentative des objets mêmes, et qui ne diffère de l'écriture symbolique des Egyptiens qu'en ce que les caractères Chinois sont d'une institution plus arbitraire: au lieu que les symboles Egyptiens tenoient aux objets représentés par quelque rapport, soit de nom, soit de ressemblance. Le serpent, par exemple, ou l'anguille, signifioit *la vie* par un rapport de nom, le mot héva étant le même pour signifier une *anguille*, et pour exprimer *la vie*. La femme signifioit la terre par une ressemblance de fécondité; et une barque signifioit la mort, par une ressemblance de service, puisque la mort et la barque nous passent où nous devons arriver. On se trouva tout d'un coup délivré des efforts d'attention et de mémoire qu'il falloit faire pour retenir tant de caractères, et cette multitude de rapports. La nouvelle écriture formée d'un fort petit nombre de traits représentatifs des sons, réveilloit tout d'un coup avec l'idée du son la pensée de l'objet ou du jugement qu'on attachoit à ce son. Elle devint en Égypte, et partout, l'écriture courante et populaire. On n'en employa plus d'autre dans les affaires de la société, parce qu'elle étoit facile à

LA NAISSANCE DES DIEUX.

LE CIEL
POËTIQUE.

apprendre , et avec cela d'un service très-expéditif.

L'écriture
hiérogly-
phique.

L'écriture symbolique , qui dès son commencement tenoit à la religion , à l'astro-
nomie , et aux ordonnances qui régloient
la société , se trouvant comme consacrée
par l'usage honorable qu'on en avoit fait
d'abord , tant dans les lieux et dans les
instrumens destinés au culte religieux ,
que dans les leçons des maîtres à leurs
disciples , continua à être mise en œuvre
dans les fêtes , sur les tombeaux , et sur
les monumens publics. Elle devint l'écri-
ture des savans et des prêtres. Elle se con-
serva dans quelques écoles , et encore plus
dans le culte extérieur de la religion , dont
le cérémonial une fois réglé se perpétue
sans qu'il soit facile d'y toucher. Pour
faire valoir l'écriture nouvelle , on ne crut
pas devoir effacer les figures de l'ancienne
qu'on trouvoit sur les tables sacrées , sur
les grands vases employés à faire les of-
frandes , sur les obélisques , sur les tom-
beaux , et généralement sur tout ce qui
avoit rapport à la piété , à l'instruction
des peuples , et aux bienséances du service
religieux. Les caractères de cette écriture
se nommèrent en Egypte *lettres sacrées* * ,
ou *sculptures sacrées* , pour les distinguer
des caractères de l'écriture commune.

* ἱερογλύ-
φικα.

Celle-ci par son extrême commodité prit
tellement le dessus , que la première fut

négligée dans l'usage. La difficulté de l'entendre, qui étoit très-grande quand on n'avoit point d'autre, devint encore plus grande quand on ne prit plus de soin de l'étudier, et cette difficulté même acheva d'en rendre l'étude tout-à-fait rare. Quelle impression dut faire alors sur l'esprit des peuples la vûe de Mithras ou du Gouverneur de la nature parmi les Asiatiques; la vûe d'une statue environnée d'une trentaine de bras dans les assemblées des peuples du bord de l'Inde; la vûe d'Osiris, d'Isis, et de toutes ces figures d'hommes et d'animaux, dont le culte public et les monumens se trouvoient pleins en Egypte? Nous arrivons à la naissance de l'idolâtrie. Mais est-elle donc l'effèt de l'écriture symbolique; et une invention innocente a-t-elle perverti le genre humain? Non assurément. La cupidité seule a fait tout le mal.

Un adorateur froid, indifférent pour la justice, qui a le cœur plein de passions n'est pas un idolâtre, je l'avoue; mais il est déjà bien loin de Dieu, et de nouveaux égaremens peuvent succéder au premier, Dieu permettant que les ténèbres deviennent la punition des cupidités criminelles (a). Le même attachement aux biens terrestres, la même injustice envers

(a) *Spargens pœnales cœcitates super illicitas cupiditates.* Augustin. Conf.

LE CIEL
POÉTIQUE.

le prochain , en un mot la même cupidité qui a fait le Juif et le mauvais Chrétien , corrompoit le culte que les premiers hommes rendoient publiquement à Dieu. Ils venoient régulièrement faire leur offrande et plier les genoux devant les figures instructives , qui les entretenoient de Dieu et de leurs devoirs. Leur action étoit bonne , et ils trouvoient dans l'appareil de leur religion une multitude de leçons utiles. Mais le cœur ne tenoit qu'à la terre , et étoit tout livré aux objets de leurs passions. L'abondance qu'ils venoient demander plutôt que la justice ; la longue vie qu'ils regardoient avec complaisance comme l'effet et le prix de leur piété , en étoient aussi tout le motif. S'ils célébroient certaines fêtes avec plus de pompe et de vivacité que d'autres , l'esprit de religion y avoit peu de part : c'est parce qu'elles les intéressoient par quelque symbole particulier à leur pays , et sur-tout par la figure de l'animal qui faisoit leur richesse , ou qui caractérisoit le tems précis de leur moisson. Au lieu de mesurer l'étendue de leur piété par l'étendue de leur amour pour leurs frères , ils croyoient avoir tout acquitté , quand ils avoient été fidèles aux rubriques d'une dévotion machinale et toute extérieure , dont l'observation coûte peu en comparaison de la réforme du cœur. Ils s'attachoient méthodiquement à un cercle de menues pratiques , dans la

pensée que le mérite en étoit sûr et les succès bien éprouvés. Ils se persuadoient en conséquence que leur prospérité ou leurs petits avantages personnels étoient une justice que Dieu leur rendoit, et un payement dont il devoit être occupé par préférence. Avec des dispositions si grossières, il est peu étonnant que les premiers hommes aient aisément perdu de vûe leur Créateur, et la véritable piété. Ce que les symboles publics leur enseignoient, les avoit peu touchés, lorsque le sens en étoit encore entendu. Une telle indifférence ne les conduisoit pas à en chercher le sens, lorsqu'il commença à s'oublier.

Nous pouvons à présent juger des impressions que doivent faire les figures symboliques sur l'esprit de nos adorateurs ignorans ou passionnés. Ceux que leur cupidité a corrompus abusent de tout : et l'écriture destinée à les instruire va, par l'effèt de leur indifférence, et en punition de leur malignité, les mener de méprise en méprise, et devenir pour eux l'occasion des chûtes les plus funestes.

Parmi ce peuple qui se présente dans le lieu de l'assemblée, presque personne ne sait lire l'écriture vulgaire : on peut bien assurer qu'aucun d'eux ne s'est mis en peine d'entendre ce que signifie l'ancienne. Les assistans se trouvent environnés de symboles tracés avec appareil. Ce sont

LE CIEZ
POETIQUE.

toutes figures d'hommes , de femmes , et d'animaux parfaitement connus. Il est vrai qu'il y en a de bizarres , et qui ne peuvent réveiller en eux aucune idée bien distincte. Mais la vue du soleil qui paroissoit souvent au haut de leurs tableaux , et sur la tête des figures , réveillloit en eux l'idée du soleil. Un homme ou un oiseau dans ces peintures les faisoit songer à un homme ou à un oiseau. Ils se bornoient stupidement à la figure qui étoit devant eux , ou au nom du gouverneur , de l'épervier , de la huppe , ou à tel autre son , dont leur oreille étoit frappée : et n'allant pas plus loin , ils manquoient le sens qui étoit l'objèt de ce langage , et l'ame de cette écriture. Il n'est personne qui ne presente aisément les étranges suites de cette méprise. On aperçoit sans nouvelles preuves que c'est-là la première source des figures bizarres et des idées absurdes de l'idolâtrie universelle. Mais les monumens des anciens peuples du Nord et de ceux du fond de l'Orient n'étant guères parvenus jusqu'à nous , ou ayant été la plûpart dans une variation continuelle , nous ferons bien de borner nos recherches de détail aux Divinités des Egyptiens , des Syriens , et des Grecs , parce que les figures de leurs Dieux sont connues ; que nous en sommes environnés ; que leur idolâtrie est devenue celle de nos pères ; et qu'elle est encore un peu la

nôtre par la place honorable que nous lui laissons dans nos peintures et dans notre langage.

LA NAIS-
SANCE DES
DIEUX.

I.

Dieu, le soleil, et Osiris confondus.

Les Egyptiens voyoient par-tout, et principalement dans le lieu des assemblées religieuses, un cercle ou la figure du soleil. Cette figure étoit souvent au haut de chaque tableau destiné à les instruire, souvent sur la tête des oiseaux, des serpens et des personnages symboliques les plus distingués. Comme le soleil étoit le corps de ce symbole, ils le nommoient souvent le soleil : et l'Être tout-puissant étant l'ame ou le sens de la lettre, au lieu de nommer cette figure le soleil, ils l'appelloient également, *l'être, l'éternel, le père de la vie, le fort, le très-haut* (a). C'étoit sur-tout devant cette figure qu'ils se prosternoient dans leurs sacrifices. Ils adressoient leurs remercimens et leurs prières au Très-haut dont cette écriture devoit les entretenir. Mais l'œil, l'oreille, et l'esprit étant toujours occupés du soleil dans les actions publiques de religion, le peuple rapporta tous ces grands titres, ses remercimens, et son adoration au soleil même. Dès que Dieu fut confondu avec

Comment
les idées de
Dieu et du
soleil se sont
confondues.

(a) *Jehova, hévos, el, eloah, hélion.*

LE CIEL son ouvrage , une première illusion ouvrit
POETIQUE. la porte à mille autres extravagances.

Comment A côté du soleil qu'on présentoit au peu-
les animaux ple sur la tête des figures symboliques , et
et les plantes ua haut des peintures sacrées , se voyoient
participè- tantôt une ou deux anguilles , caractère
rent au culte de la vie dont Dieu est l'auteur ; tantôt
religieux. certains feuillages , symboles des libéra-
lités dont il est le distributeur ; tantôt des
ailes de scarabée , symbole des changemens
de l'air dont Dieu est le dispensateur.
Toutes ces choses tenant à l'objet de ses
adorations , il conçut une sorte de véné-
ration pour l'anguille ou le serpent , qu'il
voyoit d'ailleurs placé honorablement dans
le coffret mémoratif de l'état des premiers
hommes , et dans d'autres cérémonies
dont le sens se perdoit de vue. Il prit de
même une idée avantageuse du scarabée ,
du lotus , et de certaines plantes. Il les
honora sans y rien comprendre. On cher-
cha ensuite des raisons pour autoriser le
rang et l'estime qu'on leur accordoit. Les
explications allèrent toujours en se multi-
pliant ; et bien entendu en empirant.

Comment Le peuple Egyptien après avoir déjà
le soleil fut pris l'habitude de confondre le Très-haut
confondu a- avec le soleil , qui en étoit le signe , prit
vec un hom- peu-à-peu le symbole du soleil même ,
me. l'Osiris , le modérateur de l'année , ou le
gouverneur de la terre , pour ce qu'il présen-
toit à l'œil , c'est-à-dire , pour un homme.
Ils prirent de même Isis pour une femme ;

et l'enfant qu'elle nourrit avec une tendre affection , ils le prirent pour un enfant , pour le fils d'Osiris et d'Isis. C'étoit entièrement pervertir l'usage de ces figures. Car un homme symbolique n'est point destiné à signifier un homme. Isis n'étoit pas une femme ; et Horus soit enfant , soit homme fait , soit qu'il fût armé d'une flèche , ou qu'il portât une cruche de vin , étoit toute autre chose qu'un enfant , ou un homme fait , ou un chasseur , ou un buveur. Prenant donc ces figures au pié de la lettre , ils les regardèrent comme des monumens de leur histoire nationale. Ils ne délibérèrent pas long-tems sur l'application qu'il en falloit faire. Ils prirent la figure la plus distinguée , l'Osiris , le roi , ou le modérateur des saisons , pour le conducteur et le père de toutes leurs colonies qui étoit Cham , et qu'ils appelloient Ham , Amoun , Hammon , et Thammus , selon les diverses prononciations des provinces.

Osiris , de lettre ou de personnage symbolique qu'il étoit auparavant , étant devenu dans l'esprit des peuples une personne réelle , un homme qui avoit autrefois vécu parmi eux , on fit son histoire relativement aux attributs que portoit la figure. On la mêlangea de quelques traits de la vie de Cham : on devina le reste , et on imagina autant de faits qu'il y avoit de pièces à expliquer dans le symbole , ou de céré-

LA NAISSANCE DES DIEUX.

Les personnages symboliques pris pour des monumens historiques.

LE CIEL
POËTIQUE.

a *Biblioth.*
l. 1.
b *De Isid.*
et *Osir.*

monies dans les fêtes où l'on portoit le caractère du bel astre par lequel Dieu nous distribue les secours de la vie. Diodore de Sicile ^a et Plutarque ^b, tout judicieux qu'ils sont, nous ont conservé ces ennuyeuses légendes. Etant, comme vous voyez, venues après coup, et lorsqu'on avoit négligé la signification du symbole, elles ne sont guères que des contes populaires et des puérités dont il n'y a aucun profit à tirer. Souvent ce sont des infamies scandaleuses, et conformes aux inclinations détestables de ceux qui les ont imaginées.

Les Egyptiens, qui avoient pris l'habitude d'adorer le soleil comme Dieu, comme l'auteur de tout bien, et de regarder Osiris comme leur fondateur, donnèrent dans un troisième précipice. Ils savoient par un souvenir confus et par un usage universel que cette figure d'Osiris avoit rapport au soleil, et ce n'étoit en effet rien autre chose dans sa première institution. Ils voyoient de plus le cercle, la marque de Dieu assez souvent placée sur le front d'Osiris. Ils unissoient donc perpétuellement l'idée d'Ammon avec celle du soleil, et toutes les deux avec celle de Dieu, de l'Être tout-puissant et bien-faisant. Ils n'honorèrent plus ni Dieu, ni le soleil sans chanter en même tems les bienfaits d'Osiris ou d'Ammon. L'un tenoit toujours inséparablement à l'autre : ce qui leur fit publier qu'Ammon ou Osiris avoit

été transporté dans le soleil pour y faire sa résidence , et que de-là il ne cessoit de protéger l'Égypte , se plaisant à répandre une plus riche abondance sur le pays qu'habitoient ses descendans , que sur aucune autre contrée de l'univers. Ainsi après avoir peu-à-peu attribué la divinité et offert leurs adorations à ce roi représentatif des fonctions du soleil ; par un nouveau surcroît d'absurdité , ils le prirent pour leur premier roi. De-là cet assemblage étrange de trois idées incompatibles , je veux dire , de Dieu , du soleil , et d'un homme mort , qu'il est cependant certain que les Egyptiens confondoient perpétuellement.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

I I.

Jehov , Ammon , Neptune , Pluton.

Cette religion qui flattoit grossièrement l'amour propre et la vanité des Egyptiens , prit aisément faveur , et s'enracina dans l'esprit des peuples. Tout le reste des symboles prit le même tour. On chercha qui étoit le Poseïdon ou le Neptune , c'est-à-dire l'Osiris marin , symbole du retour annuel des flottes , et l'on en fit un Dieu qui se plaisoit dans la mer comme Osiris au ciel. L'Osiris funébre qui annonçoit l'anniversaire des funérailles , eut aussi son histoire , et comme toutes les cérémonies mortuaires au lieu d'être prises dans leur vrai sens pour des instructions publiques

Neptune:

Pluton:

LE CIEL
POÉTIQUE.

sur le repos des justes après la mort ; avoient été peu-à-peu regardées comme la peinture des traitemens réels que les morts éprouvoient sous terre , dans des jardins délicieux ; on fit du Pluton ou du symbole de la délivrance des justes , un dieu qui présidoit au séjour des morts.

*Hérodote. in
Euterp.*

Le prétendu dieu Neptune qui devint le dieu favori des peuples maritimes , ne fut presque point connu ou honoré des Egyptiens qui haïssoient la mer , et qui étant dans l'abondance de tout , ne sortoient guères de leur pays. Comme ils étoient au contraire fort réguliers dans la pratique extérieure de leurs cérémonies religieuses , les anniversaires qui revenoient fréquemment , rendirent Pluton beaucoup plus célèbre parmi eux.

* V. Fig. I.
Planche V.

On voit souvent autour de la tête du Pluton Egyptien * une couronne rayonnante , et autour de son corps un serpent qui est quelquefois accompagné des signes du zodiaque ; ce qui signifie sensiblement la durée d'un soleil , c'est-à-dire , d'une année. Et si l'auteur des Saturnales a prétendu que Pluton , et bien d'autres dieux , n'étoient originairement autre chose que le soleil , on voit ici combien il avoit raison de le penser , puisque Jupiter Ammon , Neptune , et Pluton ne sont dans la vérité que le symbole d'une année solaire , diversifié selon les circonstances. On ne perdit pas tout-à-fait de vue l'unité

de leur origine en les personifiant : car on en fit trois frères qui avoient , disoit-on , partagé entre eux l'empire du monde. Le souvenir du partage de la terre entre Cham et ses deux frères a pu aider cette attribution , ou faciliter du moins parmi les peuples la réception de cette fable.

Cham ou Hammon étant communément appelé *dieu Jehov* , Jehov-Ammon , la ville de Thèbes où il avoit fait son plus long séjour , et qu'on nommoit anciennement le *séjour d'Ammon* a , fut par la suite appelée *la ville de Dieu* b.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

a *Ammon-no*
b *Diospolis.*

Ce mot Jehov , dans l'usage primitif , signifioit le *père de la vie* , l'*Être suprême*. Les Grecs le rendirent par celui de *Zeus* ou de *Dios* (a) ; et les Romains par celui de *Deus* ; tous noms dont le sens est le même , si ce n'est aussi le même son , varié selon la prononciation des peuples. Ils y joignoient quelquefois le nom de Père , qui n'en étoit que l'interprétation , et l'appelloient *Diospiter* ou *Jov-piter*. Les respects et les adorations qu'on adressoit au père de la vie ne devinrent criminels , que quand ce titre incommunicable eut été appliqué au soleil , et à un homme qu'on se figura y avoir été transporté pour gouverner le genre humain. L'Ammon

(a) Ils changèrent quelquefois ce mot en celui de ζῆν , qui vient de ζῆν et ζῆν , *vivre*. C'est toujours le même sens.

LE CIEL
POÉTIQUE.

confondu par un amour plein de stupidité avec Dieu et avec Osiris ou l'astre modérateur des saisons, devint le célèbre Jov-Ammon, ou le Jupiter-Ammon, et fut toujours en possession des premiers honneurs, après que les autres symboles eurent été convertis de même en autant de personnages célestes et de divinités puissantes. La raison de cette prééminence est fondée sur ce qu'ils attachèrent l'idée de ce fondateur de leur colonie au plus brillant de tous leurs symboles, je veux dire, à leur Osiris.

III.

Isis, la Reine du ciel.

Après le roi symbolique, ou le caractère du soleil, les Egyptiens n'avoient point de marque qui parût plus fréquemment dans leurs assemblées que l'Isis, symbole de la terre, ou plutôt l'affiche des fêtes successivement désignées par les productions de la terre dans chaque saison. Un croissant de lune ou une face pleine, posée sur la tête d'Isis, ou autrement, pouvoit, comme nous l'avons vû, annoncer une néoménie, ou la fête du milieu du mois de la fénaison, des semailles, de la moisson, ou de telle autre partie de l'année, selon qu'on y joignoit le symbole d'une saison ou d'une production particulière, et propre à un certain tems de

l'année. Cette écriture n'étoit pas uniforme. Les ministres de quelques cantons affectoient d'écrire différemment des autres ; et au lieu d'exprimer la néoménie , ou les autres parties du mois par la figure de la lune dans telle ou telle phase , ils choisirent , pour symbole de cet astre , l'animal qui voit dans les ténèbres , et qui fait ses courses durant la nuit : c'est le chat *. Vû de profil , il marquoit peut-être le croissant : vû de face , il signifioit la pleine lune. Cette figure se mettoit quelquefois sur la tête d'Isis , plus communément au haut du sistre , qui étoit un petit cerceau de métal traversé par des verges de fer , et servant dans les fêtes à marquer par une certaine cadence la justesse de la danse et du chant *. Cet instrument de joie étoit donc le symbole des fêtes : et placé dans la main d'une Isis qui portoit les marques de telle ou telle saison , il annonçoit la solennité particulière à cette saison.

Les Egyptiens accoutumés à voir dans leurs assemblées ces figures d'Isis qu'on continuoit à montrer cérémonieusement et pour la forme , sans se mettre en peine du sens , donnèrent , en cherchant l'origine de cette femme , dans le même égarment qui leur avoit fait prendre le gouverneur de la terre le symbole du soleil pour Ammon leur père commun. Isis fut regardée comme sa femme : elle participa

LA THÉO-
GONIE.

* *Plutarque
de Isid. et
Osir.*

Le chat.

Le sistre.

* *V. Fig. I.
Plan. XVII.*

LE CIEL
POETIQUE.

aux titres du mari , et étant devenue dans leur esprit une personne réelle , et une puissance importante , ils l'invoquèrent avec confiance : ils la nommèrent honorablement la Dame , la Reine , la Gouvernante , la Mère commune , la Reine du ciel et de la terre.

Les instrumens et les parures d'Isis n'étaient plus que des décorations d'un ancien usage dont on avoit négligé le sens et le juste arrangement depuis l'invention de l'écriture courante : on les prit pour des monumens historiques des secours qu'Isis avoit procurés au genre humain. Chaque signe , chaque attribut , et le nombre n'en étoit pas petit , donna lieu à autant d'histoires , ou plutôt de contes frivoles. Plutarque ne peut rapporter ces historiettes sans perdre patience , ou sans en rougir. Il ne s'en tire , pour l'ordinaire , qu'en y cherchant quelque moralité ennuyeuse , ou une physique fort inutile , et plus communément encore quelque allégorie forcée.

Ce qui séduisit le plus les Egyptiens , frappés des atours singuliers de cette femme , toujours présente dans leurs assemblées , ce fut l'union fréquente d'un croissant ou d'un plein de lune , avec les parures de sa tête. Ils en prirent occasion de publier que la femme d'Osiris , la mère commune des Egyptiens , avoit la lune pour demeure. Les fêtes du Très-haut

n'avoient été fixées à la néoménie ou au plein, ou à telle autre partie du décours, que parce que ces phases étoient une indication naturelle, et un moyen aisé de rassembler les peuples en un jour convenu et très-publiquement affiché. Ils perdirent de vûe l'Être adorable, unique objet de ces fêtes : ils les crurent consacrées à la lune elle-même, et à cette femme imaginaire qu'ils y croyoient résidente, et fort attentive à leurs besoins. Il n'y avoit pas jusqu'aux taches de la lune, qui par une fausse apparence de visage humain ne servit à fortifier leur illusion.

On voit aisément que comme l'Osiris ; diversifié selon le besoin des significations, a donné lieu d'imaginer un homme devenu gouverneur du soleil, un autre de la mer, et un troisième des enfers ; de même Isis diversement parée, et ayant des attributs dont les uns avoient rapport au cours de la lune, les autres aux productions des saisons, pour diversifier les annonces des fêtes, donna occasion d'imaginer autant de déesses, soit célestes, soit terrestres, ou même infernales, qu'Isis changeoit de figure et de nom. Quand Isis portoit sur sa tête, ou autrement, les marques ordinaires de l'astre qui éclaire la nuit, on la regardoit comme la femme d'Osiris, et on l'appelloit la Reine du ciel. On en fit ainsi une divinité du premier ordre. Ensuite autant il y avoit d'Isis, ou

LE CIEL
POÉTIQUE.

d'indictions particulières à chaque mois ; et peut-être spécialement chéries dans certains cantons , parce que les fêtes qu'elles annonçoient y étoient plus célèbres qu'ailleurs , on en fit autant de déesses subalternes. Un ou deux exemples suffiront d'abord pour rendre le principe intelligible , en attendant les détails qui acheveront de le prouver.

* V. Fig. 2.
Pl. XIV.

L'Isis ou la lune de Juin , qui en tenant un vase suspendu à son bras * avertissoit de faire bonne provision de grain rôti , suivant l'usage de ces tems-là , et de tous les vivres nécessaires pour la longue durée du débordement , passa pour une nouvelle divinité , parce qu'elle portoit alors un nouveau nom. On la nommoit Calliope , qui signifie *provision de vivre (a)* ou *le grain préparé*. De même la lune ou l'indiction de la néoménie d'Octobre qui annonçoit *le desséchement* et qui avertissoit de remercier Dieu de *la délivrance des eaux* , portoit par cette raison le nom de Némésis. On oublia la fonction de ce signe , et l'on en fit une troisième déesse. Le rapport qu'avoit son nom avec celui de la

(a) De קָלִי *cali*, *tostum*, grain rôti ; et de תַּנּוּן *opéh pistor*, celui qui prépare la bouillie, le pain, ou d'autres viandes ; vient תַּנּוּן קָלִי *calioph, tostum pistoris*, la provision pour faire le pain, ou le gruau. Quand David va trouver ses frères au camp, il leur porte une provision de grain rôti. *cali*, 1. Reg. 17 : 27.

langue Gréque, qui signifie *l'emportement et la vengeance*, fit imaginer aux Grecs, que Némésis présidoit dans les enfers à la punition des coupables.

LA THÉO-
GONIE.

Avant que d'éclaircir plus au long les abus qu'on fit des affiches de chaque fête, continuons à indiquer les sources générales d'où sont sorties les divinités les plus bizarres et les opinions les plus monstrueuses.

I V.

Horus, l'établissement des loix. Menès; fausseté de la Chronologie Egyptienne.

La troisième clé usitée dans les annonces publiques étoit Horus, le fils bien-aimé d'Osiris et d'Isis *. Ce symbole des différens travaux de l'année en changeant de figure ou d'attributs et de noms, produisit à son tour un grand nombre d'autres dieux et de demi-dieux. Commençons par quelques-uns de ceux-ci. Les autres qui tiennent un rang plus distingué, auront leur article à part. L'Horus qui paroissoit à l'ouverture de l'année et au retour des vents du Nord, après l'entrée du soleil au cancer, étoit assis sur une aigle ou sur un épervier. Pour abréger la peinture, on unissoit la tête de l'oiseau au corps d'Horus *. Comme cette figure avertissoit les habitans de l'arrivée des vents caniculaires qui faisoient croître les eaux, et du

* Voy. Fig. 2.
Pl. XIV.

* Planc. X.

LE CIEL POÉTIQUE. besoin de tenir leurs *terrasses d'une hauteur convenable*, on donnoit à Horus différens noms qui exprimoient cet avis. On l'appelloit Picus et Ganimède, dont le premier signifie *la cruë des eaux (a)*; le second signifie *les terrasses d'une juste mesure (b)*. Cet Horus surnommé Ganimède, et placé à côté du gouverneur Osiris, a donné lieu aux Grecs d'imaginer l'enlèvement d'un jeune chasseur par l'aigle de Jupiter.

En Juillèt, quand les plaines d'Egypte étoient inondées sous le signe du lion, et que les laboureurs étoient désœuvrés, ou tout au plus occupés à chanter et à se réjouir de voir l'eau à sa hauteur, alors on peignoit Horus jouant de la lyre ou du sistre, à côté d'un lion apprivoisé. Ou bien il paroissoit comme nous l'avons vû Planché XI, couché et renversé sur un lion. Le travail durant le passage du soleil sous le signe du lion étoit comme mort et renversé, et on lui donnoit relativement à la figure le nom d'Orphée (c) qui signifie *tué ou mis à la renverse*.

Orphée.

(a) De פִּיחַהּ *pihah*, *affluere*. Ezech. 47 : 2.

(b) De גַּנִּים *Ganim*, *septa*, les clos, les jardins, les terrasses; et de מֵדָה *mad*, *mensura*, vient גַּנִּימָד *gannimad*, les terrasses de mesure, les terrasses suffisamment hautes. La plaine d'Egypte est naturellement unie. Les retraites des habitans sont des levées faites de mains d'hommes.

(c) De אֶרֶץ *oreph*, *le dos, le derrière de la tête*. Le même mot signifie à la renverse. Notre vulgate

L'usage où l'on étoit de chanter alors , faute de pouvoir sortir et s'exercer , donna lieu de faire pour ce tems de l'année des collections de chants qui en ont pris le nom *d'hymnes d'Orphée*. Le travail se ramenoit ensuite , ce qui donna lieu à la fable d'Orphée revenu des enfers.

L'Isis qui se voit à côté du lion devenu *doux et traitable* se nommoit Euridice (a)

a conservé dans le Pseaume 17 : 41, toute la simplicité de cette expression : *inimicos meos dedisti mihi (oreph) dorsum*. Vous avez mis mes ennemis à la renverse.

(a) De ארי *eri lion* , et de דאָמא *daca domté*, vient ארידאָמא *eridaca, le lion vaincu, le lion adouci*. Comment se pourroit-il faire que le concours des noms de Calliope , d'Orphée , et d'Euridice , avec la figure du lion paisible , dont nous rapportons trois monumens , Planche XI. n'eût point donné lieu à la fable d'Orphée , fils de Calliope , qui adoucissoit les lions , et qui épousa Euridice ? Il suit de-là que les histoires qu'on a voulu tirer des fables deviennent extrêmement suspectes. Si Janus avec ses deux têtes , et Picus avec sa tête d'Epervier , ont passé pour deux princes qui avoient régné de compagne et en bonne intelligence au Latium ; c'est parce que des Orientaux y ont porté les symboles de l'ouverture de l'année et des vents caniculaires qui l'accompagnoient. De même si Orphée a passé pour avoir chanté dans les montagnes de Thrace , adouci les lions de ce pays sauvage et épousé une princesse de Thrace nommée Euridice , c'est parce que les symboles apportés en Thrace par des Voyageurs qui étoient fidèles aux coutumes de leur pays , furent peu-à-peu personnifiés et convertis en autant d'histoires merveilleuses.

LE CIEL
POÉTIQUE.

qui veut dire *le lion adouci*, les traverses du signe du lion surmontées. La fable en a fait l'épouse d'Orphée.

Musée.

Après cette longue inaction, le travail enfin *délivré des eaux*, sembloit renaître et commençoit l'arpentage des terres desséchées; l'affiche en prit le nom de Moïse ou de Musée, dont chacun connoît le sens.

Linus.

Sur la fin de l'Automne, les habitans débarrassés des travaux de la campagne fabriquoient à *la veillée* le fil et la toile de *lin*, qui faisoient une de leurs principales richesses. L'Horus qui en faisoit l'annonce prit de-là le nom de Linus (a), qui signifie *la veillée*. Le nom en est demeuré à l'astre de la nuit, et à la matière même qu'on façonnoit à *la veillée*.

Horus changeant ainsi de nom et d'attribut, selon les opérations particulières à certaines saisons et à certains pays, a visiblement fait naître les contes de Linus, de Musée, d'Orphée, de Picus, de Ganimède, et de bien d'autres prétendus héros ou législateurs, dont il est inutile après cela de vouloir fixer la chronologie et la demeure.

C'est déjà un profit de s'épargner des recherches inutiles. Mais nous trouvons ici un avantage beaucoup plus grand, qui est de découvrir la fausseté et le ridicule des commencemens de l'histoire Egyp-

(a) לין *lyn*, *veiller*.

tienne, dont les Déistes se plaisent à opposer la longue durée à la nouveauté du monde, et au petit nombre des générations que nous trouvons dans l'Écriture. Non seulement tous ces dieux et demi-dieux que les Egyptiens font régner dans une antiquité fort reculée sont des idées absurdes et provenues de l'abus de leurs hiéroglyphes; mais même leurs premiers rois, ceux qu'on trouve uniformément à la tête des catalogues de toutes leurs dynasties, sont visiblement les principales clés de leur ancienne écriture, prises pour des monumens historiques. En voici une première preuve.

Le travail des champs ne recommençant en Egypte que quand le Nil avoit quitté la plaine, on donnoit par cette raison à l'affiche du labourage le nom de Musée, (délivré des eaux) et nous verrons, quand il en sera tems, qu'on donnoit pour le même sujet le nom de Muses aux neuf lunes durant lesquelles Horus-Apollon, ou le labourage, continuoit ses exercices.

La coutume où l'on étoit d'annoncer les divers réglemens de police, et les opérations de chaque saison par les diverses attitudes du fils d'Osiris, le faisoit communément nommer *Mènès* (a), c'est-à-dire, *la règle du peuple*, ou *le législateur*.

(a) De מנח *manah*, nombrer, régler, ordonner.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Les Egyptiens réalisant encore ce nouveau titre, se mirent dans l'esprit que Ménès avoit été leur législateur, l'auteur de leur police, l'instituteur de leur année et de leurs loix. En conséquence ils mirent ce fondateur imaginaire à la tête de toutes les listes des rois de leurs différens cantons. Comme ils le croyoient très-légitimement provenu du mariage d'Osiris ou Ammon et d'Isis, ils le nommoient tantôt Chemmis * ou le fils de Cham; tantôt Osiris le jeune †, ou simplement Osiris. Souvent ils réunissoient les noms du père et du fils en un seul, et le nommoient * Ménosiris. Plus communément on l'appelloit Menon, ou Memnon, Menophis, ou Mnevis, selon les divers accens des Provinces. Ce nom qui signifioit proprement *le calendrier ou la règle du peuple*, s'est conservé chez les Arabes, chez les Phéniciens, chez les Grecs, et chez les Romains, dans la plupart des noms (a) qui ont rapport à la suite des mois, aux images et représentations qu'on

* Plutarch.
de Isid.

† Ibid.

* Ibid.

(a) Μηνή Mené Luna Μήνεις Ménès, Menses. Mensura. Νεομηνία Néomeñicæ, novæ lunæ. Manah et Manach en Hébreu et en Arabe signifient compter, ordonner, sacrifier, et célébrer. Almanach calendrier. Μέναδες celles qui portoient dans les fêtes les figures des dieux. Le mot Manie signifioit d'abord les fêtes et les images, c'est-à-dire les annonces, ou les marques des fêtes: ensuite il a signifié les convulsions et les extravagances que ces fêtes introduisirent; parce

y exposoit de mois en mois dans l'assemblée des peuples, et aux prêtresses qui portoient ces symboles en cérémonie.

Le fils d'Osiris, ou l'enfant symbolique, ainsi changé par l'opinion des Egyptiens en un prince qui avoit le premier policé leurs colonies, ne fut plus un signe employé dans leurs fêtes à leur marquer la suite des opérations de la société, dont ils étoient suffisamment instruits par la coutume et par le secours de l'écriture courante. Il devint lui-même l'objet des fêtes: on crut qu'il n'y paroisoit que pour recevoir des respects et des témoignages de reconnoissance. Ce qu'on disoit de lui comme signe, devint la matière d'autant d'éloges et de récits. On y chantoit le fils de Jehov, *le fils par excellence, l'enfant auteur de tout bien, liber pater*, l'inventeur des loix, l'instituteur des sacrifices et des fêtes. Et c'est parce qu'on n'avoit pû oublier le rapport étroit qu'avoient les figures d'Isis et d'Horus avec les réglemens des sacrifices, des réjouissances publiques, et des opérations du labourage, que ces prétendus dieux furent honorés dans des solemnités qu'on appelloit par-tout la *législation*, la *promulgation des loix*, les *réglemens de la société* (a).

qu'on en avoit conservé et outré les formules, les gestes, et tout le cérémonial sans en comprendre le sens.

(a) Θεομοί, Θεμοφορία.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Il n'y a personne qui ne sente la justesse du motif qui fit donner le nom de Moïse ou de Musée, à l'annonce du renouvellement du labourage. Ce mot qui signifioit *le desséchement*, faisoit partie du calendrier : c'étoit le précis d'une ordonnance de police. Il revenoit tous les ans dans la bouche du peuple après la rentrée du fleuve dans ses bornes. Ce n'étoit donc pas le nom d'un homme. Mais si Ménès et Musée ne sont qu'une même chose, s'ils ne sont que les noms de la même enseigne, que devient alors le premier roi d'Egypte, le fondement de leur histoire ? Il perd en ce moment toute sa réalité. Deux des plus savans hommes de l'antiquité, Eusébe dans sa Préparation *Evangélique, et Saint Clément dans son Exhortation aux Gentils, nous ont aidé à démêler au juste ce que c'est que le célèbre Ménès, en nous conservant l'ancienne formule par laquelle on excitoit les initiés dans les mystères à prendre des sentimens de religion, et à aimer le travail. Les leçons de conduite qu'on y donne sont adressées à l'entendement humain, au travail même. Il y est appelé *filz de l'astre du jour*, parce que le labourage ne peut rien sans le soleil. Il y est appelé Musée, parce qu'en Egypte, d'où venoit cette formule, le labourage ne recommençoit ses opérations qu'après la retraite des eaux. Enfin il y est surnommé

* L. 13. C. 12.

Ménès (a), c'est-à-dire, la règle du peuple. Ainsi ce prétendu fondateur de la monarchie Egyptienne n'a pas plus de réalité qu'Osiris son père, ancien caractère du soleil, et que Musée autre caractère du retour de la culture des terres et du travail des semailles.

V.

Anubis, Thot, Esculape.

La fausseté de l'ancienne histoire d'Égypte achève de se démontrer par l'abus qu'ils firent encore de la quatrième clé de leur écriture symbolique. C'étoit une figure d'homme portant une tête de chien, assez souvent avec une perche entortillée d'un ou de deux serpens. L'avis de se sauver, et d'être attentif à la profondeur du débordement, pour régler le labour et pour s'assurer la vie et la subsistance, voilà le sens de l'affiche qu'on mettoit dans l'assemblée au lever de la canicule. Les noms qu'on donnoit à cet affiche étoient Anubis *l'aboyeur, le donneur d'avis*, ou Tahaut

(a) Σύνελ' ακκε Φαισέρρεσ ἐγλονε Μηνῆς.
Μυσάει écoute ô Ménès Musée, fils de l'astre du jour.

Il seroit plus littéral de traduire: ô Musée, enfant de la lune, etc. Il en résulte toujours que le fils d'Isis, qui est Ménès, est le même que Musée. Or Musée est un symbole.

LE CIEL
POÉTIQUE.

le chien, ou Esculape, *l'homme chien* (a). C'étoit toujours le même sens ou la même annonce : mais c'étoient trois noms pour un. C'en fut assez pour en tirer trois personnages de leur histoire, dont la chronologie va encore s'allonger et fournir des armes puissantes contre la Religion Chrétienne. Ils font régner le demi-dieu Anubis avant Ménès, sans nous dire où. Ils font de Thot ou Thaautes fils de Ménès, leur second Roi d'Égypte. Ils en font le conseiller de Ménès. Ils lui attribuent l'introduction des lettres, l'invention de la musique et de la danse, avec quantité d'autres belles découvertes : ce qui est fondé sur ce que la canicule ouvroit l'année, ramenoit une nouvelle suite de fêtes et paroissoit à la tête de toutes les lettres ou figures symboliques qui exprimoient l'ordre annuel. Quoiqu'Esculape ne fût encore que le signe de l'étoile caniculaire, les Egyptiens en firent un troisième roi qui s'étoit appliqué à procurer le salut de ses sujets en étudiant la médecine : idée venue du salut ou de la conservation de la vie qu'exprimoit le serpent entortillé autour de la mesure du Nil. Telle est l'origine du serpent d'Epidaure, et la raison fort simple qui a toujours retenu le

(a) De אִישׁ *aish* homme, et de כַּלֵּף *caleph*, chien, est venu אִישׁ כַּלֵּף *escaleph*, l'homme-chien. Les Grecs l'appelloient *αστραχην* l'astre-chien.

serpent auprès du dieu de la Médecine , à laquelle ni l'homme ni l'animal n'avoient originairement aucun rapport. Plusieurs historiens cités par le Chevalier Marsham dans sa Règle des tems * attribuoient l'invention des lettres à Esculape , aussi bien qu'à Tahaut. C'étoit rendre justice , puisque l'un n'est point différent de l'autre. Marsham qui a pour ces contes Egyptiens plus d'estime et de prédilection que pour la Sainte Ecriture , se fâche tout de bon contre ceux qui ont ainsi confondu les choses et altéré l'histoire , en attribuant à Esculape l'invention qui fait la gloire de Thot. Il raccommode cela le mieux qu'il peut. Mais les moyens de conciliation étoient ici fort superflus , puisque l'Esculape ou *l'homme-chien* , et le Tahaut , ou la canicule , n'étoient , comme Anubis , que les noms d'une figure qu'on mettoit dans l'assemblée du peuple pour l'avertir qu'on voyoit paroître l'étoile dont le lever seroit bientôt suivi du débordement.

LA THÉO-
GONIE.

* *Chronicus*
canon.

La quatrième clé de l'écriture symbolique a produit encore d'autres personnages qui viendront à leur tour : et toutes les quatre conjointement , ont donné naissance à des essains de dieux , parmi lesquels nous ferons choix des plus célèbres , de ceux que nos pères ont adorés ; non seulement parce que nous avons toujours entendu parler de ces Dieux sans pouvoir

LE CIEL
POÉTIQUE.

en démêler l'origine ; mais sur-tout , parce que les mêmes faits qui nous aident à les démasquer , rendent un témoignage perpétuel à la vérité de la révélation.

V I.

*La propagation des dieux Egyptiens.
Progrès de l'Idolâtrie.*

Après avoir trouvé dans l'abus des figures symboliques prises pour des objets réels , l'origine des habitans que l'Egypte a imaginés et placés dans le ciel , s'il se trouve encore que les dieux des autres nations les plus célèbres , et les autres superstitions dont nous n'avons point parlé , soient une propagation sensible des idées et des pratiques Egyptiennes ; la facilité de rappeler tant d'égaremens à un principe fort simple , fera voir de nouveau la justesse du principe , quoique dès-à-présent il paroisse suffisamment démontré.

Mais est-il si aisé de prouver que les Phéniciens , les Syriens , les Grecs , et tous les Occidentaux dont nous connoissons les dieux , ayent été les copistes des Egyptiens ? Ceux-ci voyageoient peu. Contens pour l'ordinaire de l'abondance dont ils jouissoient chez eux , ils se pouvoient passer des étrangers (a) , et n'alloient pas

(a) *Terra suis contenta bonis , non indiga mercis.*



L'Armée des Cieux.

Gravé par J.P. Le Bas rue de la Harpe à Paris vis à vis la rue Percée

1. La source du Nil, du Cab. de S^t Germ. 2. Les trois Clés de l'écriture antique à la manière des Egyptiens. 3. Les cinq principales Clés de l'écriture antique à la manière des Grecs savoir un roi une mère féconde, un enfant chéri, un messager, Symbole de la Canticule, et un epervier, Symbole du vent étésien.

chercher ailleurs ce qu'ils recueilloient sans peine dans leur propre pays. Par cette raison ils paroîtront peu propres à servir de modèles aux autres peuples, ou à leur communiquer leurs opinions. C'est cependant l'Égypte et la Syrie sur-tout qui ont répandu parmi nous l'idolâtrie et les superstitions. Commençons par examiner quel a été le moyen de communication : nous verrons ensuite les progrès du mal.

LA THÉO-
GONIE.

V I I.

*Les dieux d'Égypte communiqués à l'Asie
et à l'Europe par les Phéniciens.*

L'Égypte a toujours été, et est encore le pays du monde le plus fertile. La récolte presque certaine, et ordinairement supérieure de beaucoup aux besoins des habitans, donnoit lieu d'y faire d'amples amas de blé qui étoient la ressource des Arabes, des Chananéens, des Syriens, et des Grecs dans les années stériles. Les voyageurs que le besoin ou la curiosité y conduisoit, mais sur-tout les Phéniciens qui n'occupoient qu'une petite côte maritime auprès du Liban, et qui n'avoient point de grenier plus sûr que l'Égypte, étoient tous également frappés de la police qui régnoit dans ce beau pays, du caractère paisible des habitans; de l'air mystérieux des cérémonies et des fêtes qu'on y célébroit avec grand appareil; et enfin de

LE CIEL
PORTIQUE.

l'abondance qu'ils regardoient comme miraculeuse dans un pays où il ne pleuvoit pas. L'idée qu'ils avoient de ce fleuve dont la source demouroit inconnue, et dont les débordemens leur paroissoient contraires à l'ordre commun de la nature, leur faisoit dire que Dieu lui-même versoit sur l'Égypte ces eaux bien-faisantes (a). Les Égyptiens peignoient cette merveille par la figure de Dieu, c'est-à-dire par un soleil de la bouche duquel il sort un fleuve (b), et les Étrangers comme les Égyptiens publioient par-tout qu'une félicité si singulière étoit la récompense de la piété des habitans. Peut-être même les Syriens et les Chananéens ont-ils tout d'abord reçu des Égyptiens et mis en usage parmi eux

(a) Διὸς πλάτος πλάτος fluvius à Deo missus. Odys. 4. v. 581. Voyez Fig. 1. Planche XIV.

(b) C'est la raison pour laquelle ils donnoient à Dieu ou au soleil entr'autres titres celui de פִּהּ אֱלֹהִים *phéob phæbus* פִּהּ אֱלֹהִים qui signifie la bouche de Ob, c'est-à-dire, la source du débordement, des deux mots פִּהּ *phéob* os, la bouche, et de אֱלֹהִים *ob*, l'enflure, le débordement. C'est l'ancien nom qu'ils donnoient au Nil sorti de ses bords, comme nous le démontrerons dans la fable d'Andromède et de Niobée. Peut-être cette figure rayonnante qui verse un fleuve de sa bouche, n'étoit-elle qu'un Osiris qu'on plaçoit en Juin dans l'assemblée du peuple, pour signifier l'annonce ou l'avis du débordement. Cette écriture a pu faire naître par la suite des opinions singulières sur l'origine du Nil, quoiqu'il provienne de la pluie comme tous les autres fleuves.

L'écriture symbolique. L'introduction de l'écriture vulgaire leur en aura fait perdre l'intelligence sans en supprimer les figures : en sorte que ces symboles étant toujours de cérémonie et exposés publiquement dans les fêtes, chacun y attacha l'idée ou l'histoire qui lui parut la plus vraisemblable. Assurément on parloit en Egypte une langue différente de celle du pays de Chanaan : quoique le fond des deux langues pût être le même, comme on en a diverses preuves ; elles étoient peut-être plus éloignées l'une de l'autre dans leurs terminaisons et dans les tours, que ne le sont les langues Espagnole, Française et Italienne dont le fond est le même. Mais les Phéniciens, en transportant sur toutes les côtes de la Méditerranée les cérémonies Egyptiennes, en ont traduit en leur langue la plupart des termes.

Pourquoi les noms des dieux ont rapport à la langue Phénicienne.

Mais rendons-nous indépendans du secours des Phéniciens. Il y avoit bien des lieux où l'on trouvoit les figures symboliques, soit Egyptiennes, soit autres, avec leurs dénominations Chananéennes, et où les Phéniciens ne les avoient pas portées. Ils ne navigoient ni dans la Thébàide, ni dans le cœur de l'Arabie, ni sur les montagnes de l'Arménie, ni dans les plaines de la Mésopotamie : et cependant on trouve dans tous ces pays des termes sans nombre qui ressemblent à ceux de la langue Hébraïque. Il y a donc bien à rabattre

LE CIEL de la pensée qu'a eue le célèbre Samuël
 POETIQUE. Bochart, que les Phéniciens avoient porté
 par-tout la langue Chananéenne. La raison
 de la ressemblance de tant de mots dans
 les plus anciennes langues, provient de ce
 qu'il n'y avoit d'abord qu'une seule langue
 pour tout le genre humain. Cette langue
 ayant été divisée en plusieurs dialectes par
 l'allongement, la terminaison, ou autre
 altération des mêmes mots; les enfans de
 Noé se dispersèrent par troupes selon
 dialecte qu'ils pouvoient entendre. Mais
 est certain que le fond de la langue ne
 pas détruit, et que les mots, quoiqu'
 rangés, ou prononcés diversement,
 retrouvent dans l'Arabe, dans le Syriaque
 dans l'Hébreu, dans le Latin, et jusque
 dans les langues modernes. A quoi doi-
 nous a-t-il servi de les chercher dans
 langue des Chananéens? Prononcés à l'
 gyptien ou à la façon des Grecs, on ne
 entendoit plus: pris dans la langue Hébré-
 que, nous les entendons. Par ce moy-
 nous y retrouvons encore un sens conforme
 à l'intention des premiers instituteurs.
 ce sens se trouve presque toujours étroit-
 tement lié avec les réglemens de la société.
 Au contraire le sens de ces mots n'a aucun
 rapport ni à des dieux, ni à des déesses.
 Nous sommes donc dans le chemin du vrai,
 et nous ferons bien de ne point quitter cette
 route.

Les voyageurs et les marchands étoient

infailliblement frappés dans leur séjour en Egypte de l'extérieur des fêtes et de l'abondance qui en paroisoit être le fruit. Ils ne rapportoient pas chez eux cette multitude de symboles et de pratiques où ils ne comprenoient rien. Mais ils ne manquoient guères de regarder avec vénération les trois ou quatre symboles principaux que les Egyptiens honoroient comme des puissances bien-faisantes , et comme les auteurs de tout le bien qui leur arrivoit.

Le gouverneur , la femme , l'enfant , et le messager , ou le donneur d'avis , paroissant toujours , quoiqu'avec variété , dans toutes les fêtes ; les étrangers s'accoutumèrent sur-tout à ces trois ou quatre objets les plus distingués de tout le culte : et les Phéniciens , qu'un besoin perpétuel ramenoit dans le port du Phare , furent les premiers à mettre en œuvre chez eux le même cérémonial , s'ils n'en avoient déjà une partie , et à célébrer les mêmes fêtes. Le cercle ou le soleil accompagné de serpens , ou de feuillages , ou de grandes ailes , pour peindre l'esprit moteur de toutes choses , maître de l'air , dispensateur des saisons et des récoltes ; quoique toujours placé au-dessus des plus beaux symboles , attiroit moins les yeux que la brillante figure du gouverneur de la terre , ou que les diverses parures qu'on donnoit à la mère , et au fils bien-aimé. Rien ne contribua davantage à humaniser l'idée de Dieu , si

cela se peut dire , ou plutôt à faire rapporter le culte et les adorations à des êtres semblables à nous.

V I I I.

*Le Roi , la Reine du ciel , et l'armée
des cieux.*

Les étrangers ne firent pas de grandes enquêtes sur la vie et les gestes de cet Ammon , que le peuple Egyptien confondoit avec Osiris. L'idée qui leur demeurait dans l'esprit en voyant cet homme , symbole du soleil , est qu'il étoit le roi , le maître du ciel , le père de tout bien. Et si ce symbole a fait partie de l'ancienne écriture des Chananéens , il n'est pas surprenant que devenu dieu dans leur opinion , il ait été communiqué aux autres peuples sans aucun rapport à Osiris ou à Ammon , qui étoient des appellations particulières à l'Egypte.

L'Isis qui étoit souvent à côté du grand roi , pour signifier les fêtes de chaque saison , avoit l'air et le nom d'une femme. Ses diverses couronnes étoient les parures d'une reine. Horus leur fils bien-aimé acquéroit autant de noms qu'il avoit d'habits et de figures. Ils en formèrent autant de personnages qui étoient à la suite du roi , et lui faisoient cortège. Les voyageurs ne reportèrent chez eux rien de plus uniforme que les figures et le culte du roi et de la

reine du ciel , suivis de leur nombreuse cour. Les rois marchaient ainsi toujours accompagnés de la reine , et d'une armée ou d'une suite d'amis et de gardes qu'on appelloit *l'armée*.

LA THÉO-
GONIE.

Telle est l'origine de ce culte du roi , de la reine et de l'armée des cieux , contre lequel toute la loi de Moïse et les Prophètes avertissent si souvent les Hébreux de se précautionner. Cette armée des cieux qu'on appelloit *seba* (a) , ou *saba* , a donné le nom à l'idolâtrie des Sabiens qui étoit universelle dans l'Arabie , dans la Phénicie , et chez tous les peuples de presque toute la terre , quoiqu'avec des changemens toujours nouveaux d'une contrée à l'autre.

I X.

Moloch , Baal , Adonis , et Achad.

Le dieu , ou plutôt la figure du soleil ; que les Egyptiens appelloient *Osiris* , ou le gouverneur de la terre , prit ailleurs un autre nom. Les peuples d'Orient qui l'avoient adopté , et qui regardoient leurs avantages temporels comme le fruit évident de cette dévotion , l'appellèrent les uns *Moloch* , ou *Melchom* (b) , c'est-à-dire le roi ; les autres *Baal* , ou *Adonai* , ou

(a) צבא *tséba* , *exercitus*. Voyez l'histoire du Sabianisme. *Mammonid. dux dubitantium*.

(b) מלך *malac* ou *melec*.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Adonis, ou *Hero* (a), tous noms qui signifient *le seigneur*. D'autres le nommoient *Achad* (b), ce que les vieux habitans du Latium ont rendu par *sol*, *l'unique*: d'autres enfin *Baalshamaïm*, ou *Belsamen* (c), *le seigneur des cieux*. Mais c'étoit toujours le soleil que ces figures de roi et ces noms signifioient immédiatement, plutôt que l'Être tout-puissant que ces peuples perdoient de vûe, ou confondoient avec le soleil. Ainsi l'attribution qu'ils faisoient au soleil du gouvernement du monde et d'une fécondité universelle, étoit un culte plein d'injustice et d'impiété, toujours réprouvé par l'écriture.

Honneurs
rendus à Mo-
loch.

La grande dévotion par laquelle on honoroit la puissance de cet astre métamorphosé en roi du ciel, étoit de pénétrer de toute la force de ses feux les enfans qu'on

(a) Voyez le nom de *Héro* en ce sens dans l'interprétation de l'obélisque de Ramessès, par Ammien Marcellin, ou dans la règle des tems de Marsham. De ce *hero*, les latins ont fait *herus* et *hera*, le seigneur, la dame. Les Philistins le nommoient le seigneur des hommes, *manas*, du mot *maran*, qui signifie le maître, et de *as*, qui signifie l'homme. Ce qui revient au sens des noms qui précèdent.

(b) אַחַד *achad unicus*, et par une prononciation adoucie, *adad*, un, l'unique, le seul. Les anciens rois de Syrie, qui se disoient ses enfans, prenoient le nom de *Benadad*, fils de Dieu. Voyez *Macrob. Saturnal. lib. 1. cap. 24.*

(c) בעל שמים *Dominus cælorum.*

vouloit lui consacrer par une espèce de purification imaginaire qu'on croyoit utile à leur santé. C'est dans cette vûe qu'on les faisoit passer entre deux grands feux allumés devant Moloch. On confondit par la suite le culte de cette idole avec celui qu'on rendoit à Saturne : et l'usage étant d'offrir à Saturne des victimes humaines pour les raisons qu'il sera tems de déduire quand nous en serons à son article , le culte de Moloch devint également sanguinaire ou cruel. On brûloit en son honneur les enfans qu'on avoit de trop , et dont on vouloit se défaire saintement en les consacrant à leur Dieu tutélaire pour le plus grand bien de la famille. Souvent même dans les occasions importantes ; dans un péril éminent , c'étoit l'ainé , l'enfant bien-aimé , qu'on devoit à Melchom. Rien de plus connu , ni de plus défendu dans les loix de Moïse. Cette pratique abominable a duré long-tems chez les Chanéens dans un lieu voisin de Jérusalem nommé *la Gehenne* , c'est-à-dire , *la vallée de la famille de Hennon* à qui ce lieu appartenoit anciennement. On l'appelloit aussi la vallée de Thophet , c'est-à-dire , la vallée du tambour ; parce qu'on y livroit les enfans à ces dévotions inhumaines , tandis que leurs frères et sœurs dansoient au son du tambour , pour ne pas entendre leurs cris.

LA THÉO-
GONIE.

Le char du Soleil , les équipages des Dieux.

* *V. l'Iliad.*
d'Hom.

* *V. Ovid.*
métam.

Le fouët qu'on mettoit à la main d'Osiris , à la droite de Jupiter d'Héliopolis qui est le même , et à la droite du Jupiter de Syrie (a) , qui n'en est point différent , faisoit évidemment de ce dieu le cocher ou le guide de l'année , des astres , et de toute la nature. L'idée de cocher n'avoit alors rien de bas : c'étoit au contraire une fonction très-honorable dans l'antiquité que celle de gouverner un char. C'étoit l'exercice chéri des rois et des plus grands guerriers *. Les Grecs plus imaginatifs que les autres peuples , en adoptant la figure du soleil , ne se contentèrent pas de lui mettre un fouët à la main : mais au fouët qui étoit très-suffisant pour signifier la conduite de l'année dans l'ancienne écriture , ils ajoutèrent un char , des chevaux pleins de feu , et une équipage complet *. Ils peignirent leur dieu soleil avec une face rayonnante assis sur un char , et gouvernant , le fouët dans une main , et les rênes

(a) *Dextra elevata cum flagro in aurigæ modum.* Macrob. Saturnal. l. i. c. 23. L'auteur nomme ce Jupiter , Assyrien. Mais Assyrien dans cet endroit est pour Syrien , comme on peut juger par son nom d'Adad qui étoit le nom de Dieu en Syrie , et entroit dans le nom des rois de cette contrée , Benadad. La même méprise se trouve dans Virgile et dans Horace.

dans l'autre , quatre chevaux ailés. Voilà Osiris ou Ammon fort embelli. Mais qu'on lui ait ôté son air Egyptien , et qu'il acquière de nouveaux ornemens d'un pays à l'autre , il conserve le caractère de gouverneur : et au travers de cette pompe on reconnoît Osiris. Ce n'est toujours que le signe du soleil , auquel ils joignent l'idée de la toute-puissance. Les Phéniciens le nommoient Hé lion (a) , le Très-haut. Les Grecs le nommèrent *Helios*. C'est toujours le même nom , et le même blasphème.

LA THÉO-
GONIE.

Depuis que les Grecs eurent multiplié leurs dieux , comme les symboles qu'ils laissoient introduire chez eux sans en comprendre le sens , ils donnèrent à chacun de ces prétendus dieux un équipage à-peu-près semblable , pour leur procurer la facilité des transports , et le soutien de leur dignité. Ils varièrent leurs ornemens , la livrée , et l'attelage selon la bienséance du rang et de l'état.

Le comble de toutes ces folies , et c'est une folie qui devint universelle , étoit non seulement de confondre Dieu avec ce gouverneur des astres et de la terre , c'est-à-dire , avec le soleil ; mais même de chercher parmi leurs héros ou leurs fondateurs , ce roi devenu le conducteur de la nature. Ainsi les Egyptiens y trouvèrent leur Am-

(a) Ἡλιος ἡλίος, *Hélios* ; ὑπερίων, *Hyperion* , le Très-haut.

LE CIEL
POÉTIQUE.

mon, les Syriens leur Bélus, les Crétois leur Astérius, les Arcadiens un autre Jupiter. Ou plutôt ce Jéhov, parce qu'il avoit une forme humaine, passoit pour avoir été roi de tous les pays où son culte étoit reçu, quoiqu'il n'eût réellement vécu nulle part, puisqu'il n'étoit que le signe de la course du soleil.

X I.

Isis, Balsamina, Hammalta, la Reine du ciel, Aseroth, Astéroth, Aphrodité.

La réception qu'on fit à Isis dans les pays étrangers ne fut pas moins favorable que celle qu'on avoit faite à Osiris. De femme représentative des productions de la terre selon les saisons et des fêtes que les saisons amènent, elle devint une femme réelle; mais une femme incomparable, une reine bien-faisante, et la mère de l'abondance.

D'abord par droit de communauté elle eut part à tous les titres de son mari. On appelloit celui-ci Ammon: on la nomma Ammonia. Il se nommoit Achad, Hero ou Herus, Baal, Moloch, et Belsamen: Isis fut en conséquence traité de Achata ou Hecaté, *l'unique*; d'Architis^a, de Baaltis, Baaleth, ou Belta^b, ou Hera^c, *la dame*. Car tous ces noms reviennent au même sens. Par la même raison on l'honoroit des titres de Belsamina, *la reine du ciel*, ou tout simplement du beau nom de Malchet,

^a *Macrob. Saturnal. l. 1. c. 21.*

^b *Plutarch. de Isid.*

^c *ηρα.*

et Amalcta , *la reine*. On reconnoît à ces traits la Junon des Latins , et l'Héra ou *la dame* , celle qu'Homère et tous les poètes donnent pour épouse à Jupiter , et qui fit si mauvais ménage avec lui.

LA THÉO-
GONIE.

C'étoit anciennement un usage universel de faire les sacrifices et les prières publiques sur des éminences , et spécialement dans de grands bois , pour mettre le peuple à couvert des ardeurs du soleil. Quand l'Isis qui indiquoit les fêtes , et dont les figures faisoient une des plus belles parties du cérémonial , en fut devenue l'objet , et eut été regardée comme la dispensatrice des biens de la terre dont elle porte toujours les marques ; ses figures qui n'annonçoient que l'abondance et la joie devinrent les plus agréables au peuple toujours avide , toujours crédule sur cet article. Le faux sens qu'on donnoit à ces figures les accrédita comme le plus sûr moyen d'obtenir d'amples moissons. Ces simulacres furent fêtés et placés dans les plus beaux bois. Le peuple courut en foule aux dévotions de l'aimable reine qui les combloit de biens. C'étoit elle , sans doute , de qui ils tenoient tout. La fraîcheur et la beauté du lieu où elle étoit honorée , ne faisoit pas moins d'impression sur les assistans , que les parures de la déesse : et au lieu de l'appeller la reine du ciel , ils la nommoient souvent *la reine des bois* (a) , ce qui se trouve plu-

*Lucine , de
lucus , grand
bois.*

(a) De מלכת *malchet* , *regina* ; et de אשרות

LE CIEL
POÉTIQUE.

sieurs fois dans l'Écriture : et c'est parce que la coutume de s'assembler dans des lieux environnés de grands bois étoit devenue une occasion d'idolâtrie, que la loi de Moïse défend de planter des bois pour y célébrer aucune fête. La coutume en étoit anciennement innocente et universelle, parce qu'on ne s'y assembloit que pour louer Dieu. Mais elle fut prohibée comme une profession publique d'idolâtrie, lorsque le symbole des fêtes y eut été honoré comme une reine bien-faisante, et dont le pouvoir se faisoit sentir dans le ciel et sur la terre. Bientôt après elle acquit deux ou trois autres noms qui engendrèrent autant de nouvelles déesses, et celles-ci firent encore autant et plus de bruit dans le monde que la reine des bois.

*Astarté,
Atergatis,
Aphrodité.*

La faucille, les cornes du taureau ou de capricorne, la queue de poisson, et les autres parties du zodiaque qu'on unissoit à la figure pour désigner chaque saison, mais qu'on n'entendoit plus, portoient les esprits à l'attente de la prospérité des troupeaux, à la richesse des moissons, ou de la pêche.

ashereth, lucus. II, Paralipom. 33 : 3. d'où vient le mot Grec *ασβεστος lucus*, bois sacré. Les Latins ont fait de *lucus* qui y répond leur *Lucina*, qui signifie exactement la *présidente des bois*. Mais une petite équivoque, je veux dire le rapport du mot *Lucine* avec celui de *lux*, la fit invoquer dans les couches, comme si elle se mêloit de faire arriver les enfans à la lumière. *Juno Lucina fer opem.* Terent.

C'est

C'est ce qu'elle sembloit promettre , et c'étoit là l'objet des souhaits des peuples : elle devint donc la reine des troupeaux (Asteroth (a) , le grand poisson , ou *reine des poissons* , Adirdagat (b) , et sur-tout *la dispensatrice de la fertilité* , Appherudoth (c) , ou par excellence *la reine* , Amalcta. Ces mots qui étoient fréquens dans la bouche des Phéniciens établis en Grèce , furent bien reçus comme les dévotions et les figures d'Isis , que la pompe et la joie des fêtes avoient accréditées. Les Grecs amollirent les sons de ces mots , et leur donnèrent le pli ou le tour de leur langue. La reine des troupeaux devint Astarté ; la reine des poissons devint Atergatis ; et la mère des blés devint l'Aphrodité des Cypriots et des Grecs. Le nom d'Appherudoth ,

(a) *חמלכת אסרת* *hammalchet, asteroth*, Judic. 2: 13. et 1. Reg. 31: 10. Les armes de Saül furent suspendues par les Philistins dans le temple de la déesse des troupeaux , Asteroth.

(b) De *אדיר* *adir, magnificus* ; et de *דג* *dag, piscis* , vient *אדירדגת* *adirdagath* , dont les Grecs ont fait Atergatis et Dereeto. Lucien avoit vû cette figure , et Diodore de Sicile , *Biblioth. liv. 2.* nous la montre de même à Ascalon. *Τὸ μὲν προσώπαι ἔχει γυναικῆος, τὸ δὲ ἅλ' Ἰόμα πᾶν ἰχθύος.* *Faciem quidem habet mulieris, omne reliquum corpus piscis.*

Desinit in piscem mulier formosa supernè.

(c) De *אם* *am mater, la mère* , et de *פירות* *pherudoth, grana, les blés* , Joel 1: 17. s'est formé *appherudoth, la mère des moissons*. De-là aussi le nom de la rivière Amphryse.

LE CIEL
POÉTIQUE.

la mère des moissons, converti en celui d'Aphrodité, n'étoit plus qu'un son vuide de sens. Mais paroissant aux Grecs venir d'un mot de leur langue (a) qui signifie l'écume de la mer, ils fabriquèrent là-dessus la merveilleuse histoire de la déesse engendrée de l'écume de la mer, et sortant tout-à-coup du sein de l'onde au grand étonnement des dieux et des hommes. Les philosophes cherchèrent ensuite dans les profondeurs de leurs connoissances sur la génération du monde, des moyens d'expliquer le mystère de ce qui n'étoit qu'un jeu de mots, ou une allusion frivole du mot aphrodité à un terme de leur langue, qui n'y ressembloit que par le son (b).

Nous avons déjà remarqué que les sculpteurs Grecs ne pouvoient souffrir sur la

(a) De ἄφρογς, écume. Platon dans le Cratyle avoue que bien des mots Grecs viennent des Barbares, c'est-à-dire, des Orientaux. Il remarque ailleurs, de *legibus dial.* 13. *épinom. pag.* 1012. *édit. Francofurt.* que le nom de l'étoile du soir, qui est *aphrodité*, étoit venu de Syrie ou de l'Orient, ce qui confirme parfaitement l'étymologie que j'en ai donnée. Les Orientaux exprimoient encore le même sens par le nom de Britomartis qui vient de בְּרִית *berit*, *cibus*; et de מַרְתָּא *marat*, *domina*, la reine des blés.

(b) Voyez un exemple de ces sublimes spéculations, dans un livre intitulé, *Telluris Théoria sacra*, de Thomas Burnet, qui prétend trouver dans l'écume, dont Vénus est née, les sédimens des poussières dont il se figure à la Cartésienne que la terre s'est formée peu-à-peu.

tête de leurs simulacres ces épouvantables cornes du taureau , ou du capricorne , qui caractérisoient le printems et l'hyver par les parties les plus remarquables de ces deux signes du zodiaque , et qui servoient de support tantôt à une , tantôt à trois bottes de légumes , ou à des serpens , ou à des épis , ou à d'autres marques symboliques qu'on y ajoûtoit. Les inventeurs de ces figures , par l'union de plusieurs pièces abrégées et rapprochées , avoient prétendu écrire ou donner au peuple des marques pour se régler : au lieu que les Grecs en imitant ou répétant ces figures , se proposoient de plaire. Ils firent donc main basse sur les cornes , et sur tout l'attirail de cette étrange coëffure. Mais ils se gardèrent bien d'ôter à la déesse aucun de ses attributs. C'eût été un sacrilège d'une dangereuse conséquence , il n'y alloit pas moins que de la perte des moissons et de la mort de tous les petits des troupeaux. Ainsi sans lui faire perdre aucune de ses parures , on prit seulement soin de les arranger avec plus d'art et plus de goût.

Ils peignirent l'Amaltea , l'Aphrodité , la reine des moissons , embrassant de la main gauche une longue corne de chèvre dont ils faisoient sortir des épis , des légumes , et des fruits. De la droite elle tenoit une faucille ou quelque autre attribut. Ils unissoient ainsi sans raison la marque de l'ouverture des moissons avec la

La corne
d'abondan-
ce.
La chèvre
amaltée.

LE CIEL
POÉTIQUE.

corne de la chèvre sauvage qui signifioit anciennement la fin de toutes les récoltes , et l'entrée de l'hyver. Voilà donc l'origine fort simple de la corne d'abondance , et de la chèvre amaltée. Cette corne pour être toujours pleine , comme elle en avoit visiblement le privilège , ne pouvoit provenir que d'une chèvre qui eût rendu quelque service important. On imagina que cette chèvre avoit nourri Jupiter. Mais il en est du dieu comme de la nourrice. L'un a aussi peu vécu que l'autre. Ce seul exemple est très-suffisant pour prouver que la plupart des récits des poètes sont de petits contes fondés sur de pareilles équivoques , et inventés pour avoir quelque chose à dire sur des figures toujours présentes dans certaines fêtes , et que l'on n'entendoit plus. On fit de toutes ces figures autant de divinités tutélaires. Chacun voulut avoir la sienne. Les Syriens s'affectionnèrent à la déesse des troupeaux , dont ils firent leur Astarte. L'Aphrodité des Cypriots se mêla par la suite de bien d'autres affaires que de la maturité des moissons. Les habitans de la côte de Sidon mirent leur pêche sous la protection d'Atergatis , dont la figure devoit être de leur goût. Mais la vûe de cet objet dans leur fête inspira aux prêtres de ces quartiers la dévotion de s'abstenir de l'usage du poisson , et de se borner à celui du bœuf et de la volaille.

Les pêcheurs de Crète au lieu de don-

ner, comme les Syriens, la figure d'un poisson, à l'Isis qui annonçoit la fête de la grande pêche, paroissent lui avoir mis un filèt à la main; d'où lui a pu venir par la suite le nom de Dictynne (a). Les figures que le cérémonial avoit attachées inséparablement à certaines fêtes, devinrent ainsi les divinités chéries dans les lieux où ces fêtes étoient célèbres: et l'on ne douta point qu'on ne leur fût spécialement redevable des avantages naturels et particuliers au païs, au lieu d'en remercier la Providence qu'on ne connoissoit plus.

X I I.

Deio, Dione, Diane, Hecaté, Arthémise.

C'est de tout tems, et par toute terre; que le petit peuple aime les équivoques et les jeux de mots. Si le changement de la figure a souvent fait plusieurs dieux d'un même symbole varié, la seule diversité des noms, ou même la différence de prononciation a souvent produit une semblable multiplicité. L'Isis prise pour la reine du ciel, ou pour la lune, se nommoit Echet, Hecaté, ou Achaté; *l'unique, l'excellente* (b). Chez quelques peuples de Syrie le

(a) De *δικτύα*, filèts. Ce qui a donné lieu à la fable de Dictynne, qui étant poursuivie, se sauva sous un amas de filèts.

(b) *Inter ignes luna minores.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

même symbole , par une légère inflexion de nom , fut nommé Achot (a) , la sœur. Celle dont on avoit déjà fait la femme de Jéhov , ou du soleil , ou de Jupiter (car jusqu'ici c'est la même chose) , devint aussi sa sœur.

. . . . Ego quæ divûm incedo regina Jovisque
Et soror et conjux

Encore un peu de patience et nous la verrons devenir fille du même Jupiter , puis la mère de tous les dieux. Toute cette bigarrure d'états et de généalogies provient sensiblement de la diversité des attributs et des noms qu'on donnoit à un même symbole.

Nous avons appris de Diodore de Sicile ; et quand ce savant voyageur ne nous l'auroit pas dit , c'est une vérité qui se fait aisément appercevoir , que l'Isis Egyptienne est la même que la Cérés de Phénicie et de Sicile. C'est le symbole de la terre : c'est la terre elle-même , la nourriture , la mère des vivans. En Syrie et dans l'Ionie on la nommoit encore Dei , ou Deio , ou Deione (b) , l'abondance , ou Rhoëa (c) , la mère de l'abondance , celle qui nous donne la nourriture ; ou bien Démèter , la suffisance de pluie (d) , parce que

(a) אַחֹת achot , soror.

(b) דֵּי dei , sufficientia. δεία δημήτης.

(c) De רַחֵם rahah , pascere , רֹהֵ , pascens.

(d) De דֵּי dei la suffisance , et de מַטָּר matar , la pluie.

la pluie qui n'opère rien immédiatement sur l'Égypte, est ailleurs la cause ordinaire de la fertilité. Tels sont les noms que toutel'Asie et la Grèce donnoient au Simulacre qui avoit un si beau temple à Ephèse. Les Grecs nomment toujours Deio et Démèter, celle que les Occidentaux nommoient Cérès. Ainsi Cérès, Deio, et Deioné, sont la même chose que Diane, dont la célèbre statue d'Ephèse portoit encore le nom. Or cette statue, à en juger par les petites tours dont on la couronne, par les mammelles, et par les têtes d'animaux dont on lui environne le corps, n'est point différente de l'Isis Egyptienne. Ce sont donc les différentes parties et les différens noms de l'ancienne Isis qui ont multiplié l'état et les belles histoires de la grand-mère Rhoea, de Dioné femme de Jupiter, et de Diane sa fille.

Il n'est point plus difficile de deviner comment la même Diane est tantôt une divinité terrestre, tantôt la lune, tantôt la reine des enfers. Par la première institution elle avoit rapport à la terre: elle en marquoit les productions. Le faux sens qu'on donna au croissant, et à la pleine lune qu'elle portoit sur la tête pour annoncer les fêtes, la fit prendre pour la lune. Enfin par le tems qu'elle demeure invisible *, entre le dernier croissant et le retour de la nouvelle phase, elle ne laissoit pas lieu de douter qu'elle ne fût allée

* *Interlunium.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

faire un tour dans le séjour d'Adès, ou de l'invisible, dans l'empire des morts.

Mais voici sur-tout ce qui contribua le plus aux idées étranges qu'on se forma de cette triple Hécate, qui étoit la terre, la lune, et la femme de Pluton. Si-tôt qu'on avoit apperçu à l'entrée de la nuit le premier croissant de la nouvelle lune, des ministres préposés l'alloient annoncer dans les carrefours et dans les places publiques, et la fête de la néoménie se célébroit ou ce soir là même, ou le lendemain, suivant l'institution des lieux. Quand le sacrifice se devoit faire au soir, on plaçoit une Choüette à côté de la figure qui l'annonçoit. L'Isis se nommoit alors *Lilith*, c'est-à-dire, la Choüette, et voilà l'origine visible de cette *Lilith* nocturne dont on a fait tant de contes. On y mettoit un coq lorsque le sacrifice devoit se faire le matin. Rien de si simple ni de plus commode que cette pratique. Mais quand l'Isis divinisée eut été regardée comme une femme, ou une reine placée dans la lune, et concourant avec Osiris ou Adonis au gouvernement du ciel; l'annonce du retour de la nouvelle lune, qui étoit une chose fort simple auparavant, prit un air mystérieux et important. Hécate étoit devenue invisible depuis plusieurs jours. On attendoit en cérémonie son retour. La déesse quittoit enfin l'empire des morts pour revenir dans le ciel. L'imagination avoit

לילית
noctua.

grand champ pour s'exercer ; et puis-
qu'Hécate visitoit tour-à-tour très-régulière-
ment ces deux districts , on ne pouvoit
pas douter qu'elle ne régnât dans le ciel ,
et dans le séjour invisible. D'une autre
part on ne se pouvoit cacher le rapport
sensible qu'elle avoit à la terre , et à ses
productions dont elle portoit toujours les
différentes marques , ou sur sa tête , ou
dans ses mains. Elle devint donc la triple
Diane , qui est tout à la fois , 1°. la terre ;
2°. la lune ou la dame du ciel ; et 3°. la
reine des enfers.

*Tergeminamque Hecaten , tria virginis ora
Dianæ.*

L'ancienne publication de la nouvelle
phase qui se faisoit à haute voix , pour
annoncer le commencement de la néomé-
nie , dégénéra peu-à-peu en des cris per-
çans qu'on jettoit par superstition et par
rubrique à l'entrée des carrefours. On sa-
luoit la déesse des morts au sortir de l'af-
freux manoir. La musique et les idées
étoient d'accord. Mais l'ancienne annonce
de la néoménie étoit l'origine de ces hur-
lemens si dévots et si méritoires.

Nocturnis Hecate in triviis ululata per urbes.

Toute l'antiquité payenne , après avoir
confondu le symbole des nouvelles lunes ,
et des fêtes relatives aux différentes sai-
sons , avec l'astre qui régle la société par
ses phases , attribua à la lune un pouvoir

Arthémise.

LE CIEL
POÉTIQUE.

universel sur toutes les productions de la terre, et généralement sur toutes les opérations des hommes. On se persuada aussi qu'elle connoissoit parfaitement l'avenir, et qu'elle ne paroisoit jamais sans annoncer par des marques sûres, ce qui devoit arriver aux laboureurs, aux familles, et aux royaumes entiers. On n'est pas encore trop bien revenu de la persuasion où l'on étoit anciennement des influences et des présages de la lune.

A le bien prendre, la lune n'a été mise dans le ciel que pour être consultée par les hommes sur ce qu'ils doivent faire; puisque le Créateur ne lui a donné différentes phases que pour être dans le ciel la mesure publique du tems, et la règle sensible de tous les travaux. On compte sans peine par son moyen la juste durée qu'il faut donner à chaque opération. Mais la méprise est de croire que l'astre qui sert à nous montrer le commencement et les progrès de ce que nous entreprenons, y influe pour rien, et en ait la moindre connoissance. C'est cette méprise qui a fait donner à Isis, regardée comme la lune, le beau nom d'Arthémise, qui veut dire, *celle qui a une pleine connoissance de l'avenir* (a).

(a) חַרְתוֹם *hartom*, *sapiens, divinus*; et de אִשָּׁה *ishah*, *mulier*, אֲרְתְמִישָׁה *arthémisha*, *mulier sapiens, mulier futuri præsaga*. Cela pourroit

Mais qui a pu porter les poètes à imaginer une Diane amie de la solitude ; à lui donner des mœurs si chastes ; et à mettre sous sa protection les bois et les chasseurs ? C'est encore ici un pur jeu des poètes , ou du peuple. Les têtes d'animaux dont tout le corps d'Isis ou de la Diane d'Ephèse étoit couronné en certains tems , annonçoient la grande chasse qui se devoit faire , ou sur la fin de l'automne , ou lorsque les animaux se multiplioient trop dans les forêts voisines. Peut-être signifioit-elle les nourritures de toute espèce , comme le blé qu'elle donne aux hommes , le foin qu'elle donne aux animaux domestiques , et les forêts où elle retire les bêtes sauvages. Cette figure étoit d'ailleurs assez communément appelée *Aseroth* ou *Lucine la déesse des forêts*. C'est ce qui donna lieu aux poètes de la peindre comme une divinité récluse , laissant le monde , et ne s'accordant d'autre plaisir que celui de percer un chevreuil ou de devancer un cerf à la course. Cette beauté sauvage ne déplut point. Il falloit bien avoir quelque exemple de sagesse que l'on pût opposer à la conduite ordinaire des dieux et des déesses dont les histoires n'étoient pas édifiantes.

Mais les poètes peu d'accord avec eux-

aussi être rendu selon un autre tour par ces mots : *oracula mulieris* , ou *responsa Isidis*.

LE CIEL
POÉTIQUE.

mêmes en ce point comme en tout autre , nous parlent souvent des visites nocturnes que Diane rendoit au berger Endymion. L'origine de cette variation n'est plus une chose obscure. On célébroit dans certaines fêtes la représentation de l'ancien état du genre humain. Le lieu de l'assemblée étoit une belle grotte , un bois sombre , ou le voisinage d'une fontaine. On y plaçoit l'annonce de la néoménie , l'Isis avec son croissant , et auprès d'elle l'Horus ou le symbole du travail avec l'attribut convenable à la saison ou à la fête. Pour peindre , à la solennité de la représentation , le repos et la sécurité dont Dieu avoit récompensé le travail des hommes après bien des traverses , on plaçoit dans cette grotte un Horus endormi. De là des bruits désavantageux qui ont couru sur la conduite de Diane. La preuve de la calomnie se trouve dans la traduction du nom de son pré-éminent berger : c'est le nom du lieu même où l'on plaçoit ce dormeur. Endymion signifioit dans la langue orientale , la grotte de la représentation (a).

XIII.

Cybèle.

L'Isis que nous venons de voir , est

(a) De *en*, grotte, fontaine, et de *דמיון* *dimion*, ressemblance. Pslam. 17 : 12. Heb.

une fille d'une vertu sévère, et dont la virginité est au-dessus de tout soupçon. Passons en Phrygie : la même Isis y prend au gré des peuples un caractère tout différent. Elle y est honorée comme la mère commune de tous les Dieux. On la porte en triomphe dans les villes comme le modèle d'une admirable fécondité : les peuples la félicitent d'avoir tous les dieux du premier ordre pour ses enfans, et de pouvoir embrasser cent petits-fils (a).

Les tours dont elle est couronnée nous la font reconnoître pour une Isis Egyptienne, pour l'ancien symbole de la reconnaissance que les peuples doivent témoigner dans les fêtes à celui qui leur donne de quoi se nourrir, se couvrir, et se loger. Les tambours ou les flûtes qui accompagnoient Cybèle, étoient le caractère d'une fête : et comme la principale fête ou l'assemblée qui intéressoit tous les peuples situés loin de l'Égypte, étoit celle qui se tenoit en été pour faire l'ouverture de la moisson; on la désignoit par une clé et par un lion, signe sous lequel étoit alors le soleil. Telle est l'origine des tours, des instrumens de musique, de la clé et des lions qui sont les marques de Cybèle.

Hinc juncti currum dominæ subiere leones.

On pourra me demander qui est cet

Alys

(a) *Invehitur Phrygiæ turrata per urbes,
Læta deûm partu, centum complexa nepotes.*

LE CIEL
POËTIQUE.

Atys qui accompagne ordinairement la Cybèle de Phrygie. Il ne diffère d'Osiris que par le son. Les savans conviennent que ce mot signifioit *seigneur* en Phrygien. On voit des monumens où Atys est appelé le très-haut (a), et placé à côté de *Rhœa la mère commune*. Mais ce qui montre que cet Atys est Osiris ou le soleil, et que Rhœa ou Cybèle qui est inséparable d'Atys, est la même qu'Isis, c'est que cet Atys éprouve les mêmes traitemens qu'Osiris. Une telle ressemblance entre les malheurs du mari d'Isis et de celui de Cybèle, suffiroit pour faire voir que l'un est une copie de l'autre. Le reste de leur histoire est un tissu de fadaïses et d'infamies, dont la grossièreté des Phrygiens a pu s'accomoder; mais qu'on me pardonnera aisément de passer sous silence. Le nom de Cybèle passe pour venir des monts Cybéles en Phrygie (b), où les fêtes de cette Isis étoient célèbres. Mais il y a bien plus d'apparence que c'est la statue qui a donné son nom aux lieux où ces fêtes étoient deve-

(a) Μύτις ἡ πάντων Πείν Ἀτὶθ' ὑψίστη. A Rhœa la mère commune de tous les (dieux et de tous les hommes) et à Atys le très-haut. Gruter. *inscript.* p. 82: 1.

(b) Κυβέλα Cybela, montes Phrygiæ, ubi antra et thalami Cybeles matris deorum. Hésychius. Virgile la nomme la grande-mère qui habite le mont Cybèle, mater cultrix Cybeli, au lieu de Cybèle qui ne fait point de sens, selon la remarque du P. Catrou. *Æneid.* 3.

nues solennelles ; et que le nom de Cybèle qui étoit *la régle* du peuple provient de *Kabalah*, la tradition, l'instruction, la régle.

LA THÉO-
GONIE.

X I V.

Vénus, Illithye, Mylitta.

Après avoir passé par des états si différens, Isis prit une nouvelle forme : elle devint la célèbre Vénus. Celle-ci fait dans l'antiquité, et encore aujourd'hui dans le doucereux langage de nos romans et de nos théâtres, deux personnages fort différens. Tantôt elle est Vénus la populaire, la déesse des sens, et la mère des plaisirs : tantôt elle est Vénus la céleste qui n'inspire que la sagesse, et qui élève l'esprit aux plus sublimes spéculations, ou aux beautés intellectuelles. Qui peut avoir donné lieu à un contraste si bizarre ? Trouverons-nous dans notre Isis l'origine de deux déesses aussi éloignées l'une de l'autre par leurs inclinations et par leurs fonctions, que le ciel l'est de la terre ! Rappelons-nous les attributs ou les parures d'Isis, et nous y verrons d'abord l'origine de ces brillantes niaiseries.

Isis porte souvent sur sa tête des attributs célestes, par exemple, un croissant de lune, l'étoile de la canicule, quelqu'un des signes du zodiaque. Voilà Vénus Uranie. Qui pourra la soupçonner de n'être

LE CIEL
POÉTIQUE.

pas occupée de l'étude des astres, et de ne pas s'appliquer aux plus hautes sciences? La chose étoit évidente: et à juger de Vénus Uranie par de pareils attributs, toutes ses pensées étoient dans le ciel.

Vénus la
populaire,
Παυδύμη.

Une autre Isis portoit des attributs terrestres, par exemple, des têtes de différens animaux, un grand nombre de mammelles, un enfant sur ses genoux. Le peuple, qui n'entendoit plus rien à ce langage, crut le comprendre parfaitement. Il prit cette femme pour une mère féconde: et tout ce qui l'accompagnoit ayant rapport à la génération et à la nourriture des animaux et des hommes, il prit cette déesse pour la patronne de la fécondité, et pour une puissance toute occupée du soin de porter tous les animaux aux plaisirs. Quelques philosophes firent leur cour à la première: mais les temples de Vénus la populaire ou terrestre, furent tout autrement fréquentés. Il n'est pas concevable combien la cupidité et la philosophie accumulèrent de fausses spiritualités et de désordres honteux dans l'interprétation d'une figure dont l'emploi dans son origine étoit d'annoncer les saisons et les fêtes de chaque saison.

Je ne crois pas qu'on puisse ne pas reconnoître l'origine de ces différens emplois de Vénus dans les caractères des parures d'Isis, qui tantôt ont rapport au ciel, et tantôt à la terre. Mais d'où est sorti ce

nom de Vénus que les Latins ont donné à la prétendue déesse de la fécondité ?

LA THÉO-
GONIE.

Origine du
nom de Vé-
nus.

Les jeunes filles qui en certains pays portoient (a) processionnellement les corbeilles couronnées de fleurs et de fruits, dans lesquelles on renfermoit les symboles du premier état du genre humain, étoient spécialement attachées à ces cérémonies, et dévouées d'une façon particulière à la mère des moissons, à la nourrice des animaux et des hommes. Elles résidoient dans une tente ou dans un grand bois qui lui étoit consacré. Ces filles dans les commencemens, et dès avant l'introduction de l'idolâtrie, étoient employées à tenir les lieux de l'assemblée, et les ornemens qui servoient aux sacrifices, dans une propreté parfaite. On leur donnoit aussi, comme nous l'avons vû dans l'histoire d'Erichonius, des noms et des fonctions symboliques. On voit par-là que tout tendoit à instruire, et que tout l'appareil de la religion étoit une vraie prédication. Quand le sens des symboles et des cérémonies fut perdu, tout se convertit en mystères, ou en autant d'histoires merveilleuses: tout fut interprété d'une façon arbitraire: et l'erreur fut suivie partout de cérémonies superstitieuses, ou même de pratiques infiniment criminelles.

Les Cistophores *, ou les filles des tem-

* Les por-
teuses de cor-
beilles.

(a) *Κανίφοροι, κιστόφοροι.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

^a Hérod. in
clio.num.35.

^b Georg.
lib. 16.

^c 6: 42.

ples de Vénus la céleste, faisoient profession d'une chasteté parfaite : mais celles qui servoient dans les temples de Vénus la populaire, prirent des inclinations conformes à celles qu'on prêtoit à la déesse. On peut voir dans Hérodote ^a, dans Strabon ^b, et dans la prophétie de Baruch ^c, en quels excès et en quelle infâme prostitution l'ancienne religion avoit dégénéré. Depuis que la cupidité autorisée par la coutume eût converti les plaisirs les plus déréglés en autant d'actes de dévotion, les temples et les bois de la déesse de la génération se remplirent de filles qui y faisoient leur résidence. Ces lieux par cette raison furent nommés *les pavillons des filles* (a). Les Européens ne pouvoient prononcer le mot Phénicien Vénoth, *les filles*, qu'en disant Vénos ou Vénus ; et

(a) מבוה כנות *succoth, venoth, tabernacula puellarum*. Comme de כמות *bamosh*, *les lieux hauts*, les Occidentaux ont fait *Εἶμος bomos*, autel, lieu élevé; de même de succot ou succota Vénoth, *tentoria puellarum*, on a fait Vénos ou Vénus. Voyez IV. Reg. 17: 30. On trouve *Vénos genitrix*, dans une médaille de *Julia Augusta*, recueil d'Adolphe Occo, p. 366. Les Carthaginois avoient une Ville qu'ils appelloient dans leur langage Phénicien Succota Vénos, ce que les Latins rendoient par *Sicca-Veneris*. Voyez *tabul. geograph. in notitiam Ecclesiasticam Africæ*, par Guillaume de l'Isle. Ensorte qu'on ne peut raisonnablement douter de la justesse de cette étymologie que je dois à Selden *syntagm. de Diis Syriæ*.

entendant souvent parler des tentes de *Vénos*, ils prirent ce dernier mot pour le nom de la déesse même, ou pour le nom de la génération.

C'est pour exprimer ce dernier sens, que les Syriens donnoient encore à la même Isis les noms de *Mylytta* ou d'*Illihye* (a), et les Arabes celui d'*Alitta* ou d'*Halilat*.

Quand on lit le poëme séculaire d'*Horace*, on est un peu surpris que ce poëte, qui connoissoit si parfaitement toutes les bienséances, adresse à *Diane* des demandes, dont l'accomplissement ne paroît guères de la compétence ni du caractère de la chaste déesse. Il la supplie d'aider les mères dans leurs couches: il l'appelle *Illithye* et déesse de la génération, *genitalis diva*: il lui recommande sur-tout de faire prospérer par une fécondité heureuse, les lois et les réglemens que le Sénat venoit de faire pour remettre le mariage en hon-

(a) De ילד *jeled*, *generare*, vient *ilidta*, et מילידת *mylidta*. On disoit en Grèce *Είδυθία*. Les Latins l'ont très-bien rendu par *genitalis diva*, la déesse de la génération.

*Rite maturos, aperire partus,
Lenis, Illithya, tuere matres,
Sive tu Lucina, probas vocari,
Seu Genitalis*

*Diva: producas sobolem: patrumque
Prosperes decreta, super jugandis
Fæminis, prolisque novæ feraci
Lege marita.*

Horat. Carm. sæcul.

LE CIEL
POÉTIQUE.

neur. C'étoit-là l'emploi de Vénus, ou plutôt de Junon. Diane ne présidoit pas au mariage, et elle passoit pour ne pouvoir souffrir le nom d'épouse ni celui de mère. Comment se peut-il faire qu'il y ait un si grand fond de ressemblance entre ces déesses, qu'on puisse adresser à l'une les qualités et les fonctions, dont les autres sont le plus jalouses? On ne trouve sans doute que contradictions et qu'embarras, quand on veut leur assigner à chacune leur juste département, et empêcher les querelles. Mais notre explication qui les rappelle toutes à Isis, concilie aisément ces démêlés. Elles sont différentes, parce qu'elles ont changé de país, d'habit, et de nom; mais quoiqu'on en ait de même diversifié les histoires, les inclinations, et les emplois, elles sont au fond la même chose. La sévère Diane ne veut point perdre à Rome les titres d'Ilithye, et de déesse de la génération qu'on lui donne en Orient. Junon, Vénus, et Diane ont ainsi les mêmes prétentions, et leurs conflits de juridiction attestent ici l'unité de leur origine. Toutes sont provenues du symbole des fêtes où l'on louoit Dieu des effets de sa fécondité.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire la recherche de l'origine des autres dieux ou des déesses que l'Orient a honorés. Il ne seroit pas fort difficile de deviner d'où proviennent le Chamos des Moabites, le

Camésès des Africains, tous les Baals, les Camanim, l'Anamalec, et plusieurs autres divinités, tant masculines que féminines, des Arabes et des Babyloniens. On pourroit aussi bien les ramener à l'Osiris et à l'Isis des Egyptiens, qu'on y ramène aisément la Cybèle des Phrygiens, qui pleure son Atys; et l'Aphrodité des Phéniciens et des Cypriots, qui pleure son cher Thammus* ou Adonis blessé par un monstre. Mais la plupart des dieux d'Orient étant peu connus et rarement nommés dans les monumens de l'antiquité, on peut bien négliger d'en rechercher l'histoire, et juger d'eux par l'origine des autres.

* Ezéch 8:
14.

Il suffira d'observer ici, en passant, que plusieurs de ces simulacres que l'antiquité appelloit communément déesses, telles que l'Isis Egyptienne, l'Astarté ou la grande déesse de Syrie, l'Atergatis de Sidon, étoient assez indifféremment dieux ou déesses (a), parmi certains peuples qui en avoient adopté les figures; et qu'une façon spéciale de les honorer consistoit en ce que les hommes prenoient un habit de femme, et les femmes un habit de

(a) Ἀρεσινόθηλὸν ὀϊοῖται, Plutarch. de Iside. Sive tu deus es, sive tu dea, Arnob. advers. Gent. lib 3. Lunus et Luna, Tertullian. apologet. c. 13. Dans la version des LXX. on trouve souvent ἡ Βααλ au lieu de ο Βααλ. De même, ad. Rom. c. 11: 4.

LE CIEL
POÉTIQUE.

* Deutero-
nome 22:5.

guerrier pour entrer dans leur temple. C'est ce qui fait que l'Écriture défend si sévèrement * aux Israélites ces sortes de déguisemens , lesquels non - seulement blessaient la bienséance , et pouvoient aider le dérèglement des mœurs , mais étoit alors une marque d'idolâtrie , une déclaration marquée de vouloir sacrifier à telle ou à telle divinité. On peut croire que ces désordres , comme tous les autres , viennent de l'ignorance où l'on étoit de la signification des symboles. On a follement attribué les deux sexes à Isis habillée en guerrière : mais quelle raison a-t-on pu avoir dans l'antiquité pour donner des armes à l'Isis , à la femme symbolique qui ne devoit annoncer que des fêtes et des remercimens pour les biens de la saison ? Isis en cet équipage étoit apparemment l'annonce d'un sacrifice qui devoit précéder une expédition militaire , pour laquelle on se devoit tenir prêt dans telle lune ou à tel jour de la lune.

Origine des
Amazones.

X V.

Pallas , Palès , Minerve.

La célèbre Pallas qu'on honoroit à Athènes , et qui est la même que la Palès des anciens Sabins , ne diffère point non plus de l'Isis Egyptienne. Quel rapport , quelle ressemblance , vont d'abord dire les sçavans , entre la Pallas Athénienne

présidant à la guerre et aux arts, la Palès des Sabins présidant aux fêtes rustiques, et l'Isis Egyptienne qui est la lune, ou la reine du ciel? LA THÉOGONIE.

Que Pallas l'Athénienne, et Palès la déesse honorée dans les Palilies soient la même chose; on en peut juger par la ressemblance de fonctions, et de noms. Palès donne des lois aux laboureurs d'Italie; Pallas enseigne la culture convenable aux Athéniens. L'un et l'autre nom signifie *l'ordre public* (a). Or l'emploi d'Isis n'étoit autre chose que de régler *l'ordre public* et le détail de l'année par une diversité d'affiches ou d'attributs particuliers à chaque saison. D'ailleurs nous apprenons dans l'histoire, et par le témoignage de Diodore de Sicile*, que la religion et le peuple d'Athènes, provenoient originaiement d'une colonie sortie de Saïs, ville de la basse Egypte; et que la Pallas des Athéniens étoit armée de pié en cap, parce que l'Isis de Saïs étoit ainsi honorée toute armée.

* Biblioth.
li. 1. et Plato
in Tim.

La conformité de coutumes et de religion, entre les Athéniens et les habitans de Saïs, a été parfaitement démontrée par plusieurs savans (b). La conformité d'oc-

(a) פלל et palal; régler les citoyens; pelilah, l'ordre public.

(b) Voyez Hérodote, Diodore, Marsham, et Potter. On peut aussi lire l'ouvrage de Samuel Petit, sur les lois des Athéniens.

LE CIEL
POÉTIQUE.

cupation n'est pas moins facile à prouver. Les Athéniens cultivoient tous particulièrement l'olivier et le lin. Ils n'avoient point de revenus plus sûrs. A les entendre c'étoit Pallas qui leur en avoit montré l'usage, et qui leur avoit enseigné la manière de faire la toile ; comme aussi de planter l'olivier et d'en pressurer le fruit. Le même arbre faisoit la richesse de Saïs, dont il est bon de remarquer que le nom en langage Phénicien, signifie *olivier* (a). Nouvelle preuve de l'affinité de la langue d'Égypte, et de celle de Chanaan.

(a) 777
Zathou Sa-
ïs, olea.

Mais pourquoi l'Isis de Saïs étoit-elle armée ? Diodore peut nous aider à trouver la réponse. Il observe qu'il y avoit à Athènes, comme en Égypte, trois états différens ; 1.º les sénateurs qui en Égypte se nommoient les prêtres ; 2.º les laboureurs ; 3.º les artisans. Il ajoute que c'étoit uniquement dans l'ordre des laboureurs que se prenoient tous les soldats. Les habitans de Saïs qui étoient tous de l'ordre des laboureurs uniquement occupés à la culture de l'olivier, et des plus distingués par le nombre des bons soldats qu'ils fournissoient, honorèrent par préférence l'Isis armée, ou telle qu'on l'habilloit anciennement, pour annoncer la levée ou la marche des troupes.

Une nouvelle preuve que cette prétendue guerrière n'étoit qu'un signe, c'est que les habitans de Saïs unissoient ordinairement

rement à la cuirasse ou au bouclier de leur Isis un autre attribut qui n'étoit encore que l'affiche ou l'annonce de leur grande fête, de la fête particulière de leur canton. Cette solennité où les habitans de Saïs louoient Dieu de leur procurer l'abondance par le fruit de l'olivier, se célébroit au soir, à la pleine lune, après le pressurage des olives. Ils marquoient l'entrée de la nuit et le sacrifice nocturne, par une chouette qui a coutume de sortir alors de son nid. Ils exprimoient la circonstance de la pleine lune, en mettant sur la tête ou sur le sein d'Isis, une lune pleine. Pour faire entendre que l'intention du sacrifice étoit de louer Dieu de leur avoir donné leur subsistance par l'excellente huile qu'ils recueilloient, ils environnoient cette face ou cette lune, de plusieurs serpens, symboles communs de la vie: et il y avoit si peu de mystère à cela, que pour faire mieux entendre le tout, ils donnoient à cette affiche le nom de *Méduse*, qui signifioit simplement le *pressurage des olives* (a).

On donnoit encore à la même figure le nom des deux roues qui servent à écraser les olives. On l'appelloit *Golgal* (b) ou

(a) De דוש *dush*, triturare fouler; מדישה *medusha*, le pressurage. Isaïe 25: 10.

(b) גלגל *galgal*, rota. Il y avoit en Chypre une Vénus ou une Isis, surnommée *Golgo*; et une ville de ce nom. *Stephan.* Les Arabes dans

LE CIEL POÉTIQUE. Gorgon , d'où est venu le nom de la Gorgone.

Les Athéniens faisoient grand usage des habits de lin * aussi-bien que les Égyptiens leurs pères. C'est ce qui leur fit conserver avec respect une autre Isis , qui portoit à la main droite l'ensuble ou la longue pièce de bois , autour de laquelle les tisserands roulent les fils de la chaîne , ou la lisse de leur toile. La vûe de cet instrument du métier le plus nécessaire aux Athéniens , dans la main de la déesse imaginaire , fit dire qu'elle avoit pris soin de leur montrer l'usage du lin , la fabrique des étoffes , et l'invention des arts : et le nom de *Minerve* qu'on lui donna dans cette attitude ne signifie autre chose qu'une *ensuble* (a) dans la langue Orientale. On voit d'anciennes Pallas avec cet instrument (b).

Mais si Pallas ou *Minerve* n'a jamais vécu , elle n'a jamais rien enseigné. Comment donc s'est-on avisé de lui mettre en main cette maîtresse pièce du métier le plus utile à la société ? Cette *Minerve* n'est

la Sphère ont conservé à la Méduse le nom d'Algol , qui dans leur langue signifie *la roue* , le pressurage.

(a) מנורה et מנורה *manor* et *manevar* , ou *minerva*. *Manevar* oregim. *Liciatorium texentium*. I. Reg. 17 : 7.

(b) Voyez-en une dans la collection de gravures faite par les soins de M. de Crozat.

qu'une Isis qui annonçoit le tems de l'année où les laboureurs débarrassés de tout autre travail se devoient mettre à la fabrique de leurs toiles de lin, dont ils faisoient grand commerce.

Ce qui achève de rendre cette conjecture très-recevable, c'est que le nom d'Athéné qu'Homère donne toujours à cette déesse, et qu'on donna à la ville dont elle passoit pour être la patronne, signifie précisément *le fil de lin* qu'on roule sur le métier autour de l'ensuble pour faire de la toile. L'Ecriture sainte donne le nom d'Athen au *fil de lin* qui se fabriquoit en Egypte (a): et Thucydide nous apprend que les Athéniens étant originaires d'Egypte n'avoient porté que des habits de lin jusqu'à la guerre du Péloponèse. Rien de plus ordinaire dans l'établissement des anciennes colonies que de leur faire porter le nom du premier objet auquel elles prenoient un intérêt particulier.

Cette Pallas Athéné lorsqu'elle annonçoit le travail des toiles, ou les fêtes qui en faisoient l'ouverture, avoit à côté d'elle l'insecte qui à l'industrie de se faire une toile. De-là est venue la métamorphose de la célèbre ouvrière Aracné, (b), qui ayant osé vanter son adresse et sa toile, comme

(a) *אֶתֵן* *aten* ou *etoun*, ou *אֶתוֹנָה* *atona*, *licium linteum Ægyptiacum*. Proverb. 7:16.

(b) Aragne de *אָרַב* *faire de la toile*.

LE CIEL
POÉTIQUE.

supérieures au travail de Pallas, fut changée en un animal qui conserve toujours les mêmes inclinations.

Nous nous bornerons à ces exemples des dieux et des déesses, auxquels les figures d'Osiris et d'Isis ont donné naissance. Passons aux divinités qui doivent leur être à la troisième clé de l'ancienne écriture Égyptienne, je veux dire à l'Horus, qu'ils nommoient aussi Ménès, ou l'insituteur du labourage, parce qu'il en étoit la règle.

XVI.

Dagon.

Des différens dieux, héros, ou demi-dieux qui ont été imaginés sur le modèle d'Horus, le premier que je trouve sur ma route en sortant de l'Égypte est le Dagon des Philistins de la ville d'Azoth. L'Écriture sainte nous apprend que cette idole avoit une forme humaine, sans la caractériser par aucun attribut. Mais on a lieu de croire que Dagon portoit des marques relatives au labourage, puisque son nom signifie *le blé* (a). C'est le sens que Philon de Biblos (b) donne à ce mot, et il pouvoit mieux que personne en être instruit, étant né sur la côte voisine. Eusèbe, qui

(a) דגון *dagon*, *frumentum*.

(b) Δαγών ὁ ἐστὶ Σίτων.

le cite , étoit Evêque de Césarée dans le voisinage d'Azoth , et nous trouvons dans ce qu'il continue à rapporter de la Théologie Phénicienne , que Dagon passoit pour être le dieu du labourage (a). C'est sans aucune preuve solide qu'on confond ce dieu avec Atergatis.

XVII.

Minos.

Passons du continent dans une des plus belles îles de la Méditerranée , et l'une des premières qui se rencontrent au sortir de l'Égypte , je veux dire l'île de Crète. La bonté de ses productions , et l'étendue du terrain y attirèrent de bonne heure grand nombre d'habitans , qui étoient ou originaires d'Égypte , ou grands admirateurs de la religion Égyptienne , puisque nous retrouvons parmi eux tout le cérémonial et toute la police de l'Égypte.

Avant que de le prouver , rappelons-nous que c'étoit un usage universel dans la plus haute antiquité de célébrer des fêtes sur le tombeau des hommes chers à la patrie , et de renouveler leur anniversaire. Nous trouvons de fréquens exemples des céré-

(a) δαγών ὁπδειδὴ εὗρε σῖτον καὶ αργτρον ἐκλαση
ζεὺς ἀροτροῖς. Dagon pour avoir inventé l'usage
du blé et de la charrue fut appelé de ce nom ,
c'est-à-dire , le dieu du labourage. Præpar.
Evang.

LE CIEL
POETIQUE.

monies funébres dans l'histoire des Patriarches, et dans les auteurs profanes. La pratique s'en est perpétuée d'âge en âge. Les premiers Chrétiens si attentifs à éviter toute superstition, s'assembloient tous les ans pour prier et pour célébrer le saint sacrifice sur le tombeau des Martyrs. Cet usage fondé sur la foi des anciens Patriarches, et plus digne des respects que des plaintes de nos frères séparés, est encore en honneur parmi nous.

Depuis que l'Égypte se fut prévenue de cette idée ridicule que les statues d'Osiris, d'Isis et d'Horus, qui servoient à régler la société par leurs significations respectives, étoient des monumens de leurs fondateurs; qu'Osiris avoit vécu en Égypte, et qu'il y avoit été enterré; on fabriqua des histoires conformes à cette créance. Au défaut d'un tombeau qui contient réellement le corps d'Ammon ou d'Osiris, on se contenta d'un Cénotaphe (a). Le concours devint grand à ces cercueils simulés, et l'on y célébra avec pompe une fête annuelle. Plutarque nous parle souvent des fêtes du tombeau d'Osiris, et nous apprend que quand on reprochoit aux Égyptiens de placer dans le ciel des dieux dont ils montroient le tombeau, leur dénouement étoit que les corps de ces dieux avoient été embaumés et enterrés dans l'Égypte; mais

(a) Cercueil vuide, et de pure représentation.

que leurs ames résidoient dans les astres *. Le grand anniversaire d'Osiris se célébroit au tombeau de Jupiter-Ammon à Thèbes ou Diospolis la grande. On avoit aussi un tombeau de Jupiter ou d'Osiris à Diospolis la petite. La ville de Busiris paroît avoir pris son nom particulièrement du tombeau d'Osiris où l'on immoloit quelquefois des victimes humaines. Strabon raconte fort sérieusement que l'intention d'Isis, en multipliant les tombeaux de son mari, qui ne pouvoit être déposé que dans un seul, avoit été d'empêcher qu'on ne le pût dérober. C'étoit, comme faisoient les Egyptiens en toute rencontre, expliquer par une fable des cérémonies dont on ignoroit l'origine et l'intention. Ces tombeaux, quoique purement représentatifs, étoient devenus une partie nécessaire du cérémonial. Les Crétois étant originaires d'Egypte eurent leur fête d'Osiris ou de Jéhov, la fête de leur dieu : ils eurent par conséquent le cercueil vuide qui étoit inséparable de cette fête. Peut-être prirent-ils le coffre du cérémonial pour un cercueil. Ils crurent par la suite que Jéhov, dont ils célébroient la fête, avoit vécu en Crète. Son tombeau qu'ils montroient avec complaisance en étoit la preuve sensible : et ils étoient flattés que le maître du ciel eût été leur compatriote. Il est vrai qu'on leur reproche quelquefois (a) d'être des menteurs

(a) Voyez le mot de Callimaque qui traite à

LE CIEL
POÉTIQUE.

à leur ordinaire , en montrant le tombeau d'un dieu qui n'avoit pu mourir. Mais les Crétois n'étoient pas plus embarrassés que les Egyptiens pour la réponse : et la vûe d'un tombeau vuide n'étoit rien moins qu'incompatible avec l'histoire d'un dieu , qui après avoir d'abord vécu sur la terre , avoit été transporté dans le soleil. Voilà donc deux *Jupiter* , l'un mort en Egypte , l'autre en Crète , avec le monument historique de la vérité de leur existence. Aussi se multiplièrent-ils bien ailleurs sans qu'il y ait un mot de vérité dans l'histoire d'aucun d'eux.

A côté de *Jéhov* ou de *Jupiter* Crétois , nous trouvons la mère *Idéenne* , la même qui étoit appelée *Cybéle* en Phrygie. *Virgile* , en nous apprenant que le culte et les fêtes de cette déesse des Phrygiens venoient de Crète * , nous apprend que l'*Isis* étoit honorée en Crète ; puisque *Cybéle* et *Isis* sont évidemment le même symbole différemment historié selon le génie des peuples.

Enfin le fils bien-aimé de *Jupiter* et d'*Isis* , l'*Horus* , ou le *Ménès* , à qui *Jupiter* fit part de sa confiance , et à qui il inspira de bonnes loix pour la félicité des peuples , ne fut pas oublié dans le cérémonial Crétois. Qui ne voit du premier aspect que le *Ménès* Egyptien avec ses

* *Aeneid.* 3.

ce sujet les Crétois de menteurs. Κρητες αὐτὸς
ψεύσαι. *Hymn. in Jov.* v. 8.

révélations, ses loix et sa police, est le moule où a été jettée la fable de Minos et des loix qu'il donna aux habitans de Crète? *Jovis arcanis Minos admissus* *. Toutes les pièces de l'histoire Egyptienne et de l'histoire Crétoise sont évidemment les mêmes, et le nom de Minos ne diffère de l'autre que par le son des voyelles qui varient aisément, et sont assez sans conséquence dans les langues orientales.

Les savans parlent quelquefois de Minos et de ses loix, comme si le code en avoit été conservé dans des archives publiques, et comme s'ils savoient exactement la généalogie et la vie du législateur. Mais qu'en faut-il penser à la vûe des circonstances qui se présentent ici d'elles-mêmes? Un roi adoré après sa mort, un tombeau vuide auprès duquel on s'assemble pour chanter ses louanges, une femme honorée comme la mère de la fécondité, un fils bien-aimé qui devient le législateur des habitans: joignons à cela l'exacte conformité des noms de Ménès et de Minos sans oublier le labyrinthe d'Egypte et de Crète: une telle ressemblance à tous égards entre les fêtes Crétoises et les fêtes Egyptiennes, nous fait assez voir que les premières sont une copie des autres; et que tous ces personnages, dont on y racontoit fort sérieusement l'histoire, n'ont jamais existé, mais ne sont que les anciens symboles personifiés. La seule vérité qui se soit

LA THÉO-
GONIE.

* *Horat.*
Carm. l. 1.
ode. Te maris
et terræ.

LE CIEL
POÉTIQUE.

conservée dans cet obscurcissement du sens des fêtes d'Horus ou Ménès, c'est qu'elles avoient pour but la législation ou les réglemens publics de la société.

En ôtant à Minos le rang qu'il occupoit dans l'histoire ; et le réduisant , comme tout le ciel poétique , à une figure prise à contre-sens , je ne prétens faire aucun tort , ni porter aucune atteinte à la réalité de Minos second , de qui , dit-on , descendoit Idoménée qui régnoit en Crète dans les environs du mont Ida vers le tems de la guerre de Troye. Ces princes ont pû se faire honneur du nom de celui qu'ils croyoient fils de Jupiter, et l'auteur de leur race. Il n'est pas inutile d'observer dans le nom d'Idoménée les restes sensibles du nom de Ménès , qu'on voit par-là être la même chose que celui de Minos.

Si tous nos simulacres Egyptiens portés en Crète y ont pris un tour historique , on voit assez que c'est parce qu'ils étoient de nature à paroître autant de monumens de choses passées , étant pris à la lettre , et qu'ils n'ont pas en Egypte plus de réalité qu'ailleurs. Ce point de critique répandant un nouveau jour sur tout ce qui a précédé , il est bon de l'éclaircir de plus en plus , et de le fortifier par d'autres circonstances qui achèvent d'en démontrer la certitude.

C'est parce que les Crétois tiroient leur origine et leurs usages religieux de l'Egypte , qu'ils eurent d'abord un labyrinthe ou

un palais distribué en autant d'appartemens qu'il y avoit de mois à l'année, et où l'on plaçoit les figures significatives qui avoient rapport à chacun de ces mois, pour apprendre aux jeunes prêtres qu'on y élevoit, l'ordre du ciel et la police Egyptienne. Cette demeure des prêtres et des figures ne devinrent des mystères qu'avec le tems, et par l'ignorance de leur premier sens. Ce qui est si vrai, qu'anciennement ces figures et les cérémonies des initiations ou des instructions se monroient à découvert à tout le monde (a). C'est Diodore de Sicile qui nous l'apprend, et tout ce que nous avons établi jusqu'ici, le suppose.

C'est encore parce que les Crétois tiroient leur origine et leur police de l'Egypte, qu'ils étoient partagés en trois classes : 1^o. les prêtres ; 2^o. les laboureurs ou habitans des bourgs ; 3^o. les forgerons ou les ouvriers. Ces ouvriers étoient le moindre nombre, et *les plus pauvres de la colonie*. Ils s'appliquoient à la recherche des mines, et à la fonte des métaux. Ils demeuroient dans les bois, et sur-tout dans les valées du mont Ida, où ils trouvoient un minerais abondant, et tout le bois nécessaire tant pour purifier le cuivre et le fer, que pour

(a) Εν κνοσα νομιμον εἰ ἀρβάνων ἢ φανερώς τὰς τελετὰς ταύτας πᾶσι παραδίδοσται. Il étoit anciennement d'usage dans la ville de Gnosus (en Crète) de pratiquer ces cérémonies à découvert, et d'y admettre tout le monde. *Diod. l. 5.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

* *Biblioth.*
l. 5.
Voy. aussi
Mamor. O-
xon.

en forger les outils nécessaires aux habitans. On donnoit à ces ouvriers le nom de Dactyles (a), c'est-à-dire, *les pauvres de la colonie*. Ce que Diodore de Sicile * et les Marbrés d'Arondel racontent de ces Dactyles, qu'ils inventèrent l'usage du fer, du feu, et de la forge, est uniquement fondé sur le rang qu'ils tenoient dans la colonie. Ils en étoient les forgerons.

Le gros de la colonie étoient les Curètes (b), c'est-à-dire, *les habitans des villes*, occupés à cultiver un excellent païs, et qui par cette raison donnèrent le nom à l'île entière. Ce qui la caractérisoit dans l'antiquité, c'étoit le grand nombre de ses villes.

Æneid. l. 3. Centum urbes habitant magnas uberrima regna.

Le corps ou la classe la plus distinguée étoit enfin celle des prêtres qui étoient spécialement occupés des sacrifices, de la pompe des fêtes, du chant, et des danses sacrées qui se faisoient au son de leurs tambours. On les appelloit Coribantes (c), c'est-à-dire, *les sacrificateurs*. Mais il

(a) De דַּד *dac*, *pauper*; et de חַמְטוּל *tul*, ou *tyl*, *migratio*, *Ultima tulé*, *ultima migratio*. דַּדְחַמְטוּל *dactylim*, *pauperes migrationis*. Les Grecs ont donné le nom de δάκτυλος, *Dactyloe*, aux doigts de la main, parce que les doigts sont nos ouvriers.

(b) De קֶרֶת *keret*, *civitas*, *oppidum* קֶרֶתִים *curetim*, *les habitans des bourgs*.

(c) Du mot קֶרְבָּן *corban*, *oblatio*, *donum*, *sacrificium*. *Levit. 6: 20. et Marc. 7: 11.*

paroit que ces deux prêtres, qui étoient chargés de l'administration des choses sacrées parmi les forgerons du mont Ida, ou dans d'autres corps d'artisans, prirent le nom de Dactyles; et que ceux qui étoient dispersés dans les villes se nommoient Curètes; car ces anciens noms de Curètes, de Dactyles, et de Coribantes, se donnent assez indistinctement aux prêtres de Crète, de Phrygie, de Lemnos, et de Samothrace. Cette confusion est peu surprenante dans des tems postérieurs où tous ces noms étoient conservés et révéérés, quoiqu'on eût perdu de vûe le fondement de ces distinctions (a).

(a) On peut encore remarquer ici que le Minos Crétois n'est pas un homme qui ait existé, puisque ses collègues Radamante et Æaque ne sont que deux mots, qui signifioient toute autre chose que des hommes, mais dont on ne savoit plus le sens. Depuis que le nom de Ménès ou de Minos eût été communément employé pour signifier l'assemblée mortuaire; en parlant du jugement qui en Crète, comme en Egypte, devoit précéder l'enterrement, on l'appelloit le jugement *de mort*, le jugement *de douleur*, ou le jugement *de ceux qui dorment*, ou le jugement *du long sommeil*. Or tout cela s'exprimoit par les trois mots de *Minos*, *Æaque*, et *Radamante*. Minos et les *manes*, se prenoient dans le même sens pour l'assemblée funébre, et pour la figure représentative de la personne morte; parce que toutes les figures symboliques portoient anciennement le nom de *manes*. עקה *æaca*, signifie la douleur la plus amère; רדמים *redamim*, signifie ceux qui dorment profondément; רדמת *redamet*, signifie le grand sommeil.

Dyonisus, Bacchus.

Dans le tems où l'on s'exprimoit par des symboles , et qu'on en varioit les pièces pour se faire entendre , bien loin d'y vouloir cacher aucun mystère ; la figure d'Horus changeoit de nom et d'attributs , selon l'exigence des circonstances où elle étoit mise en œuvre. Le premier usage qu'on en faisoit dans certaines fêtes étoit *la représentation du passé*. Le second étoit l'instruction et *les réglemens* convenables aux peuples.

10. Quand on montrait au peuple les signes commémoratifs de l'ancien état des hommes , *l'enfant* symbolique qu'on y mettoit avec un serpent se nommoit *l'enfant de la représentation* (a) (*ben sémélé*). Cette imitation de l'enfance , ou de la foiblesse du labourage , passa avec les mêmes fêtes et les mêmes noms chez les Grecs. Ceux-ci n'entendoient point ce terme *sémélé* ; et prenant cet enfant symbolique pour un enfant réel , ils traduisirent *ben sémélé* par l'enfant de Sémélé , le fils de Sémélé. Ainsi celui qui étoit déjà devenu par la stupidité des Egyptiens , le fils d'Osiris et d'Isis , quoique ses prétendus

(a) בן בן *ben*, *filjus*, שִׁמְלֵה *simeleh*, imitation; d'où viennent *similis* et *simulacrum*.

père et mère ne fussent que deux lettres , devint encore par la méprise des Grecs le fils de Sémélé , dont on racontoit très-sérieusement toute la parenté. On ne manquoit pas , dans les hymnes qu'on chantoit en l'honneur de l'illustre enfant , de dire qu'il étoit le fils de Jéhov ou Jupiter , et de le dire en langage Oriental (a). Les Grecs prirent encore cette façon de parler au pié de la lettre , et imaginèrent que Sémélé , grosse de cet enfant , avoit souhaité de voir Jupiter dans toute sa gloire ; mais qu'elle avoit été consumée par les éclairs , et par les flammes qui accompagnoient Jupiter dans son équipage céleste ; que par un mouvement de compassion Jupiter avoit sauvé l'enfant encore à tems ; l'avoit cousu dans sa cuisse ; et qu'enfin après le tems d'une grossesse régulière , l'enfant étoit sorti de la cuisse de Jupiter.

J'épargnerois ces fades plaisanteries au lecteur judicieux , si elles n'étoient rachetées par une preuve nouvelle de ce que nous avons déjà observé , qu'une infinité de fables n'ont point d'autre origine que l'ignorance où étoient les Grecs du vrai sens des mots Phéniciens , ou le plaisir que les Phéniciens prenoient à équivoquer sur

(a) *Egressus à Jovis femore*, comme il est dit des enfans de Jacob ; יצאו מן חיק יעקב qui *egressi sunt ex femore Jacobi*. Genes. 46 : 26.

LE CIEL
POÉTIQUE.

les termes qui pouvoient avoir un double sens , en choisissant toujours celui des deux sens qui avoit un air merveilleux ou ridicule.

La représentation de l'ancien état ne consistoit pas seulement en ces signes commémoratifs qu'on portoit ou sur un van , ou dans le coffret dont nous avons parlé. On y joignoit des cérémonies ou des formules de prières qui avoient rapport à la même intention. On y invoquoit le nom de Dieu avec de grandes lamentations. On l'appelloit le fort , la vie , le père de la vie. On imploroit son secours contre les bêtes , et on feignoit de leur donner la chasse en courant çà et là , comme pour les aller attaquer : ou même on y alloit de bonne guerre et les armes à la main.

Ces cérémonies et les formules d'invocation étoient simples. La piété les avoit fait naître. Mais depuis que l'enfant représentatif fut devenu un dieu dans l'esprit des peuples , ou lui fit l'application de tout ce qu'on faisoit et disoit à l'honneur de l'Être suprême. C'étoit la coutume de dire en soupirant : *crions au Seigneur , io terombé , ou disterombé. Pleurons devant le Seigneur , ou Dieu , voyez nos pleurs , io Bacché , io Bacchoth. Vous êtes la vie , l'auteur de l'être. Vous êtes Dieu et le fort , Jehova , hevan , hevoé , et eloah.* On disoit sur-tout en Orient , *Dieu est le feu , et le principe de la vie. Vous êtes le feu ; la vie*

vient de vous : hu esh : atta esh : (a). Tous ces mots et bien d'autres qui étoient les expressions de la douleur et de l'adoration, se tournèrent en autant de titres qu'on donnoit sans les entendre à cet enfant, à ce dieu imaginaire. Il fut donc appelé Bacchos, Hevan, Evoé, Dithyrambe, Jao, Eleleus, Uès, Attès. On ne savoit ce que tout cela vouloit dire : mais on étoit sûr que le Dieu de la fête aimoit tous ces titres. On ne manquoit pas de les lui livrer, et ces expressions de douleur devinrent ainsi des cris de joie, ou des hurlemens insensés.

LA THÉO-
GONIE.

En allant en course contre les bêtes qui traversoient les efforts des laboureurs, on s'écrioit : *Seigneur, vous êtes pour moi une armée*, io Saboi, *Seigneur, soyez mon guide*, io Nissi, ou avec un accent différent, Dionissi. De ces cris de guerre qui se répétoient sans être entendus, on en fit les noms de Sabasius et Dionysus.

Celui de tous qui fut le plus en usage en Italie fut Bacchot. L'oreille délicate des Grecs, ennemis des sons durs, s'accommoda mieux du nom de Dionysus. Ces différens titres, et la kyrielle en étoit longue, produisirent autant d'histoires. Ainsi l'on donnoit à ce dieu le nom de

(a) *Hu esh* אש הוא *ipse est ignis*. Deuter. 4: 24. *Atta esh* אש אתה *tu vita es*. Voyez Strabon liv. 10. Suidas sur ces mots ἀττης ou αττης, et; ὄης Bochart, *Chanaan*. l. 1. c. 17.

LE CIEL
POETIQUE.

Dionysus , parce qu'il étoit fils de Jov ou Jupiter , et qu'il avoit pris naissance à Nysa , ville d'Arabie. On le nommoit Evius , parce qu'étant aux prises avec un des géants , Jupiter l'encourageoit en langue Greque , et lui. . . . Mais si nous tenons la vérité nous pouvons négliger le détail de ces contes. Peu nous importe de savoir ce qu'on a imaginé sur chacun de ces noms (a) faute de les entendre.

On pourroit m'arrêter et m'objecter ici que Bacchus n'étoit pas un nom en l'air , comme je le pense , et qu'il exprimoit au moins un homme célèbre qui avoit réellement vécu ; puisque les Orientaux et les Occidentaux conviennent tous du voyage de Dionysus aux Indes , et que la durée de son expédition étoit attestée par l'établissement d'une fête qui revenoit de trois ans en trois ans *.

* *Trieterica
Orgia.*

Ceci ne détruit rien de ce que j'ai avancé , mais seulement me donne lieu de chercher dans l'histoire qui est cet homme célèbre dont on s'est figuré peu-à-peu que les Bacchanales étoient le mémorial. Plusieurs nations ayant cru trouver Cham et son épouse dans l'homme et la femme symboliques , qui servoient à annoncer

(a) On peut voir ces fables dans les hymnes attribuées à Orphée , et à Homère ; dans les poèmes d'Hésiode et d'Ovide ; dans les hymnes de Callimaque ; dans les mythologies de Noël le Comte , ou autres.

l'année solaire et l'ordre des fêtes annuelles, ont cru appercevoir dans le *liber(a)*, dans le *filz bien-aimé* déifié à son tour, quelqu'un des fils de Cham. Les Egyptiens le prirent pour celui des enfans de Cham qui avoit le premier gouverné et policé l'Egypte. Quelquefois ils le nomment Mènes, qui est le nom d'un symbole, et non d'un homme : quelquefois ils le nomment Mésori : ce qui revient à celui de Mesraim, que l'Écriture donne à ce chef des colonies Egyptiennes. Les Orientaux paroissent avoir fait l'application de cet enfant bien-faisant, et de ce législateur aimable, à Nembrod qui s'étoit rendu célèbre du côté de l'Euphrate. Il étoit fils de Chus, et par conséquent issu de Cham, père de celui-ci. Il étoit sorti du Chusistan, province de delà le Golphe Persique, qui conserve encore, comme on le voit, le nom du père de Nembrod. On prit de-là occasion de confondre Nembrod avec Bacchus, et d'attribuer à celui-ci une chasse, et des victoires célèbres au-delà du Tigre, et jusqu'aux Indes. Le rapport de ressemblance entre Bacchus et Nembrod, est fondé sur ce que les fêtes qui portent le nom de Bacchus sont des représentations des anciennes chasses, et que Nembrod avoit été un puissant chasseur, qui avoit

(a) C'est la traduction בן de *ben*, l'enfant, le fils.



LE CIEL
POÉTIQUE.

souvent mené la jeunesse en course contre les bêtes dangereuses , et avoit délivré le pais en renouvelant ces classes de trois ans en trois ans. L'idée que l'Écriture sainte nous donne de Nembrod favorise cette application. Il étoit , dit-elle , appelé par excellence , *le puissant chasseur devant le Seigneur* , ou le chasseur dont Dieu bénit les entreprises. Je ne sai sur quoi est fondé le déchainement des interprètes contre Nembrod. L'Écriture n'en parle point d'une manière désavantageuse. Les succès de ses chasses , utiles à toute la contrée , lui attirèrent la confiance des habitans du voisinage de Babel : et étant souvent à leur tête , il commença à former un petit royaume , qu'on a confondu sans raison avec les commencemens de la puissance Assyrienne.

Quoique l'application de quelques traits de Nembrod à Horus ne fût pas destituée de vrai-semblance , on sent combien elle est fausse. Horus , ou Osiris le jeune , ou Ménès , ou Bacchus de quelque façon qu'on le nomme , tient mal son rang dans l'histoire. Comme fils d'Isis il est né en Egypte. Ensuite il vient au monde à Nysa en Arabie. Une troisième légende le fait naître auprès de l'Euphrate. D'un autre côté il est indubitable que Sémélé , femme bien connue en Béotie , lui a donné le jour. Enfin il vient au monde en tant de lieux , qu'on voit sans peine que ses généalogistes

et ses historiens ne savent ce qu'ils disent.

Passons au cortège de Bacchus , nous y trouverons la preuve que Bacchus n'est qu'un masque ou une figure , et non un homme qui ait jamais été.

Pour rendre la représentation des anciennes chasses et du premier état des hommes plus ressemblante , on y paroisoit avec les habits que les hommes portoient vers le tems de la dispersion , ou un peu auparavant , lorsque tout manquoit , et que l'alternative des saisons jointe au bouleversement universel , arrivé au déluge dans les dehors de la terre (a) , forçoit les hommes par de nouveaux besoins à chercher des fourures , à construire des abris , et à inventer de nouveaux arts.

. *Curis acuens mortalia corda
Ut varias usus meditando extunderet artes.*

On avoit retenu de l'ancien monde l'usage de se couvrir légèrement d'une simple peau de bête , et de se garantir des ardeurs du soleil sous des tentes faites avec des peaux cousues , inventions d'un des enfans de Lamech *. Ces secours depuis le déluge se trouvèrent trop foibles contre la pluie pénétrante , et contre la rigueur du froid

LA THÉO-
GONIE.

Le cortège
de Bacchus.

* *Jabel. Ge-
nes. 4: 20.*

(a) Il est attesté par des preuves de fait d'un bout du monde à l'autre. Voyez la lettre qui finit le troisième tome du Spectacle de la nature , et ce que nous en avons dit ci-dessus dans l'histoire de l'écriture symbolique.

LE CIEL
POÉTIQUE.

ou des grands vents. On se couvrit en entier de la peau des animaux dont on se nourrissoit ordinairement, sur-tout de celle des boucs et des chèvres qui est plus souple que toute autre. La chasse fournissoit quelquefois des habits moins communs, et même des parures honorables. Celui qui paroissoit sous la peau d'un lion ou d'un tigre attiroit tous les yeux, et annonçoit une victoire utile. Le tems et l'expérience apprirent aux hommes à filer la laine des brébis et le poil des chèvres, à se donner des habits plus doux et plus faciles à laver.

Lorsque les arts furent inventés et perfectionnés par de nouveaux essais, le souvenir de la grossièreté des premiers tems, et la comparaison des peines que le genre humain avoit d'abord éprouvées avec les commodités et les inventions des tems postérieurs, rendirent les fêtes rurales, ou les fêtes de la représentation de l'ancien état, plus animées que toutes les autres.

Un des points les plus essentiels à cette fête, étoit donc d'y paroître couverts de peaux de boucs (a), de daims, de tigres ou autres animaux, soit domestiques, soit sauvages. On s'y barbouilloit le visage de sang pour porter les marques du danger que

(a) C'est ce que les Latins exprimoient par *Thyasa inducere*: former des chœurs de gens habillés en boucs et en béliers. תישׁים *thiasim hirci et arietes*. Genes. 30: 35.

l'on avoit couru , et de la victoire qu'on avoit remportée.

LA THÉO-
GONIE.

Au lieu de sang , on avoit souvent recours à une légère couche de lie , ou au jus de mûres , qui étendu sur un visage , dégoutoit un peu moins l'acteur que n'auroit fait le sang des bêtes , et embellissoit tout autant.

Sanguineis frontem moris et tempora pingit *.

* Virgil.
Eclog. 6.

Tel est le fard d'un des principaux acteurs des Bacchanales , lorsque Virgile le fait paroître sur la scène. La lie plus facile à trouver à l'entrée de l'hyver où ces fêtes se célébroient , étoit mise en œuvre par les personnes qui formoient le cortège ou la pompe de Bacchus ; et par les acteurs (a) des représentations dramatiques qui n'étoient qu'une suite ou une extension de Bacchanales , fêtes dont la nature et l'institution étoient de *représenter le passé*.

Tout y dégénéra de la sorte en mascarades , en courses insensées , en hurlemens , et en fureur : c'étoit à qui seroit le plus de folies. Au lieu de porter une peau de bouc ou de chèvre , on crut beaucoup mieux faire de s'habiller en chèvre , ou en tigre ; de s'affubler la tête des cornes d'un chevreuil , ou d'un jeune cerf ; de se couvrir le visage d'écorce d'arbre de façon à imiter le né camard et les oreilles

(a) *Peruncti fœcibus ora.* Horat. de Art. Poëtic.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Origine des
satyres, des
faunes et de
Pan.

pointues du chévreau et du bouc, sans négliger les autres ornemens de la figure (a). Peu-à-peu au lieu d'un enfant de métal porté mystérieusement dans un coffre, on prit la coutume de choisir un gros garçon bien nourri, pour faire le personnage du dieu imaginaire. Avec le tems on lui donna un char: et pour rendre le tout plus merveilleux, les prétendus tigres s'offrirent à le traîner, tandis que les boucs et les chèvres gambadoient à l'entour. Les assistans *déguisés* et *masqués* de la sorte, portoient des noms conformes à l'action qu'ils faisoient. On les nommoit satyres, mot qui signifie des hommes *déguisés* (b),

(a) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.*
Georgic. 2.

(b) מַתּוּר *satur*, caché, déguisé, פָּנִים *panim*, ou *phanim*, *facies προσώπα*, *personæ*, *oscilla*, des masques. Ces *panim* ou ces masques hideux ne pouvoient manquer d'épouvanter les enfans. C'est pour cela que les frayeurs occasionnées par des apparences de mal, sans réalité, ont été appelées *terreurs paniques*. Telle est l'origine fort simple du nom qu'on donna au Dieu de Mendès, c'est-à-dire, du nom de Pan, dans les cornes et les poils duquel les philosophes ont cru trouver une très-belle emblème de la nature universelle. Ceux qui sont curieux de ces merveilleuses conceptions, peuvent les aller chercher dans les explications allégoriques de Plutarque, de Jamblique, de Psellus, de l'empereur Julien, et de Platon. Nos déistes qui ont quitté la révélation pour faire leurs délices de ces lectures, se sont donné pour maîtres les interprètes d'une ridicule mascarade.

ou faunes, c'est-à-dire des *masques*. Ces étymologies fort simples et étroitement liées avec ce qui précède, se trouvent confirmées par l'usage où étoient les assistans des fêtes rurales, de consacrer à Bacchus, et de suspendre à l'arbre sous lequel se faisoit la dernière station, le masque d'écorce ou autre dont ils s'étoient couverts pour prendre part à la cérémonie (a). Les fêtes de Bacchus ont été abolies par la prédication de l'Évangile : mais on voit ce qu'il en reste encore parmi nous dans les réjouissances de l'hyver. C'est la même saison, le même intérêt, et à peu de chose près, la même idolâtrie.

On donnoit à ceux qui suivoient ou accompagnoient le char de Bacchus, les noms de Bacchans ou de Bacchantes, c'est-à-dire, de pleureurs et de pleureuses, parce que la fête commençoit par des regrets, par des lamentations, et par des invocations fréquentes du secours de Dieu.

Les femmes qui portoient le coffret ou les corbeilles sacrées, ou du moins un tyrse, c'est-à-dire, tantôt une pique, en mémoire des premières chasses; tantôt une torche de bois résineux, en mémoire de la nouveauté de l'hyver; se nommoient

Les Ménades.

(a) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis
Et te, Bacche, vocant per carmina læta,
tibi que*

Oscilla ex altâ suspendunt mollia piqua.

Virgil. Georg. 2.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Les Thyades.

Les Bassarides.

Ménades, Tyades, et Bassarides. On les appelloit Ménades, c'est-à-dire, *celles qui portent les affiches*, parce que les fêtes ou les réglemens, et toutes les figures sacrées qui en étoient inséparables, se nommoient *Manes* en ancien langage, c'est-à-dire, réglemens : ce que les Grecs ont rendu par *Thesmoe*. Les attitudes égarées de ces femmes qui enchérissoient à l'envi sur les lamentations, et sur les gestes représentatifs autorisés par l'usage, en prirent le nom de *Manie*. Ces femmes se nommoient Thyades (a), c'est-à-dire, *vagabondes*, quand elles se dispersoient sur les montagnes comme autant de chasseuses. On les nommoit Bassarides ou vendangeuses (b), parce que ces fêtes se célébroient après les vendanges, et quand on commençoit à pouvoir faire usage du vin nouveau.

Après les courses et tout le train, paroissoit en dernier lieu un vieillard monté sur un âne (c), et qui s'avançoit d'un air tranquille en offrant du vin à la jeunesse fatiguée, et invitoit chacun à prendre quelque repos. Peut-on savoir ce que c'est que cette figure qui fait la clôture de la

(a) De הוּאָה *houah*, *vagari*; de-là vient *Sileu* sacrifier, et notre mot *tuer*, parce que ces courses ne tendoient qu'au massacre des bêtes.

(b) De בַּצָּר *batsar*, *vindemiare*.

(c) *Ibat pando Silenus asello*.

fête? En jugeant du personnage par sa paisible monture, par la coupe ou la tasse qui pend à son côté (a), par l'exhortation obligeante qu'il fait aux chasseurs, et par son nom de *Silen* ou *Sylvan*, qui signifie *salut, repos*, ou *leçon de repos*, on devine sans peine que la part qu'il prend à la représentation, est de peindre l'état des vieillards que leur âge dispensoit de cette course, et la sécurité qui devenoit la récompense des soins du labourage, et de la chasse donnée à propos aux bêtes de la contrée. Ainsi toutes les parties du tableau avoient une exacte correspondance, et rien n'étoit oublié dans la représentation. Mais ce personnage devint historique, ainsi que tout le reste: et comme il invitoit tout le monde à la jubilation, l'on fit de ce docteur commode le précepteur de Bacchus: tel disciple, tel maître. On peut voir dans la sixième Eglogue de Virgile quelques traits de la morale de Silène: ils sont parfaitement d'accord avec la matérielle physique qu'on lui prête.

LA THÉO-
GONIE.*Silène.*

Quelquefois ce vieillard est appelé *Sylvain*, ce qui est toujours le même nom, et le même sens. Il tient dans ses mains un jeune arbre avec ses racines (b). Ce nouvel acteur exprimoit très-bien par

*Sylvain de
Selav salut.*(a) *Gravis attritâ pendebat cantarus ansâ.*

Virgil. Eclog. 6.

(b) *Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

Les ins-
tructions de
Bacchus.

cet attribut les transplantations, les progrès du jardinage et de l'agriculture, dont la liberté et les succès étoient dûs aux soins que la jeunesse avoit pris de s'attrouper pour courir sus aux animaux malfaisans.

2.° Après la représentation de l'ancien état du genre humain, dont le sens fut entièrement perverti par la métamorphose qu'on fit de ces personnages symboliques en autant de dieux, les fêtes d'Horus ou du labourage contenoient encore les diverses leçons ou les réglemens des travaux annuels, dont il étoit important que le peuple scût les commencemens et la durée. C'est ce qu'on lui annonçoit dans cette fête et dans d'autres par les divers habillemens ou attributs qu'on donnoit à Horus, chaque vent, chaque opération, chaque précaution d'expérience avoit sa marque et son affiche propre. Nous ne répéterons point ce que nous en avons dit: mais ce qu'il est nécessaire de remarquer ici, c'est que le Ménès, ou le symbole des réglemens de la société, est devenu le docteur du genre humain, le législateur Bacchus (a). Horace, qui se plaisoit à ses leçons (b), n'en parle qu'avec enthousiasme, et comme du plus parfait de tous les maîtres. Mais parlons sérieusement: on trouve encore tous les

(a) Νομοδότης, νόμους, legislator.

(b) Vidi docentem. Credite posteri.

éloges du labourage dans les miracles ridicules que les poètes attribuent à Bacchus; et ceci nous fournit une nouvelle preuve de la conversion des symboles en autant d'objets réalisés et traités historiquement.

C'est en effet le labourage et non Bacchus, puisque celui-ci n'est qu'un mot, ou une idée; c'est le labourage qui fait se précautionner contre les débordemens des rivières, et contre les marées violentes. C'est le labourage qui a donné un frein ou des digues aux torrens, et qui a étudié la hauteur des grandes crûes pour garantir les habitans par des terrasses suffisamment relevées.

Tu flectis amnes, tu mare barbarum.

C'est le labourage et non Bacchus qui enseigne aux hommes à faire couler des ruisseaux de vin, de miel et de lait, dans des pays déserts ou couverts de ronces, et où tout paroisoit condamné à une affreuse stérilité.

*Fas pervicaces est mihi Thyadas
Vinique fontem, lactis et uberis
Cantare rivos, atque truncis
Lapsa cavis iterare mella.*

C'est le labourage et non Bacchus qui a vaincu le géant Rœchus, c'est-à-dire, le vent (a) et l'inondation qui en étoit la

(a) רוּחַ *ruach.*

LE CIEL suite, en observant l'entrée du soleil dans
 FOETIQUE. le lion, et en réglant les opérations champêtres par des expériences certaines.

Ræchum retorsisti leonis

Unguibus horribilique malâ.

C'est le symbole du labourage, et non un homme divinisé après sa mort, qui a long-tems annoncé dans les fêtes les différens travaux, qui devoient être les soutiens de la vie, et les moyens propres à faire subsister toutes les familles. On ne vouloit dire autre chose en portant un serpent d'or dans les Bacchanales, et en le jettant tour à tour dans le sein de tous les assistans *. On leur faisoit entendre qu'il n'y avoit point de subsistance, ou de récolte à espérer pour eux, s'ils ne pratiquoient exactement ce qu'on leur marquoit d'une saison à l'autre. Mais ce serpent, symbole de la vie, prit un air merveilleux chez les poètes toujours imaginatifs. Il devint la marque du pouvoir admirable de Bacchus. Tous ceux qui assistoient à la fête pouvoient le manier sans risque. Les Bacchantes s'en servoient comme d'un ruban pour nouer leurs cheveux. Une telle sécurité annonçoit sans doute que rien ne pouvoit nuire à qui conque honoroit le dieu du vin.

* *Potter's, Antiquity. supr. et S. Clem. Cohort. ad Gen.*

Tu separatis uvidus in jugis

Nodo coerces viperino,

Bistonidum (a) sine fraude crines.

..... *Dulce periculum est*

*O Lenæe sequi deum **

Cingentem viridi tempora pampino.

LA THÉO-
GONIE.

* *Carm. 3.*
od. 13.

C'est le symbole du labourage, et non un homme mort, ou son idole, qui portoit dans les assemblées publiques la corne d'or, soit simple, soit double, *aureo cornu decorum*, pour annoncer aux laboureurs la fin de leurs travaux, l'abondance, le repos, et les jours de fête que l'entrée du soleil au capricorne leur ramenoit. Ce symbole embelli de toutes les marques des différentes récoltes, n'apportoit que la joie.

Lætitiae dator.

Virgil.
Æneid. 1.

C'est la diversité des circonstances par lesquelles passe le labourage, et non aucune aventure tirée de la vie d'un homme, qui faisoit peindre Horus, tantôt sous la forme d'un homme armé contre les ennemis de ses travaux, tantôt sous la forme d'un homme jouissant de l'abondance, et invitant tout le monde à la joie.

Quamquam choreis aptior et jocis

Ludoque dictus, non sat idoneus

Pugnæ ferebaris: sed idem

Pacis eras mædiusque belli.

(a) Les Bistones étoient les plus grands buveurs de Thrace, et leurs femmes les plus dévotes aux fêtes de Bacchus.

LE CIEL
POÉTIQUE.

C'est enfin le symbole du labourage, et non d'aucun homme qui eût jamais vécu, qui donnoit des leçons à toutes les familles; et en se mettant le bout du doigt sur la bouche, faisoit la plus salutaire de toutes les prédications à qui vouloit l'entendre. Ce symbole étoit donc très-judicieusement appelé Harpocrate, puisqu'en recommandant la modération et la paix, il étoit vraiment le docteur, le curateur, et le médecin de la société.

Si quelqu'un se plaignoit de ce que cette explication de l'origine des Bacchanales ne mêt pas un rapport assez sensible entre le vin et les fêtes de Bacchus, que toute l'antiquité a regardé comme l'inventeur et le propagateur de la vigne, au lieu que nous le réduisons à être l'annonce de quelques instructions nécessaires au peuple; à cela je répondrois que les fêtes de Bacchus et de Cérès sont nommées partout chez les Grecs et chez les Romains, les fêtes des réglemens; parce qu'on se souvenoit confusément, que l'intention des figures d'Isis et d'Horus, étoit de régler la conduite du peuple. Mais je prierois en même tems celui qui trouveroit nos fêtes un peu trop sages, d'envisager ce qu'Horus porte sur sa tête à la solennité des Phamyliés, ou à l'entrée de l'hiver. Entr'autres objets capables de plaire, paroissoient trois grandes cruches de vin*.

* Voy. Planche XIII.

C'étoit-là le plus beau du cérémonial: on

sentoit le cellier garni, et les fêtes où cette liqueur couloit en abondance, ne pouvoient manquer d'être les plus animées.

LA THÉO-
GONIE.

X I X.

Apollon, Bélénus, Latone.

On voit quelquefois les figures d'Anubis et d'Isis accompagnées d'une tortue, ou d'un canard, ou d'un lézard amphibie *. Le propre de ces animaux est de se mettre à portée de la terre et de l'eau qui leur sont également nécessaires, et de se loger sur un terrain plus élevé à mesure que l'eau monte. Un lézard de cette espèce placé dans la main d'Isis, ou une figure moitié femme et moitié lézard, avertissoit du tems où il falloit gagner les terrains élevés, et faire provision d'olives, de figues séches, de farine, de grain rôti, et d'autres nourritures de garde pour subsister pendant la longue durée du débordement. J'ai d'abord soupçonné que c'étoit là le symbole que portoit l'Isis Egyptienne aux approches de l'inondation, et qu'on lui donnoit alors le nom de *Léto* (a), ou *Latone* qui est le nom du lézard amphibie. Mon soupçon s'est changé en une espèce de certitude, lorsque j'ai trouvé dans les monumens de l'antiquité cette Isis ayant la

* Voyez les
Fig. 2. et 3.
Pl. XVIII.

(a) ΝΥΤΗ *leto*, λήτωι et ΓΙΝΥΤΗ *letoa*, lacerta. Levitic. II : 30.

LE CIEL
POÉTIQUE.

* *V. l'Antiq.*
expl. tom. 2.
Pl. CXXVII.
Fig. 5.

* *Voy. Fig. 3.*
Pl. XII.

tête et les épaules d'une femme, avec les pattes, le corps et la queue d'un léto, ou d'un lézard*.

Quand l'eau du Nil se retiroit assez tôt de dessus les plaines pour les laisser libres un mois avant l'entrée du soleil au sagittaire, le laboureur Egyptien étoit sûr de pouvoir à loisir reconnoître par l'arpentage les limites de ses champs, et de semer avant l'hyver sans avoir aucun sujet d'inquiétude jusqu'à la moisson. C'étoit maîtriser le Nil. C'étoit remporter une victoire complete sur l'ennemi*. On exprimoit cette particularité si flatteuse pour l'Egypte par un Horus armé de flèches, et remportant la victoire sur le monstre Python. Horus alors s'appelloit indifféremment Horus le laboureur, ou Horus le conquérant, le destructeur (a). Isis prenoit de son côté le nom de Deione ou Diane l'abondance, et l'on mettoit en sa main la figure d'une caille, dont le nom signifie aussi, salut, sécurité (b). On ne pouvoit peindre la sécurité: mais on monroit un objet dont le nom en réveilloit la pensée.

Ces figures portées par quelques voyageurs dans l'île de Délos, donnèrent ap-

(a) חרש *hores, disperdens, destructor. ἀπολλύων idem.*

(b) סלע *selav. Les mots latins, salus et salvus, en viennent. Il signifie aussi coturnix, une caille. Quelquefois on trouve deux cailles* aux pieds d'Isis, pour signifier une entière sécurité.*

* *Voy. Fig. 3.*
Pl. XXI.

paremment naissance à la fable de Latone. On imagina qu'un ennemi cruel la poursuivait, et l'environnoit des eaux de l'Océan; qu'heureusement elle avoit apperçu le terrain de la petite île de Délos plus élevé que l'eau; qu'elle s'y étoit sauvée, y avoit vécu d'olives, de dattes, et de quelques fruits qu'elle y avoit trouvés; qu'elle y avoit mis au monde Horus et Deio; qu'Horus s'étoit armé de flèches, et avoit tué Ob, ou Python (a); que pour cette raison il avoit été nommé *Apollon* (b), le conquérant; qu'enfin Latone avoit été changée en ortyx*, c'est-à-dire, en caille, et avoit donné le nom d'Ortygie à l'île qui lui avoit procuré une retraite. Mais ces figures et ces noms portés par des Phéniciens dans les Cyclades (c), n'étoient point tellement liés à l'île de Délos, qu'on ne trouvât la même chose ailleurs. Les Ephésiens avoient aussi chez eux l'olivier et le palmier mêmes qui avoient soulagé Latone dans ses peines. Ils avoient un lieu nommé Ortygie, et ils soutinrent le plus sérieusement du monde devant Tibère,

* ορτυξ.

(a) De peur qu'on ne doutât de la vérité de ces faits, on montroit à Délos l'olivier et le palmier qui avoient nourri Latone; et l'on donnoit au petit fleuve, qui arrose une partie de l'île, le nom d'Inop, ou de retraite du Dragon *Ἰνὸς ἰνὸν*, et *Ἰνὸς* ob, ou Python.

(b) *Disperdens*. C'est la même chose qu'*hores*.

(c) Isles du midi de l'Archipel.

LE CIEL qu'ils revendiquoient, titres en main, la naissance d'Apollon et de Diane que les habitans de Délos leur prétendoient enlever*.

* Tacit.
Annal. 3.

Nous avons déjà vu les idées, ou les figures des Egyptiens, prendre en Crète, en Béotie, en Afrique, en Phrygie, et ailleurs, des formes toutes nouvelles, et s'y convertir en autant d'histoires, particulières à chacun de ces lieux. Isis et Horus portés dans l'île de Délos, et en Ionie, donnèrent lieu à la naissance d'Apollon et de Diane dans cette île, et à Ephèse. La victoire d'Horus, ou du laboureur sur le monstre ennemi, par lequel il étoit traversé, donnoit occasion en Egypte à des réjouissances raisonnables. On en continua la fête à Délos, et par toute la Grèce, comme si cette victoire eût été particulière au pays. On solemnisa par-tout la fête d'Apollon Pythien; et je ne sçai si on ne montroit pas quelque part la peau de l'horrible serpent, le monument irréfragable du service qu'Apollon avoit rendu au genre humain en exterminant Python. Il ne falloit pas même tant de preuves pour mettre le peuple en mouvement. On chantoit: on dansoit: on donnoit des spectacles dans les fêtes Pythiennes. C'en étoit assez pour les faire observer religieusement.

Le monstre aquatique, le dragon à longs plis qui fut exterminé par Horus,

avoit auparavant maltraité et fait disparaître quelque tems Osiris, qui enfin s'étoit remontré, et avoit pris le dessus. On confondit en Grèce Osiris et Horus, et l'on n'y connut qu'une défaite de Python. Le démêlé d'Osiris et de Python avoit rapport au déluge. Celui d'Osiris le jeune étoit particulier à l'Egypte. Mais toutes ces idées se confondirent par-tout, et même en Egypte. On n'oublia pas à la vérité qu'Osiris étoit le soleil: mais il en arriva qu'Apollon confondu avec Osiris le premier vainqueur de Python, devint aussi le soleil, sans cesser d'être le fils de Jupiter. Celui-ci, par une suite nécessaire, eut un autre département. On lui laissa le sceptre et l'empire du ciel et de la terre. On assigna le char, le fouët, et les rênes à Apollon. De-là vient qu'on retrouve si communément dans un dieu les caractères d'un autre. L'Horus Apollon qui n'avoit rapport qu'à l'année rustique, ou à l'ordre des travaux, fut d'autant plus facilement pris pour le soleil qui régle la nature, que l'on mettoit le fouët et les attributs du soleil dans les mains d'Horus, pour faire une abbréviation des marques de l'année solaire et des travaux convenables à la saison. Horus devint ainsi la même chose que le Moloch des Ammonites, l'Adonis de Biblos, le Bel des autres villes de Phénicie, et le Bélénus rayonnant qu'on honoroit dans les Gaules.

LE CIEL
POËTIQUE.

Ce conducteur du char qui éclaire le monde, est le fils de Jupiter : mais le fils de Jehow, le fils par excellence, *liber*, n'est autre chose qu'Horus, ou Bacchus, ou Dionysus. Voilà donc Osiris, Horus, Apollon, Bacchus, et le Soleil confondus. L'auteur des Saturnales l'a assez bien démontré. Virgile lui-même ne distingue point Bacchus d'avec Apollon ou le Soleil, en donnant à Baëchus et à Cérés ou Isis le gouvernement de l'année et de la lumière.

..... *Vos ô clarissima mundi*

*Lumina, labentem cælo quæ ducitis annum,
Liber et alma Ceres*.*

*Georgic. I.

On sentoit, mais confusément, le rapport de ces signes avec l'année, dont en effet ils caractérisoient chacun à part les diverses parties : et malgré le chaos d'histoires mal assorties qu'on y attacha, on y retrouve toujours les vestiges sensibles de leur commune origine.

Les Egyptiens sont de toutes les nations celle qui en croyant le mieux connoître l'antiquité, la connut le moins. Ils prirent des images significatives pour des hommes réels qui avoient régné chez eux : ils oublièrent jusqu'au déluge, dont ils avoient en main la représentation dans la fête d'Osiris disparu ^a, puis retrouvé ^b. Ils ne savoient pas même que la défaite de Python par Horus armé de flèches,

^a αΦανισμος.

^b εϋρησις.

Plutarch. de
Isid. et Osir.

fût la victoire du labourage parvenu à ar-
penter, semer, et moissonner, malgré
les traverses du débordement. En histo-
riant ces symboles, ou en les convertissant
en autant d'histoires, ils couvrirent l'an-
tiquité de ténèbres horribles: ils changè-
rent le sens de leurs cérémonies et de leur
écriture sacrée, en rapportant le tout à
leurs folles histoires: en sorte qu'il est to-
talement inutile de vouloir expliquer ce
qu'ils entendoient par leur table Isiaque,
et par ces monumens sans nombre qui
nous restent des Egyptiens du moyen et
du dernier âge. Ils n'y entendoient que
les actions, ou les prétendus bienfaits de
leurs dieux, et n'arrangeoient le tout que
selon les idées d'une philosophie frivole,
et venue après coup depuis qu'ils eurent
laissé périr la signification primitive des
symboles. C'est donc peine perdue que de
courir après l'intelligence de ce second
usage de l'écriture symbolique: et il nous
suffit de voir en général quelle en fut la
première destination, et le premier sens.

Quoique les Grecs et bon nombre d'O-
rientaux tinssent leur mythologie des E-
gyptiens, ils conservèrent mieux que les
Egyptiens le souvenir du déluge. Nous en
verrons les preuves dans la fable de Satur-
ne. Mais celle d'Apollon nous en fournit
une très-sensible. Les anciens Mytho-
logues Grecs et Latins regardoient la vic-
toire d'Apollon sur Python comme un

LE CIEL
POÉTIQUE.

* V. Ovid.
métam. I.

emblème de la victoire du soleil sur la fange que l'eau du déluge laissa par toute la terre : et après avoir compté l'histoire du déluge, ils ont coutume de mettre de suite la défaite de Python *.

L'origine à laquelle je rappelle la formation des dieux du paganisme, a donc cela d'avantageux, qu'elle rend raison pourquoi les idées des Egyptiens sont si bizarres et si contraires à la vérité de l'histoire ; pourquoi les dieux de la fable ont tant de rapport l'un avec l'autre, qu'on les prend aisément l'un pour l'autre ; et enfin pourquoi dans cet épouvantable amas de pensées et d'objets si mal liés, il se trouve des traces de vérités, et une conformité sensible avec le fond de l'histoire Sainte.

X X.

Mars. Hézus.

Continuons à rechercher l'origine de quelques-uns des autres dieux les plus distingués : et au lieu de les rappeler, comme font les Mythologues, à des hommes qui ayent vécu quelque part, ce qu'il n'est pas facile de justifier, ramenons-les avec le plus de vraisemblance qu'il nous sera possible, à autant de signes et d'instructions populaires que les colonies Egyptiennes ou Phéniciennes pouvoient en avoir besoin, selon les différentes cir-

constances où elles se trouvoient. Ce qui précède nous autorise à suivre cette méthode.

LA THÉO-
GONIE.

Diodore nous a appris que tout le peuple Egyptien se partageoit en trois classes ; sçavoir, les prêtres, les laboureurs, et les artisans, et que cette division s'étoit communiquée aux Athéniens, et apparemment à bien d'autres peuples. Il ajoute que la principale classe des Egyptiens, ou la plus nombreuse, étoit celle des laboureurs, qui étoient chargés de la culture des terres, du commerce, ou des échanges, et de la défense de l'État. Ce dernier article les flattoit tout particulièrement. Les prêtres étoient déchargés de la milice pour vaquer librement à l'étude du ciel et des loix. On ne prenoit point de soldats parmi les artisans : ce qui contribua à avilir ce corps, et donna un air de distinction à celui des laboureurs qui fournissoient seuls les gardes, ou les milices toujours subsistantes, et les levées extraordinaires. Horus et Isis étant les clés qui annonçoient les assemblées générales, et les travaux communs à toutes les villes, changeoient de forme, selon l'exigence des cas. Nous avons déjà une Isis habillée en guerrière pour annoncer les sacrifices qui devoient précéder une expédition. Horus de même prenoit le casque et le bouclier, quand il falloit annoncer une levée, ou des recrues. On le nommoit alors

LE CIEL
POETIQUE.

Harits (a), c'est-à-dire, *le fort, le redoutable*. Les Syriens adoucissoient ce mot, et prononçoient Hazis (b) : d'autres le prononçoient sans aspiration, et disoient Arès; d'autres avec une aspiration très-rude, et prononçoient Warts. Cette figure d'Horus en guerrier devint le dieu des combats. Il est évidemment l'Asis des habitans d'Edesse, l'Hérus des Gaulois, l'Arès des Grecs, le Warts ou le Mars des Sabins, et des Latins. Les peuples les plus belliqueux, sur-tout les Thraces, en firent leur divinité favorite : et ils prirent de la meilleure foi du monde ce prétendu guerrier pour un ancien Preux de leur contrée, qui depuis son apothéose, étant chargé du gouvernement des batailles, ne pouvoit manquer d'en user honnêtement avec ses compatriotes, et de mettre en pièces tous leurs ennemis.

(a) חַרִּיץ *harits, violentus*. Job 15 : 20.

(b) Ἄρης Ἀζίζος λεγόμενος ὑπὸ τῶν οἰκέντων τὴν ἰδέσθαι. Les habitans d'Edesse (ville de Mésopotamie) donnoient le nom d'Aziz à celui que les Grecs nommoient Arès. *Discours de l'Empereur Julien sur le soleil.*

On retrouve le même mot *haziz* ou *hésus* pris pour signifier *le terrible dans la guerre*. Ps. 24 : 8. Hébraïc. On l'appelloit aussi en Syrie אַב גַּרוּת *ab gueroth, ab garus, le père des combats*. D'où vient le *grativus* ou *gradivus*. *Æneid.* 2.

X X I.

LA THÉO-
GONIE.*Hercule.*

Quand les animaux malfaisans se multiplioient trop, et qu'il y avoit quelque bête furieuse, ou quelque insigne voleur qui troubloit la contrée, alors on mandoit, non une armée entière, ni une nouvelle levée, mais seulement les plus expérimentés dans le métier de la guerre, ceux qui avoient acquis les rangs les plus distingués, ou peut-être *les volontaires*, ceux qui se présentoient sans contrainte pour l'expédition. En ce cas un Horus armé d'une massue, et placé dans l'assemblée publique, réunissoit promptement à un certain jour, les plus distingués d'entre les jeunes guerriers. Je juge de l'intention du symbole par le nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Héracli ou Hercule, c'est-à-dire, *les illustres dans la guerre*, les enfans distingués, ou plus exactement encore *les gens d'armes* (a).

(a) De הוריִים *horim*. Eccl. 10 : 17. *Heroes*, et Néhém. 6 : 17. *Illustres, liberi, les enfans distingués*; et de כליִי *Keli, clava, armatura*. הוריִים *horecli, ou heracl, les gens d'armes, les plus distingués dans les armes*. C'est de ce mot *horim* que l'on a fait celui de *heros*. La ville de Héropolis, située à l'extrémité de la Mer Rouge, étoit très-vraisemblablement un corps de jeunes gens, ou de troupes réglées, pour défendre ce

LE CIEL
POÉTIQUE.

Ce qui étoit le précis de l'indiction, ce que chacun disoit en voyant l'Horus armé en course, devint le nom de ce symbole. Mais cet Hercule qui n'étoit qu'une enseigne, devint comme les autres, un dieu tout occupé de la destruction des monstres, des bêtes, et des larrons qui troubloient les habitans.

* *De nat.*
Deor.

Toute l'antiquité fait naître Hercule en Egypte. Ciceron* en trouve un second en Crète, et un troisième en Phénicie, lequel alla jusqu'aux colonnes qui portent son nom, et dont le culte fut long-tems célèbre à Cadix. Les Grecs se sont aussi attribués le leur. On ne peut guères douter qu'il n'en soit d'Hercule, comme des autres symboles : et que les Crétois ou les Phéniciens le voyant souvent parmi les instrumens de leurs indictions et de leur culte, ne l'ayent pris pour un dieu de leur patrie, et ne lui ayent fait son histoire propre. Que si l'on vient à rapprocher et à réunir en un corps d'histoire, les travaux et les merveilles expéditions de tous ces Hercules locaux, je laisse à penser quel roman il en résultera.

Je ne disconviens point qu'il n'y ait eu en Grèce, un peu avant la guerre de Troie, un fameux aventurier, un dé-

passage important, et pour courir sus aux bandes d'Arabes, qui ne pouvoient exercer leur brigandage en Egypte, qu'en y entrant par l'Istme où étoit cette ville.

faiseur de forts, un grand assommeur de brigands, auquel on a fait honneur de tous les traits qu'on attribuoit dès auparavant à plusieurs Hercules imaginaires. Il paroît que cet Hercule a eu une postérité qui s'est établie à diverses reprises au Péloponnèse. Mais il en est de la plûpart de ses exploits, comme de sa généalogie, qui n'est qu'un pur jeu des Phéniciens. Ils nommoient leur Hercule Ben-Alcum, ou Ben-Alcmen (a) *le fils invincible.* Voilà fort vraisemblablement ce qui a fait dire de l'Hercule Grec qu'il étoit fils d'Alcuméne ou Alc-méne. Son histoire est pleine de traits dont toute la merveille se réduisant semblablement à l'interprétation équivoque de quelques mots Phéniciens, prouve que la plûpart de ces aventures n'ont aucun fondement dans l'histoire. Je crois en avoir suffisamment convaincu le lecteur. Sans le charger de menus exemples qui le fatigueroient, contentons-nous de voir naître les dieux l'un après l'autre, et de juger par leur naissance purement imaginaire du peu de cas qu'il faut faire des actions qu'on leur attribue.

(a) בן אלכמן *ben Alcmen. Melet Alcmen*, est un roi indomptable, *Proverb. 30 : 31.* La Pallas d'Alalcoméne en Béotie, paroît n'avoir été autre chose qu'une Isis armée, symbole que nous avons expliqué, et dont on a fait Minerve l'invincible.

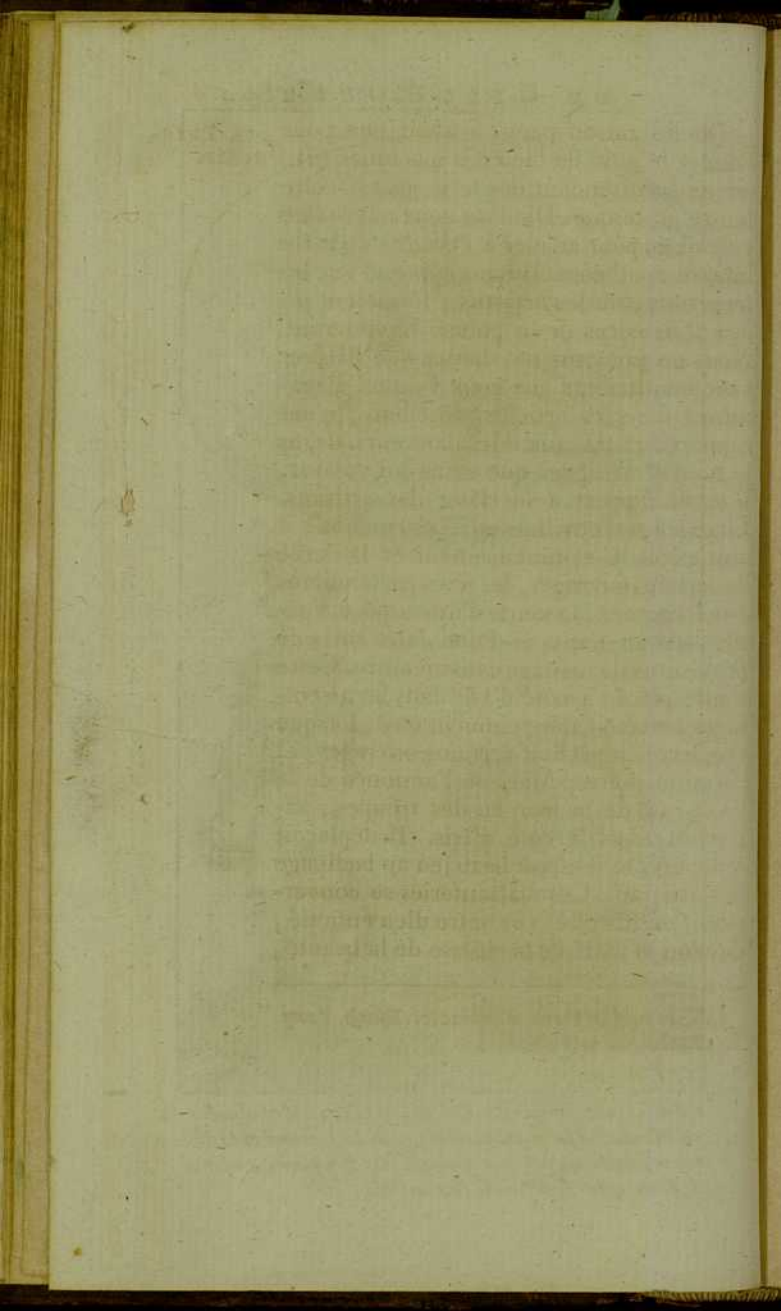
Vulcain , Ephaistos , Mulciber.

A quel usage employerons-nous l'étrange figure qui se présente ? C'est un marmousèt qui a une jambe tournée en dedans , et beaucoup plus courte que l'autre. Il tient en main un marteau ou des tenailles , ou quelque autre outil de forgeron. On le fait mari de Vénus , et on lui donne les noms de Vulcain , d'Ephaistos , ou de Mulciber. Les Lemniens le disoient fils de Jupiter , et racontoient que Junon sa mère , peu contente de sa figure , l'avoit jetté d'un coup de pié hors du ciel ; qu'il avoit mis trois jours à tomber jusqu'à terre , et qu'en arrivant dans leur île , il s'étoit cassé une jambe de la violence de la chute. Ils ajoûtoient qu'une rare industrie le dédommageoit de sa laideur , et qu'il se consoloit de son exil , en s'appliquant dans les antres du mont Mosyclé à la fonte des métaux , et à la fabrique de toutes sortes d'ouvrages de la main. Les Siciliens et les habitans de Strongoli dans les îles Lipari , prétendoient , aussi-bien que ceux de Lemnos , être honorés de la présence de ce dieu , qui avoit choisi par préférence leur volcan pour en faire sa boutique. Autant en disoit-on dans les forges du mont Ida en Crète , et dans celles de l'Ida de Phrygie.



J. P. Le Bas F.

1. Silene et les Satyres. 2. Latone, ou le Lezard. 3. Anubis ou Mercure à la manière des Grecs. Le Lezard et la Tortue avoient rapport à la demeure des Egyptiens au bord de l'eau après le lever de la Canicule.



Quelle raison peut-on avoir eue pour donner le nom de dieu des machines (a), ou de surintendant des forgerons à cette figure grotesque. Diodore nous ouvre une voie aisée pour arriver à l'origine de cette bizarre apothéose. Il nous apprend que les forgerons, ou les artisans, formoient un des trois corps de la police Egyptienne. Nous ne pouvons pas douter que l'Horus avec les attributs que nous venons d'examiner dans les articles précédens, n'eût rapport aux travaux des laboureurs. Dans le nouvel équipage que nous lui voyons, il avoit rapport à la classe des artisans. Changeant d'attributs et d'instrumens, il annonçoit le commencement et la durée de certains ouvrages, les fêtes particulières aux forgerons, la vente d'une espèce d'outils dans un tems, et d'une autre sorte de provisions de ménage dans un autre. Cette figure placée à côté d'Isis dans les assemblées, en étoit apparemment ôtée, lorsque la guerre empêchoit certains ouvrages, et certaines foires. Mars ou l'annonce de la levée, et de la marche des troupes, paroissoit alors à côté d'Isis. Il déplaçoit Vulcain, et donnoit beau jeu au badinage des assistans. Ces plaisanteries se convertirent en histoires : et notre dieu enfumé, devenu le mari de la déesse de la beauté,

(a) Ζεύς μηχανικός Deus machinator. Euseb. Præp. Evang. lib. 1.

LE CIEL
POÉTIQUE.
* L'adultère
de Mars et
de Vénus.

eut à se plaindre bien amèrement de la conduite de Mars *.

Ce que je viens d'avancer, que l'Horus habillé en forgeron avoit rapport à la classe des artisans, ou de ceux qui manioient les métaux, se trouve confirmé par le sens des noms qu'on donnoit à cette figure. Quand Horus annonçoit aux laboureurs le repos de l'hyver, et la paix qui devoit régner dans les familles, on le nommoit *le curateur des villes*, Harpocrate: ou bien on le peignoit tenant en main des têtes de pavots, desquelles on exprime l'opium, liqueur assoupissante et propre à calmer le sang. On le nommoit alors (a), Morphée, c'est-à-dire, *le rétablissement des forces*. Quand il étoit armé d'une massue pour aller en course contre des bêtes furieuses ou contre des brigands, on le nommoit Hercule, c'est-à-dire, *la marche des jeunes gens*: ou Mélicerte, *la défense des villes*. Quand il est habillé en forgeron, il porte trois noms qui ont tous un rapport exprès à la classe des artisans. On le nomme Mulciber (b) *le gouvernement des forges*;

(a) De מרפא au partic. en hiphthil מרפא Marphé, *otium faciens, somnum inducens*. Son nom se trouve dans celui de μορφή, Morphé, *forme*, et dans celui de Métamorphose, parce que le sommeil donne naissance aux bizarres figures des songes. Les enfans portent le nom du père.

(b) De מלך malac, *regere*; et de בראר ber, ou באר beer, *antrum, subterranea*, מלך בראר Mulciber, *le roi des mines, ou la règle des forges*.

assez

assez souvent Hephaistos (a), le père du feu : et pour rendre les artisans moins méprisables aux laboureurs , on donnoit à la figure du travail ou du labourage une jambe écourtée avec le nom de Vulcain ; ce qui signifioit que le labourage est boiteux sans l'aide des artisans ; mais que par leur secours , l'ouvrage est extrêmement diligent. Vulcain n'est ni Tubalcain , ni aucun homme qui ait vécu sur la terre , mais un mot composé de deux autres qui signifient l'ouvrage diligent (b).

LA THÉO-
GONIE.

X X I I I.

Atlas.

Y auroit-il un symbole particulier pour l'ordre des prêtres , comme nous venons d'en voir de destinés pour les laboureurs , et pour les forgerons ? Ce symbole propre à régler les prêtres n'étoit pas exposé apparemment dans les assemblées publiques , mais dans la tour , dans le labyrinthe. S'il se trouve encore un Horus qui ait ce caractère , ou qui soit sensiblement propre à l'instruction de l'ordre sacerdotal , toutes

(a) De אֵפְהָיִם aph ou eph, le père ; et de אֵשׁ esto, ou *vesta*, le feu אֵפְהָיִם אֵשׁ ephaisto, le père du feu.

(b) De אֵשׁ אֵפְהָיִם wall, operari ; et de אֵשׁ eoun ou בְּרוּךְ canan, expedire, maturare, vient אֵשׁ אֵפְהָיִם wolcan, opus maturatum. Ce même mot woll signifie *Caminus* : et *Volcan* pourroit se traduire par *Camini moderator*.

LE CIEL
POÉTIQUE.

nos conjectures précédentes en tireront une nouvelle force par la liaison du tout.

On sait par le rapport d'Hérodote, de Diodore, de Plutarque, et de bien d'autres anciens, que l'étude étoit la principale fonction des prêtres d'Égypte, qui mennoient une vie fort retirée. Ils s'appliquoient à connoître l'ordre des étoiles, le cours des astres et de l'année, les mouvemens de l'air, et les retours de certains vents, les cruës du Nil, les marées du Golphe Arabique, la disposition des continens, des îles, des pays et des mers éloignées, la succession des fêtes, le cours particulier de la lune, les éclipses, l'aspect des planètes et des étoiles, la géométrie, et sur-tout l'arpentage : en un mot ils faisoient une étude assidue *et pénible* de la terre, de la mer, du ciel, et de toute la nature. C'est apparemment ce qu'on a voulu dire par l'Horus surnommé Atlas. Jugeons-en par le nom, par la figure, et par les métamorphoses auxquelles son nom et sa figure ont donné lieu.

1°. Le nom Atlas signifie (a) *les peines, les grands travaux.*

(a) תלַאח *telæah*, et avec emphase, en ajoutant l'article Phénicien אַתַּלַּח *allah*, les fatigues, les travaux les plus rudes. Exod. 17 : 8. C'est de-là que vient l'ἄθλος *athlos*, des Grecs, qui signifie, *grandes difficultés, rudes combats*; et l'*antlare laborem* des Latins, *surmonter de grands obstacles.*

2°. Mais quels sont ces travaux si pénibles, ces fatigues si difficiles à soutenir? Elles sont exprimées par l'attitude ingénieuse d'Atlas qui porte le ciel sur ses épaules. Probablement ce ciel étoit une sphère, ou du moins un disque dont on changeoit les points et les lignes selon la nature des leçons qu'on vouloit donner aux jeunes élèves; ou selon l'actuelle disposition du ciel qu'on vouloit montrer à toute la classe sacerdotale.

3°. Les vestiges de ce que j'avance, se retrouvent dans les fables auxquelles le nom et la figure d'Atlas ont donné occasion. D'abord Atlas, selon la fable, étoit un habile maître d'astronomie, un docteur qui connoissoit toute la nature, et en faisoit des leçons. Dans le vrai, c'étoit-là la fonction et la première destination de notre symbole. C'est pour cela qu'Homère nous donne Atlas pour un dieu très-savant (a) qui connoissoit toutes les courbures des côtes, et toutes les profondeurs de la mer. C'est pour la même raison que Virgile rappelle le aux leçons du grand Atlas la connoissance qu'on avoit acquise des phases de la lune, des éclipses du soleil, et de tout l'ordre de la nature (b). Ensuite

(a) Ἀτλαντὸς θύγατρ' ὁμᾶφρονος ὄσει θαλασσης πᾶλης
 εἰδέειν. *Odyss. l. 1.*

(b). . . Citarâ crinitus Iopas
 Personat auratâ docuit quæ maximus Atlas.

LE CIEL
POÉTIQUE.

le nom d'Atlas signifiant également (a) une *suspension*, un *support*, les Phéniciens le prirent communément dans ce dernier sens, qui étoit aussi aidé par l'attitude : et le nommant le *soutien du ciel*, celui qui porte le ciel, ils donnèrent lieu d'imaginer la métamorphose du docteur Atlas en une *colonne* ou *montage élevée* qui appuie la voûte du ciel de sa cime, et l'empêche de tomber sur la terre (b).

Enfin les mêmes Phéniciens dans les voyages qu'ils recommençoient de trois ans en trois ans à Tharsis, c'est-à-dire, à Cadix et dans la Bétique (c) par la Mer Rouge, et en faisant le commerce de toutes les côtes d'Afrique (d), voyoient souvent les hautes montagnes de Mauritanie dont la cime est toujours couverte de nuées, et paroît unie au ciel. Le nom d'Atlas ou de colonne, donné à cette montagne, y fit appliquer la fable d'Atlas. Ils le disoient roi de Mauritanie, grand astrologue, et grand géographe, enfin

Hic canit errantem lunam, solisque labores, etc.
Æneid. lib. 1.

(a) De אלה *telah*, suspendere Job. 26 : 7. אלה *allah*, soutien, appui, *שלה* *stela*, colonne.

(b) ἔχει δ' τε κιονάς αὐτῷ
máxos, aigaiáste ngi éránon' mîs éxostin.
Odys. *ibid.*

(c) Aujourd'hui Andalousie, midi de l'Espagne.

(d) Voyez l'Histoire de la Physique expérimentale, dans le Spectacle de la Nature, tom. 4. part. 2. Ent. 11.

changé par les dieux en une montagne (a) qui va de la terre au ciel.

Les Hyades ou Huades qui ont reçu leur nom de la figure V qu'elles tracent dans le front du taureau céleste, et les Pléiades qui forment ce petit peloton d'étoiles fort remarquables à côté des précédentes, sont de toutes les constellations du zodiaque les plus connues et les plus faciles à démêler. Elles servoient particulièrement à régler les leçons qu'on donnoit aux disciples des prêtres par le moyen d'un Atlas, c'est-à-dire, d'un Horus portant une sphère céleste. Atlas humanisé devint le père des Hyades et des Pléiades. Orion qui se lève immédiatement après elles, passa aisément dans l'imagination des fabulistes pour un libertin qui ne cesse de les poursuivre.

LA THÉOGONIE.

Les Hyades et les Pléiades.

Les poursuites d'Orion.

Parmi les autres fables que les voyageurs

(a) *Oceani finem justa solemque cadentem,
Ultimus Æthiopum locus est, ubi maximus
Atlas*

*Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
Æneid. 4.*

*..... Latera ardua cernit
Atlantis duri, cælum qui vertice fulcit;
Atlantis, cinctum assidue cui nubibus atris
Piniferum caput, et vento pulsatur et imbri.
Nix humeros infusa tegit. Tum flumina
mento*

*Præcipitant senis, et glacie riget horrida
barba.*

Ibid.

L iij

LE CIEL
 POÉTIQUE.
 Le jardin des
 Hespérides.

Phéniciens avoient tout le loisir d'imaginér dans leurs courses, ou de conter à leur retour, les deux plus belles, sans doute, sont celles du jardin des Hespérides, et celle d'Atlas soulagé par Hercule du fardeau du globe céleste. Quelle peut être l'origine de la première? Trois nymphes placées autour d'un arbre qui produit des pommes d'or, et maîtresses de disposer de ce merveilleux fruit; un dragon qui veille pour en empêcher l'usage et l'accès à tout autre; une chèvre sauvage qui broute au pié de l'arbre; ou enfin au lieu de la chèvre, une corne d'abondance placée, soit au pié de l'arbre, soit dans la main d'une des trois nymphes: voilà la représentation du jardin des Hespérides.

Cette peinture fabuleuse en apparence, n'est que l'ancien symbole du riche commerce dont les Phéniciens faisoient les préparatifs en hyver. C'étoit le commerce de l'Hespérie ou des pais occidentaux et particulièrement de l'Espagne, d'où ils tiroient des vins exquis, de riches métaux, et cette laine délicate que les Syriens teignoient en pourpre*. Ils rapportoient les plus beaux blés de la côte d'Afrique: et quand ils faisoient le tour de ce continent, en prenant par la Mer Rouge, ils échangeoient des ouvrages de coutellerie, ou de taillanderie sans valeur contre de l'ébène et d'autres bois précieux, contre de la poudre d'or et des provisions de

* V. Diod. et
 Strabon, ou
 le Spectacle
 de la Nature,
 f. 4. part.
 2. Entret. I.

toute espèce. Cette branche de leur commerce étoit la plus estimée. Heureux qui y pouvoit avoir part ! C'étoit *le meilleur lot*. Mais comme le voyage étoit le plus long de tous ceux qu'ils entreprenoient, il falloit être prêt pour l'ouverture du printems. Les associations et les cargaisons se faisoient en hyver. C'étoit-là le grand objet qui occupoit alors les Phéniciens, et on ne manquoit pas d'en mettre l'annonce dans les assemblées. On voit aisément ce que signifie l'arbre qui donnoit de si riches productions. Le grand dragon qui environnoit l'arbre tournoit l'esprit du côté de la subsistance et des profits dont il étoit le signe. Le capricorne ou seulement une corne de cet animal placée au pié de l'arbre, étoit le caractère de la saison. Les trois lunes durant lesquelles se formoient les compagnies pour ce commerce le plus avantageux de tous, tiroient comme l'Occident entier, leur nom d'Hespérides et d'Hespérie, du terme qui signifie *la bonne part, le meilleur lot* (a).

X X I V.

Héros, l'Amour, et l'Hyménée.

Personne n'ignore que c'étoit un usage universel dans l'antiquité d'aller le jour des nûces au-devant de l'époux, et de

(a) תָּבִין esper. 2. Sam. 6 : 19.

LE CIEL
POÉTIQUE.

l'épouse, avec des lampes et des flambeaux. Les amis de l'époux portoient une torche de bois résineux ; les jeunes filles amies de l'épouse portoient une lampe. Il n'y a personne qui n'ait lû et admiré la description que l'Évangile fait de la marche des dernières, et il est inutile de rien citer de plus. Chacun attendoit le moment auquel l'époux seroit prêt pour aller chercher l'épouse chez ses parens, et pour l'amener chez lui avec tous ceux et celles qui devoient l'accompagner, et être admis dans la salle du festin. Dès qu'il paroissoit, les deux chœurs des jeunes gens s'écrioient en prenant leurs lampes : *Voilà la fête, voilà l'époux.* De même qu'on annonçoit une pompe funébre en mettant sur la porte de la maison du mort une parure lugubre, et très-probablement un chien à trois têtes, pour marquer les trois adieux des amis ; on annonçoit le jour des nocés en ornant de fleurs et de feuillages, la porte de l'époux et de l'épouse, en y mettant la figure d'un jeune homme portant une lampe ou une torche, à côté de laquelle étoit une Isis marquant le jour de la lune auquel la cérémonie étoit fixée. Ce jeune homme portoit le nom d'Hyménée, qui signifie *voilà la fête, (a) voilà l'époux qui vient.*

(a) De *הוּ hu*, ipse est, ecce ; et de *מֵנֶה menéh*, festum, sacrificium *הוּ-מֵנֶה hu-menéh*, ipsum est festum, Festivitas instat. Ecce sponsus venit. C'est de-là que le chant des fêtes a pris le nom d'hymne.

Ceci ne paroît d'abord qu'une conjecture. Mais remarquons que l'usage des annonces gaies ou lugubres par la diverse parure des portes, a passé de la plus haute antiquité jusqu'à nous. Les niches destinées à recevoir certains symboles ou les marques d'une fête, soit au coin des carrefours, soit au-dessus des portes des particuliers, ont été appliquées parmi nous à un autre usage : mais on les retrouve encore. Nous avons pareillement retenu dans les provinces quelques restes de la coutume qu'avoient les anciens (a) de mettre des couronnes et des feuillages sur la porte des maisons où l'on étoit dans la joie, et de varier ces couronnes, à la naissance d'un enfant mâle ou d'une fille ; d'en mettre d'autres pour annoncer un mariage ou d'autres fêtes. C'étoit en particulier la coutume des Egyptiens de mettre au haut de leur porte la figure et les feuillages propres de la fête à laquelle ils prenoient part : et nous verrons dans l'article des animaux honorés en Egypte, que la veille ou le soir du jour auquel les Egyptiens célébroient la fête du bélier, et mettoient sur leur portes des feuillages et des fleurs, les Hébreux teignirent le haut de leur porte du sang de l'animal que l'Egypte adoroit.

(a) Voyez *Meursii Græcia feriata*, au mot *Amphidromia* ; et *Athénée* au mot *corona*.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Sachant, comme nous le savons, que les dieux n'étoient originairement que des signes, nous pouvons sans hésiter ramener l'hymen avec sa lampe ou son flambeau à une affiche toute simple de la cérémonie, ou de la pompe nuptiale, à laquelle les parens et amis étoient invités. L'Isis étant devenue dans l'opinion des peuples une déesse puissante, et la mère des plaisirs, l'enfant qui l'accompagnoit partagea les honneurs de la divinité, et donna lieu aux plus belles histoires. On lui prêta des fonctions conformes aux inclinations de la mère. On le nomma en conséquence Eros ou l'amour: et ce nom plut si fort, qu'on ne lui en donna plus d'autre. Cet enfant reparoissoit sans doute suivant l'ancien usage, tantôt avec les ailes du vent Étésien, tantôt avec la massue d'Hercule, quelquefois armé de l'arc et des flèches d'Apollon ou du sagittaire, ou bien assis sur un lion, ou conduisant un taureau, ou attachant un bélier, ou tenant dans ses filets un grand poisson. Ces signes des différentes parties de l'année donnèrent lieu à autant d'histoires. L'empire d'Eros embrassa le ciel et la terre. Qui pouvoit douter après cela qu'il ne régnât jusqu'au fond de l'humide élément? Les marques des travaux de chaque saison, jointes au flambeau nuptial, passèrent pour les monumens de ses victoires. Il avoit désarmé tous les dieux, et leurs attributs

dans ses mains devinrent la matière du badinage des poètes, puis des profondes réflexions des philosophes, mille fois plus ridicules là-dessus que les poètes.

Cette coutume de transporter processionnellement des figures symboliques, et de les placer ou sur les portes de ceux qui prenoient part à la fête, ou dans le lieu de la station, a fait regarder par la suite l'arrivée des figures portatives comme une visite des dieux. De-là les invitations à Cérès de visiter la grange; à Pan de venir jeter un regard favorable sur les petits des troupeaux, ou de s'en aller sans leur nuire; à Vénus et au jeune porte-flambeau, qui l'accompagne, de se transporter dans telle ou telle maison.

O Venus regina
. vocantis
Thure te multo Glyceræ decoram
Transfer in ædem,
Fervidus tecum puer.

X X V.

Protée.

Selon la fable, Protée étoit le nourricier des phoques ou des chevaux marins qui tirent le char de Neptune. Il en faisoit le dénombrement auprès de l'île du Phare: il leur donnoit à toutes également à repaître: et quand on l'abordoit, il se

LE CIEL
POÉTIQUE.

changeoit en homme, en femme, en brebis, en cheval, en liqueur, et en telle figure qu'il lui plaisoit.

Selon la vérité, Protée étoit l'annonce de l'échange des fruits de l'Égypte contre des esclaves, des troupeaux, des métaux, du vin, et autres marchandises que les vaisseaux Phéniciens apportoient dans l'île du Phare, l'unique port d'Égypte qui fût alors bien accessible. Ces vaisseaux prenoient là leur provision de blé, de lin, et de toutes les productions de l'Égypte. Nous avons déjà vû que le retour annuel de ces vaisseaux aux extrémités de l'Égypte, étoit annoncé par un Osiris qu'on nommoit Neptune. Depuis l'introduction de l'idolâtrie, les Égyptiens qui haïssoient la mer n'honorèrent point Neptune : mais ils conservèrent son nom qui signifie *l'arrivée de la flotte*, et le donnèrent aux extrémités de l'Égypte, ou au bord de la mer. C'est Plutarque qui nous le rapporte. Protée allant aux extrémités de l'Égypte, et vers le Phare, compter les coursiers marins, et les pourvoir de tout, ne peut être que la vente qu'on alloit faire au Phare des denrées de l'Égypte à l'arrivée des barques Phéniciennes. Le nom de Protée le confirme. Il ne signifie autre chose que *l'abondance des fruits, la production de la terre* (a). Le nom de Poret ou Protée a

(a) De פרה parah, pario ; et de פרי peri, fruc-

produit évidemment ceux de port et de porter : parce que ce sont les fruits de la terre qui ont été le premier objet des transports d'une côte à l'autre. Et si l'on a feint que Protée en arrivant au port du Phare, faisoit le dénombrement des phoques, puis prenoit diverses figures ; c'est parce que l'on venoit à bord de toutes les barques apporter les provisions nécessaires à l'équipage, et faire les échanges des marchandises, en quoi consistoit le commerce des Anciens. On peut croire aussi que cette fable eut son fondement dans la figure, tantôt d'un esclave, tantôt d'un cheval, d'un tonneau, ou de telle autre, qui étant mise dans les assemblées Égyptiennes, annonçoit ce que la flotte apportoit de considérable, et qui par cette raison, étoit appelée Protée, ou l'échange des fruits de la terre.

LA THÉO-
GONIE.

X X V I.

Mercuré, Hermès, Camille!

Voilà un assez grand nombre d'hommes et de femmes fort célèbres que nous avons, ce me semble, acquis le droit de rayer dans l'histoire. Il n'en faut plus chercher ni le païs, ni la datte, ni la généalogie, puisque nous avons prouvé qu'ils ne sont

tus, vient פרת poret, partus, fœcunditas, copia fructuum. Genes. 49 : 33.

LE CIEL
POÉTIQUE.

tous rien de plus que l'Osiris, l'Isis, et l'Horus Egyptien ; c'est-à-dire, les trois principales clés de l'écriture ancienne, ou les symboles de l'année solaire, de l'année civile, et de l'année rustique.

Nous connoissons une quatrième clé qui est le Thot, ou Taaut, c'est-à-dire, le chien. De là sont encore sortis quantité de rois et de dieux, dont nous allons démêler en peu de mots, les noms, les rangs et les occupations.

Taaut.

Je ne répéterai plus pourquoi les Egyptiens donnoient à la brillante étoile, dont le lever les avertissoit des approches du débordement, le nom de Thot, ou Taaut, qui dans leur langue vouloit dire chien, et qui est encore celui que la Vénus conserve pour animer ou pour rappeler les chiens.

Athotes ou
Taaut.

Les Egyptiens des tems postérieurs ne manquèrent pas d'en faire un de leurs rois qui avoit été transporté dans ce bel astre. Ils le font fils de Ménès, et petit-fils d'Osiris. Ils lui attribuent l'invention des lettres symboliques. Ils en font le conseiller de Ménès, et disent qu'il l'aida à régler l'ordre de leurs fêtes. Mais cette belle histoire est uniquement fondée sur ce qu'on disoit anciennement en Egypte que c'étoit Thot qui introduisoit les Manes et renouvelloit les indictions. Il ouvroit l'année en effet, et c'étoit au lever de la canicule qu'on la commençoit. Le premier

de leurs mois en prit le nom de Thot. Ce n'est que par superstition que les Egyptiens s'abstinrent de compter exactement l'année sacrée ou civile, lorsqu'ils eurent la connoissance qu'avec 365 jours, il y avoit encore un quart de jour à mettre pour exprimer l'entière révolution. Quatre quarts de jours négligés faisoient un jour ou bout de quatrè ans: et négligeant après les quatre ans d'intercaler un jour, ou de compter 366, au lieu de 365, leur année civile en commençoit un jour trop tôt, et en rétrogradant s'éloignoit de la valeur d'un jour entier du calcul de l'année naturelle. Elle s'en éloignoit de deux jours au bout de huit ans, et de trois après douze ans. Ainsi l'ouverture de l'année sacrée parcouroit successivement tous les jours de l'année dans la durée de 365 fois quatre ans qui font 1460 ans. Ils croyoient par-là bénir, et faire prospérer toutes les saisons en les faisant jouir tour-à-tour de la fête d'Isis qui se célébroit conjointement avec celle de la canicule; quoiqu'elle fût souvent fort éloignée du lever de cette constellation: et c'est par un effet de l'ancienne coutume de célébrer la fête d'Isis, ou le renouvellement de l'année, au lever même de la canicule, qu'on ne manquoit pas en quelque saison que la fête arrivât d'y faire paroître non-seulement la figure du chien, mais même des chiens vivans qui précé-

LE CIEL
POÉTIQUE.

doient toujours le char d'Isis (a) : circonstance que je prie mon Lecteur de remarquer. Ils se plaisoient ainsi dans les tems postérieurs à chercher en tout du merveilleux, ou du mystérieux. Le calcul que nous venons de voir, et bien d'autres qu'ils tenoient des prêtres leurs devanciers, étoient des choses extrêmement simples. Ils les prirent par la suite pour les différentes durées des rois qu'ils logeoient dans la canicule, et dans d'autres astres. L'un avoit vécu 1460 ans, un autre tant de milliers d'années. Les calculs astronomiques fondés sur différentes suppositions et sur différentes combinaisons des astres, étoient une des principales occupations des prêtres. Ces calculs trouvés dans les registres des savans les plus laborieux étant toujours unis à des noms d'hommes, tels qu'Anubis, Thoth, Ménès, Osiris, et autres qu'on logeoit dans les astres, passèrent pour être la durée de la vie terrestre de ces Dieux. Telle est l'origine de cette antiquité de l'histoire des Egyptiens qu'on faisoit remonter si haut. Leurs anciens rois ne sont que les noms des astres, et la durée de leur vie n'est qu'une supputation du tems qu'il faut pour ramener une planète au point du ciel d'où elle étoit partie.

(a) Τῶς ἰσιῶ περιπορεύεσθαι τῶς κυνάσ καὶ τῶ πομπῆν. *Diod. l. 1.*

C'étoit abuser aussi grossièrement de leurs calculs astronomiques, que de leur écriture; et il est sensible après cela que si on retranche de la sagesse des Egyptiens un peu d'astronomie, de géométrie, et de grandeur de goût en fait d'architecture, toute leur sagesse en matière d'histoire et de religion, tombe et dégénère en extravagance.

A l'occasion de la rétrogradation de la fête d'Isis, et du retour de cette fête au vrai lever de la canicule après 1460 ans, n'oublions pas de remarquer qu'ils regardoient la 1461^e année comme privilégiée, comme une année *d'abondance et de délicies*. C'est parce que cet événement si rare et si important, selon eux, concouroit avec le soufle désiré des vents Étésiens, qu'ils exprimoient le tout par un oiseau d'une singulière beauté qui se faisoit admirer parmi tous les autres, et qui arrivoit en Egypte après avoir passé 1461 ans sans y paroître. Ils ajoûtoient que cet oiseau y venoit mourir sur l'autel du Soleil, et que de ses cendres il naissoit un vermisseau qui redonnoit la vie à un oiseau semblable au précédent. Ils lui donnoient le nom de Phénix, qui signifie ce qu'ils prétendoient être attaché au concours de l'ouverture de l'année et du vrai lever de la canicule, je veux dire *l'abondance la plus délicieuse* (a).

Le Phénix.

Ta cit.
Annal. 6.

(a) פִּינֵקס Phonex, *deliciis abundans*, V. Proverb. 29: 21.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Camille,
Janus, Her-
mès, et Mer-
cure.

Voilà donc encore une figure emblématique, convertie en une merveille dont il n'étoit point permis de douter.

La canicule nous a déjà donné deux ou trois divinités, l'une résidante dans la belle étoile voisine du cancer, sous le nom de Thot ou d'Anubis, et fort occupée à faire croître et décroître le Nil; l'autre uniquement livrée à la médecine, et à la surintendance de la santé sous le nom d'Esculape. Voyons présentement éclore de la même famille le Camille des Etrusques, le Janus des Latins, l'Hermès des Grecs, et le Mercure des Phéniciens. Non-seulement l'observation de la canicule avoit mérité d'être désignée par la figure du serpent, symbole de la vie qu'elle avoit assurée aux Egyptiens: mais comme elle leur avoit procuré l'abondance, ou plutôt une surabondance de blé qui les mettoit en état d'aider les étrangers, et de s'enrichir par la vente de leurs provisions; la figure d'Anubis fut souvent accompagnée d'une bourse pleine, dont la vue réjouissoit les peuples; ce qui lui valut le nouveau titre de Mercure, qui signifie *le négociant, l'intriguant*, ou simplement *le commerce* (a).

(a) De רכל *racal*; *negociari*, *detrahere dolosè*, *latenter surripere*, vient מרכול *marcol*, ou *marcor*; et מרכלת *marcolet*, *mercatura*. Ezech. 17: 24. *Dolus detractio*. Levit. 19: 16. La réu-

Une nouvelle preuve que Mercure n'est que le symbole de la canicule, ou l'avertissement de la retraite, et non un homme qui ait rien enseigné, ni inventé, c'est qu'on lui mettoit en main la marque de la cruë du Nil, et aux piés les ailes qui avertissoient de prévenir le débordement par une prompte fuite.

La marque de la cruë étoit une perche croisée : cela est fort simple : et le serpent qu'on y entortilloit ne marquoit dans la main de cette figure que ce qu'il signifioit par-tout, la vie, la subsistance. Etant double il annonçoit une subsistance très-abondante, qui peut suffire aux Egyptiens et aux Etrangers. On terminoit ce bâton par deux petites ailes ; symbole du vent qui régloit la cruë des eaux. Toutes ces significations furent oubliées, et le *Moniteur* étant devenu dieu, comme les autres figures, on changea son nom d'Anubis * l'aboyeur, en celui d'Hannabi l'orateur. Son geste et le bâton qui étoit dans sa main facilitèrent cette métamorphose. On prit cette sonde pour un bâton d'honneur,

* Hanno-
beah, *Isai.*
56 : 10.

nion de ce sens a fait donner à Mercure le privilège de fourber aussi bien que de commercer.

Callidum quidquid placuit jocosum

Condere furto. Carm. l. 1. od. 10.

Horace dans l'hymne si édifiante qu'il adresse à Mercure, n'a garde d'en faire un voleur : mais il tourne ses vols en plaisanteries. Le tout étoit pour réjouir la cour céleste.

LE CIEL
POÉTIQUE.

* *Syntagm.*
9.

pour la marque d'un conducteur, d'un interprète, d'un ambassadeur. De-là les qualités du guide, d'intendant des routes, de porteur de bonne nouvelles, et tant d'autres semblables qu'on donnoit à Mercure, et dont on trouve la collection dans l'histoire des dieux de Giraldi*. De-là l'usage de mettre les chemins sous sa protection, et de placer sa statue à l'entrée des grandes routes. Mais quelle est l'origine du nom de Caducée qu'on donne au bâton de Mercure?

En Orient toute personne constituée en dignité portoit un sceptre (a) ou un bâton d'honneur, et quelquefois une lame

(a) La preuve de cette coutume se trouve fréquemment dans l'Écriture sainte. Lorsque la prophétesse Debora félicite dans son cantique les capitaines ou les chefs de la demi-tribu de Manassé qui demouroit au-delà du Jourdain, d'être venus au secours du peuple de Dieu contre l'ennemi; elle nous les représente comme ayant en main leur bâton de commandement. Quand les tribus murmurèrent de voir le sacerdoce demeurer dans la famille d'Aaron, les chefs des tribus reçurent ordre d'apporter leur sceptre au tabernacle. Celui de Levi que portoit Aaron, se trouva fleuri le lendemain; et l'Écriture remarque que les autres chefs reprirent chacun leur sceptre ou leur bâton de commandement. Cette distinction étoit tellement affectée au chef de chaque grande famille, que dans la langue Orientale une tribu n'a point d'autre nom que celui du sceptre auquel elle est subordonnée. Ainsi les douze sceptres de Jacob, signifient les douze tribus des Israélites; et pour dire la tribu de Levi, ou la tribu

d'or sur le front, qu'on appelloit Cadosh ou Caducée, ce qui signifioit un homme

LA THÉO-
GONIE.

de Juda, on ne pouvoit dire autrement que le sceptre de Lévi, le bâton de Juda. Pour marquer de quelles tribus étoient les deux excellens ouvriers que Moÿse employa à la conduite des ouvrages du tabernacle, l'Écriture (Exod. 31.) dit d'Hooliab qu'il étoit du sceptre de Dan, et de Bézéléel qu'il étoit du sceptre de Juda. Ici mon Lecteur me pardonnera, je l'espère, une digression que je crois lui devoir être utile. C'est de lui faire observer à l'occasion du bâton d'honneur, qu'on a entièrement obscurci la célèbre prophétie de Jacob, en prenant le sceptre dont il y est parlé pour un sceptre royal; au lieu qu'en jugeant du sceptre par celui qui le doit porter, c'est-à-dire, par le chef (*Dux*) de la tribu de Juda, dont il est parlé aussi-tôt, on ne trouve plus de difficulté dans l'application de la prophétie. Il n'est promis qu'à la tribu de Juda de conserver ses chefs et son bâton d'honneur, jusqu'à la venue du Messie. Les autres tribus pourront être dispersées, ou presque oubliées et perdues, comme les dix qui composeront le royaume d'Israël; ou presque détruites comme celle de Benjamin. La seule tribu de Juda aura les assurances de conserver ses généalogies en bon ordre sous l'inspection de ses chefs, et sera toujours distinctement connue, jusqu'à ce que le *Sauveur vienne et que les nations lui obéissent*: afin que par-là sa naissance soit constatée publiquement, et qu'on connoisse qu'il est fils de David, de Juda, de Jacob, d'Isaac, et d'Abraham. L'événement a parfaitement répondu à la prophétie, et l'accomplissement est aussi simple que la promesse. Lorsque les nations viennent au fils de Marie, et que le descendant de Juda leur a fait connoître le vrai Dieu, la tribu de Juda dès-lors a acquitté sa destination. Aussi est-ce aussi-tôt après la con-

LE CIEL
POÉTIQUE.

* Ἐρμῆς,
interpres,
ἱεργηγοῦς,
nuncius sa-
cer.

saint (a), pour avertir que celui qui por-
toit ce bâton ou cette marque, étoit un
homme public, qui devoit aller et venir
en liberté, et dont la personne étoit in-
violable. Telle est l'origine du nom qu'on
donne à la baguette que porte Mercure.
On a fait ainsi le guide des voyageurs,
l'interprète * et l'envoyé des dieux, d'une
figure dont on savoit confusément que la
fonction étoit d'avertir de se mettre en
chemin. Ignorant entièrement le rapport
qu'avoit cette longue mesure avec le Nil;
on la convertit par-tout en un bâton d'am-
bassadeur, pour mettre quelque liaison
entre la fonction de l'Envoyé et le bâton
qu'il portoit.

V. Fig. 3.
Pl. XIX.

Souvent au lieu de la mesure du Nil,
on lui mettoit en main une clé, et on lui
donnoit deux visages, l'un de jeune hom-
me, l'autre de veillard, en environnant
le tout d'un serpent qui se mordoit la
queue. Le serpent, symbole de la vie ou
du tems, marque ici l'année qui forme un

version des Gentils au Christianisme que la tribu
de Juda tombe en désolation. Elle est chassée
de la terre promise, et dispersée par-tout.
Les restes de cette tribu, qui avec ceux des
autres doivent un jour reconnoître celui que
leurs pères ont rejeté, sont aujourd'hui sans
sceptre, sans chef, sans registre, et hors d'état
de justifier la descendance du Messie qu'ils atten-
dent, et de faire voir par des actes authentiques,
qu'il est fils de David, de Jacob, et d'Abraham.

(a) קדוש *cadosh, sanctus, separatio.*

cercle perpétuel, et la révolution des astres qui reviennent au point du ciel d'où ils étoient partis un an auparavant. Notre portier, qui fait ici la clôture du vieil an, et l'ouverture du nouveau, n'est que la canicule dont le lever ou le dégagement hors des rayons du soleil marquoit la nouvelle année solaire. Je dis solaire, ou naturelle, parce que l'année sacrée, faute de compter et d'évaluer un quart de jour avec les 365 jours, commençoit plus tôt d'un jour entier au bout de quatre ans, de deux jours au bout de huit ans : et en continuant de même il arrivoit que le commencement de l'année sacrée parcourroit toutes les saisons. Mais on y observoit toujours la coutume de faire précéder la pompe d'Isis, qui étoit la première fête de l'année, par le dieu Anubis qui étoit le *portier des fêtes*, ce qui fait voir que le tout étoit plus astronomique qu'historique. Voilà sans difficulté le Janus des Latins qui avoit les mêmes attributs avec le nom de *portier*. Son compagnon ordinaire, le bon roi Picus avec sa tête d'épervier, a l'air trop Egyptien pour douter un instant que l'Egypte ait été au lieu du Latium la patrie de l'un et de l'autre.

Anubis étoit réellement, comme signe, la règle des fêtes, et l'*introduceur* de toutes les figures symboliques qu'on monroit successivement au peuple durant l'année. Devenu dieu, il en fut fait l'inventeur et

LA THÉO-
GONIE.

V. Fig. 3.
Pl. XIX.

Janus.

LE CIEL
POÉTIQUE.

l'ordonnateur. Or ces fêtes se nommoient les manes, parce que les figures qu'on y présenteoit aux assistans étant originairement destinées à régler les travaux du peuple, se nommoient *les manes*, c'est-à-dire, *les réglemens*, *les signes*, *les enseignes*. On en fit la plus belle fonction d'Anubis, et c'est relativement à cette opinion frivole que la pompe d'Isis, ou l'ouverture des fêtes annuelles, étoit précédée par un chien. Mais les néoméniés de chaque saison, et les fêtes particulières qui prévenoient ou suivoient chaque récolte ayant des noms propres qui les distinguoient, le nom général de *manes*, d'enseignes, ou d'images, demeura aux assemblées funébres, qui revenoient fréquemment; et les noms de manes, d'images, de simulacres et de morts se confondirent. Mercure qui *faisoit l'ouverture et la clôture* des manes (a), devint ainsi le conducteur des morts. Il conduisoit les ames la baguette haute. Roi ou berger, il falloit suivre la troupe: il leur ouvroit le triste séjour, le fermoit sans miséricorde, et tiroit la clé sans permettre à personne de sortir (b). C'est encore ce que les Phéniciens et les Arcadiens vouloient dire quand ils

(a) *Ψυχοπομπῆς manium dux, ductor animarum.*

(b) *Tum virgam capit. Hæc animas ille evocat orco.* *Æneid.* 4. et *Horat. Carm.* 1. 1. *Od.* 10. et *od.* 24.

Pappelloient

l'appelloient le Cyllénien (a). Ce mot signifioit la clôture, ou *celui qui termine* l'année, et qui *finit pour toujours* la durée de la vie.

LA THEO-
GONIE.

La persuasion où l'on étoit qu'il avoit inventé la musique, la lyre, la lute, et tous les exercices qui forment le corps (b), est fondée sur ce que toutes ces choses étant inséparablement unies aux anciennes fêtes, on l'en a cru l'ordonnateur et l'inventeur comme des fêtes mêmes. En ouvrant les fêtes, il en introduisoit toutes les suites.

Quant à la généalogie de Mercure, elle confirme tout ce que nous avons dit. Il est fils de la belle Maia, et petit-fils d'Atlas. Maia est la Pleiade ou le peloton d'étoiles connu du peuple même, et placé au dos du taureau. Les Orientaux nommoient ces étoiles Mæah (c), c'est-à-dire, *la centaine, la multitude*. Les Grecs tantôt leur conservoient leur premier nom, et les nommoient Maia; tantôt traduisoient ce mot par ceux de Pleiades et de Pleione qui signifie de même *la multitude*. Ces

(a) כליאון cillaion, *ultima consummatio*. Isai. 10: 22. Item, *clausura, coercitio*: De là *Cyllenius ales, Cyllenice proles*. Æneid. 4.

Εομῆς ἢ ψυχὰς Κυλλήνιος ἱεκαλειτο.

Hermes Cyllenius animas evocabat. Odyss. 6.

(b) Qui feros cultus hominum recentum

Voce formasti catus et decoræ

More Palestræ. Horat. ibid.

(c) מאה maa.

LE CIEL
POÉTIQUE.

étoiles si remarquables étant des plus propres à régler l'étude du ciel, et les premières qui attirassent les yeux avant le lever de la canicule dont elles devenoient ainsi le signe avant-coureur, étoient avec les Hyades les premières qu'on prenoit soin de faire connoître aux jeunes élèves des prêtres Egyptiens, dans la sphère d'Atlas. Ce symbole devenu dieu, on historiois comme lui toutes ses leçons. Les étoiles qui servoient de règle pour connoître les autres, devinrent les filles chéries du docteur Atlas. Maïa se dégageoit alors des rayons du soleil lorsqu'il étoit dans les gémeaux, c'est-à-dire, au mois de Mai, auquel elle paroît avoir donné son nom. La plus belle étoile qui s'en dégage un mois après, ou un peu plus, est la canicule, ou l'Anubis, dont il leur plut de dire que Maïa étoit la mère, parce que l'étoile d'Anubis lui succédoit la première.

V. Fig. 4.
Pl. XIX.

Pourrions-nous pour achever ce qui regarde Mercure, rendre encore raison de l'usage ou étoient les anciens de placer communément un coq et un bouc sauvage à côté de Mercure, sur-tout quand ils lui mettoient en main une bourse pleine. Il est indubitable, à la vérité, qu'ils arrangeoient ces pièces selon les idées vaines de leur mythologie, et rapportoient le tout aux ridicules histoires qu'ils attribuoient à Mercure. Mais ce que nous cherchons ici est autre chose. Ces figures étoient

antérieures à la mythologie, et c'est à la première signification des symboles que nous voudrions parvenir. LA THÉO-
GONIE. 107

La canicule se levoit tantôt à l'entrée de la nuit, tantôt au cœur de la nuit, tantôt avant le lever de l'aurore. Ces différences pouvoient aider à fixer l'ordre de l'année, et avoient une marque particulière. Le lever de la canicule avant l'aurore étant la plus importante de toutes les observations pour l'Égypte, avoit à plus forte raison son caractère abrégé et distinctif, savoir un coq à côté d'Anubis. La bourse pleine qu'on lui met à la main pour désigner les échanges, est souvent accompagnée dans les monumens, d'une tête de capricorne; ce qui annonçoit fort simplement la vente des productions de l'été et de l'autonne jusqu'à l'entrée du soleil au capricorne en Décembre. Lorsqu'Anubis, d'affiche qu'il étoit, fut devenu le dieu du commerce et des intrigues, tous ces symboles si simples se changèrent en autant d'histoires, de superstitions, ou d'allégories également misérables. On les trouve par-tout: voyez là-dessus, si vous en avez la patience, ou Noël le Comte, ou Cartari.

Dédale et Icare.

Après que les Egyptiens eurent converti en autant d'objets d'un culte abominable ; ces figures qu'ils n'entendoient plus, chaque canton eut la sienne par prédilection. Tel dieu guérissoit de telle maladie en tel endroit. Telle déesse un peu plus loin étoit de ressource pour tel autre besoin. Enfin toute l'Egypte se trouva pleine de Cérès, de Latones, de Minerves, de Cybéles, et de Dianes, qui toutes n'étoient que l'Isis, la clé des différentes fêtes.

Toute l'Egypte se trouva pleine de patronnes et de dieux tutélaires, commodes, affectionnés, et dont les fonctions ou les occupations étoient réglées par les besoins des habitans. Les symboles avoient subi le même sort en Phénicie et en Syrie. Toutes ces extravagances se répandirent avec les Phéniciens sur toutes les côtes de la Méditerranée, où elles passèrent pour autant de traits de l'histoire Nationale, et prirent encore des formes nouvelles selon le génie et le tour d'esprit des différens peuples. C'étoit, par exemple, la coutume de dire en Egypte, soit par des figures symboliques, soit dans le langage familier, que quand la canicule ou Anubis se montreroit avec de grandes ailes d'épervier, c'est-à-dire, avec un vent bien soutenu,

l'eau seroit *suffisamment haute*, et qu'Erigone se réjouiroit, ou qu'il y auroit assurance d'une moisson abondante. Alors ils donnoient à Anubis le nom de Dédale, qui signifie *hauteur suffisante* (a), ou suffisance de profondeur. Mais si Anubis, si la canicule laissoit tomber ses plumes, c'est-à-dire, si le vent Etésien venoit à tomber ou à manquer au lever de la canicule; ils donnoient alors à Anubis le nom de Mérat-icar (b), c'est-à-dire, *le désespoir du laboureur*, ou *triste nouvelle pour le laboureur*. Ils ajoutoient qu'Erigone en étoit inconsolable, qu'elle mouroit de faim, et perdoit toute espérance. Ces idées et ces images portées en Crète et en Attique, y prirent deux formes nouvelles, et devinrent la matière de deux histoires.

En Crète, le Dédale ou l'Anubis dont le vol se soutient, et le Mérat-icar ou l'Anubis dont les plumes tombent, devinrent le sujet de la merveilleuse histoire, selon laquelle Dédale se fit et à son fils Icare, des ailes qui sauvèrent l'un et ne purent soutenir l'autre. Si Dédale, dans la suite de la fable, se sauve de Crète en

(a) De דַּי *dai*, *sufficientia*, *satis*. Levit. 5: 7. et de דָּלָה *dalâh*, *attollere*, *exaltare*. Ps. 30: 2. Hébraïc. ou de דָּל *dal*, *altitudo*, vient דַּיְרָה *Dai-dal*, Δαδδαλα ou δαδδαλα, *sufficiens altitudo*.

(b) De מַרָּה *marah*, *amertume*, *angoisses*. Ruth. 1: 20. ou *désespoir*. II. Sam. 2: 26. et de אִיכָר *Icar*, *laboureur*. Jerem. 51: 23. et Isai. 61: 6.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Sicile ; si Minos roi de Crète qui étoit , dit-on , offensé contre lui , le poursuit jusques dans cette île ; si pour ses menus plaisirs il s'amuse à bâtir en Sicile la belle ville de Minoa ; ce n'est pas qu'il puisse y avoir , ni là , ni ailleurs , aucuns monumens du passage de Minos qui n'est qu'un être de raison non plus que Dédale. Mais les mêmes noms et les mêmes symbolés se retrouvant en Sicile et en Crète , on tâcha de lier le tout à l'aide de ces belles histoires , qui ont fait long-tems l'amusement , et ensuite la grande science des Grecs. On connoissoit en Sicile comme en Crète , les manes ou les fêtes , et les réglemens. On y tenoit les mêmes discours dans les fêtes sans en entendre le sens. C'étoit des formules de cérémonial et d'habitude. On donnoit aux nouvelles villes des noms tirés du culte public , ou des cérémonies qu'on avoit le plus à cœur : et ces noms se trouvant les mêmes en des lieux fort différens , on imagina des faits et des voyages d'une côte à l'autre ; pour rapprocher et coudre par ces rapports , des choses entièrement indépendantes.

Dans l'Attique et dans les îles de l'Archipel , on connoissoit Icare : mais c'étoit sous des idées différentes de la créance de Crète. On se souvenoit dans ces îles qu'Icare étoit un laboureur : on y avoit une idée confuse du rapport de *Méra* avec la canicule , quand les vents Etésiens n'en

accompagnoient pas le lever, et de l'état déplorable où *la chute d'Anubis jettoit Erigone*; c'est-à-dire, de la tristesse où l'on étoit sous le signe de la vierge, quand le vent Etésien n'avoit pas enflé le Nil dans les jours caniculaires. Mais n'entendant rien à toutes ces choses qui ne pouvoient être intelligibles qu'en Egypte, voici l'histoire qu'ils fabriquèrent en unissant toutes ces parties tant bien que mal.

Icare, disoient-ils, étoit un laboureur qui avoit montré aux bergers de l'Attique la manière de semer, de planter la vigne, et de faire le vin. Ceux qui n'avoient pas encore bû de cette liqueur, voyant les autres faire des extravagances dans l'ivresse, tuèrent Icare, persuadés qu'il avoit empoisonné leurs amis. *Son chien Méra* vint en heurlant apprendre cette mort à Erigone fille d'Icare, qui se vit réduite à une extrême pauvreté, et en mourut de désespoir. *Méra* inconsolable mourut à son tour auprès d'Erigone. Mais Jupiter touché de leur sort, plaça le chien au ciel, où il est connu sous le nom de la canicule: il y logea aussi la jeune fille sous le nom de *la Vierge qui porte des épis*, et son père Icare sous le nom de *l'Arcture*. Depuis la mort d'Icare, les vents Etésiens ne soufloient plus au lever de la canicule. Mais après bien des sacrifices, les dieux accordèrent enfin le retour des vents du Nord, ou le soufle égal des vents Etésiens,

LE CIEL
POÉTIQUE.

pendant les quarante jours qui suivent le lever de la canicule, et qu'on nomme les jours caniculaires : ce qui ramena l'abondance.

On me dira peut-être que cette histoire, malgré les idées fabuleuses qu'on y a mêlées aux objets qui intéressoient l'Égypte, confirme si nettement tout ce que j'ai avancé sur l'origine des dieux, qu'elle paroît faite exprès pour moi, et devient suspecte par l'abondance même de lumière qu'elle jette sur l'interprétation des figures Égyptiennes. Mais tous les traits que je viens de rapporter, se trouvent dans les recueils des mythologues anciens (a).

(a) Voyez *Hygini fabulæ*, c. 130. et *Hygini astronomic. lib. 2. Voce Arctophylax. Arati phænomena Germanico Cæsare interprete, voce canis*. Pour épargner au Lecteur la peine de chercher ces recueils, je me contenterai de citer ici le passage des astronomiques d'Hygin qui peut suffire. *Nonnulli hoc dixerunt Icarium, Eri-gones patrem, cui propter justitiam et pietatem existimatur Liber Pater vinum et vitem et uvam tradidisse, ut ostenderet hominibus quomodo sereretur et quid ex eo nasceretur, et cum esset natum id, quomodo uti oporteret. Qui cum servisset vitem et. . . . vinum accepisset, statim utres plenos in plaustrum imposuisse : hac re etiam Booten appellatum. Qui cum perambulans Atticorum fines pastoribus ostenderet, nonnulli eorum aviditate pleni, novo genere potus inducti somno consopiantur. Atque ut alii aliam se in partem rejiciunt ut semi-mortua membra jactantes, alia ac decebat loquebantur, reliqui eorum arbitrati venenum ab Icario datum pastoribus,*

Par l'histoire de Dédale, et par celle de nos deux Icares, il est aisé de juger combien la fable est un fonds suspect, et quels mécomptes on peut faire en y cherchant de l'historique, puisque les personnes mêmes y sont aussi peu réelles que les aventures.

LA TRÉ-
GONIE.

*in puteum dejecerunt, at Erigone Icarii filia permota desiderio Parentis cum eum non redire videret ac persequi eum conaretur, canis Icarii, cui Mera fuerat nomen, ululans redit ad Erigonem neque puella timida suspicari debebat nisi patrem interfectum qui tot dies ac menses abesset quod filia simul ac vidit, desperata spe, solitudine ac pauperie oppressa suspendio mortem sibi conscivit. Cui mortuæ canis spiritu suo parentavit quorum casum Jupiter miseratus, in astris corpora eorum deformavit. Itaque complures Icarium Booten, Erigonem Virginem nominaverunt. Canem autem sua appellatione et specie caniculam dixerunt. Hygin rapporte ensuite les malheurs arrivés aux Athéniens en punition du meurtre d'Icare, et l'établissement des sacrifices expiatoires, où l'on représentoit le triste accident et la mendicité d'Erigone, allant de côté et d'autre avec le chien Méra rechercher son père. Il ajoute: *Præterea canicula exoriens astu eorum loca et agros fructibus orbat quorum rex Aristeus, Apollinis et Cyrenes filius petit à parente quo pacto calamitate civitatem posset liberare. Quem Deus jubet multis hostiis expiare Icarii mortem et ab Jove petere ut quo tempore canicula exoriretur, dies quadragenta ventum daret; qui æstum caniculæ moderaretur. Quod jussu Aristeus confecit et à Jove impetravit ut Etesia flarent. On trouve le même conte dans les Dionysiaques de Nonnus.**

LE CIEL
POÉTIQUE.

On a cependant quelque peine à s'accommoder de cette pensée, que Dédale ne soit qu'une emblème Egyptienne convertie, comme bien d'autres, en un personnage à événemens extraordinaires. Au travers des fables et du merveilleux dont les Phéniciens et les Grecs étoient si avides, ne trouve-t-on pas l'historique? Tous les Anciens conviennent que Dédale étoit un architecte industrieux. On lui fait l'honneur de l'invention du compas et de l'équerre. On ajoute que c'est à lui qu'on est redevable de la statuaire, et même on caractérise la nature des progrès que ce bel art commença à faire sous lui par des circonstances qui rendent la chose extrêmement croyable. Jusqu'à Dédale, selon que le rapporte Diodere de Sicile (a), « les statues avoient les yeux fermés, et les mains collées sur les côtés. Mais Dédale apprit à leur donner des yeux ouverts, à en tenir les jambes séparées, et à détacher les mains du corps ». Ce qui le fit admirer par-tout. Quantité d'autres auteurs attestent l'ancien usage de tenir les

(a) Οἱ πρό τῆς τεχνίτου κατεσκευάζον τὰ ἀγάλματα τοῖς ὀφθαλμοῖσι κεικνόμενα, καὶ ταῖς πλευραῖσι κεικνόμενα. Πρῶτος δὲ ἡ Δαίδαλος οὐρανίου (oculi statuas instruens καὶ διαβέβηκότε τὰ σκέλη ποιοῦσας, ἐπὶ ἡ καὶ χεῖρας διαβηκείας ποῖαν οἰκότες ἰθαυμάζεισθαι τοῖς ἀνθρώποις. *Diod. Sicul. Biblioth. l. 4.*

piés de statues embarrassés, ou même confondus, et réunis en un. Ces commentemens grossiers, perfectionnés par Dédale, sont en quelque sorte avérés par plusieurs statues antiques. On peut citer pour exemple, celle de Ménophis ou Memnon qui rendoit un son très-sensible, au lever du soleil, et une foule d'autres qui se trouvent par-tout, dont les piés et les mains sont en effet engagés et collés comme en une masse informe. Le récit de Diodore se trouve donc attesté par des monumens.

Voilà ce qu'on peut dire de plus vraisemblable pour réaliser l'histoire de Dédale. Malheureusement et l'histoire et les statues qui ont les piés collés, deviennent la preuve de l'origine que je donne à Dédale. Le compas et l'équerre dont on le fait inventeur, ne sont que le compas et la fausse équerre qu'on mettoit à la main d'Anubis* ou d'Horus pour avertir les laboureurs, quand les vents avoient été bons au lever de la canicule, de se tenir prêts à mesurer leurs terres, à prendre des angles pour les reconnoître, et à semer aussitôt l'arpentage fini. On le fit ainsi l'inventeur des instrumens symboliques qu'on lui voyoit en main. Les statues dont les mains et les piés sont souvent emmaillottés, et qui se trouvent par-tout dans les cabinets des curieux, ne sont que les statues d'Osiris, d'Isis, et d'Horus, telles

LA THÉO-
GONIE.

* V. Fig. 1.
Pl. XX et
Fig. 3. Pl.
IX.

LE CIEL
POETIQUE.

qu'on le montrait au peuple dans les tems du débordement. Alors il n'y avoit rien à faire : l'inaction étoit universelle. La cessation des travaux rustiques ne pouvoit être mieux marquée que par un Horus emmaillotté, ou privé de l'usage de ses piés par le débordement ; et n'employant ses bras qu'à montrer la mesure de l'eau, un instrument pour prendre le vent, un autre pour prendre des angles, et un cornèt pour annoncer l'arpentage général. Il est bon d'observer que cette figure étant sans piés et sans appui, avoit toujours à son dos un crochèt pour la suspendre, et pour la tenir ferme au milieu de l'assemblée. Ce crochèt avec son bouton tantôt arrondi, tantôt allongé en pointe, a paru au divin Platon une portion de cercle accompagnée d'un trigone pour signifier la production du monde matériel, comme un écoulement de la Sagesse divine qui est le trigone archétype. Ces grandes idées ont pu venir avec le tems. Mais nous en sommes ici au premier usage du crochèt.

Notre Horus immobile et sans piés ; étoit l'enseigne naturelle de l'inaction où l'on demouroit en Egypte, depuis le lever d'Anubis, jusqu'au tems de l'arpentage. Et cette inaction devoit être la même le reste de l'année, si la crûe des eaux n'étoit pas venue à une hauteur suffisante. Mais après le vol de *Dédale*, c'est-à-dire, après qu'Anubis, par le soufle des vents Été-

The first settlement in Boston was made in 1630 by a group of Puritan settlers from England. They established a colony on the eastern shore of the harbor, which was then a small island. The settlers were led by John Winthrop, who gave the colony the name "Boston" in honor of the city of Boston in England. The colony grew rapidly, and by 1639 it had become one of the largest and most important in New England. The settlers were known for their strict religious beliefs and their commitment to self-governance. They established a system of laws and a representative assembly, which laid the foundation for the city's future development. The city's growth was also fueled by its strategic location on the harbor, which made it a major center of trade and commerce. By the mid-17th century, Boston had become one of the most prominent cities in the eastern United States. The city's history is marked by significant events, including the Boston Tea Party and the American Revolution. Today, Boston remains a major center of culture, education, and industry in the United States.



1. 2. Le Lever de la Canicule. 3. L'ouverture de l'Année.
4. L'ouverture des échanges, en été le Capricorne ou l'hiver en étoit la Clôture.

siens, continués un bon nombre de jours, avoit procuré une *profondeur d'eau convenable*, on présentoit les statues d'Isis et d'Horus sous une forme plus dégagée. Le laboureur retrouvoit ses yeux, ses piés, et ses bras. Voilà donc l'origine de notre admirable sculpteur. Il est vrai que par la suite, les Egyptiens n'entendant plus le sens de ces symboles, que l'ancien rituel faisoit raparoître dans leurs fêtes, ils y cherchèrent de grands mystères, et multiplièrent tout particulièrement ces figures emmaillottées qui avoient un air plus singulier que les autres : ensorte qu'on les trouve par-tout (a). Mais on voit par leur multitude même qu'elles sont des tems postérieurs, et elles ne justifient pas le moins du monde la réalité de l'histoire de Dédale. Quant aux idées que les Egyptiens attachoient à ces maillots, nous nous en mettons peu en peine. Ce sont toutes niaiseries qui avoient rapport aux histoires imaginaires de leurs dieux, ou à des allégories aussi imaginaires et aussi récentes.

On se plaindroit, avec raison, de mon silence, si je négligeois de répondre à l'objection tirée de la célèbre statue de Memnon ou de Ménophis, qui suivant le rapport de Philostrate, avoit les piés réunis en masse, et qui parloit ou résonoit au

(a) Voyez la table d'Isis, et les Recueils du R. P. de Montfaucon.

LE CIEL
POÉTIQUE.

lever du soleil. Qui ne voit que c'est une statue d'Horussurnommé Ménèsou Ménof, le même que Pline appelle Ménon, et qui fut pris pour le législateur des Egyptiens; parce que cette statue étoit la règle du peuple. Si l'on a dit que cette figure avoit une sympathie si grande avec le soleil, c'est parce qu'en effet Horus n'étoit destiné à autre chose qu'à avertir les laboureurs de ce qu'ils avoient à faire chaque jour de l'année. Il n'avoit rien à leur dire pour la nuit. Ses leçons n'étoient que pour régler ce qu'il falloit faire selon la saison à chaque lever du soleil. On prit de-là occasion de dire d'abord en plaisantant, et par la suite fort sérieusement, que c'étoit une statue parlante, et que sa voix se faisoit entendre au lever du soleil.

XXVIII.

Les Cabires de Samothrace.

* V. Euseb.
Præ. Evang.
l. 1.

Les trois principales figures du cérémonial Egyptien furent portées à Bérite* en Phénicie, et de là dans différentes îles de la Mer Egée (a). Le culte en devint célèbre, sur-tout à Lemnos (b), et dans l'île de Samothrace (c) qui en est fort

(a) Aujourd'hui Archipel.

(b) Aujourd'hui Stalimene.

(c) Aujourd'hui Samadrichi, à l'entrée du détroit des Dardanelles.

voisine. On les y nommoit les Cabires (a), c'est-à-dire, les dieux puissans : et leur nom de Cabires, qui est Phénicien, n'étoit pas moins en usage dans l'Égypte que dans la Phénicie même : ce qui montrait perpétuellement le mélange des termes Phéniciens dans la langue Égyptienne, si le fond n'en est le même.

Les figures de ces dieux, étant originellement destinées à former certains sens par un assemblage de pièces qui ne se trouvent guères ensemble, ne pouvoient manquer d'avoir un air fort singulier, ou même ridicule, quand on n'en comprendroit pas la signification. Ces feuillages, ces cornes, ces ailes, et ces globes si ordinaires sur la tête d'Osiris, d'Isis et d'Horus, devoient étonner ou faire rire ceux qui n'y étoient pas accoutumés. Aussi Hérodote * remarque-t-il que les Cabires, aussi-bien que la figure éclopée de Vulcain, apprêtèrent fort à rire à Gambise, lorsqu'il entra dans leur temple et dans celui du Dieu forgeron. Les principaux dieux de Samothrace et d'Imbro, qui en est voisine, étoient au nombre de trois, savoir Axiéros, Axiochersa, et Axiochersos. M. Bochart après nous avoir très-bien expliqué l'origine de ces mots, a cru y voir, selon la pensée de quelques auteurs anciens, la déesse Cérés dans Axié-

* In *Thaliq.*
num. 77.

(a) בנירים *Cabbirim*, potentes.

LE CIEL
POËTIQUE.

ros, le dieu Pluton dans Axiokersos, et Proserpine dans Axiokersa. Mais tâchons d'y voir la vérité. Axiéros (a) ou Assuerus, dont le nom signifie le modérateur de la terre, est le même nom d'Osiris. Axiokersos et Axiokersa (b), signifient également *le frein du ravage*, ou la règle du débordement, et conviennent, dans le même sens, à un homme et à une femme. Peut-on méconnoître là les figures d'Osiris, d'Isis, et d'Horus, qui enseignoient au peuple la manière de se précautionner contre les ravages de l'eau? Aussi trouve-t-on souvent dans les auteurs que les Cabires étoient, Jupiter, Cérés, et Bacchus, ou Dionysus le jeune.

Souvent ils en ajoutent un quatrième qu'ils nomment tantôt Mercure, tantôt Cadmille, ou Casmille et Camille, qui chez les Etrusques et au Latium, signifioit un ministre, ou un messenger. C'est-à-dire, que nous retrouvons encore ici les quatre principales clés de l'ancienne écriture Egyptienne changées à cause de leur figure humaine, en autant de dieux tutélaires et puissans.

(a) אֲדוּי אֲרִיץ Ochozi eres ; Osiris, dominium terræ.

(b) אֲדוּי מַרְעָא Ochos heres, ou Axiokersos, dominium excidii, frenum diluyii.

X X I X.

Apollon, les Muses et les Graces.

Quelque variété que le caprice des particuliers et la différence des goûts, ayent pu introduire dans le cérémonial Egyptien, et dans les signes qui servoient à annoncer tout ce qui intéressoit le public, on retrouve par-tout le même fond, parce que les besoins étoient les mêmes, et que les pratiques étoient fondées sur ces besoins. Depuis que le sens de ces signes eut été perverti, jusqu'à changer les figures significatives en autant de dieux qui n'étoient occupés que du soin de pourvoir aux besoins des Egyptiens, ou de leur annoncer ce qui les intéressoit; chaque canton honoroit d'un culte spécial l'une ou l'autre de ces figures. Certaines villes au contraire affectoient de les réunir presque toutes. On honoroit, par exemple, en certains lieux, l'Horus-Apollon, qui ayant mis bas ses flèches et prenant en main sa lyre, se délasse de ses travaux, et se félicite de n'avoir plus d'ennemi. Ce symbole si simple des fêtes et du repos, dont le laboureur jouit en Egypte durant les mois de Décembre, de Janvier, de Juillèt, Août, et Septembre, ayant été pris pour un dieu qui préside à l'harmonie; les autres figures qui l'accom-

LE CIEL
POËTIQUE.

paignoient pour signifier les diverses circonstances de chaque saison, furent prises dans un sens conforme à l'idée qu'on s'étoit faite d'Apollon. Les neuf Isis qui annonçoient les néoméniés ou les premiers jours de chacun des neuf mois où l'Égypte est *délivrée* du débordement, portoient dans leurs mains des symboles particuliers ou convenables à chacun de ces mois; par exemple, un compas, une flûte, une trompette, un masque ou tel autre attribut, pour annoncer la fête qui précédoit l'arpentage des terres inondées; celle où l'on sonnoit de la trompette ou du cor pour aller à une expédition de guerre ou de chasse; celle où l'on prenoit le masque pour représenter l'ancien état du genre humain, ou quelque autre fête célèbre. Toutes ces figures enseignoient réellement aux hommes ce qu'ils avoient à faire. On se souvenoît généralement que c'étoit là leurs fonctions. Mais devenues autant de déesses, on s'imagina qu'elles présidoient à la musique, à la géométrie, à l'astronomie, à toutes les sciences. On les réunit en grand chœur au musicien Apollon; et au lieu de voir dans les instrumens qu'elles portoient, les caractères particuliers des fêtes ou des travaux de chaque mois, on crut y voir, et l'on aida à y mettre les marques spécifiques de tous les beaux arts. On les appelloit en Égypte **les neuf Muses**, c'est-à-dire, les neuf mois

sauvés des eaux, ou *délivrés de l'inondation* : étymologie dont la justesse se trouve démontrée par le nom de Moïse ou de Mosé, qui signifie *sauvé des eaux*, *dégagé de l'eau* (a). Tel est le nom commun qu'on leur conserva. Mais les Grecs chez qui ce chœur de divinités savantes fut porté, leur donnèrent à chacune un nom propre. Ces noms, s'ils sont tirés de leur langue, conformément aux idées ridicules qu'ils avoient de ces figures, ne nous éclaircissent rien, et ne méritent point que nous nous arrétions à les traduire. A côté des neuf Isis qui désignoient les neuf mois où l'on pouvoit aller, venir, et agir en liberté, paroissoient aussi les trois Isis qui annonçoient les trois mois pendant lesquels l'eau demouroit sur les plaines, et empêchoit la libre communication d'une ville à l'autre. On les peignoit tantôt comme emmaillotées et ne pouvant faire usage ni de leurs piés, ni de leurs bras; tantôt moitié femme et moitié lézard, ou moitié poisson, parce qu'il falloit alors demeurer sur la terre au bord de l'eau. Enfin, et cette dernière forme fut plus du goût des Grecs, on les représentoit comme trois sœurs oisives,

LA THÉO-
GONIE.

(a) *Exod. 2: 10.* On voit encore ici la preuve du rapport de la langue Egyptienne et de celle des Phéniciens, quoique la diversité de la prononciation et d'autres altérations en fissent des langues différentes.

LE CIEL
POÉTIQUE.

sans aucun attribut, et se tenant par la main, parce qu'elles désignoient l'inaction des trois mois du débordement qui se suivent sans interruption : et comme ces trois mois rompoient la communication ordinaire d'une ville à l'autre, dans un tems où l'on n'avoit pas encore élevé les magnifiques chaussées qu'on y a faites depuis, les trois Isis qui annonçoient les néoméniés de ces mois d'une entière séparation, se nommoient *Chéritout* (a), c'est-à-dire, *le divorce*, le tems de *la séparation*. Ce mot avoit un rapport de son avec le mot *charites*, qui en Grec signifie tantôt *les actions de graces*, tantôt *les bienfaits*, ou *des manières gracieuses*. Ce qui donna lieu aux poètes Grecs d'imaginer que ces trois déesses présidoient à la reconnoissance ou aux agrémens extérieurs.

Quelque soin que les villes eussent pu apporter au mois de Juin pour se pourvoir de toutes les provisions nécessaires, elles ne pouvoient en bien des rencontres se passer du secours les unes des autres, et l'on avoit recours à la commodité des barques, et de la voile. La barque avec sa voile étoit désignée en Egypte et en Phénicie par la figure d'un coursier qui

(a) כריתות De *charat*, *abscindere*, vient כריתות *cheritout*, *repudium*, *scissio*, interruption du commerce. Voyez le mot *cheritout*. Isai. 50 : 1. et Deut. 24 : 1.

à des ailes. C'est pour cela que les peuples de Cadix, qui étoient originaires de Phénicie, donnoient anciennement le nom (a) de cheval à un vaisseau, soit grand, soit petit; et que les pauvres comme les riches, en parlant de leurs barques, les appelloient leurs chevaux. Que peut donc signifier la figure de Pégase, ou d'un cheval ailé qu'on mettoit à côté des trois graces, et des neuf Muses? Si ces déesses président à la reconnoissance et aux sciences, notre cheval ailé devient inintelligible. Mais si nos Charites sont les trois mois de séparation, ou l'interruption de la libre communication d'une ville à l'autre, Pégase vient ici au secours: et si les neuf Muses sont les neuf figures qui annoncent ce qu'il faut faire durant les neuf mois où l'Egypte est délivrée de l'eau; la figure du cheval ailé, c'est-à-dire, la barque, placée auprès d'elles, annonce la fin de la navigation et le retour des travaux rustiques. C'est pourquoi on donnoit à cette figure le nom de Pégase, qui signifie (b) la fin de la navigation.

LA THEO-
GONIE.

(a) Γαδεισιῶν τῆς μὲν ἐμπόρου μεγάλα
τέλειον πλοία, τῆς ἢ πενήτας μικροῦ, ἀκαλεῖν ἵππους.
*Gaditanorum mercatores ingentibus uti navibus,
pauperes parvis; quas equos appellant.* Strabon,
geograp. lib. 2. pag. 99. édit. Reg.

(b) De ἡ pag, cessat, otatur, et de ΔΙΔ sur
cursor, navis, vient ΠΙΓΓῆ pegasus, navigationis
intermissio. La tête d'un coursier placée sur les
épaules d'Isis * avec un poisson dans une main

* Pausan. in,
Arcadio.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Une colonie Egyptienne, ou Phénicienne, qui avoit toutes ces figures dans le cérémonial de sa religion, le transporta avec elle dans la Phocide aux environs du Parnasse et de Delphes. Elles n'y formoient plus de sens : elles n'avoient rapport à rien qui convînt au pays : cela est vrai. Mais il y avoit long-temps qu'on les honoroit avec leur président comme des divinités bienfaisantes, et c'en étoit assez pour perpétuer l'usage de ces figures, et des beaux contes qu'on avoit imaginés pour rendre raison de tout.

et une colombe dans l'autre, étoit visiblement l'annonce d'une fête qui ouvroit la navigation lorsque le soleil quittoit le signe des poissons, et ramenoit les zéphirs, dont cette colombe marquoit la douceur. Les Athéniens avoient une ancienne sculpture où l'on voyoit Isis accompagnée d'un olivier, et Neptune accompagné d'un cheval. Ils bâtirent là-dessus la fable du démêlé de Pallas Athéné avec Neptune, pour savoir qui des deux feroit un plus beau présent à la nouvelle Ville et mériteroit par-là de lui donner son nom : d'où il étoit arrivé que l'olivier étant plus utile que le cheval, la déesse étoit demeurée victorieuse. Mais le sens de cette sculpture étoit tout simple. Elle signifioit, ou les deux moyens que les Athéniens avoient pour subsister, savoir l'agriculture et la navigation, ou la préférence qu'ils doivent donner à l'agriculture sur la navigation. Deux ou trois traits de cette espèce peuvent éclaircir suffisamment toutes ces anciennes figures que Pausanias nous détaille, dans sa description de la Grèce, avec les fables qui en furent les suites.

Il n'est pas inutile, pour appuyer ce qui vient d'être dit, de remarquer que dans les figures antiques on trouve souvent les trois Graces sous la conduite de Mercure, parce que le lever de la canicule est suivi en Egypte des trois mois d'inondation; et les neuf Muses sous la conduite d'Horus - Apollon, parce que Horus, ou le travail, mèt à profit les neuf mois suivans.

LA THEOLOGIE.

Mais pourquoi cet Apollon rendoit-il des oracles, et annonçoit-il l'avenir? C'étoit-là sa première destination. Horus ne servoit qu'à apprendre par ses attributs ce qu'il falloit faire, et ce qu'il falloit attendre selon les vents et selon les années. On ne perdit jamais de vûe que ces figures servoient d'annonces et de règle pour guider le travail de l'homme. Mais quand on en eut fait des dieux; au lieu de les regarder comme des indications ou des signes commodes par lesquels des hommes pleins d'expérience régloient les travaux du peuple, et lui marquoient par avance ce qu'il y avoit à faire de mois en mois, ils s'imaginèrent que ces figures connoissoient l'avenir, et le leur annonçoient (a). Cette matière de la divi-

L'oracle de Delphes.

(a) Ne seroit-ce pas là ce qui a valu à Horus - Apollon la qualité de *pæan*, ou *pæanna*, *reve-lator*, l'Interprète des choses cachées, l'oracle. C'est le même nom que Pharaon donna dans sa langue à Joseph. Il l'appella (*Genes. 41 : 45.*)

LE CIEL
POÉTIQUE.

nation étant fort importante , mérite un chapitre à part.

Les termes d'Hippocrène, d'Aganippé, de Castalie, de Parnasse, d'Hélicon, et autres semblables, n'ont apparemment rapport qu'aux particularités et aux agrémens de la Phocide : l'explication en seroit étrangère à mon sujet.

X X X.

Les Furies, les Parques, les Harpyes.

La distribution que nous venons de voir des douze Isis en trois Charites, ou trois nymphes désœuvrées, qui sont conduites par Mercure, et neuf autres nymphes agissantes, qui sont conduites par Horus, se trouve confirmée par une autre distribution, qui toute différente qu'elle est, a un rapport juste avec la précédente. C'est celle de trois Grasses, de trois Furies, de trois Parques, et de trois Harpyes. Cette seconde douzaine de figures si étranges n'est encore que la suite des mois d'Égypte, caractérisés selon les saisons.

tsaphnat, pœanach, l'interprète des choses cachées. Ces mots Egyptiens ont grand rapport avec les deux de la langue Phénicienne qui signifient la même chose 𐤔𐤓 pœnah, observer, appercevoir et 𐤔𐤓 tsaphan, cacher. Nouvelle preuve du rapport de ces langues.

Les

Les Charites sont, comme nous le ve-
 nons de voir, les Isis ou les marques des
 mois de Juillèt, Août et Septembre.

Les Furies ou les Euménides avec leurs
 têtes environnées de serpens, et leur tor-
 che au poing, n'ont paru propres dans la
 Grèce qu'à tourmenter les impies dans le
 Tartare : et c'est l'emploi que les poë-
 tes leur donnent, à moins qu'ils ne les en
 fassent sortir pour venir inspirer quelque
 mauvais coup, ou pour porter les peuples
 à la fureur.

Toutes ces fables sont fondées sur leur
 figure : mais l'intention de l'instituteur
 est fort différente. Ces figures sont les mê-
 mes que les Gorgones ou la Méduse, et
 ne signifioient rien autre chose que les
 trois lunes d'automne qui sont comme les
nourrices de l'Égypte, tant par la bierre
 qu'on brassoit alors, que par le *pressurage*
 des raisins, des olives, et des pommes.
 On connoît la signification des serpens.
 Les torches marquoient l'annonce d'un
 sacrifice. Les deux cailles, dont le nom
 signifioient *sécurité*, achévent de montrer
 l'intention de la figure. Quant aux noms
 des trois lunes de cette saison, ils avoient
 rapport aux boissons qu'elles donnent à
 l'Égypte. Le nom de *furies* (a) signifioit

LA THÉO-
 GONIE.

* *Voy. Fig.*

3. *Pl. XX.*

* *Voy. Fig.*

3. *Pl. XXI.*

(a) De פור *fur*, torcular פור *furim*, torcula-
 ria. D'où les Latins ont fait les *furies*.

LE CIEL POÉTIQUE. *les pressoirs*, et celui d'*euménides* (a) signifioient *les nourrices*.

Les Parques sont les trois lunes de Janvier, Février, et Mars : ce sont trois filandières en Egypte comme en Grèce. On leur mèt en main l'ensuble, la quenouille, le fuseau, des ciseaux, ou tels autres instrumens qui ont rapport à la fabrique du fil ou de la toile, qui n'étoit jamais plus animée que dans ces trois mois ; d'où vient qu'on leur donna le nom de *park*, lequel signifie *la toile*, ou un *rideau*, ou *la voile d'un vaisseau* (b).

Les Grecs ne comprenant rien au travail de ces trois prétendues déesses, leur attribuèrent la fonction de filer la vie des hommes, et de couper sans miséricorde le fil de celui d'entre nous dont le billèt

(a) De אָמַן *aman* nutrire. אֹמֵנוֹת *omenoth*, *nutrices* : Voyez Ruth. 4 : 16. Les Grecs les nomment *Eûmèides*, *les Eumenides*, *les bien intentionnées*. Ce qui ne cadre en rien avec les fonctions qu'ils leur prêtent. Ajoutons que les noms particuliers de chacune des trois furies ont un rapport très-simple avec les vendanges. On les nommoit *Alecto*, *Tisiphone*, et *Mégère*, qui signifient, *la cueillette*, *l'entonnement*, et *la clarification* du vin. אֶלֶקְטָא *Alecto* de לֶקֶט *leket*, *cueillir*. אֶפְרוֹיָה *Tisiphone* de אָפַר *tsaphan*, *cacher*, *enfermer*, et אֶפְרוֹנֶה *tsephoneh*, *le tems de renfermer le vin dans les cruches*. מִגְרָה *Megèahe* vient de מָגַר *migher*, *précipiter*, et מִגְרָה *migherah*, *la chute de la lie*, *la clarification* du vin.

(b) פָּרֶקֶת *park* ; et פָּרֶכֶת *paroket*, *tela*, *velum*, Exod. 26. 31.

est tiré de l'urne fatale où nos noms sont jettés, et sans cesse agités. Il étoit difficile de rien imaginer de plus spirituel sur ce qu'on n'entendoit pas.

Les trois lunes d'Avril, de Mai, et de Juin, sur-tout les deux dernières, étant sujettes à des vents orageux qui renversoient quelquefois les plans d'oliviers, et à amener du fond de l'Afrique et des bords de la Mer Rouge, des sauterelles et des hannetons qui ravageoient et salissoient tout; les anciens Egyptiens donnèrent aux trois Isis qui annonçoient ces trois lunes, un visage féminin, avec un corps et des serres d'oiseaux carnaciers. les oiseaux étoient la clé ordinaire de la signification des vents. Et le nom de Harpyes qu'ils donnoient à ces vents, étoit sans mystère, comme tous les précédens: il signifioit *les sauterelles* (a) ou *les insectes rongeurs*, que ces vents faisoient éclore.

LA THÉO-
GONIE.

* V. Fig. 24
P. XX.

X X X I.

Bellérophon, Persée, Andromède.

Je ne doute point que mon Lecteur ne soit un peu surpris de trouver les Harpyes changées en insectes, de voir les Furies

(a) De ערב *haroph* ou *crop*, que la Vulgate a rendu par *musca gravissima*, l'insecte le plus malfaisant. *Exod. 8: 14.* ou de ארבה *arbeh*, *locusta*. *Exod. 10.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

devenues les annonces du pressurage ; et de rencontrer le symbole de la navigation sur les rochers du Parnasse. Mais la singularité de l'emploi qu'on a fait des figures Egyptiennes , ne prouve pas que mon principe soit faussement appliqué. Elle montre seulement combien l'idolâtrie est absurde ; et que ces figures une fois tirées de leur première signification , conduisirent les hommes d'extravagances en extravagances.

Les fables de Bellérophon et de Persée viennent naturellement à la suite de Pégase , puisqu'il a servi de monture à Bellérophon pour aller attaquer l'épouvantable chimère ; et à Persée , pour voler au secours d'Andromède , exposée à être dévorée par un monstre.

La chimère (a) , selon les fables , étoit un monstre né en Lycie , et composé d'une tête de lion , d'un corps de chèvre , et d'une queue de serpent (b). Selon la vérité , c'étoit la marque du tems où l'on faisoit les transports de blé et de vin , savoir depuis l'entrée du soleil au lion jusqu'à son entrée au capricorne. Cette annonce des provisions nécessaires étoit agréable aux Lyciens , que les mauvaises nourritures et la stérilité de leur pays obligeoient de

(a) χιμαίρα, chèvre sauvage.

(b) Πρόσθε λίαν, ὅπιθεν ἢ δροχῶν, μέσση ἢ χιμαίρα.
Iliad. Z.

recourir à l'étranger. Mais que ferons-nous de Bellérophon? Irons-nous chercher sa famille à Corinthe (a)? Travaillerons-nous à fixer dans la période Julienne la date précise de ses aventures? Bellérophon et son cheval ailé ne sont qu'une barque, ou le secours de la navigation, qui apportoit à la colonie Lycienne des rafraîchissemens et des nourritures saines. Bellérophon signifie à la lettre, *des nourritures saines*, ou *des provisions pour rétablir la santé des habitans* (b).

LA THÉO-
GONIE.

Le conte de Persée et d'Andromède n'est, de même, qu'un langage populaire dont on a fait une fable. C'étoit un tour ordinaire de la langue Hébraïque et Phénicienne, de dire qu'une ville ou une contrée étoit fille des rochers, des déserts, des fleuves, ou des objets qui y paroissent le plus. C'est ainsi que Jérusalem est souvent appelée *la fille de Sion*, c'est-à-dire, *de la sécheresse*, ou *la fille des collines stériles*, qu'elle contenoit dans son enceinte. La Palestine propre, au rapport de Strabon (c), n'étoit qu'une *longue côte maritime* composée de rochers, et d'une plage sabloneuse. Elle étoit bordée de ro-

(a) Voyez *Iliad.* 2. et *Pausan. in Corinth.*

(b) De *helil* בְּלִי, *pabulum*, nourriture; et de *רפואה* *repoah*, *sanatio*, rétablissement; ou *רפון* *rophon*, *sanans* et *sanitas*, vient בְּלִי רֶפּוֹאָה *Bellorophon*, *pabulum sanationis*.

(c) *Georg.* l. 18. p. 759. edit. Reg.

LE CIEL
POÉTIQUE.

che, ou de falaises escarpées, depuis Joppé ou Japha, presque son unique port, jusqu'à Gaza. Le reste en retournant sur le bord de l'Arabie Pétrée, jusqu'au lac Sirbonide, et au mont Cassius, n'étoit, selon le même Strabon, qu'un bord stérile et couvert de sable (a), où se terminoit l'inondation qui couvroit l'Égypte en venant mourir dans ces sables. De-là vient qu'on disoit de cette longue côte, qu'elle étoit fille de Céphée (b) et de Cassiopée (c). Chacun sait que Céphé signifie une pierre. Le mont Cassius, jusqu'au pié duquel s'étendoit l'inondation du Nil, un peu au-dessus de l'ancienne Peluse, ou de la moderne *Damiette*, a pris son nom d'un mot qui signifie *la borne* ou le terme de *cette inondation*. Et c'est parce que le lac Sirbonide qui en est voisin, demouroit encore plein des restes de l'inondation, lorsque l'Égypte étoit à sec, qu'on a dit que Typhon alloit mourir dans ce lac. Il étoit même si plein de bitume et de matières huileuses ou combustibles, qu'on imagina que Jupiter y avoit percé Typhon d'un coup de foudre, ce qui avoit rempli de souffre tout ce grand marais. L'ancien nom de Typhon étoit *Ob*, enflûre, dé-

(a) Ἄπο Γάζης λυπαρὰ πᾶσα καὶ ἀμμάδης. *Ibid.*

(b) De צֶפֶה cepha, petra.

(c) De קַסְיִ cassi, terminus; et de אֹב ob, hostis, python, ou débordement. קַסְיֹב cassiob., terminus pytonis.

bordement : d'où vient que la côte sablonneuse, voisine du tombeau de Typhon et du mont Cassius, se nommoit Cassiobé, *le terme du débordement*. La côte entière qui s'étendoit depuis là jusqu'au-dessus de Joppé, n'étoit qu'une *grande lisière* sans largeur. Or si on vouloit dire en Phénicien une longue côte, *une grande lisière*, on diroit Androméde (a). Pour justifier cette situation étroite des Philistins, on peut se rappeler que les Iduméens occupoient le Midi de ce pays, et qu'après l'expulsion des Chananéens, les tribus de Juda, de Dan, et de Simeon, s'étendoient jusqu'aux portes des villes de Joppé, Azot, Ascalon, et Gaza, qui étoient voisines de la grande mer. Comment les Philistins pouvoient-ils donc tirer leur subsistances des sables du Midi, ou des roches de la côte de Joppé? Ils étoient exposés au plus cruel de tous les ennemis, à la famine. La Palestine étoit perdue sans le secours des barques et des pilotes qui alloient chercher au Phare et à Sais du blé, des olives, de l'huile, des légumes, et des provisions de toute espèce. Nous avons vu qu'une barque se nommoit en langue vulgaire *un cheval*. Nous pouvons ajoûter, sans crainte, qu'un pilote se nommoit

(a) De אדר *adar*, grand; et de מד *mad*, mesure, lisière, on a fait אדרמד *Adremad*, la longue côte.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Persée (a), c'est-à-dire, un coureur, un chevalier : et pour caractériser les lieux où les barques de Joppé alloient faire leurs provisions, les lieux qui étoient l'unique ressource assurée de la Palestine ; on ne se contentoit pas d'y peindre la figure d'un cheval, comme Strabon nous apprend qu'on le faisoit sur la poupe des barques Phéniciennes (b). Mais avec le cheval ailé, marque naturelle de la navigation, paroissoit un chevalier qui portoit le symbole particulier, et pour ainsi dire, les armes de la ville de Sais : c'étoit *la Méduse*, dont nous avons donné ailleurs l'explication. Je crois qu'à présent on entend ce que signifie *Andromède*, fille de Céphée et de Cassiopée, exposée sur les rochers de Joppé à un monstre cruel, et délivrée par un chevalier volant, à qui la déesse de Sais avoit prêté l'horrible tête de Méduse pour pétrifier de peur tous ses ennemis. Quoique le merveilleux fût un peu outré dans cette fable, on la prenoit pour une histoire très-réelle ; et de peur qu'on n'en doutât (c), les habitans de Joppé montroient encore les anneaux et les restes des chaînes qui avoient servi à

(a) *WY parash* ou *peresh*, eques.

(b) *Ἀκαλεῖν ἱππας δὲ ἐν ταῖς πρώοις ἱπποσίων. Quas (naves) equos appellant à prore insignibus. Ibid.*

(c) Voyez *Joseph. de Bel. Jud. lib. 4.* et *Plin. Hist. Nat. lib. 5. cap. 13.*

attacher l'infortunée Andromède pour LA THÉO-
contenter les nymphes de la mer, aux- GONIE.
quelles Cassiopée avoit osé se préférer.

X X X I I.

Nyobée.

Nyobée, disent les poètes, insulta Latone : mais Apollon l'en punit en perçant de ses flèches les quatorze enfans de cette femme trop glorieuse de sa fécondité. Elle en devint inconsolable, et les dieux par compassion la changèrent en rocher. Nous connoissons Latone *. Nyobée n'est pas plus difficile à reconnoître. Latone ou le Lézard, ou la figure moitié femme et moitié lézard, signifie la retraite des Egyptiens sur les terrains élevés. Nyobée signifie le *séjour de l'ennemi* (a), ou du fleuve débordé sur la plaine. L'insulte que Nyobée fait à Latone, est la contrainte et la nécessité où elle mèt les Egyptiens de se sauver, comme des animaux amphibies, sur des terrasses environnées d'eaux. Les quatorze enfans de Nyobée sont les quatorze coudées qui marquent les crûes du Nil *.

* V. ci-dessus article 13. et Fig. 2. Pl. XVIII.

* Strabon. Geogr. l. 17.

Ces quatorze coudées se voyent encore représentées par quatorze enfans disposés

(a) נוֹבַע De *nuah*, habitare, séjourner; et de נוֹבַע ob, *exundatio*, tumor, vient נוֹבַע *nysob*, mora *exundationis*.

LE CIEL
POÉTIQUE.

par étage sur les piés et sur les bras de la figure du Nil qu'on voit aux Tuileries. Horus-Apollon qui les tue à coup de flèches, est le travail qui devoit victorieux de ces obstacles en semant paisiblement après la retraite des eaux, et n'ayant plus rien à faire sous le signe du Sagittaire; n'ayant même à craindre après cela ni pluie, ni orage, jusqu'à la moisson qui se faisoit en Avril. Enfin Nyobée est changée en pierre. Voici l'équivoque. Le séjour de l'ennemi devient *le salut* de l'Égypte, *selav*. Mais le même mot déguisé par une légère altération en celui de *selaw* (a), signifie une pierre. Ne comprenant plus ce que c'étoit que la mère de quatorze enfans changée en salut, ou devenue le salut de l'Égypte, ils la changèrent en un rocher, et ses yeux en deux fontaines qui continuent à répandre des larmes sur la mort de sa chère famille. Cela étoit bien plus touchant.

XXXIII.

Les Argonautes.

Les habitans de la Colchide étoient; dit-on, une très-ancienne colonie d'Égypte. Presque tous les Auteurs nous l'assurent (b), et l'on en trouveroit la preuve

(a) שֵׁלָו *shélay*, *salus*. שֵׁלֶע *shelaw*, *silex*.

(b) Hérodote, lib. 2. Dionys, Perieget. v. 689. Valer. Flacc. Argonaut. lib. 5. v. 240. etc.

au rapport d'Hérodote *, dans divers traits de ressemblance. Ils étoient bazanés, et avoient les cheveux crépus comme les Egyptiens. Ils avoient apparemment admis parmi eux l'usage de la circoncision dès le tems de Joseph, et lorsque sa famille leur étoit agréable par le souvenir encore récent du salut dont l'Égypte lui étoit redevable : ou bien ils étoient Ismaélites. J'aimerois mieux croire que l'introduction de cette pratique dans la Colchide vient des dix tribus d'Israël dispersées d'abord dans ces cantons, puis dans tout le Nord. Les Colques parloient le même langage, et avoient les mêmes usages que les Egyptiens, et en particulier ils s'appliquoient comme eux à travailler le lin. Strabon (a) rapporte les mêmes marques de l'origine qu'on leur attribue : et il ajoute un point que nous avons sur-tout intérêt de remarquer, qui est que (b) leur pays produisoit abondamment du lin, du chanvre, de la cire, et de la poix : que la fabrique de leur lin (linourgia) étoit fameuse, et qu'on transportoit leurs toiles de tout côté. Personne n'ignore d'ailleurs que le Phasis qui traversoit la Colchide, entraînoit des paillettes d'or qu'on alloit

LA THÉO-
GONIE.

* In Euterp.
num. 36.

(a) Geogr. lib 2. pag. 498. edit. Reg.

(b) ΑΓαρή ἢ ἕστι ἡ χώρα . . . λίνον τέ ποιεῖ πολὺ καὶ κάλυβιν, καὶ κηρόν, καὶ πίσσην ἠδὲ λινουργίαν καὶ τεθρύλλησιν.

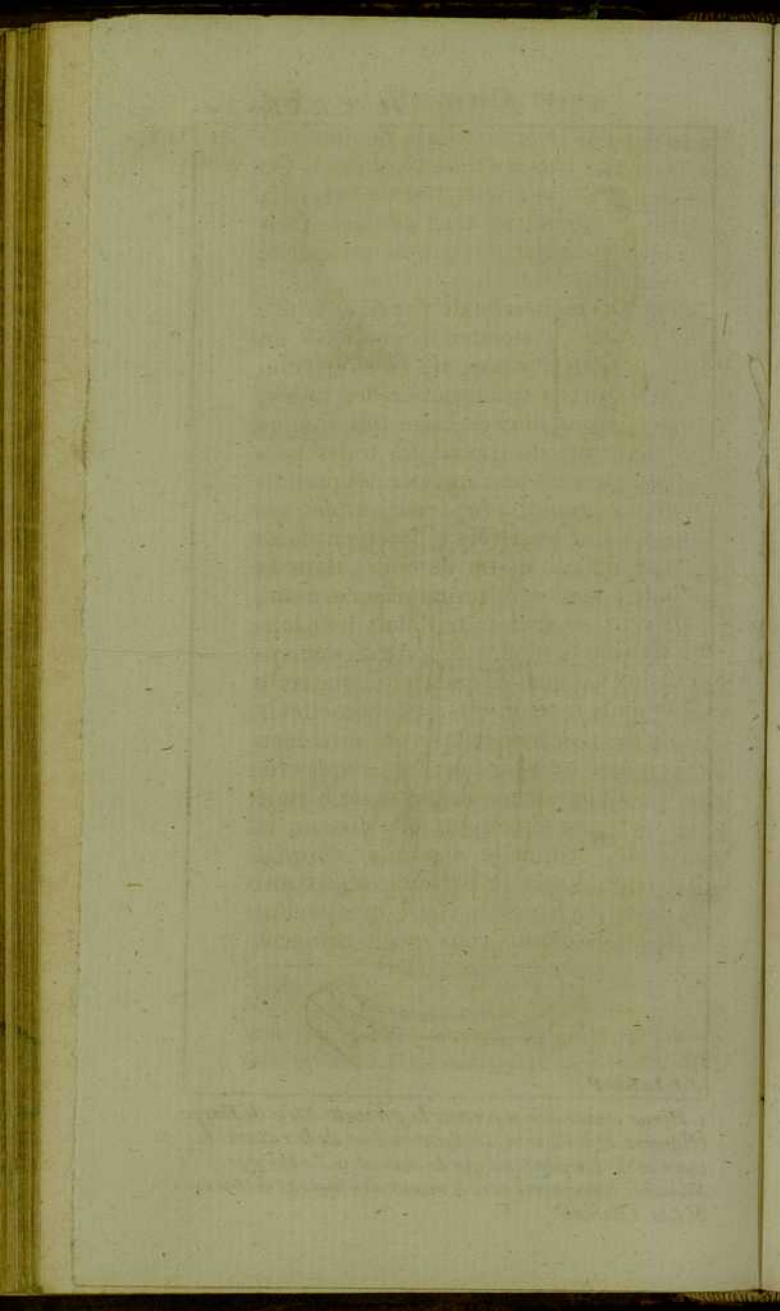
LE CIEL recueillir sur les bords avec des peaux de
 POËTIQUE. brebis ou des étoffes velues, comme il se
 pratique encore ; parce que les paillettes
 s'embarrassent dans les poils, et y demeu-
 rent. Il ne nous faut rien de plus que ce
 petit nombre de particularités propres à la
 Colchide, pour rendre raison de la célè-
 bre fable des Argonautes.

Puisque les Colques avoient les mêmes
 usages que les Egyptiens, ils annonçoient
 sans doute les ouvrages communs par des
 marques publiques, pour en fixer l'ou-
 verture et la durée. Leur fleuve n'engrais-
 soit pas les campagnes, comme le Nil fai-
 soit en Egypte. Mais en certaines saisons,
 il amenoit sur ses bords des paillettes d'or,
 dont la cueillette enrichissoit les habitans,
 et contribuoit à leur *subsistance*. Quand
 le tems propre à faire cette recherche étoit
 venu, on avoit grand intérêt de ne pas
 laisser emporter cette matière précieuse
 jusqu'à la mer. Il falloit donc se disper-
 ser à propos sur les bords du Phasis, et se
 hâter d'étendre autour des rochers, sous
 les racines des grands arbres, et dans
 toutes les anses de la rivière, des peaux
 de brebis encore garnies de leur laine pour
 arrêter les paillettes. On annonçoit le mo-
 ment de ce travail si important par un
 bouchon, une marque publique, un étend-
 dard : et cet étendard étoit une toison
 accompagnée d'un serpent. On montrait
 une toison : rien n'étoit plus naturel que



J. P. Le Bas F.

1. Horus enmaillotté et portant la girouette à tête de Huppe, l'Équerre, et le Clairon. toutes annonces de la retraite des eaux et de l'Arpentage qui la suivoit. 2. La Harpye ou la Néométrie concourant avec le retour des insectes destructeurs. 3. Les Charités.



ce signe en pareil cas. On la nommoit la toison d'or : chacun en voit la raison. On l'accompagnoit d'une figure de serpent, symbole ordinaire de tous ce qui contribuoit à la subsistance ou à la prospérité des habitans.

Quand la recherche de l'or étoit faite , et qu'il falloit rappeler le peuple à un travail plus nécessaire , tel qu'étoit celui de filer le lin , et de fabriquer des toiles , on changeoit d'affiche. L'Isis qui annonçoit l'ouverture du travail des toiles portoit dans sa main une navette , et prenoit le nom d'argonioth , (a) *le travail des navettes*. Quand les Grecs qui alloient faire emplette de cordes ou de toiles dans la Colchide , vouloient prononcer ce nom , ils disoient *Argonaus* , qui dans leur langue , signifie le navire Argo. S'ils demandoient aux Colques ce que c'étoit que cette barque dans la main d'Isis ; car en effet la navette des tisserands a la figure aussi-bien que le nom d'une barque ; les Colques répondoient apparemment que cette barque servoit à régler le peuple ; que chacun la consultoit , et qu'elle apprenoit ce qu'il falloit faire. Voilà le premier fondement de la fable du Vaisseau *Argo* , qui rendoit des réponses à tous ceux qui le venoient

(a) De ארָג אַרָג *arag* ; et de אֵי אֵי *oni, navis* , on a fait אַרְגוֹנְיוֹת *argonioth, opus navicularum, opus texturinum* , le travail des navettes , la fabrique des toiles.

LE CIEL
POÉTIQUE.

consulter. Il nous suffit d'avoir vu le premier canevas de la fable. Les broderies qui y ont été ajoutées par l'imagination des poètes ou des navigateurs désœuvrés, ne sont plus de notre sujet.

X X X I V.

Argus.

L'explication de la fable précédente nous en fait entendre une autre, qui, toute puérile qu'elle est, a souvent exercé les plus grands poètes et les plus habiles peintres. C'est la fable d'Argus.

Junon piquée de la conduite de son mari, lui enleva la belle Isis, et l'ayant changée en génisse, la confia à la vigilance d'Argus qui avoit cent yeux, dont les uns veilloient, tandis que les autres dormoient. Mais Mercure voulant tirer la génisse des mains d'Argus, endormit, en chantant, tous les yeux du gardien, et emmena Isis. A quoi ce conte peut-il avoir rapport? En voici l'origine, si je ne me trompe.

La tissanderie étoit célèbre à Athènes, dans l'île d'Amorgus (a), et dans la Colchide aussi-bien qu'en Egypte. Mais le

(a) Isle de la mer Egée, ainsi appellée de אממ, mater; et de ארגיט, *orgim, texentes.* אמרהיט, *amorgim* la Mère des tisserands.

tems de cette fabrique n'étoit point le même dans ces différentes contrées. En Egypte, on étoit fort occupé de travaux publics, comme du nétoyement des canaux, de la fénaison, de la moisson, et du battage des blés, pendant les mois de Février, Mars, Avril, et Mai. Au contraire, à Athènes, à Amorgus, et en Colchide, on continuoit pendant ces mois la fabrique du fil et des toiles, commencées dès avant l'hyver. Et l'on quittoit la quenouille ou la navette en Juin, pour faucher le foin, et faire ensuite la moisson.

Si les habitans de la Colchide avoient les mêmes coutumes que les Egyptiens; Isis, le symbole des fêtes, en annonçant les néoméniés, et les autres solemnités de l'hyver et du printems, étoit accompagnée d'un Horus propre à caractériser l'espèce du travail qui duroit six mois de suite. Cette figure étoit toute couverte d'yeux bien ouverts pour marquer l'ouvrage qui se fait particulièrement à la veillée: et cet Horus marquant le besoin de veiller pour diligenter les toiles, on lui donnoit le nom d'*Argus*, qui veut dire, *la tisséranderie* (a). L'Isis, après avoir

(a) ארגות *argoth*, ou *argos*, *opus textrinum*, la tisséranderie. C'est de-là que viennent les noms *ἔργον* *ergon*, *opus*, et *ἔργια*, etc. qu'on donne généralement à toutes sortes d'ouvrages, celui de filer et de faire la toile étant la plus ordinaire.

LE CIEL
POÉTIQUE.

quitté les cornes de la chèvre sauvage par lesquelles elle marquoit l'hyver, prenoit pendant tout le printems celles d'une génisse, parce que c'est proprement le passage du soleil sous le signe du taureau, qui fait dans la Zone tempérée, la vraie beauté de cette saison. L'Isis printanière, la belle génisse, demouroit ainsi plusieurs mois de suite sous les yeux d'Argus, ou à côté de l'Horus aux yeux ouverts, jusqu'à ce que celui-ci fût supprimé, et la génisse emmenée par Mercure, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les veillées, le filage, et la fabrique des toiles fussent finies par le lever de la canicule, ou d'Anubis. Le peuple en badinant sur ces figures, composa la fable d'Isis changée en vache, de son gardien Argus, et du bel exploit de Mercure qui en fut surnommé Argiphonte, le meurtrier d'Argus. On trouve dans Pierius que les Egyptiens donnoient aussi le nom d'Argus au Paon placé à côté de Junon ou d'Isis; et dans les mythologues, que Junon, après la mort d'Argus, prit les yeux qu'il portoit, et en embellit la queue de l'oiseau qu'on lui avoit consacré. Ce Paon placé auprès d'Isis, n'est qu'un attribut propre à désigner le tems des veillées, par une agréable imitation, ou du ciel étoilé, ou plutôt d'une multitude d'yeux toujours ouverts. Le nom d'Argus, c'est-à-dire de *tissanderie*,

L'oiseau
de Junon.

qu'il portoit alors, en est est la preuve, et montre l'intention de l'enseigne (a). LA THÉOGONIE.

X X X V.

Circé.

La même Isis portée en Italie avec ses divers accompagnemens, donna lieu à

(a) Il y a grande apparence que la fable de Phaëton a pris naissance dans quelque pays renommé pour ses blanchisseries. Tous les termes de cette métamorphose y ont rapport. Les trois Phaëtuses sont apparemment les trois lunes de Mai, Juin, et Juillèt durant lesquelles se fait le blanchiment des toiles. On les nommoit Al-banoth ou Lebanoth לבנתה les blanchisseries. Mais le même mot signifie des peupliers, équivoque qui a donné cours à la métamorphose de ces trois sœurs en peupliers. Leur ami commun qui fut changé en cygne n'est autre qu'un symbole de blancheur placé à côté d'elles. Au lieu d'y joindre séparément les simboles du soleil et du travail de la saison, on abrégeoit en mettant dans la main d'Horus le fouët d'Osiris : et pour marquer que ce travail se continuoit sous le soleil le plus ardent, il paroissoit environné de flammes : ce qui avec les noms qu'il portoit de fils du soleil, et de בן ben ; בלמה climmah, l'enfant du hâle, a fait naître la pensée d'un fils du soleil et de Climène, qui avoit entrepris de conduire le char du soleil, et répandu par-tout l'incendie. Le nom propre de cette annonce étoit Phaëton, l'ordonnances des toiles, ou le blanchiment du lin. Des mots פה pha, la bouche, l'annonce, l'indiction, ou l'ouverture, et אטון eton, le lin, les ouvrages de lin ; de même que Phæob signifie l'annonce du débordement.

LE CIEL
POETIQUE.

une fable d'un caractère fort différent. Elle y devint l'enchanteresse Circé, qui la baguette en main, changeoit les hommes en lions, en serpens, en oiseaux, en pourceaux, et en telle figure qu'elle vouloit leur faire prendre: Par quel caprice imagina-t-on de pareils contes? Les Mythologues ont cru qu'elle étoit une emblème de la volupté qui réduit les hommes à la condition des bêtes. Il étoit difficile de rien dire de plus raisonnable en ne remontant pas à la vraie origine de ces fictions. Circé n'est autre chose que l'Isis Egyptienne, qui tantôt avec une mesure du Nil, tantôt avec une ensuble, ou une quenouille, tantôt avec une lance, paroissoit toujours d'une façon distinguée dans les annonces publiques. Elle étoit toujours accompagnée des figures d'Horus et autres, qui varioient de mois en mois, et souvent d'un jour à un autre jour. Elle étoit la principale pièce de *l'énigme*, et à laquelle les autres pièces énigmatiques étoient subordonnées. On la retrouvoit toujours: au lieu qu'elle avoit auprès d'elle et sous sa baguette, tantôt un chien, tantôt un homme à tête de chien, tantôt un lion, puis un serpent, ou une tortue, quelquefois un enfant entier, une autre fois une tête d'enfant sur un corps de serpent, et successivement les animaux du zodiaque, ou d'autres qui annonçoient le retour de divers travaux rustiques. En un

Voyez Plan-
che XXIII.

mot elle convertissoit tout ce qui se trouvoit auprès d'elle en différens animaux. L'Isis et tout ce qui l'accompagnoit, étoit donc une vraie *énigme* à deviner, une emblème à *développer*. Mais que signifie Circé (a) ? *l'enveloppe, l'énigme.*

Allons plus loin. Isis n'a très-probablement reçu le nom de Circé, qu'à cause du *circ*, ou cercle solaire qu'elle portoit ordinairement sur sa tête. Ce cercle étoit la marque de l'Être suprême dont Isis annonçoit les différentes fêtes. Mais pourquoi ce soleil étoit il appelé *circ*, *l'énigme* ? C'est parce qu'on ne pouvoit peindre Dieu, et que le disque solaire étoit l'énigme de Dieu. C'étoit *l'énigme* par excellence, le *circ*. L'endroit de l'Italie où cette Isis, avec son cercle sur la tête, fut anciennement apportée et honorée, se nomme encore aujourd'hui *monte circello*. Pour annoncer certaines fêtes ou certains sacrifices qui se célébroient peut-être le soir au lever de la nouvelle lune, ou le matin au lever d'une étoile, ou de la planète de Vénus, lorsqu'elle jette un éclat admirable un peu avant l'arrivée de l'aurore ; on posoit sur la tête d'Isis au lieu du disque du soleil, celui d'une étoile, ou de la planète connue, ou un croissant, ou une lune pleine. Ces figures et les prières qu'on chantoit en vieux langage au retour de chaque fête,

(a) כַּרְךְ *circ, involucrum.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

firent imaginer que Circé par ses enchantemens, ou par des paroles mystérieuses, avoit le pouvoir de faire descendre les étoiles et la lune sur la terre. Il n'est pas moins sensible que les divers feuillages qu'elle portoit dans sa main, ou sur sa tête à côté de la figure de la lune ou d'une autre planète, faisoient dire que la propriété de ces plantes étoit admirable; et que c'étoit par la connoissance de leurs vertus que Circé étoit parvenue à soumettre le ciel et la terre à son pouvoir. La figure sembloit le dire, et on le crut. Par la suite, ce fut là le privilège des magiciennes, même du commun: et le peuple est encore très-persuadé que les enchanteresses disposent à leur gré du chaud, du froid, de la grêle, et de toute la nature. Cette figure de Circé que l'ignorance convertit d'une énigme ou d'une enseigne populaire, en une magicienne qui change les hommes en différens animaux, et qui a la puissance de déplacer les astres, a un rapport très-sensible avec les attributs énigmatiques d'Isis, qui étoient un soleil, la lune, les étoiles, certaines plantes singulières, et des animaux souvent monstrueux. Le reste de la fable par sa conformité avec cette interprétation, achève d'en montrer la justesse. Circé ou Isis étoit tellement l'annonce des fêtes et de tout l'ordre de l'année, qu'elle prenoit des habits et des parures conformes aux quatre saisons de l'année. Pour annoncer l'ouver-

ture de printems qui tapissela terre de fleurs et de verdure, elle portoit des tapis de différentes couleurs. Pour annoncer l'ouverture de l'été qui nous nourrit : elle portoit en main un panier et du pain. Pour annoncer l'automne, elle portoit une coupe. A l'entrée de l'hyver, elle portoit un réchaud ou un foyer posé sur son appui. Ces quatre figures donnèrent occasion à la fable rapportée par Homère *, que Circé avoit quatre servantes, dont l'une étendoit les tapis de diverses couleurs pour recevoir les convives; la seconde préparoit la table, et y servoit de grands paniers; la troisième présentoit des coupes; la quatrième entretenoit le feu du foyer.

LA THÉOGONIE.

* *Odisse*
v. 350.

X X X V I.

Les Sirènes.

Toute la Grèce et toute l'Italie se sont remplies peu-à-peu de colonies et de pratiques venues d'Égypte ou de Phénicie. Mais le rituel dont on avoit oublié le sens en Égypte même jusqu'à prendre Osiris et Isis pour des dieux, se défigura encore tout autrement parmi d'autres peuples; et lorsqu'une seule partie de la religion Égyptienne s'introduisoit quelque part, elle s'obscurcissoit de plus en plus, faute de tenir aux autres pratiques qui servoient à former un tout. Les trois Isis qui annon-

LE CIEL
POÉTIQUE.

* Voy. Fig.
2. Pl. XXI.

coient les fêtes durant les mois d'inondation, devant être présentées à des habitans qui sembloient devenir amphibies par leur long séjour au bord de l'eau, étoient quelquefois moitié femmes, et moitié lézards, ou moitié femmes, et moitié poissons. Une d'entr'elles avoit en main un instrument arrondi par le haut, qu'on appelloit un sistre, et qui étoit le symbole des hymnes, des danses, et de la joie qui éclatoit par-tout quand le Nil avoit la crûe désirée. On chantoit alors et l'on dansoit, comme l'on fait encore aujourd'hui au Caire et dans toute l'Égypte en pareil cas. On donnoit à celle qui portoit le sistre le nom de *chanteuse d'hymnes*, parce que sa fonction étoit d'annoncer la bonne nouvelle et les hymnes de la grande fête. Voilà donc l'origine des Sirènes de la côte de Naples, dont le nom signifie *chanter les hymnes* (a). La figure qu'on leur donne à toutes trois est justement celle de nos Isis. Le nombre des Sirènes revient à celui des trois mois de l'inondation; et le sistre que porte l'une d'elles a été converti par l'ignorance en un miroir. Quant à ce qu'on dit qu'elles dévoient les étrangers qui osoient les venir entendre de trop près; cette fable est fondée sur ce qu'on disoit que les trois Isis d'été, c'est-à-dire, les trois mois d'été étoient funestes aux étrangers que l'air grossier

(a) De שִׁיר *shir*, hymnus; et de רָנָן *ranan*, canere.

et marécageux de l'Égypte avoit coutume d'emporter quand ils s'y exposoient trop. M. de Maillèt et tous les voyageurs, conviennent que l'air des maisons est pour lors étouffant ; qu'on n'y peut tenir, et que chacun se sauve sur les bateaux pour jouir de quelque fraîcheur. Il est donc évident que les étrangers avoient grand intérêt à éviter les trois Sirènes.

LA THÉO-
GONIE.

Ne quittons point cette matière sans observer que ce nombre de quatre nymphes pour les quatre saisons, le nombre de trois nymphes pour les lunes de chaque saison à part, celui de neuf pour les neuf mois où l'on travaille en Égypte, leurs parures, leurs fonctions, et leurs noms sont des choses fort simples, liées entr'elles, et également d'accord avec la nature comme avec les monumens. Messieurs Bochart, Huèt, le Clerc et d'autres sçavans ont pensé sur ces différens sujets d'une manière ingénieuse, quelquefois même heureuse. Mais ce qu'ils ont dit est sans liaison. Les faits ne parlent point pour eux ; et quand ils ont facilité l'accès de quelques mythologies à l'aide d'une première clé, ils ne peuvent nous mener plus loin sans mettre en œuvre une clé nouvelle, ou sans forcer tout. Si nous n'en employons qu'une, et que la simple idée de signe suffise pour mettre du sens et des rapports entre des figures si disparates, n'est-ce pas parce que nous touchons à

LE CIEL
POÉTIQUE.

leur vraie origine, et à l'intention commune d'où elles sont venues ?

XXXVII.

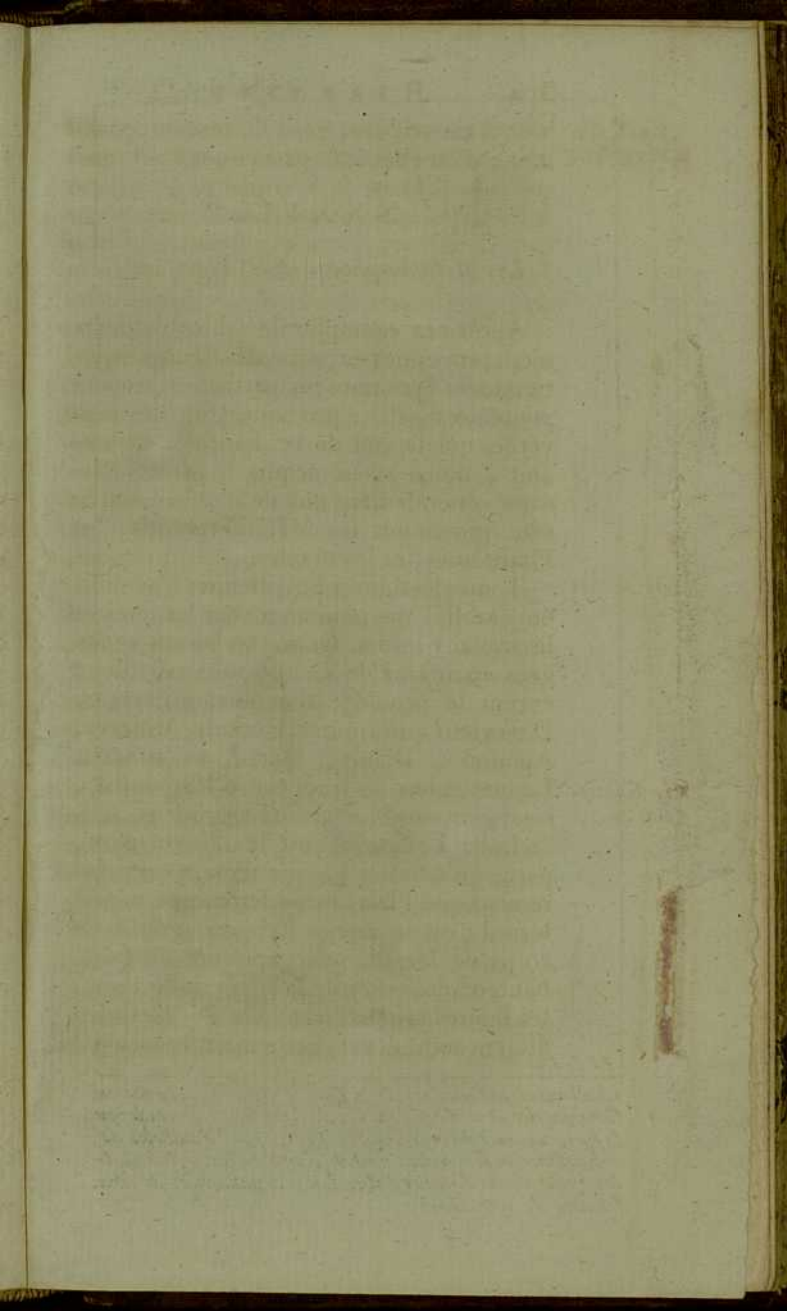
Les Métamorphoses et les Phantômes.

Après ces exemples de fables évidemment venues en partie des figures Egyptiennes et Syriennes, en partie des discours populaires, des équivoques, ou des proverbes que la vûe de ces figures occasionnoit, nous avons acquis le droit d'assurer généralement que de la même source sont venues les Métamorphoses, les Phantômes, et les oracles.

Origine des
oracles.

Toutes les figures Egyptiennes n'avoient été établies que pour annoncer les fêtes et les travaux futurs. Quand on les eut changées en autant de dieux, tous ces dieux eurent le privilège d'annoncer l'avenir. D'où vient que Jupiter, Hercule, Minerve, Apollon, Diane, Mars, et sur-tout Latone selon le rapport d'Hérodote*, rendoient des oracles aux Egyptiens. L'oracle de Latone devint le plus célèbre, parce qu'en effet Latone n'étant originellement que l'Isis moitié femme et moitié lézard; ou la vierge Erigone unie à un corps de lézard pour marquer la juste hauteur des crûes du Nil, étoit de toutes les figures la plus consultée. Tous les yeux étoient tournés vers cette mesure. Chaque
jour

* In Euterp.
num. 52.





J.P. Le Bas F.

1. La Parque, ou l'annonce de la Tisseranderie. 2. La Sirene ou l'annonce des mois d'inondation et de repos. 3. L'Eumenide ou la furie, annonce du pressurage. 4. Les Serpens Symboles de subsistance. 5. La torche Symbole d'un Sacrifice. 6. Les Cailles Symbole de Salut et d'abondance. ce qui acheve de fixer les sens de cette Figure.

jour et à toute heure on s'adressoit à Latone. Quand on en eut fait une déesse, le peuple qui la consultoit se persuada qu'elle savoit tout. Mais nous traiterons ce sujet à part, parce qu'il n'y a rien sur quoi il soit plus difficile de faire revenir les hommes de leur ancienne prévention que la prédiction de l'avenir.

Des Phan-
tômes.

La même source d'où sont venus les oracles a donné naissance aux phantômes. Les dieux qu'on s'étoit fabriqués étant pour la plupart des figures monstrueuses, et la crainte des maux qu'on les croyoit capables de faire ayant plus de part à la religion des peuples que la confiance et l'amour de la justice; les esprits ne s'occupoient des idées de leurs divinités et des puissances qu'ils redoutoient, que sous des figures hérissées de serpents, armées de griffes ou de cornes, souvent la gueule béante, et avec un aspect qui ne pouvoit manquer d'altérer l'imagination et la raison des enfans. Ces vains phantômes les entretenoient dans une frayeur puérile qui duroit autant que la vie.

Des Méta-
morphoses.

Nous n'avons plus d'efforts à faire pour deviner l'origine générale des métamorphoses. L'Égypte en est évidemment la principale source. Un homme à tête de chien, ou de loup, ou de bœuf, ou de lion; une femme qui au lieu de piés a une queue de lézard ou de poisson; un enfant qui a un corps de serpent, et telles autres figures

LE CIEL
POETIQUE.

inventées pour les besoins que nous avons exposés, n'étant plus entendues, on imagina autant de fables et de changemens prodigieux qu'il y avoit de figures composées. Ce goût pour les récits surprenans devint universel en Phénicie, puis en Grèce, et par-tout. La moindre équivoque, les traits historiques abrégés, les expressions courtes et proverbiales, tout donna lieu à des transformations merveilleuses.

Ce seroit ici le lieu propre à expliquer toute la suite des Métamorphoses, et à les rappeler séparément à leur origine particulière. Il y en a plusieurs dont j'entrevois l'explication d'une façon qui me paroît fort simple. Mais c'est assez de savoir comment ce goût singulier a pris pié en Grèce et ailleurs : le détail de ces rêveries innombrables deviendroit fatigant pour mes lecteurs : et bien loin de les vouloir embarrasser d'une nouvelle tirade d'étymologies Phéniciennes, j'ai une véritable crainte d'avoir excédé en ce point, quoique je fusse indispensablement obligé d'y avoir recours. Il en est des anciennes langues comme de la géométrie. Il faut les mettre en œuvre quand on est dans la nécessité d'en faire usage. Mais il est ridicule de traiter des matières dont on n'a aucun besoin, pour avoir occasion de mettre en œuvre ou l'érudition ou la géométrie.



XXXVIII.

LA THÉO-
GONIE.*La généalogie des Dieux.*

Quoique les Egyptiens, en cherchant de grands mystères où il n'y en avoit point, ayent défiguré l'histoire et la religion à un point qui les rend la plus ridicule et la plus sotté de toutes les nations; on ne peut leur refuser la gloire des bons réglemens pour la police, et pour tout l'ordre public. Tout ce qui étoit nécessaire, et qui devoit être fait en commun, n'étoit point laissé à la liberté des particuliers, mais fixé à un certain tems de l'année, et annoncé par des signes publics, à la vue desquels les mêmes ouvrages, les mêmes ventes, les mêmes purifications des meubles, des maisons ou des canaux, se commençoient ou se finissoient par-tout.

Par exemple, au commencement de l'hyver lorsque le peuple avoit quitté la campagne, on publioit la foire des ouvrages de serrurerie et de chaudronnerie; apparemment par l'affiche d'un Vulcain, qui signifioit les outils à *expédier l'ouvrage* *, et qu'on nommoit aussi *Acmon*, c'est-à-dire, *le chaudronnier* (a).

* *Supr. art. de Vulcain.*

(a) De אגמ argam, étang, vient אגנון Agnon et Acmon, Job 41 : 11. L'étang de cuivre, la mer d'airain, c'est-à-dire, les chaudières, les grands bassins. On donnoit à Vulcain le nom de l'instrument dont il annonçoit la vente.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Au commencement du printems, ou au retour des premières chaleurs qui se font sentir dans l'Egypte en Février, on purifioit les meubles, les maisons, et les éta-
bles. On mettoit en tas tous les fumiers qui ne pouvoient être qu'incommodes et entièrement inutiles pour les terres d'Egypte que le Nil engraisse suffisamment. On y joignoit tout ce qui pouvoit être *pourri*, les blés *gâtés*, tout ce qui sentoit l'altération ou la *moisissure*: et de crainte que ces amas n'infectassent l'Egypte, on les brûloit. Cette purification générale étoit annoncée par une Isis et un Horus qui avoient deux noms conformes à l'ouvrage de la saison. L'Horus s'appelloit Hur (*a*) ou Ourim, *le feu, les brandons*; et l'Isis se nommoit Obs (*b*) ou Ops, *la moisissure*. Ces purifications portées de côte en côte sont encore d'usage par toute l'Europe vers le retour du beau tems en Février ou en Mars: et la pratique d'allumer des feux sur le soir, à certains jours du printems déterminés pour cela, est encore l'amusement de la jeunesse dans

(a) אור *our*, d'où les Latins ont formé le mot *ouer*, ou *ver*, le printems. Ils avoient aussi leurs *februa*, c'est-à-dire, leurs purifications générales dans le mois de Février qui en a pris son nom.

(b) De אבש *abash*, *putrescere, mucidum fieri*, vient אבש *obs, mueor, putredo*, אבש *obsu* *pherudot*, les blés se gâtent. Joel 1: 17.

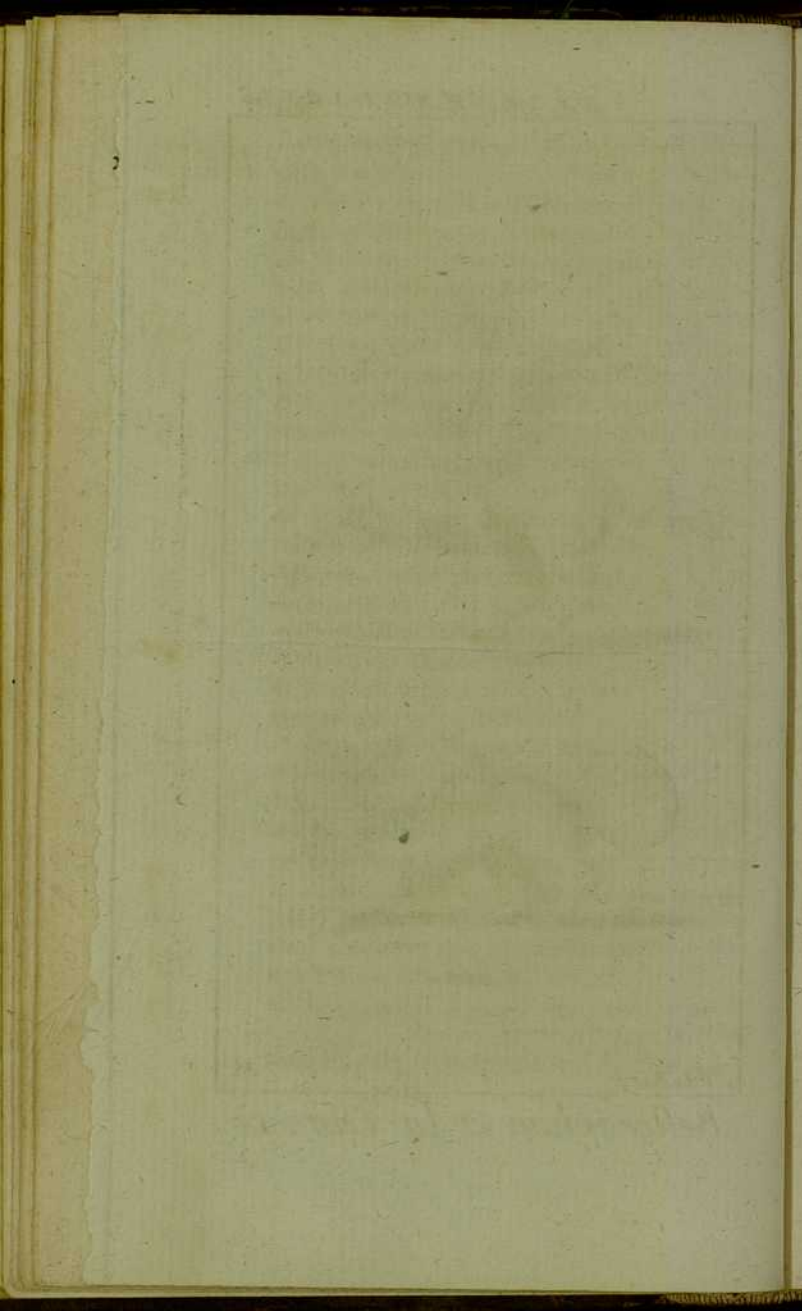


J.P. Le Bas F.

M

Bellérophon et la Chimère.





une infinité de villes et de villages où l'on est toujours fidèle à la vieille rubrique sans en savoir la raison. En Egypte même où les fêtes solennelles rétrogradant d'un jour de quatre ans en quatre ans se trouvoient dans des saisons auxquelles elles n'avoient plus de rapport, on oublia le motif de l'institution de la fête des Brandons : mais on y fut toujours fidèle. La ville de Saïs, où l'abondance d'huile et la multitude des lampes rendoient cette solennité nocturne plus brillante qu'ailleurs, en fit sa fête particulière, et c'est apparemment pour cela que la Minerve de Saïs avoit une chouette à côté d'elle. Sur le soir les habitans de Saïs commencent leur grande fête par une illumination. Aussi-tôt que les villes voisines l'apercevoient, elles allumoient de semblables feux. On en faisoit autant de proche en proche, et toute l'Egypte prenoit part à la fête par une illumination générale*.

La lune de Février, outre la visite des maisons, annonçoit encore deux opérations qui étoient d'une extrême conséquence. L'une consistoit à nettoyer les canaux du Nil, et à profiter de ce tems où le fleuve est le plus bas qu'il puisse être, et pour ainsi dire à sec, en creusant dans les lieux remplis de limon, pour faire rentrer plus promptement les eaux dans leur lit après le débordement.

La seconde opération et la plus impor-

* Herodot.
in Euterp. n.
50.

LE CIEL
POÉTIQUE.

tante de toutes , celle qui faisoit le grand ornement du printems , et qui précédoit immédiatement les moissons , étoit la décision des procès , ou l'assemblée des Juges. Les prêtres pendant l'année paroisoient peu en public hors le tems des fonctions de religion. Mais ils sortoient au printems , c'est-à-dire en Février , et s'assembloient pour juger les affaires des particuliers , afin que ceux-ci pussent ensuite vaquer librement à leur travail. Ces Juges étant nourris aux dépens du public * dans leur labyrinthe , n'avoient ni ambition , ni intérêt , ni liaisons ; et jugeoient le peuple avec une équité et une intégrité parfaite.

* Hérodote.
in. Euterp.
n. 46.

L'écurément (a) des fossés et des canaux , étoit annoncé dans l'assemblée de la néoménie par une Isis qui portoit le nom de Tité ou Tétis , et par un Horus qu'on appelloit Titan , c'est-à-dire , *la fange* , le remuement des terres (b).

L'assemblée des prêtres pour juger les peuples étoit annoncée par un Horus barbu , portant en main une faux , lequel étoit nommé à volonté Sudec , Keren , Chiun , et Chéunna , ou Soterin ; et par une Isis mamelue et environnée de têtes d'animaux. Cette Isis portoit alors le nom de Rhoea. L'Horus barbu marquoit l'as-

(a) Ce terme que j'ai risqué m'a paru faire ici un meilleur effet que *la cure*.

(b) *ἄλιον* lit, *cænum* , *lutum*.

semblée des vieillards. La faux dans sa main annonçoit la fénaison et la moisson qui suivoient immédiatement les assises. On donnoit à cette figure le nom de Sudec (a), c'est-à-dire, *le juste*; celui de Crone (b), c'est-à-dire, *la gloire, la dignité, la majesté, ou la couronne*, le cercle des juges: celui de Chiun ou Chéunna (c), qui signifie *l'assemblée des Prêtres*, enfin celui de Soterin (d) ou Setrun, qui signifie *les juges, ou l'exécution des jugemens*. Quant à l'Isis mamelue et environnée de têtes d'animaux pour annoncer les fêtes de la moisson, tant des foins que des blés, qui se faisoit en Mars, et en Avril, on lui donna le nom de Rhoëa, qui exprime la crème et le lait qu'elle donne aux hommes, comme aussi la pâture de l'année entière qu'elle fournit aux animaux. Ce nom signifie fort simplement *la nourrice* (e),

(a) טדיע *tsadic*, ou *sudec*, *justitia*, *justus*.

(b) קרנ *kerem*, *splendor*. C'est le nom que l'Écriture donne à l'éclat et aux rayons qui partoient du visage de Moïse, après son entretien avec le Seigneur. *Exod.* 34 : 29.

(c) De כהן *cohen*, *sacerdos*, *politice administrator*, vient כהן כהן *kéunach*, I. *Esd.* 2 : 62. et כיון *kiun*, *sacerdotalis functio*, *presbyterium*, *cætus judicum*.

(d) שטר *soter*, *judex*, *soterim*, ou *sotrin*, *judices* et *principes*, *Josue* 1 : 10; quelquefois *executores*, *satellites*.

(e) רעה *harah*, *pascere*; רהה *rohéhah*, *pascens*, *nourrice*.

LE CIEL
POÉTIQUE.

et aucune des Isis, ou des annonces, ne méritoit mieux ce nom. Après la décision des procès des particuliers, et pendant que le peuple étoit occupé à sier et à battre les blés, les Juges continuoient à tenir leurs séances pour pourvoir à tous les besoins de l'État par des réglemens généraux, et c'est parce qu'ils demeuroient assemblés le reste de l'année jusqu'au lever de la canicule en Juin ou Juillèt, que l'affiche des jugemens, le vieillard armé d'une faux, demeuroit en place, jusqu'à ce qu'on vit paroître un nouvel Osiris, un nouveau soleil, c'est-à-dire, le nouvel an. Nous allons voir les étranges contes auxquels cette circonstance donna lieu.

On perdit peu-à-peu l'intelligence de ces figures si simples, et de ces noms qui étoient en usage dans les fêtes où le tout étoit devenu un cérémonial invariable. L'écriture courante en fit négliger le sens: et d'ailleurs rien ne contribua davantage à le faire oublier que la coutume de ne pas compter exactement l'année sacrée, mais d'en avancer toujours le commencement d'un jour entier de quatre ans en quatre ans; de sorte que les fêtes et les figures qui avoient rapport aux opérations du printemps se trouvant placées en automne ou en hyver, et ainsi des autres, on ne comprenoit plus rien à ce que toutes ces choses vouloient dire. Toutes ces figures étant prises pour des hommes et des femmes dont

on célébroit l'apothéose, on leur assigna une généalogie conforme à l'ordre de leurs fêtes. Osiris et Isis qui commençoient l'année, furent les deux grandes divinités qui tinrent le premier rang, et de qui l'on fit descendre les dieux et les déesses du second ordre, dont nous avons parlé. Mais de qui descendront Osiris et Isis, c'est-à-dire, Jupiter et sa femme? Ils sont comme leurs frères Neptune et Pluton les enfans de ce vénérable vieillard, qui étoit l'affiche qu'on voyoit paroître le plus long-tems sur la fin de l'année, et dont Jupiter venoit occuper la place. Selon l'ordre primitif, en Juin ou en Juillèt, reparoissoit un nouvel Osiris et une nouvelle Isis, ou les affiches du nouvel an. Selon l'ordre des tems postérieurs toutes ces figures se succédoient, à la vérité, de la même façon, mais dans des saisons et dans des mois auxquels elles n'avoient plus de juste rapport. Ainsi Sudec, ou Cronos, ou Saturne devint père de Jupiter et d'Isis: Rhoea fut leur mère: Tétis et Titan furent leurs ayeux: les Titans furent regardés comme les enfans d'*Ur*, ou *Urane*, et d'*Ops*. Plusieurs généalogistes s'en tiennent-là. D'autres, comme Diodore, font *Urane* et *Ops* enfans d'*Acmon*. Les Egyptiens dans leur généalogie remontent jusqu'à *Vulcain*. Or, *Acmon*, le chaudronnier, et *Vulcain*, sont la même chose.

Ainsi tous ces grands personnages qui

LE CIEL
POÉTIQUE.

ont peuplé le ciel , que chaque pays se flattoit d'avoir eu pour habitans , auxquels les poètes ont attribué des aventures tragiques , et tous les accidens de l'humanité ; ces grands conquérans dont nos savans remanient les histoires , jusqu'à pénétrer dans les intérêts de politique qui les faisoient agir , se trouvent être comme l'écrevisse et le capricorne , comme la balance ou la sphinx ; des enseignes , des marques , des écriteaux qui servoient à diriger le peuple , à régler pendant l'année les fêtes et les travaux.

X X X I X.

Saturne.

Je trouve encore les preuves de la même vérité dans les marques que m'offre assez naturellement la fable de Saturne.

Au lieu de le peindre avec une faux , pour marquer que les séances des juges doivent se tenir au tems de la moisson et de la fénaison , on le trouve quelquefois représenté avec des yeux (a) par devant et des yeux par derrière ; dont les uns veillent , les autres sont fermés ; et quatre aîles , dont deux sont étendues , deux sont abaissées : ce qui marquoit la pénétration et la continuité du travail des juges qui se relayoient ou se succédoient nuit et jour

(a) *Sanchoniaton dans Euseb. Prép. Evangél.*

pour expédier les affaires du peuple et de l'état sans faire languir personne par des retards ruineux (a).

LA THÉO-
GONIE.

Une nouvelle preuve que Saturne est un juge ou un symbole de la justice à la pénétration de laquelle rien n'échappe, c'est que les poètes, et sur-tout Homère, l'appelle communément le pénétrant, le rusé, le clairvoyant (b) Saturne. C'est encore parce que Saturne signifioit dans son origine *l'exécution des jugemens*, ou la punition des criminels, qu'on disoit

(a) On peut remarquer que cette magnifique figure parée de plusieurs ailes, et toute couverte d'yeux, est le Chérub des Hébreux. C'étoit l'expression ou l'emblème la plus naturelle de la piété ou de la religion: rien n'étoit plus propre à signifier des esprits adoreurs, et à exprimer leur vigilance, ou la promptitude de leur ministère. Mais quoi! les Hébreux ont-ils emprunté des Egyptiens cette partie de leur cérémonial? Point du tout. Ils l'ont tirée de l'écriture ancienne qui avoit cours par-tout: et c'est pour cela que S. Paul donne à cet extérieur le nom d'*Elementa mundi*. C'étoient les leçons qu'on donnoit autrefois aux hommes. Elles ont pu servir jusqu'au tems de la grace, jusqu'à la venue du Maître qui parle au cœur. Ces figures, ces instructions régloient l'extérieur, et donnoient des avis: mais elles ne corrigeoient point le fond vicieux de la volonté. Cette œuvre étoit réservée à la grace du Sauveur: et c'est pour cela que les instructions précédentes, les chérubins, l'arche, et tout l'extérieur de la religion Judaïque sont nommés des leçons impuissantes, *vacua et egena elementa*.

(b) Κρόνος ἀκρολομήτης.

O vj

LE CIEL
POÉTIQUE. communément de Saturne qu'il emportoit
quelqu'un tous les ans , et demandoit sa
victime. De-là vient la persuasion où l'on
étoit que Saturne vouloit être honoré par
l'effusion du sang humain , et la barbare
Culte cruel
rendu à Sa-
turne. coutume qui s'en répandit par-tout en
passant de Phénicie en Afrique , puis dans
toute l'Europe.

Origine de
l'âge d'or. C'est parce que Saturne ou Crone avoit
un rapport nécessaire avec la parfaite
équité des jugemens qui se rendoient sans
acception de personne , par une compagnie
de juges isolés et désintéressés , qu'on
disoit que Saturne avoit régné avec une
douceur et une intégrité parfaite. Si l'on
ajôutoit que de son tems il régnoit un
printems perpétuel ; c'est parce que les
séances des juges étoient anciennement
inséparables du plus beau mois de l'année.
Tel est constamment le mois de Février en
Egypte. Tous les voyageurs nous parlent
des agrémens de ce mois , durant lequel
l'Egypte est d'un bout à l'autre un grand
tapis de fleurs. La coutume de compter
l'année de 365 jours , sans intercaler un
jour au bout de quatre ans , déplaça peu-
à-peu toutes les fêtes , et fit oublier que
les figures qu'on y voyoit étoient relative-
ves aux circonstances de la saison.

C'est par une imitation de cet usage que
la justice se rendoit anciennement en Eu-
rope dans le plus beau de nos mois ; c'est-
à-dire en Mai. Il reste encore en une in-

finité d'endroits un vestige de cette coutume dans l'usage où sont les admodiateurs des droits et des recettes des seigneurs, de planter une ramée ou une sale de verdure devant le chef-lieu de la seigneurie, où se tenoient autrefois les assises, et où se font les exécutions. Cette pratique passe pour être, et est en effet, une reconnoissance du droit de haute justice du seigneur. Mais cet appareil est fondé sur la circonstance du tems où la justice se rendoit dans la plus haute antiquité. C'étoit dans le plus beau de tous les mois. Cette sale se nomme encore le Mai : et les termes de magistrats et de majesté, semblent empruntés du nom du mois où se tenoient en Europe ces assemblées respectables (a).

C'est parce que Saturne étoit le symbole des prêtres qui ne sortoient qu'au printems de leur retraite, qu'on attachoit pendant l'année la statue de Saturne, et qu'on rompoit ses liens aux approches de la fête *. Celle-ci se célébroit à Rome en Décembre, parce que le commencement de l'année que cette fête devoit précéder suivant l'ancien usage, avoit été fixé par les Romains au premier jour de Janvier.

On retrouve encore une marque sensible du rapport de Saturne aux fonctions

LA THÉO-
GONIE.

Les liens de
Saturne.

* *Apollodor.
et Macrob.
Saturnal. l.
8.*

(a) Ce mois a reçu son nom de la pléiade, anciennement appelée Maïa, qui se dégageoit alors des rayons du soleil, distant de trente degrés, et passant sous les gémeaux.

LE CIEL
POÉTIQUE.

judiciaires de l'ordre sacerdotal, dans l'union du fisc et des archives avec le temple de Saturne (a). C'étoit une imitation de la méthode des Egyptiens, qui anciennement plaçoient le trésor public, et les registres des généalogies des familles dans la tour sous la garde des prêtres.

A présent que nous connoissons très-probablement le vrai Saturne, reprenons ses attributs et ses noms pour voir les contes étranges auxquels ils ont donné lieu faute d'être entendus.

Dès qu'on eut fait des personnages vivans d'Osiris et de Saturne, et que l'un eut été regardé comme le fils et le successeur de l'autre, parce qu'il le suivoit immédiatement; tout devint matière à histoire. Les liens qui étoient la marque de la vie sédentaire et retirée des juges, furent pris pour un effet de la violence de Jupiter qui avoit emprisonné son père, et s'étoit rendu maître de l'empire universel. On n'oublia pas non plus d'interpréter l'usage de la faux conformément aux vûes jalouses et inquiètes de l'usurpateur.

Saturne pris
pour Noé.

La même faux donna lieu à un soupçon plus raisonnable parmi les Orientaux. Entendant parler de Saturne comme du père des trois enfans qui avoient partagé le monde, ils crurent y retrouver le père des trois enfans qui ont repeuplé la terre, Sem,

(a) *Festus, et Lil. Greg. Gerald. Syntagm.*

Cham, et Japhèt. Ils se souvenoient que c'étoit aux soins de ce Patriarche qu'on étoit redevable du renouvellement de l'agriculture, et de l'usage du vin. Ils convertirent la faux de Saturne, tantôt en une faucille pour enseigner à moissonner; tantôt en une serpette pour enseigner à tailler la vigne. Ainsi ce n'est ni l'écriture sainte, ni l'histoire qui a servi de matière ou d'occasion aux fables. Mais l'idolâtrie et les fables étant nées, les peuples qui avoient encore des idées confuses de quelques anciennes vérités, en firent l'application aux fables qui sembloient y avoir quelque rapport. Le vrai et le faux se trouvèrent de la sorte mélangés: et c'est ainsi qu'on peut retrouver dans la fable des vestiges de l'histoire, ou même des témoignages qui déposent par-tout en faveur de l'origine du monde et des nations, telle que Moïse nous la rapporte.

LA THÉOGONIE.

Origine de l'histoire qu'on retrouve dans les fables.

Saturne pris pour Abraham.
Euseb. præp. Evang. l. 4.

* Πιεῖ
Αἰεῖαπε,
p. 294

Des peuples de Syrie parmi lesquels Abraham avoit laissé une grande réputation de probité et de justice, et qui n'ignoroient pas la disposition où il avoit été d'immoler son propre fils, crurent voir dans le nom de Sydec (le juste), et dans l'offrande d'une victime humaine qu'on faisoit tous les ans à Saturne, les vestiges de l'histoire d'Abraham. Mais Philon* et d'autres savans ont reconnu que la coutume de sacrifier des victimes humaines, étoit antérieure à Abraham:

LE CIEL
POÉTIQUE.

et ils ont pensé que comme Dieu avoit usé de condescendance, et s'étoit accommodé aux dispositions ou à l'éducation d'Abraham, lorsqu'en faisant alliance avec lui il avoit bien voulu passer sensiblement entre les pièces des victimes divisées pour se conformer humainement à la formule ordinaire des alliances; de même lorsqu'il avoit mis à l'épreuve la foi de cet excellent homme, il s'étoit conformé aux idées universelles et aux exemples populaires, en lui demandant s'il étoit prêt à lui sacrifier son fils bien-aimé, comme les nations voisines sacrifioient leurs enfans les plus chers à leurs dieux Moloch et Saturne (a).

Voilà déjà bien des applications étranges auxquelles l'ignorance du sens de ce symbole a donné lieu. Attendons-nous à bien d'autres bizarreries. Par exemple, pour faire entendre que l'assemblée des juges et la moisson finissoient l'année, et qu'il n'y avoit plus de fêtes ni d'annonces jusqu'au commencement de l'année suivante, tantôt ils mettoient au bras de Saturne un serpent qui se mord la queue*: tantôt ils peignoient un vieillard qui semble mordre la tête de son fils (b): quelquefois ils disoient que Saturne, de vieil-

* *Lil. Greg.*
Girald. ibid.

(a) Nous ne touchons ici qu'aux dehors et qu'à l'écorce de ce grand mystère. Ce n'étoit point le lieu de parler des rapports que Dieu a mis entre Isaac et le fils bien-aimé qui survit à son sacrifice.

(b) Voyez Saturne, dans l'Antiq. expliq.

lard devenoit enfant *. Ce dernier trait ramène tout à une vérité simple et sensible : c'est le dénouement des figures. L'année vieillissoit , puis se renouvelloit. Il n'y avoit point là de mystère. Mais ceux qui vouloient du singulier , disoient en le voyant , que Saturne se plaisoit à dévorer des enfans , et même ses propres fils. Le mot Habben qui signifie un enfant , un fils , différant peu d'Haeben une pierre , ils allèrent de folie en folie , jusqu'à dire que Saturne grugeoit des pierres , et que Rhoea obligée à lui donner ce qu'elle mettoit au monde , avoit sauvé Jupiter en emmaillottant une pierre que Saturne avoit devorée au lieu de son fils. C'est de ce ridicule jeu de mots que provient encore la fable qui rend raison de la dureté des hommes qui couvrent la terre , en les faisant tous sortir , non *des enfans* de l'homme et de la femme qui échappèrent au déluge , mais des *pierres* qu'ils jetèrent l'un et l'autre derrière eux.

Enfin rien ne prouve mieux combien on ignoroit le sens des figures qu'on prenoit pour des personnages divinisés , que l'idée toute nouvelle que les Grecs se firent de Saturne quand il fut apporté chez eux :

Le nom de Crone sous lequel il leur étoit connu , signifioit fort simplement la majesté des assemblées judiciaires , la couronne ou le cercle des juges. Mais ne sachant ce que c'étoit que cette figure ni sa

LA THÉO-
GONIE.

* *Martian*
et Girala.

Saturne pris
pour letems.

LE CIEL
POÉTIQUE.

destination, et trouvant un rapport de son, entre le nom de Crone et celui de Chroné (a), qui parmi eux signifioit *le tems*, ils interprétèrent tout le symbole en ce sens. La vieillesse y quadroit le mieux du monde. Que faire de la faux qu'il tient en main ? il s'en servira pour tout abattre. Les pierres sur-tout qu'on lui faisoit dévorer en Syrie, sembloient le caractériser parfaitement. Le tems mine tout, et ronge les pierres mêmes. Ainsi voilà le *père des dieux*, *Noé*, l'inventeur du labourage, *Abraham*, un *jugé d'une équité incorruptible*, un *roi plein de douceur*, un *mangeur de petits enfans*, et *le tems*, qui se réunissent bon gré mal gré dans la personne de notre Saturne. Il est aisé de sentir qu'on n'a jamais imaginé ces folies à tête reposée : mais qu'une figure fort ingénieuse qui servoit à annoncer et à faire respecter la justice, n'étant plus entendue, quoique toujours présentée à certaines fêtes, fut prise d'une façon par les uns, d'une autre par d'autres ; et que toutes ces interprétations venant ensuite à se rapprocher, il s'en est formé un horrible mélange d'idées qui n'ont ni sens ni liaison.



(a) Κρονός et Κρονίων, Saturne, Χρονός, le tems.

X L.

LA THÉO-
GONIE.*Origine des animaux sacrés , et de la
Métempsychose.*

Ce qui me persuade que nous devons chercher l'origine de l'idolâtrie des Occidentaux sur-tout dans l'abus qu'on fit de l'écriture Egyptienne , ce n'est pas seulement l'extrême facilité avec laquelle le peuple grossier a pu prendre un homme , une femme , un enfant , un vieillard , pour ce que ces figures présentent à l'œil , et les appeller le roi Osiris , ou le dieu Ammon , la reine ou la dame , et le fils bien-aimé , ou le législateur d'Egypte : mais j'ai été particulièrement frappé de la liaison sensible qui se trouve entre cette première méprise et toutes les autres singularités du peuple Egyptien. Ses opinions monstrueuses et ses pratiques bizarres ne sont qu'une suite fort simple du faux sens qu'ils donnèrent à leur ancienne écriture.

On disoit tous les jours , et c'étoit l'ancien langage astronomique parfaitement d'accord avec les caractères de l'Écriture sacrée , on disoit que le gouverneur * de la terre avoit quitté le bélier , pour entrer dans le taureau , qu'il passeroit ensuite dans les chèvres , dans l'écrevisse , dans le lion , et ainsi des autres signes du zodiaque. Prenant historiquement cet homme

* Osiris ,
le soleil.

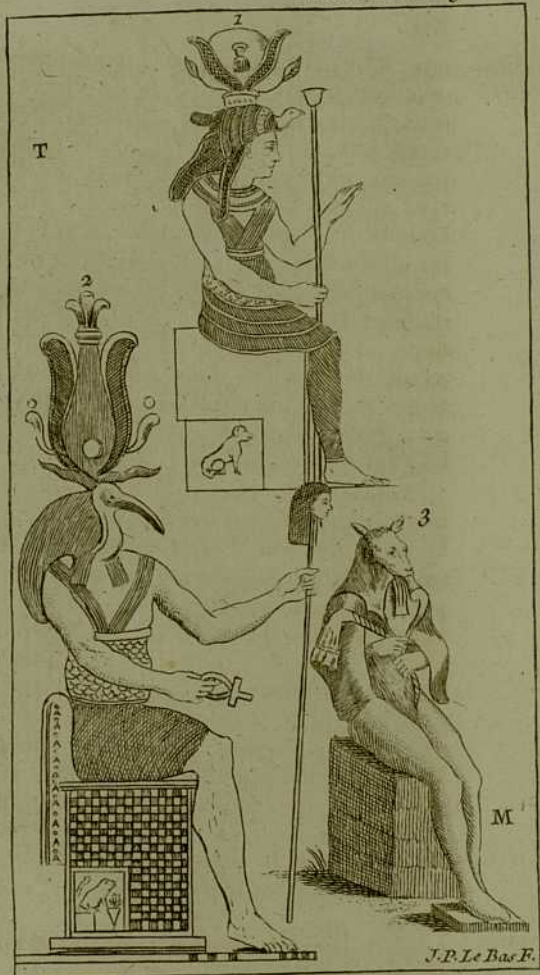
LE CIEL
POÉTIQUE.

pour leur père, ils prirent historiquement ce qu'on disoit de lui, et ils s'imaginèrent qu'on avoit donné tous ces différens noms aux étoiles sous lesquelles le soleil passoit, pour conserver la mémoire d'autant d'événemens importans qui étoient arrivés à leur gouverneur avant qu'il fût admis dans le soleil. Au sortir de son corps mortel, son ame, disoient-ils, entra d'abord dans un bélier : ensuite elle habita dans un taureau ; puis dans un bouc, et passa de la sorte d'un animal dans un autre, jusqu'à ce qu'il eût pris possession du soleil où il régne, et d'où il jette sur l'Égypte des regards de complaisance.

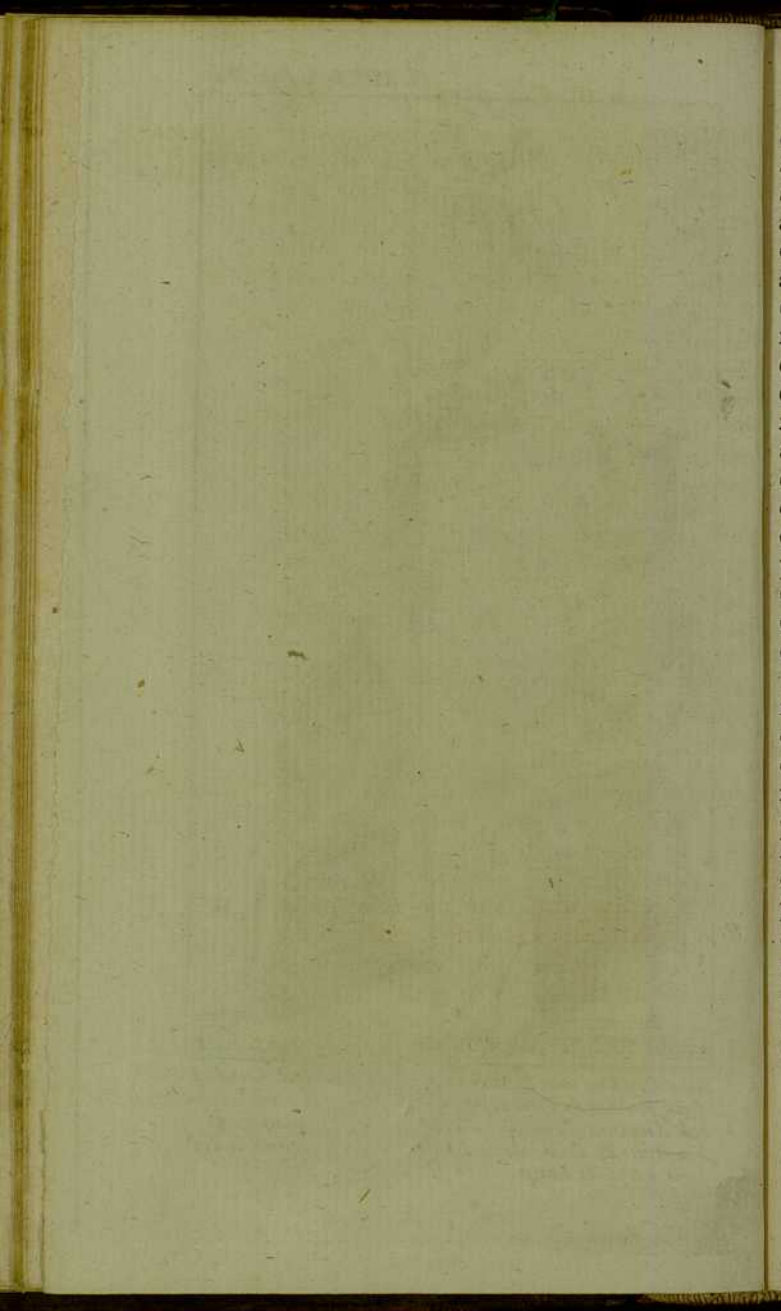
Autant en disoit-on d'Isis. Comme on mettoit souvent sur ses épaules la tête de la canicule, ou d'un épervier, et vous savez pourquoi ; comme on ornoit souvent sa tête des cornes d'une génisse, ou avec une sitre surmonté de la figure d'une chatte, et qu'on y mettoit très-ordinairement un croissant de lune, signe encore plus simple de la néoménie ; on prit de-là occasion de dire qu'après sa demeure dans le corps d'une chienne, d'une chatte, d'une génisse, et d'autres animaux, Isis avoit enfin pris sa place dans la lune. Le peuple en fit ainsi la reine du ciel, la dispensatrice des mois, des saisons, et des fêtes.

Commen-
cement de la
Métempsy-
cose.

Cette opinion absurde devint aussi commune que le langage et les figures qui



1. Circé, ou Isis avec le Cixe entre deux cornets de Lotus et deux feuilles de Persée, portant de plus sur sa tête le Symbole d'un vent. la mesure du Nil en main. et ayant sous son trône la Canicule. 2. L'Isis à tête de Cigogne. 3. L'Osiris à tête de Loup.



en avoient été l'occasion. Ce passage des ames d'Osiris et d'Isis dans tels et tels animaux , avant leur arrivée dans les astres , trouva créance parmi le peuple , et fut regardé comme une histoire très-sérieuse. Elle devint le modèle de la créance commune sur l'état des ames après la mort. Personne ne douta plus en Égypte que l'ame de l'homme ne passât , au sortir de son corps , dans celui d'un autre homme , ou d'une bête ; de celle-ci dans une autre , puis dans une troisième , et en continuant de la sorte par une longue circulation de pénitence à expier le mal qu'elle avoit pu commettre : après quoi purifiée de ses fautes , et dégagée de ses cupidités , elle passoit dans l'étoile ou dans la planète qui lui étoit assignée pour demeure.

Rien de si commode , rien de plus ingénieux que la langue astronomique , qui caractérisoit tout d'un coup les saisons , et les ouvrages qui y sont propres , en faisant entrer le gouverneur de la terre * dans les douze maisons , nommées le bélier , le taureau , le lion , la balance , etc. tous noms qui avoient un rapport juste à ce qui se passoit successivement sur la terre dans le cours de l'année. Rien de si grossier ni de plus misérable que le sens historique que le peuple attachoit par la suite à ce langage : et telle est visiblement l'origine du dogme ridicule de

* Le Soleil.

LE CIEL
POÉTIQUE.

a Tour, circuit.

b Renouvellement.

c Passage de l'ame d'un corps dans un autre.

la transmiration des ames, que Pythagore rapporta d'Egypte en Italie comme une rare découverte. Ces fadaïses relevées des termes pompeux de Pérycyclose *a*, de Palingénésie *b*, et de Métempsycose *c*, firent fortune parmi les philosophes. C'est encore la doctrine des docteurs Indiens, et nous connoissons plus d'un savant qui ne parlent qu'avec respect de la transmiration.

X L I.

Les animaux honorés d'un culte religieux.

L'effèt naturel de cette opinion fut d'épargner le sang des animaux, quoique Dieu ne les ait placés auprès de nous que pour nous servir et pour nous nourrir. Il est vrai qu'on trouva de bonnes raisons pour ne point priver le peuple de la chair du bœuf, qui est une nourriture abondante et parfaite. Il est encore vrai qu'il y eut une espèce de convention tacite entre les provinces d'Egypte de faire usage l'une de la chair de brebis, l'autre de la chair de chévreau, pour n'être pas privés d'un commerce utile, et de trop de secours à la fois. Mais les prêtres Egyptiens s'abstenoient communément de manger la chair de quelque bête que ce fût : et en général tous les animaux, dont les étoiles portent le nom, furent regardés par les Egyptiens avec

vénération, comme ayant été la première retraite de leurs dieux, et pouvant être celle des ames de leurs parens morts. On ne vit plus qu'avec une crainte religieuse ceux dans lesquels on savoit, à n'en pouvoir douter, qu'Osiris et Isis avoient fait leur demeure, comme le bélier, le taureau, la génisse, le bouc, et le lion. L'ancien usage où l'on étoit de porter en cérémonies dans les fêtes de certaines saison l'animal qui donnoit son nom à la maison où le soleil entroit, disposa les peuples de certains cantons à honorer particulièrement l'animal qu'on portoit dans la fête qui concouroit avec la fin de leur moisson. Le bélier devint ainsi l'animal chéri des habitans de Thèbes, dont la moisson finissoit vers l'entrée du soleil au bélier. Le bœuf et la vache devinrent les animaux les plus chers aux habitans de Memphis, dont la moisson finissoit à l'entrée du soleil au taureau. Ceux de Mendès voisins de la mer, et dont la récolte arrivoit plus tard, vers l'entrée du soleil aux deux chèvres, avoient, au rapport d'Hérodote *, une vénération spéciale pour les chèvres. L'extravagance alla enfin jusqu'à conserver dans un lieu honorable, et à traiter avec révérence le bélier, le taureau, ou le bouc qui avoit fait partie du cérémonial. Je ne sai pas si le bélier de la fête étoit spécialement conservé dans la

* *In Euterp. num. 57.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

Thébaïde. Les monumens qui nous restent du fond de l'Égypte vers l'Éthiopie sont plus rares et plus obscurs. Mais on révéroit un bœuf à Memphis, et un bouc à Mendès. On les regardoit comme des dieux. D'où leur a donc pu provenir tant d'honneurs? Voilà tant de symboles qui deviennent successivement autant de dieux, que quand nous verrons éclore de nouvelles divinités, nous pourrions bien assurer qu'elles n'étoient originellement que des parties du cérémonial symbolique. Le bœuf et le bouc de Mendès avoient donc fait partie des anciennes cérémonies avant que de devenir les objets d'un culte religieux: et nous en trouvons la preuve de fait dans le chien vivant qu'on faisoit marcher devant la pompe d'Isis au grand jour de sa fête. La canicule qui faisoit l'ouverture de l'année, avoit donné lieu à ce cérémonial. Le chien par la suite devint l'objet particulier du culte d'une province d'Égypte; et c'étoit d'ailleurs un animal respecté et sacré d'un bout de l'Égypte à l'autre (a).

Si la figure du bœuf et de la vache fut de tous les symboles celui qui se trouva le plus du goût des peuples, c'est parce que c'étoit l'animal qu'on voyoit paroître à la fête de la moisson dans le canton

(a) *Oppida tota canem venerantur.* Juven. satyr. 15.

Pourquoi
l'on peint les
fleuves avec
une tête de
taureau.

de l'Égypte le plus distingué, à Memphis. L'idée de fertilité devint inséparable de la vue du bœuf. On donna au Nil une tête de bœuf, pour faire entendre qu'il étoit le père des moissons de l'Égypte : et c'est la raison qui fit peindre sous la même forme les autres fleuves, qui sans se déborder comme le Nil, ne laissent pas de fertiliser les campagnes qu'ils traversent (a).

X L I I.

Origine d'Apis et de Mnévis.

Le hazard ayant fait trouver à Memphis un veau qui avoit quelques taches d'une figure approchante d'un cercle ou d'un croissant, symboles si respectés parmi eux ; cette singularité qui n'étoit rien et ne méritoit pas plus d'attention que ces taches blanches qu'on voit au front des chevaux et ailleurs, ils la prirent pour le caractère d'Osiris et d'Isis, empreint sur l'animal que leurs dieux chérissoient. Une cervelle hypocondre s'avisa de croire, et de persuader à d'autres, que c'étoit une apparition du gouverneur, une visite que le protecteur de l'Égypte daignoit leur faire. Ce veau miraculeux, après avoir servi par préférence au cérémonial ordinaire, fut logé dans le plus bel endroit de Memphis. Sa demeure devint un temple.

(a) *Sic tauriformis volvitur Aufidus.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

Tous ses mouvemens furent trouvés prophétiques, et le peuple y accourut de toute part, son offrande à la main. On lui donna le beau nom d'*Apis*, qui signifie le Fort (a), le Dieu puissant.

Après sa mort on eut grand soin de le remplacer par un autre qui eût à-peu-près les mêmes taches. Quand les marques désirées n'étoient pas nettes et précises, on les aidait d'un coup de pinceau. On prévenoit même à propos, et après un tems marqué, l'indécence de sa mort naturelle, en le conduisant en cérémonie dans un lieu où on le plongeait dans l'eau, puis on l'enterroit dévotement. Cette fête lugubre étoit accompagnée de bien des pleurs, et se nommoit avec emphase *Sarapis*, ou la retraite d'*Apis* (b), nom qu'on donna par la suite à Pluton, à

(a) C'est encore ici un trait de l'affinité qu'il y avoit entre la langue des Egyptiens et celle de leurs voisins. *Apis* est le même mot qu'*Abir*, prononcé à la façon des Egyptiens. Nous le savons par le témoignage du prophète Jérémie, ch. 46 : 15. où il se moque des Egyptiens en leur demandant ce qu'est devenu leur *Apis*, en Hébreu leur *Abir*. מִדּוֹד נִסְתַּפֵּי אַבִּירָא *maddovav nistaph abireca*, quare *ablatus est Abir tuus*? Ce que les LXX ont traduit par ὁ ἄπις ὁ βοῦχος *vitulus*, et expliqué ensuite par ὁ ἐκλεκτός (ἔ. Διατὶ ἐφύσει δὲ ὁ ἄπις, ὁ βοῦχος ὁ ἐκλεκτός (ἔ. Qu'est devenu votre *Apis*, votre puissant bœuf, votre dieu chéri?

(b) מִדּוֹד סָר אַבִּירָא *sur, recedere, sar abir, recesit Apis*. V. Judic. 16 : 20.

l'Osiris infernal. Après l'enterrement d'Apis on lui cherchoit un successeur (a). Ainsi se perpétua cette étonnante dévotion. Un puissant motif y contribua beaucoup : elle étoit lucrative.

Les habitans d'Héliopolis qui faisoient une dynastie à part, ou un royaume différent de celui de Memphis, se croyoient assez bien avec le soleil dont leur ville capitale portoit le nom, pour avoir part à ses visites ou à celles de son fils. Ils eurent donc bientôt leur bœuf sacré aussi bien que ceux de Memphis. On lui donna le nom de Ménavis ou de Mnévis, qui est la même chose que *Ménès le fort*, ou le même que *Ménophis : et en lui choisissant un nom distingué, on lui fit trouver d'autres qualités et d'autres fonctions

LA THÉO-
GONIE.

Origine de
Mnévis.

* Voyez ci-
dessus.

(a) *Bos Apis in septo quodam alitur et. . . . pro deo habetur: Albus frontem et quasdam parvas corporis partes, cætera verò niger: quibus signis judicant qui sit ad successionem idoneus, alio defuncto. Ante id septum, etc.* Strab. Geogr. l. 17. M. de Maillët dans sa description de l'Égypte, lettre 7, a cru que Strabon vouloit dire qu'après la mort du roi régnant les prêtres connoissoient par la bigarrure de la peau d'Apis quel devoit être le roi successeur, et avoient trouvé par-là un moyen de se rendre maîtres de la succession à la couronne. Mais il s'agit visiblement dans cet endroit non du successeur du roi, mais du successeur qu'on devoit donner au bœuf Apis noyé en cérémonie, ou mort naturellement. Le choix de ce veau se decidoit par ses mouchetures.

LE CIEL
POÉTIQUE.

particulières qui n'attirèrent pas moins la foule.

Du moment que l'Égypte eut oublié le seul Être qui soit adorable et le culte spirituel qu'il demande, pour honorer un vil animal qui broute l'herbe des champs (a), tous les animaux qui paroissent fréquemment dans les figures hiéroglyphiques eurent part à ses respects. L'Égypte et la Lybie se prosternèrent devant le bélier. Le culte du taureau devint universel. Les boucs qui donnoient leur nom au troisième signe (b) du zodiaque, eurent un temple à Mendès, et bien ailleurs. Le lion, la chèvre sauvage, les poissons (c), le toup, tous noms de constellations différentes; le serpent si ordinaire dans leur écriture et dans les cérémonies; l'hippopotame et le crocodile, quoiqu'ils fussent des symboles odieux, et n'inspirassent que la crainte, trouvèrent chacun à part des adorateurs, même des cantons entiers qui leur étoient dévoués: et si ces animaux eussent été plus traitables, ils auroient fait une aussi belle fortune que le bélier, le veau, et le bouc, divinités naturellement fort accessibles.

(a) *Mutaverunt (Deum) gloriam suam in similitudinem vituli comedentis fœnum. Ps. 105: 20.*

(b) Voyez la sphère des barbares dans Hyde, *de Relig. Pers.*

(c) *Hérodote. in Euterpe et Plutarch. de Isid. et Osir.*

Il n'est pas inutile de remarquer ici que c'est encore une figure symbolique usitée dans un canton de la basse Egypte pour exprimer l'année ou la succession des douze signes, qui n'étant plus entendue, y a donné lieu à honorer spécialement le loup *, et en a fait porter le nom à la ville de Lycopolis, ensuite à la Lycie, au Lycée, et à plusieurs lieux de la Grèce, sur-tout en Arcadie. Chacun sait que les loups ont coutume de marcher à la file. On en a même fait un proverbe, et c'est une remarque ordinaire chez les Naturalistes que les loups en passant une rivière se suivent sur une ligne, le second mordant la queue du premier, le troisième la queue du second, et ainsi des autres. Cette figure fut choisie pour signifier l'année, parce qu'elle est composée de douze mois qui se suivent sans interruption. Ce qui est si vrai, que les Grecs donnoient à l'année le nom de Lycabas, qui signifie *la marche des loups*.

LA THÉOGONIE.
Le culte du loup.

* λυκός Lycos, lupus.
V. Fig. I.
Pl. XXIII.

XLIII.

Preuves du culte rendu à ces divinités bizarres.

Je ne puis disconvenir, me pourra-t-on dire, que la vûe de tous ces animaux symboliques dont on ne connoissoit plus la signification, et de plus la coutume

LE CIEL
POÉTIQUE.

perpétuelle de dire qu'Osiris ou Horus entroit dans le bélier, dans le taureau, et dans les autres animaux du zodiaque, n'ayant pû faire naître des travers dans l'esprit du peuple, et donné lieu à des contes pleins d'extravagance. Mais est-il concevable que les Egyptiens ayent manqué de sens jusqu'au point d'adorer les animaux mêmes dont les figures leur avoient autrefois servi de lettres, ou de signes instructifs, et même jusqu'à encenser les plantes dont on ajoûtoit les feuillages aux figures des animaux pour en varier le sens, et pour marquer les différentes saisons?

Je n'entasserai pas ici les passages de Lucain, de Silius Italicus, de Stace, de Juvenal, ni une foule d'autres témoignages des auteurs profanes qui tournent en ridicule la petitesse des Egyptiens prosternés devant un bouc, ou pénétrés de respect devant un oignon. Mais je me bornerai à deux ou trois traits de l'Écriture sainte dont l'éclaircissement peut intéresser mes Lecteurs, et les convaincre en même tems de la bizarrerie de ce culte dont on n'imagine pas que l'homme ait été capable.

L'art de la sculpture, ni celui de couler des figures en fonte, n'étoient pas généralement interdits aux Hébreux, puisque le fond du tabernacle et le couvercle de l'arche qui renfermoit la Loi,

furent ornés de plusieurs figures ailées , qui étoient autant d'images des esprits célestes , ou des symboles de l'adoration et de l'obéissance dûes à l'Être suprême. Ces figures n'étoient pas comme l'ont pensé certains savans , une imitation des divinités Egyptiennes ; puisque Moïse traite par-tout leurs animaux et leurs sculptures de choses abominables. Mais c'étoit un usage innocent et judicieux de l'ancienne écriture symbolique : c'étoit enseigner et parler par signe (a). Ces figures , bien loin d'être une copie de ce que l'Égypte adoroit , invitoient à l'adoration de l'Être invisible et présentoient à l'esprit le modèle de l'abaissement le plus profond , et de l'obéissance la plus agile. Le cas où la sculpture étoit interdite aux Hébreux , est celui où la figure taillée pouvoit devenir un objet de chute , et porter le peuple à l'idolâtrie.

Pourquoi donc la mer d'airain ou la grande cuve qui servoit dans le parvis du temple de Salomon à laver les piés et les mains des ministres prêts à faire le sacrifice , étoit-elle appuyée sur la croupe de plusieurs taureaux de bronze ? Si le taureau étoit l'objet chéri du culte populaire , ces figures pouvoient devenir en Israël une occasion de scandale.

Le Bœuf étoit sans doute l'objet de la

(a) Ce que S. Paul appelle, *elementa mundi*.

LE CIEL
POETIQUE.

dévotion à la mode : mais le faire servir de support à la cuve où se lavoient les ministres du Dieu vivant , c'étoit avilir par le plus humble de tous les services , l'animal qui étoit adoré chez les peuples voisins. Et au contraire Jeroboam l'irréconciliable ennemi de Salomon , prétendit tirer profit de l'inclination des peuples pour cet animal , lorsqu'à son retour d'Egypte , il essaya de détourner les Israélites d'aller à Jérusalem en les attachant à Dan et à Béthel par l'érection des veaux d'or qu'il y plaça. D'où peut enfin provenir le culte que les Hébreux rendirent dans le désert à un taureau de fonte , sinon de l'impression vive que la pompe des fêtes d'Apis et de Mnévis avoit faite dès l'enfance sur leur esprit , lorsqu'ils étoient dans la terre de Gessen , voisine d'Héliopolis et de Memphis ?

Que le bélier et le bouc , l'agneau et le chévreau ayent été adorés en Egypte aussi-bien que le taureau , nous en trouvons une autre preuve dans le refus que fit Moïse d'user de la permission que Pharaon lui donnoit de célébrer la fête du Seigneur , sans sortir d'Egypte , sans aller , comme faisoient bien des peuples , solemniser leurs fêtes sur des montagnes , ou dans des déserts éloignés de toute habitation. Les Egyptiens , dit-il au roi , *nous lapideroient , s'ils nous voyoient immoler ce qu'ils ado-*

* Exod. 8.

rent *.

Mais cette preuve est encore plus sensible dans les cérémonies de la Pâque. L'im-molation de l'agneau paschal, et tous les sacrifices de la Loi, ont à la vérité des rapports importans à une plus excellente victime. Ils sont principalement destinés à servir à jamais d'instructions à ceux qui ont reçu la réalité dont la loi Mosaïque n'étoit que l'ombre. Mais cette cérémonie avoit alors un rapport sensible et immédiat aux besoins présens du peuple Hébreu et aux circonstances où il se trouvoit.

C'étoit, comme nous l'avons déjà remarqué, la coutume des Egyptiens de porter dans les fêtes de chaque nouveau mois, les symboles qui y étoient propres, et sur-tout l'animal qui avoit rapport au signe où entroit le soleil. Ils célébroient avec une pompe particulière le retour de l'équinoxe du printems (a), et l'entrée du soleil au premier signe qui est le bélier. Ils faisoient les préparatifs de cette fête avant la pleine lune voisine de l'équinoxe: et le quatorze de cette lune, toute l'Egypte étoit en joie: chacun mettoit des feuillages et des marques de la fête au-dessus de sa

(a) Ειοστὰζειν μὲν τὴν ἱερὰν ἰσημερίαν, *Plutarch. de Isid. et Osir.* Ce qui se trouve confirmé par l'Auteur de la *Chronique Orientale*, traduite par *Abrahamus Echellensis*, pag. 7. *Erat. dies (Paschatis) iste quo sol ingressus est primum signum arietis; eratque dies ille solemniss. ac celeberrimus apud Ægyptios.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

porte : on couronnoit de fleurs le bélier : on portoit en triomphe l'animal qui étoit propre à cette fête , et qui étoit devenu l'objet de l'encens et du respect des peuples.

Les Hébreux au contraire eurent ordre au tems de leur départ , et pour tous les ans à perpétuité au retour de l'équinoxe , de prendre dans chaque famille un jeune bélier, un agneau d'un an ; de le tenir prêt dès le dixième de la lune voisine de l'équinoxe , pour l'immoler le quatorze ; de se contenter d'un chévreau au défaut d'un bélier , l'un et l'autre étant honorés des Egyptiens : de persévérer jusqu'au quatorze dans la volonté de tuer ce qu'ils avoient vû adorer ; de le rôtir en présence de la famille ; de manger ensemble les chairs de cet animal le soir même du quatorze , qui étoit le jour auquel le bélier étoit couronné de fleurs et honoré des Egyptiens ; de n'en séparer aucune partie pour être mise en réserve jusqu'au lendemain ; et surtout d'en manger la tête aussi bien que le corps , pour faire en cela tout le contraire des Egyptiens. Un témoin oculaire * de leurs anciennes pratiques nous a appris que les Egyptiens ne mangeoient la tête d'aucun animal ; mais qu'ils la maudissoient , la consacroient aux divinités mal-faisantes , et la gardoient pour la vendre le lendemain sur la place aux étrangers , ou pour la jeter dans le fleuve au défaut d'acheteurs.

* Herodot. in
Euterp. n.º
46.

Une autre circonstance qui paroît singulière dans les réglemens de la pâque judaïque, est la défense de faire bouillir les chairs de l'agneau, et d'en rien manger de crû. Quel intérêt la religion des Hébreux pouvoit-elle avoir à rôtir la victime, plutôt qu'à la bouillir, et quel besoin de leur défendre de manger des chairs crûes dont on a naturellement horreur? Nous pouvons juger de la pratique des Egyptiens par celle des Athéniens qui étoient une de leurs colonies. Quand ils sacrifioient à Horus, ou aux heures, c'est-à-dire, aux saisons, divinités indubitablement venues d'Égypte; le rituel de cet acte d'idolâtrie étoit de faire bouillir les chairs (a), non de les rôtir. On conserva à Athènes l'usage Egyptien dans le culte de ces dieux visiblement Egyptiens: et les Hébreux eurent ordre de faire le contraire pour ne prendre aucune part aux actions et coutumes de l'idolâtrie.

La défense de manger aucune partie de l'agneau, par exemple, les intestins, sans avoir cuit le tout, étoit fondée sur la coutume extravagante par laquelle on croyoit honorer Bacchus en mangeant les chairs, et sur-tout les entrailles des chèvres et des autres victimes, sans les cuire (b). J'ai

(a) Ἀθεναῖοι ταῖς ἀπαῖς θύοντας σὺν ὀπτάσειν, ἀλλ' ἐψάσει τὰ χρέα. Athenæi, lib. 14. c. 20.

(b) Illic (in Orgiis Bacchi) inter ebrias puel-

LE CIEL
POÉTIQUE.

rapporté l'origine de ces pratiques furieuses, qui étoient une représentation des anciennes chasses.

Enfin la dernière cérémonie prescrite aux Hébreux de l'immolation de l'Agneau paschal, étoit de rougir de son sang le dessus de leurs portes, tandis que les Egyptiens ornoient les leurs de feuillages et de figures conformes à la solennité du bélier. C'étoit donc en tout point rompre publiquement et sans retour avec les pratiques Egyptiennes. C'étoit renoncer solennellement à l'idolâtrie et au culte de toutes ces prétendues puissances célestes, qui les avoient pû séduire par l'éclat de leurs fêtes. C'étoit revenir au culte d'un seul Dieu, créateur, moteur, et conservateur de toutes choses. Ainsi avec la preuve de la profonde sagesse des loix de Moïse, toujours diamétralement opposées aux pratiques Egyptiennes, nous avons aussi la preuve de l'extravagance des Egyp-

las et vinolentos senes cum scelerum pompa procederet, alter nigro amictu teter, alter ostenso angue terribilis, alter cruentus ore, dum viva pecoris membra discerpit, etc.

Julius firmic. de errore profanarum religionum.

Plutarque, dans son livre de la cessation des Oracles, nous montre des fêtes où l'on mettoit les victimes en pièces, et où l'on les mangeoit toutes crûes *ἐν αἰς ἀμοφαιλῶν καὶ διασπράσμοι*. Arnobe fait ce reproche aux gentils, lib. 5. *caprorum reclamantium viscera cruentatis oribus dissipatis.*

tiens qui avoient commencé, il y a beaucoup plus de trois mille ans, à prendre les noms du zodiaque et les figures, soit de leur écriture, soit de leur cérémonial, pour des objets importans, et qui cachotent de grands mystères, ou pour des monumens respectables de la vie, et de l'apothéose de leurs grands hommes.

X L I V.

Python ou Typhon.

Le même fond d'amour propre qui avoit fait trouver aux Egyptiens Cham, son épouse, et leurs prétendus enfans Ménès et Toth, dans les caractères les plus honorables de leur ancienne écriture, leur fit chercher quelque ancien ennemi de leur colonie dans le monstre aquatique qu'ils nommoient Ob, et qu'ils regardoient comme l'ennemi d'Osiris. Ils y crurent trouver les marques distinctives du fondateur d'une nation voisine qu'ils haïssoient souverainement : c'étoit Phyt ou Phyton, frère de Mesraïm, et auteur des Phytéens qui habitoient l'intérieur de l'Afrique. Soit que Phyton se fût révolté contre son frère Cham, et eût troublé le repos de l'établissement de Mesraïm; soit plutôt encore que tous les Phytéens leur fussent généralement odieux, parce qu'ils avoient des coutumes toutes contraires à

Genes. 10.

LE CIEL
POËTIQUE.

celles des Egyptiens (a), tuant et mangeant tous les animaux que l'Égypte honoroit ; un faux zèle de religion leur rendit peu-à-peu le nom de Phyton qui étoit celui du fondateur de la colonie, universellement abhorré et digne d'exécration. Au lieu du nom de Ob qu'ils donnoient au monstre symbolique qui avoit privé Isis de son cher Osiris, ils s'accoutumèrent avec le tems à ne lui plus donner d'autre nom que celui de Phyt ou Phyton qui reveilloit toute leur haine ; et ayant entièrement perdu de vûe l'histoire du soleil enlevé à la terre par le déluge, ils publièrent, suivant leur système grossier, que l'ame de Phyton au sortir de son corps étoit entrée dans un hippopotame, puis dans celui d'un crocodile, d'un aspic, ou de tel autre animal nuisible, et que c'étoit en mémoire de cette transmigration dans des animaux mal-faisans comme lui, qu'on lui en donnoit la figure, si même il ne continuoit à y résider.

Origine de
la fausse doc-
trine des
deux prin-
cipes.

De même qu'Osiris, devenu leur père commun, fut peu-à-peu regardé comme le principe de tout le bien qui arrivoit à l'Égypte ; lorsque Phyton fut devenu le nom du symbole qui signifioit le ravage des eaux, il fut regardé comme un esprit mal intentionné, comme un principe de

(a) Οὐδέ ποτέοι τοῖσι αὐτοῖσι χεῖ μένοι.
Herodot. in Melpomen.

contrariété, appliqué perpétuellement à les traverser et à leur nuire. Ils en firent le principe de tout désordre, et se déchargeoient sur lui de tout le mal physique qu'ils ne pouvoient empêcher, et de tout le mal moral qu'ils ne vouloient pas se reprocher à eux-mêmes. De-là est venue la doctrine des deux principes ennemis, également puissans, et toujours aux prises l'un avec l'autre, vaincus et victorieux tour-à-tour. Cette doctrine qui passa des Egyptiens aux Perses sous le nom d'Oromase et d'Arimane, est infiniment différente de la nôtre selon laquelle Dieu employe conformément aux vûes adorables de sa providence le ministère des esprits qui ont persévéré dans la justice, et laisse une mesure de pouvoir aux anges qui en sont déchûs.

*Plutarch. de
Isid. et Osir.*

La haine des Egyptiens pour ce Phyton leur ennemi imaginaire, et toujours attentif, selon eux, à les molester, alla si loin, qu'ils n'osèrent plus en prononcer le nom. On le retrouve cependant en son entier dans la langue des Hébreux qui avoient demeuré en Egypte, et qui y avoient appris à appeller ainsi le plus mal-faisant de tous les serpens, l'aspic (a). On retrouve le nom entier de Phyton ou Python dans les fables du paganisme les plus anciennes et les plus célèbres. On y voit ce monstre

(a) פתן *peter.*

LE CIEL terrible aux prises avec le Dieu qui éclaire
POÉTIQUE. le monde, et répandant par-tout la désolation. Ce qui étant bien entendu, ne signifie que le déluge ennemi du soleil et

Métam. l. 1. de la terre. Ovide même et les Mythologues ses devanciers, ont entrevû et conservé l'ancienne liaison qu'il y avoit entre le déluge et cette figure, en plaçant la défaite de ce serpent immédiatement après le déluge, et ils y ajoutent tout de suite la fables des géans, qui, dans son origine, n'étoit, comme nous l'avons vû, qu'un tableau commémoratif des météores singuliers qui commencèrent après le déluge à troubler l'air, et à faire craindre de nouveau la perte du soleil. Rien de si vanté dans l'antiquité que la victoire du soleil. Rien de plus abhorré que Python, quand de monstre en peinture, il fut devenu un être appliqué à nuire. Les Egyptiens craignant de se souiller par la seule prononciation de ce nom détestable, en renversèrent les lettres, et les changèrent en celui de Typhon.

Nous avons vû que la croix, soit entière, soit racourcie, étoit la marque de la crûe du Nil, parce qu'elle en étoit la mesure. Cette croix qui retenue par un chaînon, ou surmontée du cercle, symbole de la providence, et arrêtée dans la main d'Osiris, ou dans les pattes de l'épervier, ou dans la main d'Horus, signifioit d'une façon fort simple le débordement du Nil

réglé par le soleil, fortifié par le vent, et assujetti des règles certaines, ou maîtrisé par la dextérité du labourage, prit un tout autre tour dans leur esprit. Cette croix qui dans leur écriture vulgaire, comme aussi dans l'ancienne hébraïque, dans la grecque, et dans la latine, étoit la lettre Tau, commençoit nécessairement le mot Typhon écrit en lettres courantes. En sorte que cette figure attachée à un chaînon, ou arrêtée par une main, leur parut un caractère abrégé pour signifier Typhon enchaîné ou désarmé.

Que la croix ou le T suspendu à un chaînon ait été pris par les Egyptiens pour Typhon arrêté, ou, ce qui étoit pour eux la même chose, pour la délivrance du mal, on peut s'en assurer en consultant leurs pratiques. Elles sont le plus sûr interprète de l'opinion qui les régloit.

Ils suspendoient le Typhon retenu par une boucle au cou de leurs enfans et de leurs malades : ils l'appliquoient sur les bandelettes parfumées dont ils enveloppoient leurs momies, et où nous le retrouvons encore. Que peut signifier dans leurs idées un T enchaîné, auprès de ceux à qui ils souhaitent la santé ou la vie, sinon la délivrance de la maladie ou de la mort, qu'ils espéroient obtenir par ces pratiques superstitieuses ? On peut donc croire que ce T leur a paru être le commencement et l'abrégé du nom de leur

LE CIEL
POËTIQUE.

ennemi, et que la main ou l'attache qui le bridait leur paroissoit être la marque d'une puissance secourable et attentive à détourner le mal. L'on voit par-là l'usage étrangement déplacé qu'ils faisoient de ces figures, qui dans leur première institution, avoient rapport au Nil, au labourage, et à des choses totalement éloignées de l'explication des tems qui ont suivi. Voilà très - vraisemblablement une première clé avec laquelle on pourroit essayer d'expliquer quelque partie de la signification que les Égyptiens des tems postérieurs attachèrent à leur écriture sacrée. Mais il est sensible que tout y avoit rapport aux fausses idées qu'ils avoient prises de ces anciennes figures; et il y a trop peu à gagner dans de pareilles recherches pour y employer le moindre travail.

Origine des
Amulettes.

Cette coutume de donner un frein aux puissances de l'ennemi, et de suspendre un Typhon captif au coup des enfans, des malades, et des morts, parut si salutaire et si importante, qu'elle fut adoptée par d'autres nations. Les enfans et les malades portoient communément une bulle où étoit le T qu'on regardoit comme un puissant préservatif. Avec le tems, à la place de la lettre T qu'on gravoit d'abord dans cette bulle, mais dont les autres peuples ignoroient le sens et l'intention, on substitua d'autres caractères. Souvent on y mit un serpent, un Harpocrate, ou l'objet

des dévotions courantes; quelquefois même des figures ridicules ou de la dernière indécence. Mais le nom d'*Amulette* * qu'on donnoit à cette bulle, et qui signifie *l'éloignement du mal*, représente très-naturellement l'intention des Egyptiens de qui cette pratique est venue.

LA THÉO-
GONIE.
* *Amolimentum malorum.*

X L V.

Le secret des mystères Egyptiens.

Quand on se veut instruire de ce qu'il est possible de savoir de cette religion Egyptienne qui irrite la curiosité par son appareil mystérieux; on ne manque pas de lire avec avidité Hérodote, Diodore de Sicile, le traité d'Isis et d'Osiris, quelques autres de Plutarque, les ouvrages de Platon, de Porphyre, ou de tels autres savans qui avoient voyagé en Egypte, et fréquemment conversé avec des prêtres d'Isis, les plus mystérieuses gens de l'univers. On s'imagine que c'est dans de pareils livres qu'il faut chercher l'intelligence des figures symboliques, ou qu'on ne la trouvera nulle-part. Mais après les avoir lûs, on est étonné de n'y trouver que des contes de petit peuple, ou de fades allégories sans liaison, sans dignité, sans utilité; ou enfin une métaphysique guindée, dans les subtilités de laquelle nos déistes aiment à s'égarer, mais dont il est ridicule

LE CIEL
POÉTIQUE.

de penser que la simple antiquité ait eu la moindre connoissance. On regrette une lecture longue, très-ennuyeuse, et qui n'est rachettée par aucune découverte tant soit peu satisfaisante. Tout ce qu'on y apprend d'une manière précise, ce sont les erreurs et les folles idées des Egyptiens. On les trouve, il est vrai, plus intelligens que bien d'autres peuples en matière d'astronomie, d'architecture, d'arts, de métiers, de police, et de gouvernement. L'écriture même fait l'éloge de leur sagesse à cet égard. Quant à cette profonde connoissance qu'ils attribuoient de la religion, de la nature, et de l'origine des nations, bien loin d'en trouver quelques vestiges dans les ouvrages que je viens de citer, on y rencontre à chaque pas les preuves du plus étrange égarement: et le reproche que les Egyptiens faisoient aux Grecs *, d'être toujours enfans dans leur histoire, nous paroît, après cette lecture, pouvoir être fait avec autant et plus de justice aux Egyptiens eux-mêmes; puisque parmi eux les docteurs, comme le peuple, avoient l'esprit plein de puérités, et se trompoient d'autant plus misérablement, qu'ils attachoient des histoires et des traits arbitraires à des figures destinées à signifier toute autre chose.

* *Plato in
Tim.*

Mais, me dira-t-on, il ne faut pas s'attendre que les prêtres d'Isis, ni Plutarque, ni les autres voyageurs qui les ont enten-

Bus, nous puissent rien apprendre du vrai sens des symboles. C'étoit une théologie mystérieuse qu'on n'avoit garde de divulguer. Ceux qui y étoient initiés s'obligeoient par serment à ne rien communiquer au peuple de ce qu'on leur avoit révélé. Hérodote ne nous dit-il pas souvent, qu'il ne lui est pas permis de révéler les noms ni les honneurs qui étoient affectés à certaines divinités, ou ce que c'étoit que ces dieux ? Le secret sur ce point étant inviolable, faut-il être surpris qu'ils ne se soient pas expliqués sur le fond qui nous intéresse, et pouvons-nous juger de ce qu'ils ne nous ont point dit ?

Voyons donc, et c'est par où nous finirons notre essai sur la religion des Egyptiens, voyons ce que c'étoit que ces mystères tant vantés, et pénérons, s'il se peut, dans ces secrets, malgré les voiles et les défenses qui les rendent inaccessibles.

Il n'y avoit rien de moins mystérieux que la religion des Egyptiens dans les commencemens. Elle étoit originairement la même que celle de Job et de Jéthro en Arabie ; que celle de Melchisedech en Chanaan ; que celle d'Abimélec en Palestine. C'étoit en un mot la religion de Noé, et des Patriarches ses enfans, auteurs des premières colonies. Cette religion consistoit à adorer le Très-haut. On y recom-

LE CIEL
POÉTIQUE.

mandoit la justice et le travail : on y traitoit honorablement les morts : on y attendoit un meilleur avenir ; et bien loin que les figures qui étoient exposées aux yeux du peuple cachassent quelques mystères , on ne les lui présentoit en public que pour lui faire entendre et lui inculquer , par une espèce de prédication perpétuelle , ses devoirs envers Dieu , les avantages de la paix et de la douceur envers ses frères , la récompense de la justice après la mort , et l'ordre soit des fêtes , soit des ouvrages dont il falloit que chacun fût instruit. Les circonstances que j'ai rassemblées pour le faire voir , et que nous trouvons dans les caractères les plus distingués de l'écriture Egyptienne , sont si nombreuses , si simples , et tellement liées , que le hazard ne sauroit rien produire de pareil. Mais toute cette écriture dégénéra nécessairement en un amas d'idées monstrueuses , et de mystères absurdes , quand le sens en fut perverti. Il n'est pas fort difficile de voir ce qui introduisit peu-à-peu à cet égard la religion du secret , et des sermens.

Dès qu'une fois le peuple grossier , prenant les figures symboliques qu'il voyoit dans le lieu de ses assemblées de religion , pour des personnages et pour des objets réels , se fut infatué de cette idée qu'il avoit pour protecteurs ses propres ancé-

tres, morts à la vérité, mais transportés dans des astres (a), et toujours occupés des besoins de l'Égypte; il se forma un langage et un corps de pratiques ou de dévotions conformes à leurs nouvelles idées, et à leurs inclinations. N'entendant plus les symboles, et se faisant un grand mérite de les conserver, ils ne purent que les arranger d'une façon arbitraire. Ils les mettoient sans doute en œuvre selon le sens historique qu'ils y avoient imaginé. Ainsi leurs monumens doivent être indéchiffrables dans le détail: témoin la figure de la canicule, du lion, de la vierge, et du labourage desœuvré qu'ils avoient grand soin de peindre sur les morts, parce qu'Horus y paroissoit dans un état de mort (a). On voit que l'interprétation des figures de l'obélisque de Ramessès, conservée en partie dans l'histoire d'Ammien Marcellin, que dès le tems de cet ancien roi d'Égypte on regardoit Ammon comme le plus puissant des dieux; qu'Horus étoit regardé comme une autre divinité bienfaisante et affectionnée à Ramessès; qu'ainsi le pre-

(a) Δεῖξοσι τῶν θεῶν τὰ ζάματα παρ' αὐτοῖς κείοθαι καρμόνια καὶ θεραπειασθ, τὰς δὲ ψυχὰς ἐν ἔρατῶ λάμπειν ἄστρα. Ils disent que leurs dieux étoient morts, que leurs corps étoient couchés dans des tombeaux, et honorés parmi eux: mais que leurs ames brilloient dans le ciel, et y étoient devenues autant de différens astres. *Plutarch. de Isid. et Osir.*

(b) Voyez l'Antiquité Expliq. supplément, tom. 2. suite de la 37. Planche.

LE CIEL
POÉTIQUE.

mier sens des figures hiéroglyphiques étant oublié , avoit dès-lors fait place à des interprétations pleines d'absurdités. On continua de mettre en œuvre les sculptures sacrées : mais ce fut suivant le sens moderne qu'on y avoit imaginé. Tout cet arrangement bizarre ne peut avoir rapport qu'à leurs fables , ou à une philosophie pitoyable , dont on trouve des échantillons dans l'interprétation des sculptures sacrées de l'Égypte que nous a laissée un grammairien nommé Horapollo , qui enseignoit à Alexandrie et à Constantinople sur le fin du quatrième siècle. Cette écriture qui étoit fort sensée quand elle enseignoit au peuple des choses très-simples et d'un usage journalier , devint , comme on le peut voir par l'ouvrage de cet Égyptien , un moyen de passer pour savant , en cachant sous des enveloppes mystérieuses une multitude de niaiseries , ou de choses extrêmement communes.

Dans les anciennes figures Égyptiennes , il y en avoit quelques-unes qu'on ne pouvoit pas naturellement prendre comme les autres pour des dieux du ciel , et dont le sens ne pouvoit guères s'oublier , ayant été d'abord d'un usage infini parmi le peuple. Tels étoient , par exemple , le serpent , le canope , et l'épervier. Aussi voyons-nous par l'interprétation qu'en donne le grammairien Horapollo , qu'au quatrième siècle les prêtres Égyptiens exprimoient en-

coro

core la vie ou l'éternité de leurs dieux par un serpent qui les entoure (a) ; qu'ils représentoient le débordement du Nil par trois cruches, et qu'ils désignoient le vent par un épervier qui étend ses ailes (b). Mais dès qu'une fois le peuple eut oublié le sens de l'écriture sacrée, et pris des figures humaines pour des puissances célestes, on ne cessa d'inventer des histoires, et les prêtres qui conservèrent cette écriture, la conformèrent à leurs histoires, ce qui la rend digne de tous nos mépris, et toute différente de l'ancienne pour le sens.

On peut croire que dans les commencemens les prêtres qui avoient encore la clé de l'ancienne écriture avertissoient le peuple de la fausseté de ces interprétations, et le ramenoient à l'unité d'un Dieu auteur de tous leurs biens. Les prêtres conservèrent d'abord quelque partie des explications primitives. De-là vient le mélange de grand et de petit dans la théologie Egyptienne, et dans l'Eleusinienne, qui étoit la même. Il y demeura plus qu'ailleurs certaines traces des vérités qui faisoient le principal fond de la religion des Patriarches.

Mais il n'auroit pas été sûr pour les

(a) (ὄφιν) χρυσῶν ποίετες θεοῖς περιπίθασιν.
Serpentem aureum Diis suis circumponunt. Horapoll. 1.

(b) Ἰεραὶ διατεταμέναι τὰς πτερυγὰς ἐν ἀέρι . . .
ἀνεμῶν Ἰηραίνεαι. *Accipiter alis in aere protensis ventum significat.* Ibid.

LE CIEL
POÉTIQUE.

prêtres Egyptiens de vouloir désabuser le peuple de la pensée flatteuse qu'Osiris et Isis étoient deux personnages réels ; de plus, leurs compatriotes et les protecteurs de l'Egypte. Cette chimère et toutes les autres étoient autorisées, en apparence, par le concours des monumens et du langage ordinaire. On parloit sans cesse des actions d'Osiris et d'Isis. Le peuple croyoit ce qu'il voyoit, et ce qu'il entendoit dire. Le récit perpétuel d'autant de faits historiques, qu'on lui monroit de figures et de cérémonies, acheva de l'égarer sans ressource.

Si nos Conciles et nos Evêques les plus respectables ont tant eu de peine à abolir parmi les peuples la créance de certaines légendes indignes de la majesté de notre religion, et qui ne tenoient à aucun monument capable de les perpétuer, comment conçoit-on que les prêtres d'Egypte aient pû ôter à un peuple plein d'ignorance et de cupidité les histoires bizarres qu'un usage universel ramenoit sans cesse à leur esprit à la vue des personnages et des animaux dont les lieux de leurs assemblées étoient remplis ? Il est bien plus naturel de penser que les prêtres eux-mêmes se laissèrent aller comme les autres à la persuasion d'être sous la garde de leurs ancêtres transportés dans les astres, et devenus les modérateurs du soleil, de la lune, et de toute la nature. Le peuple dans son

fanatisme auroit mis en pièces quiconque auroit voulu nier l'histoire d'Osiris et d'Isis. La vérité s'altéra donc , et s'obscurcit parmi les prêtres mêmes. Ils se familiarisèrent d'abord avec ces idées , parce qu'il étoit dangereux de ne s'y pas prêter : ensuite ils en devinrent eux-mêmes les défenseurs les plus zélés. Le tout alla par degré. Ils s'accommodèrent d'abord au langage commun , parce qu'ils croyoient ne pouvoir tenir contre le torrent : mais ils étudioient en particulier ce qu'ils pouvoient recueillir de l'interprétation de l'ancienne écriture. Ils admirent ainsi tout ensemble et les histoires populaires , et les explications qui les anéantissoient : ils prirent seulement la précaution d'exiger le silence de ceux qu'ils vouloient instruire plus solidement.

L'instruction prit de cette sorte un air mystérieux et important , sans rien détruire de ce que le peuple croyoit. Elle annonçoit seulement un état plus parfait , et des connoissances dont on ne devenoit capable qu'après des épreuves et des efforts qui ne convenoient pas au commun des hommes. Par-là ils évitèrent de mettre le peuple en fureur. C'étoit déjà une grande injustice de la part de ces prêtres que de retenir la vérité captive , et de se l'approprier par exclusion.

Une disposition si criminelle ne pouvoit que donner lieu à de plus grands affoiblis-

LE CIEL
POÉTIQUE.

semens. Tout dégénéra en effet de plus en plus. L'épreuve des disciples, et le serment d'un secret inviolable étant des pratiques qui marquoient beaucoup, elles se perpétuèrent très-exactement. Le cérémonial se soutient sans peine dans toutes les religions, et il s'embellit souvent plutôt que de tomber, parce qu'il est sans conséquence pour les passions qu'il laisse fort en repos, et qu'il flatte quelquefois. Il n'en fut pas de la vérité et de l'instruction comme du cérémonial. Elles se défigurèrent d'âge en âge, tantôt par l'ignorance et par la superstition des prêtres, tantôt par leur avarice, mais sur-tout par leur entêtement pour des rêveries systématiques par lesquelles les plus subtils d'entr'eux tâchoient d'expliquer l'écriture symbolique, et dont ils étoient bien plus contens que de quelques vérités simples et trop unies, que leurs prédécesseurs s'étoient contentés de leur apprendre.

Ainsi le danger et la crainte ont d'abord donné naissance au secret des instructions Egyptiennes, et ont converti les pratiques ou l'ancien cérémonial de la religion publique en autant de mystères dans lesquels l'on ne pouvoit être admis sans avoir donné des marques d'un profond respect pour les objets de la religion; d'une perfection dont les hommes du commun n'étoient pas capables; et d'une taciturnité à toute épreuve. Aussi ceux

qui étoient initiés se croyoient-ils d'un ordre supérieur au reste des humains, et leur sort paroissoit digne d'envie. Les prêtres sûrs de la discrétion de leurs disciples, purent bien dans les commencemens de l'idolâtrie leur avouer la grossièreté du sens que le peuple attachoit à ces symboles. Mais leur lâche connivence laissa tellement prendre pié à l'erreur, que la piété même des initiés se réduisit à un pur cérémonial; et le foible reste de vérités qui subsistoit encore parmi tant d'histoires fabuleuses, et d'explications pitoyables, y demeura comme noyé et sans aucun effet utile. Les prêtres enchérent eux-mêmes sur les superstitions populaires: et quoiqu'ils n'eussent plus à craindre d'offenser le peuple, dont ils avoient adopté et augmenté les folies, ils conservèrent par coutume et par intérêt les cérémonies préparatoires et la religion du silence; qui donnoient une grande idée des ministres, et de leur savoir.

Mais est-il bien certain que la raison qui obligea d'abord les ministres publics de la religion à cacher au peuple le fond de leurs instructions, soit tirée de ce que le peuple avoit converti les symboles instructifs en autant de dieux imaginaires; au lieu que ces figures ramenées à leur première interprétation, ne tendoient qu'à lui apprendre à honorer un seul principe, auteur de tout bien, à vivre en paix, à

LE CIEL
POÉTIQUE.

régler son travail, et à espérer un heureux avenir? Le faux zèle qui est naturellement furieux et meurtrier, auroit sans doute éclaté contre une doctrine si simple, où il n'étoit pas fait la moindre mention de ses dieux, et dans laquelle, loin d'être des dieux, ils se trouvoient n'avoir jamais rien eu de réel, et redevenoient les caractères d'une ancienne écriture. Il est évident qu'un tel contraste, entre l'ancienne explication et la nouvelle créance, devoit inquiéter les prêtres. Mais pouvons-nous nous assurer que ce soit-là ce qui les rendoit si timides et si précautionnés?

Ne jugeons point du motif de leur silence par ces mystères ténébreux que la superstition et le libertinage introduisoient de tems en tems, et où l'on avoit besoin du secrèt usité dans les assemblées de religion, pour couvrir des infamies abominables, ou des superstitions cruelles. Ces abus du silence religieux n'étoient pas long-tems impunis, et le Magistrat les supprimoit avec soin dès qu'il en étoit informé*. Mais remontons aux mystères les plus anciens et les plus respectés, aux mystères qui ont été jugés innocens et utiles par les chefs des républiques les plus frugales et les mieux disciplinées.

Choisissons les mystères d'Eleusis (a).

* V. Tite-Live. l. 39.

(a) Ville voisine d'Athènes: on y célèbre

Ce sont les plus célèbres et les mieux conservés de tous, parce qu'ils étoient sous la direction des premiers magistrats d'Athènes. Ils sont aussi les plus anciens, et les mêmes que ceux d'Égypte. Diodore de Sicile nous a appris, et nous a prouvé par une exacte ressemblance, que ces mystères étoient venus de la basse Égypte; qu'ils étoient les mêmes que ceux d'Isis; qu'ils venoient de la plus haute antiquité; et qu'ils avoient été introduits en Grèce dès le tems d'Érectée, ou vers les commencemens d'Athènes, c'est-à-dire, dans un siècle voisin de la naissance de l'idolâtrie.

Les Romains les plus distingués qui voyageoient en Grèce ne trouvant qu'incertitude et qu'obscurité, souvent qu'absurdité dans les idées et les disputes des philosophes sur la nature des dieux, ne manquoient guères de se faire initier aux mystères de Cérés, et à ceux [de Samothrace ou de Lemnos, s'imaginant que dans cette partie des mystères qu'on ap-

avec appareil les fêtes de Cérés : et toutes les villes Grecques y envoioient des processions et les prémices de leurs moissons, pour reconnoître que c'étoit d'Athènes et d'Elensis qu'ils avoient reçu les règles du labourage, et les premières instructions qui rendent les hommes sociables.

Αἱ μὲν γὰρ πλείους τῆς πόλεως ὑπομνηματὰ τῆς παλαιᾶς εὐεργεσίας, ἀπαρχὰς τῶν σιτῶν κατ' ἕκαστον ἑαυτὸν πρὸς ἡμᾶς ἀποπέμπουσι. *Isocrat. de Atheniensibus in Panegyrico.*

LE GIEL
POËTIQUE.

pelloit la vue claire (a) de la vérité, on leur apprendroit enfin ce que c'étoit que ces dieux dont le nombre, les fonctions, et la conduite les scandalisoient. Mais ils étoient fort surpris au sortir de ces mystères de n'avoir rien appris sur la nature des dieux, et de voir le sens des figures qu'on leur présentoit réduit aux réglemens du labourage encore informe, aux avantages de la paix, et à la justice qui nous donne droit d'espérer une meilleure vie. On ne disoit pas aux initiés: Vos dieux ne sont point des dieux. Mais en les leur montrant on expliquoit le tout de manière qu'ils devenoient des leçons de conduite, ou des marques de certaines vérités propres à régler la vie des hommes. Isocrate et Epictète se sont expliqués là-dessus assez clairement. « Ceux qui ont » part aux mystères, dit le premier (b), » s'assurent de douces espérances pour le » moment de leur mort, et pour toute la » durée de l'éternité. Tous ces mystères » ajoute Epictète (c) ont été établis par » les anciens pour régler la vie des hommes, et pour en éloigner les désordres.

(a) Ε'πόψις ou αὐτοψία.

(b) In Panegyrico, Τελετῆς οἱ μελεχόντες ἀεὶ τὴ τῆς τῶ βίης τελευτῆς καὶ τὸ (ὕμνησις ἢ ἱάνος ἡδίας τὸς εἰπαῖδας ἔχουσι.

(c) Ε'πὶ πικρῆ καὶ ἱκανοθάσει τὸ βίη καὶ εὐαθῆ πάντα ταῦτα ὑπο τῆ παλαιῶν.

Mais questionnons là-dessus un homme qui étoit assez plaisant pour faire supprimer ces mystères s'ils eussent été absurdes ou impies, et assez clair-voyant pour bien démêler ce qu'ils signifioient. C'est Cicéron. Il eut, comme bien d'autres, la dévotion ou la curiosité de se faire initier à Eleusis. Adressons-nous à lui, et tâchons de savoir ce qu'il a vû. Il mesurera sa réponse : mais s'il veut seulement parler à demi mot, il nous fera aisément entrevoir ce qu'il ne lui aura pas été permis de publier. *Je n'entre point, dit-il, dans le détail des cérémonies d'Eleusis qui sont si saintes et si vénérables. Je passe aussi sous silence le culte qui est particulier à l'île de Samothrace, et les mystères qu'on célèbre à Lemnos au cœur d'une vaste enceinte de forêts. Quand ces mystères sont expliqués et ramenés à leur vrai sens, il se trouve que c'est moins la nature des dieux qu'on nous y apprend que la nature des choses mêmes, ou des vérités dont nous avons besoin (a).*

Ce premier aveu de Cicéron dit déjà beaucoup, et nous fait assez entendre

(a) Omitto Eleusinam sanctam illam et augustam (religionem) pretereà Samothraciam, eaque (mysteria) quæ Lemni coluntur sylvestribus sepibus densa ; quibus explicatis ad rationemque revocalis rerum natura magis cognoscitur quàm deorum. Cic. de Nat. Deorum, lib. I. sub finem.

LE CIEL
POËTIQUE.

* *Diod. Sic.*
lib. 5. p. 343.
et 344. edit.
Vechel.

que quand ces usages ont été établis on ne connoissoit pas encore les dieux. Il nous apprend par-là sur quoi étoit fondée la précaution du secret. Anciennement tout se passoit en public *. On ne montrait ces figures et ces cérémonies que pour régler le peuple. On lui apprenoit par-là des maximes de conduite, et les moyens les plus sûrs pour se bien gouverner. Mais par la suite on crut devoir tenir l'instruction secrète, et ne révéler qu'à des personnes d'une discrétion éprouvée le vrai sens des figures symboliques, parce que ce sens étoit fort simple, et que ces figures n'étoient que des signes; au lieu que le peuple dans son ignorance crasse croyoit y voir, et vouloit que chacun y vit des hommes et des femmes que son imagination divinisoit, en les logeant dans différens astres.

Mais pressons Cicéron de s'expliquer un peu plus. Ce qu'il vient de rapporter des mystères, il le mèt dans la bouche de l'Epicurien Cotta qui s'en sert finement pour supprimer les dieux. Mais Cicéron, s'il s'en expliquoit lui-même, s'en servirait-il pour supprimer la persuasion de la divinité et de l'espérance d'une vie plus heureuse? S'il veut seulement ajoûter deux mots aussi significatifs que les précédens, je ne désespère pas qu'il n'achève de confirmer la raison, ou le motif, que je vous ai donné du secret des mystères; et de jus-

tifier ce que je vous ai dit du sens de l'écriture et des cérémonies symboliques. Par le secours de ces mystères, nous dit-il ailleurs, nous avons connu les moyens de subsister (en réglant notre travail); et les leçons qu'on y donne ont appris aux hommes non-seulement à vivre (entr'eux) dans la paix et avec douceur, mais même à mourir dans l'espérance d'un meilleur avenir (a), récompense infailible de leur vertu.

Ce passage, quoique fort court, nous apprend tout ce que nous voulions savoir, et nous lève non-seulement les barrières, mais les derniers voiles qui fermoient l'avenue des mystères. Tout est enfin exposé au grand jour. Ces pratiques n'avoient point de rapport aux dieux, parce que ceux-ci sont venus plus tard: et elles ne sont mystères, que parce qu'il faut trouver des personnes sûres à qui l'on puisse dire ce que tout cela signifioit anciennement. On les cachoit aux autres sous un secret inviolable, parce que les figures que le peuple avoit divinisées, signifioient dans ces mystères toute autre chose que des dieux; confession qui pouvoit avoir de fâcheuses suites.

L'objèt de cette instruction si ancienne rouloit sur trois points, qui étoient,

(a) *Illis mysteriis... principia vitæ cognovimus, neque solùm cum lætitiâ vivendi rationem accepimus, sed etiam cum spe meliore, moriendî.*
Cic. de Leg. l. 2.

1^o. d'apprendre aux hommes, dispersés et traversés par mille obstacles, la façon de se nourrir et de se vêtir par certains réglemens ou précautions d'expérience : en second lieu de se traiter mutuellement avec douceur ; et troisièmement , enfin de vivre avec une équité qui leur assureroit une meilleure vie après la mort. Les paroles de Cicéron sont claires. Mais comme il s'est expliqué en peu de mots , achevons d'en faire sentir toute l'étendue et la parfaite conformité avec l'explication entière que j'ai donnée aux anciens symboles , en ajoutant ici la traduction littérale de la plupart des termes qui étoient en usage dans ces mystères. Ni les Grecs , ni les Romains n'en entendoient le sens , parce que tous ces mots sont Phéniciens. Le nom même de *mystère* (a) , étant encore de cette langue dans laquelle il signifie *voile* ou *enveloppe* , nous sommes autorisés par cela même à chercher dans la langue Chananéenne le sens des autres termes usités dans les mystères. Mais s'il se trouve que les termes employés dans les fêtes Eleusiniennes concourent parfaitement d'une part avec l'explication de Cicéron , et d'un autre côté avec le sens que j'ai donné aux pièces les plus usitées dans les cérémonies et dans l'écriture

(a) מִסְתָּר mistar, et מִסְתֹּר mistor, *velamen*, *abscensio*, *latibulum*, Psalm. 10: 9. Hebr. et Isai 4: 6. מִסְתָּרִים mistarim. Idem. Isai. 45: 3.

symbolique ; il en résultera sensiblement que les figures originairement établies pour instruire le peuple ont été converties en autant de dieux imaginaires : et que nous sommes parvenus à la vraie origine de tous les habitans du Ciel Poétique.

La Cérès de Sicile et d'Éleusis n'est autre chose que l'Isis Egyptienne apportée dans ces lieux par des marchands de Phénicie qui s'enrichissoient en transportant les blés de la basse Egypte, dans les lieux où la disette de provision les attiroit, et généralement sur les différentes côtes de la Méditerranée où ils avoient des comptoirs et des établissemens. Le cérémonial des fêtes rurales avoit pris un tour tant soit peu différent dans leurs mains. La mère des moissons y pleuroit sa fille, au lieu de pleurer son mari, comme portoit le rituel Egyptien. A cela près, le fond et l'intention étoient les mêmes. L'une et l'autre allégorie ont un rapport évident au triste changement introduit sur la terre par le déluge, et au progrès pénible du labourage qui fut longtemps à se régler.

Origine de
Cérès.

Si nous écoutons les histoires qui avoient cours parmi les Athéniens (a), Cérès désolée de la perte de sa chère fille Perephatta ou Perséphone, (que les La-

(a) Voyez *S. Clem. Alexand. Cohort. ad Gent.* et *Potter's Antiquity of Greece*, tom. I.

LE CIEL
POÉTIQUE.

tins prononcent par le mot de Proserpine) courut de tous côtés pour la retrouver. Elle alluma des flambeaux, et la chercha sans relâche la nuit comme le jour. Après bien des peines et bien des courses, elle trouva proche d'Eleusis quelques personnes qui essayèrent de la consoler dans son accablement. Une femme nommée *Baubo* lui apporta des vivres et des rafraîchissemens : elle essaya de faire rire la déesse et y réussit. Célée roi d'Eleusis, et son fils *Triptolème*, la reçurent bien, et en reconnoissance elle leur apprit à cultiver le blé qu'ils ne connoissoient pas. Elle leur apprit à substituer aux glands et aux pavots dont ils faisoient usage, l'orge et le froment qu'elle leur montra à semer et à mettre en œuvre. Célée instruit par Cérès, enseigna (a) aux peuples voisins la manière de faire des claies, des vans, des panniers, et les autres instrumens rustiques propres à nettoyer et à conserver le blé ou les autres graines. *Triptolème* fils de Célée (b) leur enseignoit à ouvrir les sillons, à effondrer la terre, et à gouverner la charrue. *Eumolpe* et quelques autres habitans d'Eleusis furent des premiers à profiter de ces leçons. Cérès après avoir charmé ses dé-

(a) *Virgea pretereà Celei vilisque supellex.*
Georg. l. 1.

(b) *Uncique puer monstrator aratri.* Ibid.

plaisirs par la satisfaction de faire du bien aux peuples chez qui elle alloit demander des nouvelles de sa fille, la retrouva enfin. Mais elle ne lui fut rendue qu'à condition de passer tous les ans six mois seulement à la compagnie de sa mère, et six mois sous terre. En mémoire de cet évènement, Cérès institua les fêtes nommées Thesmophories, dont les parties principales se peuvent réduire à trois, les préparations, les processions, et l'autopsie, ou la vûe de la vérité.

Les préparations dont on peut lire le long détail dans Meursius *, avoient pour objet la frugalité, la chasteté, et l'innocence nécessaires aux adorateurs. Les processions consistoient dans le transport des corbeilles sacrées où l'on enfermoit un enfant et un serpent d'or (a), un van, des graines, des gâteaux, et tous les autres symboles dont nous avons fait ailleurs tout le dénombrement. L'autopsie étoit comme le dernier acte de cette représentation. Après une nuit affreuse, des éclairs, des coups de tonnerre, et une imitation de ce que la nature a de plus triste, la sérénité qui succédoit enfin, laissoit paroître quatre personnages magnifiquement vêtus, et dont les habits étoient tous mystérieux. Le plus brillant de tous, et qu'on

* *Græcia feriata.*

(a) *Potter's Antiquity, tom. 2. pag. 317. et S. Clem. Cohort. ad Gent.*

LE CIEL
POËTIQUE.

nommoit spécialement l'*Hierophante*, ou celui qui révèle les choses saintes, étoit habillé de manière à représenter le demi-urgue, l'être qui conduit l'univers. Le second étoit le *porte-flambeau*, et avoit rapport au soleil. Le troisième qu'on nommoit l'*Adorateur*, et qui se tenoit proche d'un autel, représentoit la lune. Le quatrième qu'on nommoit le *sacré messager*, avoit rapport à Mercure (a). Ramenons et l'histoire et les cérémonies à la vérité.

Le voyage de Cérès est un tissu d'histoiettes inventées pour donner quelque sens aux termes et aux figures qu'on conservoit dans les fêtes sans y rien comprendre; mais qui dans leur première institution tenoient à représenter le bouleversement des dehors de la terre causé par le déluge, les changemens de l'air et des saisons, la perte de l'ancienne abondance, et les longues traverses que le labourage avoit eu à surmonter. L'Isis qui paroissoit dans cette fête commémorative du triste état des hommes après le déluge, représentoit la terre, et on lui donnoit alors un nom propre à exprimer le changement que le déluge avoit introduit dans notre demeure

(a) Εἶν ἡ τοῖς κατ' Ελευσίνα μυσηίοις ὁ μὲν ἱεροφάνης εἰς εἰκόνα τῆς Δημιοργῆς εἰσκειυά(εῖ). Δαδ' ἄχ. ὅ ἡ εἰς τὴν Ἥλιον καὶ ὁ μὲν ἐπὶ βαμῶ εἰς τὴν Σεληνῆς ὅ ἡ ἱεροκήρυξ, Ερμῆ, Εὐσεβ. Πραεραγατ. εὐαγγ. λ. 3.

dont il avoit bouleversé et rompu les dehors. On la nommoit Cérés, qui signifie *ruine, fracture, bouleversement* (a). Cette mère désolée pleure la mort de sa chère fille. Elle regrette l'abondance perdue, l'ancienne fécondité que les eaux sorties de dessous terre lui avoient enlevée. Elle pleure le blé caché et confondu avec une foule de mauvaises plantes qui l'étouffent, ou jetté inutilement dans les campagnes stériles, ou emporté par les vents et par le ravage des grandes eaux. Ce sens n'est pas équivoque. Perephatta signifie *l'abondance perdue* (b), et Perséphone ou Proserpine signifie *le blé caché, le blé égaré* (c).

Les hommes furent long-tems dans la peine, désolés par les pluyes et par le froid, contraints d'amasser des tiges de fêrúles ou d'autres matières sèches ou résineuses pour faire des torches également propres à les réchauffer, et à éclairer les longues nuits d'hyver inconnues jusqu'alors. De-là les torches inséparables des signes commémoratifs de ce triste état du genre humain.

Pour vivre, on fit d'abord usage de

Les Pavots
de Cérés.

(a) De קרץ *cerets*, *confractio, excidium*, bouleversement. *Jerem.* 46: 20.

(b) De פרי *peri*, fruit; et de פתח *patat*, périr, manquer, vient פתח *perephattah*, le blé détruit, le blé manquant.

(c) De פרי *peri*, fruit, blé; et de סתור *sæphan*, cacher, vient פתח *persephionch*, le blé égaré.

LE CIEL
POËTIQUE.

graines ou d'huile de sésame : on employa les glands, les grenades, les autres fruits, et les moindres baies qu'on trouvoit à l'avanture parmi les ronces et les brossailles. Peu-à-peu on apprit à cultiver régulièrement quelques semences. Le pavot par sa promptitude à venir, et par la multitude de ses graines, fut la plante qui dans les commencemens les accommoda le mieux, et dont les têtes se voyent souvent dans la main de Cérès. Une première récolte plus *abondante* qu'auparavant, fit renaître l'espérance et la joie. C'est tout ce que veut dire *Bobo* (a). On inventa la charrue pour diligenter *la rupture des sillons*, c'est le sens de Triptolème (b), qui est un Horus tenant en main le fer ou le manche d'une charrue. Par le secours du bois et de l'osier qui se prêtent facilement à tout, on multiplia *les instrumens* propres à aider le travail de l'homme, et à conserver sa récolte. C'est le sens de *Célée* (c), sens

(a) De בּוֹבּוֹ *bo, proventus*, בּוֹבּוֹבּוֹ *bobo, proventus duplex*. C'est l'usage des Orientaux de répéter le même mot pour en fortifier ou pour en doubler le sens. *Saint, saint*, signifie Très-saint. *Des puits et des puits* signifient un grand nombre de puits. Avoir un cœur et un cœur, c'est avoir un cœur double. *Bo*, veut dire le produit des semailles; *Bobo*, un produit double, une ample récolte.

(b) De פּוֹרֵץ *carap*, rompre, et de תֵּלֵם *telem*, sillon, פּוֹרֵץ תֵּלֵם *triptolem*, l'ouverture des sillons.

(c) של צֶלִי *celi*, vaisseau, outil.
Virgea præterea Celeri vilisque supellex. Georg. l. 1.

qui se trouve encore dans les inventions que Virgile lui attribue en le métamorphosant en homme, et en le faisant présider à la fabrique des *instrumens rustiques*. On accoutuma la multitude à suivre une méthode uniforme : c'est ce que signifie *Eumolpe* (a).

Alternative
des six mois.

Enfin le blé lui-même, le froment fut découvert ou porté par-tout, et cultivé avec succès. Perséphoné fut retrouvée. Mais l'abondance n'égalait plus, comme avant le déluge, la durée de l'année entière. La terre ne jouissoit de la compagnie de sa fille que durant six mois, et elle lui étoit enlevée avec la verdure durant l'hyver. Il ne faut pas être surpris que cette histoire ou cette emblème ait été imaginée en Syrie ou en Sicile, plutôt qu'en Égypte, où il n'y a qu'un mois ou deux d'hyver.

Toute cette histoire se peignoit par autant de symboles qui avoient chacun leur nom spécial. L'un étoit Isis ou Cérés éplorée, qui allume des torches pour rechercher Perephatta. L'autre étoit Bobo qu'on représentoit devant Cérés la robe pleine de provisions, et essayant de la consoler. Un troisième étoit Triptolème ou la charrue inventée et conduite par Horus. Une autre peinture se nommoit

(a) De *ny wam*, le peuple, et de *אלאפ alap*, apprendre, *olep*, apprenant, *עומאלי eumolep*, le peuple instruit et mis en règle.

LE CIEL
POÉTIQUE.

Célée. C'étoit Horus qui réunissoit les instrumens rustiques perfectionnés par l'usage. Cet Horus se nommoit aussi Eumolpe, qui est la même chose que Ménès : c'est-à-dire, *la règle du peuple*. Au lieu de s'en tenir à cette simplicité, les Grecs imaginèrent cent contes frivoles sur chacun de ces termes, et en firent autant de personnages qui avoient vécu et régné à Eleusis ou dans le voisinage.

Les préparatifs des mystères.

La fête où l'on conservoit les signes commémoratifs de l'ancien état du genre humain, étoit célèbre en Egypte, en Phénicie, et en Sicile. Elle passa avec tout son appareil en Grèce. Mais comme les traits de la peinture allégorique donnèrent lieu aux Grecs d'imaginer autant de personnages et d'avantures distinguées qu'il y avoit de pièces dans la peinture; de même les bonnes pratiques usitées dans la fête donnèrent occasion à cent cérémonies inquiètes où l'on ne voit plus que les vestiges du premier esprit qui animoit les assemblées de religion.

Vestiges de l'ancienne religion, dans les austérités excessives de l'idolâtrie.

Noë et les premiers Patriarches recommandoient dans l'assemblée des peuples le désintéressement, l'amour du travail, la frugalité, la chasteté, et la paix. Aux approches des fêtes, ils leur recommandoient le recueillement, le jeûne, et l'éloignement des plaisirs, même légitimes, pour n'être occupés dans la célébration des sacrifices, que des sentimens les plus

propres à ranimer leur vertu et à perfectionner leur conduite. Ces leçons et ces préparations se conservèrent dans les grandes fêtes, et sont parvenues jusqu'à nous. Mais l'esprit de religion qui les avoit inspirées, se perdit parmi la plupart des nations. Elles dégénérent en de pures pratiques sans ame. Ensuite on les regarda comme ce que le culte avoit de plus important. Dans leur origine, elles étoient, comme elles le sont encore parmi nous, ou des effets de la piété, ou des moyens de l'animer. On les crut autant de sources de mérite : on y mit sa confiance : on y raffina : on y ajouta d'une année à l'autre, et d'un pays à l'autre. On crut être dévot à mesure qu'on multiplioit les pratiques. Il ne falloit que compter pour être sûr de son fait : tant de jours, tant d'heures, tant de formules, tel nombre de prières : ces articles acquittés, les dieux devoient être contens, et on étoit certain par-là d'avoir la moisson ou la vendange désirée. Ces idées perverses qui attachent aux pratiques extérieures plus de mérite qu'à la justice et à l'esprit de piété, donnèrent lieu à la vie toute cérémonieuse des prêtres Egyptiens ; aux jeûnes outrés des prêtresses de Vénus la céleste : à l'usage continuel de la cigüe, et aux refroidissemens meurtriers des prêtres de Cérés (a) ; aux macérations

(a) Hierophantas.....usque hodie cicutaë

LE CIEL
POÉTIQUE.

sanguinaires des prêtres de Baal et de la déesse de Syrie ; à la mendicité paresseuse des prêtres de Cybèle ; et à tant d'autres dévotions puériles , grimacières , superstitieuses , ou cruelles , qui avoient bien une apparence de religion , mais qui n'honorioient point Dieu , et n'aïdoient en rien le prochain , et ne rendoient ni l'homme meilleur , ni la société plus heureuse. Cependant au travers de ces excès , on retrouve sensiblement la religion primitive dont ils sont les abus. Si dans les fêtes de Cérès ou d'Isis , on outroit jusqu'à l'extravagance la forme des gestes et situations , le récit scrupuleux des formules de prières , la longueur des veilles , la pureté extérieure , l'abstinence , la privation de tout plaisir , et l'éloignement des distractions , c'est parce que toute la religion étoit réduite à ces dehors. Ceux qui les pratiquoient n'en connoissoient ni le principe , ni le sens , ni la destination. Ce n'étoit plus qu'une dévotion artificielle , ou le squelette de l'ancienne religion. Mais tout cœur droit et sans prévention , y reconnoitra sans peine les intentions des premiers instituteurs qui connoissoient le prix de la règle , la beauté de l'ordre , et les avantages du recueillement. En effet quoique les exercices de religion ne don-

sorbitione viros esse desinere. S. Hieronym. contra Jovinian. lib. 1.

nent pas la religion, ils en sont les fruits. Un cœur religieux ne peut qu'être fidèle aux exercices que la piété a établis : et pouvoit-on moins attendre que des leçons de travail, de frugalité, de chasteté, et d'espérance pour l'autre vie, de la part des Patriarches qui adoroient en esprit et en vérité. On apperçoit donc le même esprit dans les leçons de Noë, et dans celles de Jesus-Christ. L'unité de cet esprit retrouve encore des témoignages jusques dans les austérités insensées des fêtes payennes. On sent qu'elles ne sont qu'une dépravation des leçons de cet amour de la justice et de la sainteté, que Noë enseigna à ses enfans, et qui fait le caractère des vrais Chrétiens.

Une longue description de toutes les purifications et de toutes les autres cérémonies qui remplissoient les premiers jours de la neuvaine de Cérès, auroit fatigué mes Lecteurs, et n'entre point dans mon plan, qui est sur-tout d'arriver à l'origine de ces établissemens. Il en sera ici de même de la longue procession qui se faisoit d'Athènes à Eleusis, et des différentes marches qui étoient propres à chacun des neuf jours. Les Grecs avoient fondé les particularités de ce menu cérémonial sur les petites aventures qui composoient l'admirable histoire du passage de Cérès dans leurs pays. Bornons-nous à ce qui provenoit de l'Orient. Tel étoit le coffre

LE CIEL
POÉTIQUE.

et les corbeilles où l'on portoit les symboles de l'ancien labourage , de ses traverses , et de ses progrès. Mais le Lecteur les connoît. Ce qu'on portoit dans les fêtes de Cérés à Eleusis , est la même chose que ce qu'on portoit dans les fêtes d'Isis. J'en ai donné le détail d'après saint Clément d'Alexandrie qui avoit vû ces fêtes en Égypte. Je crois en avoir trouvé le sens dans le concours singulier d'une foule de mots et de figures qui nous ramènent au labourage et aux réglemens de la société. Passons donc à l'explication de l'autopsie , ou de la manifestation de la vérité qui étoit tout le but des mystères.

L'Autopsie.

Nous ne savons pas ce que disoient , après la dissipation des ténèbres et des tonnerres simulés , les quatre personnages qui dévoient les choses saintes aux assistans. Mais nous n'en avons aucun besoin. En réunissant ce que Cicéron nous a appris , avec les fonctions et les noms de ces quatre personnages , tout devient fort intelligible.

Le Démiurge.

Le Démiurge , ou le fabricant du monde qui avoit un habit si magnifique , si mystérieux , et si vénérable , a rapport au cercle ailé qui préside à tout dans les tableaux Egyptiens. C'étoit l'intelligence , l'esprit , la source de l'être et de la beauté , celui à qui tout obéit : c'étoit Dieu.

Le Portelumière.

Celui qui venoit ensuite étoit aussi très-brillant : mais il n'étoit qu'en second.

Il rendoit hommage au premier , et se nommoit le *porte-lumière* (a). C'est la même chose que l'Osiris Egyptien , c'est le soleil.

LA THÉO-
GONIE.

Le troisième personnage qu'on nommoit l'*assistant de l'autel*, l'*adorateur* (b) , passoit chez les Grecs pour représenter la lune , parce qu'il portoit un croissant sur sa tête. Mais on voit par-là que ce personnage étoit Isis. Or nous savons qu'Isis avec son croissant , signifie , non la lune , mais la néoménie , ou l'établissement des différentes fêtes pour louer Dieu de toutes les productions de la terre. Et c'est pour cela même que ce troisième personnage se tenoit auprès d'un autel , et se nommoit l'*adorateur*.

L'Assistant
de l'Autel.

Le quatrième étoit nommé le *messenger des dieux* (c) , ou Hermès , ce qui répond à l'Anubis Egyptien. Or cet Anubis avec sa tête de chien , et sa mesure du Nil accompagnée de deux serpens , n'est que le salutaire avis que donne à tems la canicule de se sauver , et de se procurer la subsistance par l'observation de la crûe des eaux. Ainsi cette autopsie ou manifestation de la vérité , étant rappelée à la première intention de la cérémonie des

L'Hiéro-
céryce.

(a) Le *Daduque*, de δαίς, flambeau, et de ἔχω, avoir, porter.

(b) ο ἐπὶ βωμῶ, l'assistant de l'autel.

(c) L'*Hiérocéryce*, de ἱερός, et de κήρυξ, interprète.

LE CIEL
POÉTIQUE.

fêtes rurales, se réduisoit originairement à faire entendre au peuple assemblé quatre choses qu'on n'osa plus lui dire, quand il eut converti les symboles en autant de dieux.

1°. On l'avertissoit de glorifier de toutes choses l'Être suprême, l'unique intelligence, qui mène à son gré l'univers.

2°. On lui annonçoit le progrès du soleil, et la circonstance du mois, ou l'ordre de l'année.

3°. On lui annonçoit l'ordre des fêtes.

4°. On lui recommandoit d'observer les jours caniculaires, et la crûe de l'eau en Egypte, ou d'autres circonstances qui intéressoient le labourage selon la nature du pays. Rien n'étoit mieux entendu que cette fête dans la simplicité de son institution. Cicéron en a très-bien compris le sens et l'intention qui étoit d'apprendre aux hommes à subsister, à régler leur travail, à vivre en paix, et à espérer, en honorant Dieu, un meilleur avenir. Enfin il n'est pas possible d'exprimer mieux l'intention de ces fêtes, selon la pensée de Cicéron, ou selon mon explication, qu'en leur donnant le nom qu'elles portoient. En Grèce on les nommoit *Thesmophories* (a); en Phénicie, et chez les anciens Latins, on les nommoit les

(a) *ἑσμοφορία*, *legislatio*.

Palilies (a), c'est-à-dire, chez les uns et chez les autres, *la fête des réglemens.*

Réunissons ici sous un même coup d'œil ce qui étoit cru ou pratiqué par les plus anciens Patriarches, chez les premiers Egyptiens, chez les Hébreux, chez les premiers Arabes, chez les Chananéens du premier âge, chez les Phéniciens, et chez les plus anciens Grecs : nous trouvons d'une manière uniforme que tous honoroient le Très-haut, l'Être suprême, le père de la vie ; que tous offroient des sacrifices de reconnoissance ; que tous y joignoient l'offrande du pain et du vin, du sel, des fruits de la terre, en un mot des élémens de la vie ; que tous mangeoient en commun ce qui avoit été béni par la prière ; que ces assemblées, quoique principalement destinées à louer Dieu, servoient aussi à instruire le peuple, soit de ce qui intéressoit les mœurs, soit de ce qui intéressoit le labourage et l'ordre public ; que tous traitoient honorablement les morts, qu'ils connoissoient une justice qui feroit un jour le discernement des bons et des méchans ; et qu'enfin ils attendoient une autre vie.

Ces objets de leur créance, et le fond de leur pratique, n'ont été détruits nulle part, mais défigurés par l'addition d'une

LA THÉOGONIE.

Récapitulation.

(a) פליליא *pelilia*, l'ordre public. *Isai.* 28 : 7.
פלילי *pelili*, *reipublicæ moderator.* *Job.* 31 : 28.

LE CIEL
POÉTIQUE.

infinité d'idées nouvelles, et de coutumes absurdes.

Le culte spirituel et l'adoration en esprit et en vérité, furent convertis par la cupidité en une religion toute charnelle qui souhaite plus les biens de la terre que la justice. L'indifférence et la grossièreté du peuple, lui firent négliger l'intelligence des signes anciennement établis pour l'instruire. La même ignorance lui fit convertir les signes du soleil, des saisons, et des fêtes, ou les hommes et les animaux symboliques, en autant de dieux dont son imagination peupla le ciel. Une nouvelle méprise fit prendre ces prétendus hommes ou femmes célestes pour des personnes autrefois distinguées sur la terre, et transportées dans les astres après leur mort. L'abus du langage et des animaux figuratifs, introduisit la vénération des animaux réels, la persuasion de la métempsycose, et une vie toute pleine de pratiques superstitieuses.

Les magnifiques cérémonies par lesquelles les Egyptiens retraçoient sans cesse aux yeux des assistans la créance des premiers hommes sur le jugement de Dieu, et sur l'espérance qui doit tranquilliser les gens de bien aux approches de la mort, furent prises pour la peinture du lieu où les ames sont renfermées, et firent éclore l'enfer d'Orphée tout aussi ridicule que le ciel des poètes.

Ce qu'une tradition ineffaçable et attachée à des pratiques constantes, put conserver de la doctrine ancienne, se trouva si peu d'accord avec les idées populaires, que les prêtres se crurent obligés d'user de beaucoup de circonspection, et de recourir non-seulement à l'épreuve de leurs disciples, mais encore au serment du secret. La raison des prêtres se dérouta elle-même dans ce labyrinthe de signes obscurs et de pratiques mystérieuses. Vinrent ensuite les systèmes. L'un chercha dans tout cet appareil de cérémonies et de fables, une physique suivie, et prenant les dieux pour les différentes parties de la nature, il éteignit toute religion par principe de philosophie. Un autre chercha une suite de morale et de maximes instructives sous l'écorce des fables les plus scandaleuses. D'autres y crurent trouver la plus profonde métaphysique : et l'on est encore moins blessé de la simplicité grossière de l'Egyptien, qui prend un homme pour un homme, et un bœuf pour un bœuf, que du sublime galimathias d'un Platonicien qui voit par-tout des Monadés et des Triades ; qui trouve dans une figure d'Isis présentée au milieu d'une assemblée de laboureurs, le monde archétype, le monde intellectuel, et le monde sensible ; ou qui cherche le tableau de la nature universelle dans les pieds d'un bouc ; ou qui découvre l'efficacité des

LE CIEL
POETIQUE.

impressions de ses génies imaginaires dans la corne d'un bœuf.

C'est ainsi que les savans , par l'habitude où ils sont de creuser et de chercher des explications singulières , ont embarrassé une matière qui étoit fort simple. La religion des Egyptiens et tout le paganisme des Syriens et des Européens qui en est provenu , ne sont que la religion des Patriarches , dépravée par des additions extravagantes. Il suffit de jeter l'œil sur cet aboyeur qui a sur les épaules une tête de chien , et des ailes aux piés , pour sentir que cette figure étoit un avis de songer à la retraite. Au seul aspect du corps d'un lion joint à la tête d'une jeune fille , on aperçoit , comme plusieurs anciens l'ont vû avant moi , que cet assortiment a rapport au passage du soleil sous les signes du lion et de la vierge. On juge sans peine de la destination des autres figures par celles-là. Toutes servoient évidemment de marques et de caractères. Comment donc sont-elles devenues des dieux , si ce n'est parce que ces figures ont été converties par l'ignorance et par la cupidité du peuple , en autant d'objets réels , en autant de puissances conformes à ses inclinations : ce qui a produit un culte insensé , et un prodigieux amas de fables , puis de systèmes philosophiques aussi risibles que les fables. A l'exception de quelques assemblées régulières , où l'autorité publique

maintint avec d'anciens usages, quelques vestiges de la vérité, le tout dégénéra de plus en plus par la liberté des embellissemens et des interprétations. Les dieux se multiplièrent dans la bouche du peuple comme les symboles, et même à proportion des différens noms qu'on donnoit à un même symbole. Souvent les plus petites équivoques provenues de la diversité de la prononciation, souvent la diversité des habits que la figure portoit, souvent le simple changement du lieu, un rien de plus ou de moins, formoit un nouveau dieu. Nous avons vû combien Isis prit de différentes formes sous lesquelles on a d'abord eu quelque peine à la reconnoître. Moloc, Baal, Marnas, Adonis, Atys, Ammon, Jupiter, ne sont tous que le même Osiris. Thot, Anubis, Hermès, Camille, Dédale, Icare, Mercure, Esculape, et Janus, ne sont que la canicule déguisée. Ménès, Minos, Ménophis, Mnévis, Memnon, Apollon, Mars; Dionysus, Bacchus, Osiris le jeune, Protée, Hercule, ne sont qu'Horus diversifié. Souvent on confondit deux symboles. La lyre, dont Mercure passe pour être l'inventeur, se trouve aussi dans les mains d'Apollon, et l'on mèt encore auprès de celui-ci le serpent qui est inséparable d'Esculape; parce que les symboles de la canicule et du labourage avoient un rapport essentiel à la célébrité

LE CIEL
POETIQUE.

des fêtes, et à la subsistance de la société. Souvent au contraire un même symbole donna naissance à plusieurs divinités nouvelles, en changeant de nom et d'attribut, ou en passant d'une province dans une autre. C'est ainsi que l'Esculapè d'Epidaure a un emploi fort différent du Marcol des Chananéens ; quoiqu'ils ne fussent l'un et l'autre que le Thot, l'avis de l'étoile qui procuroit aux Egyptiens le salut et les richesses.

Par cette multiplicité de protecteurs, il y avoit à choisir et de quoi contenter tous les goûts. Chaque canton eut ses dieux tutélaires, dont on faisoit l'histoire, et dont on monroit les monumens. C'étoient des dieux du pays, des dieux amis, et sur lesquels on pouvoit compter. Il étoit bien naturel de leur donner la place d'honneur. Mais cette prédilection n'alloit pas jusqu'à fermer la porte aux dieux étrangers. On ne vouloit se brouiller avec aucune de ces puissances. On les admettoit à la compagnie des uns des autres : et souvent des dieux éclos ou sortis d'un même symbole se trouvoient ensemble avec un équipage et des fonctions qui les faisoient croire provenus de familles et de régions fort différentes. Quelquefois il arrivoit entr'eux des querelles pour le pas. Leur noblesse étant assurément fort difficile à débrouiller, puisqu'elle étoit comme celle de bien de nos divinités terrestres, tout-à-fait imagi-

naire : les chroniqueurs Grecs prirent soin LA THÉO-
CONIE. de leur faire des généalogies : ils s'en tirèrent le mieux qu'ils purent. On peut voir dans les Traités de Plutarque, et sur-tout dans la Préparation Evangélique d'Eusébe l'étrange variété d'aventures et d'occupations que les Africains, les Phéniciens, et les Phrygiens attribuoient aux mêmes dieux. La cour céleste n'étoit pas en Egypte la même qu'en Grèce. En Egypte c'étoit Osiris qui éclairoit le monde : en Grèce on déchargea Osiris ou Jupiter de ce soin ; on lui laissa le sceptre et la foudre. Mais le char du jour fut donné à Horus ou Apollon, qui en qualité de symbole des travaux rustiques portoit par abbréviation les marques de la situation du soleil ou le caractère de la saison. Apollon partagea donc avec son père la conduite du monde.

Jupiter ne pouvoit pas tout faire ni être par-tout. On lui donna aussi des lieutenans avec des districts séparés. Tout prit forme : les fonctions et les histoires des dieux s'arrangèrent ; et en mettant sur leur compte ce que chaque nation en publioit à sa façon : en y ajoûtant les aventures des ministres des temples, et celles des rois qui en avoient favorisé le culte : mais sur-tout en excusant les désordres des femmes par les prétendus déguisemens de ces dieux épris de leur beauté, ils formèrent cet amas de mythologie, où il n'est pas surprenant qu'on ne trouve, ni sens, ni

R v



liaison, ni ordre des lieux ou des tems ; ni aucun égard pour la raison, ou pour les mœurs. Quelque insensés que soient la plupart de ces récits fabuleux, comme ils ont fait partie de l'étrange théologie de nos pères, on a de tout tems essayé d'en découvrir la véritable origine. J'ai risqué mes conjectures sur le même sujet, parce qu'elles m'ont paru approcher de la certitude, et que le tout se pouvoit développer avec autant de bienséance que de profit. Quant aux menues particularités de ces folies, il n'en est plus de même. Le recueil en formeroit de très-gros volumes, et il n'y a point de matière où il soit plus permis de borner ses connoissances.





LE CIEL POËTIQUE.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA DIVINATION.

TOUTES les pièces de l'ancienne écriture étoient parlantes, puisqu'elles étoient significatives. Ce qu'on retint de tous ces anciens caractères, c'est qu'ils instruisoient les hommes sur tous leurs besoins: et la chose étoit très-véritable en la prenant bien. Mais dès qu'on crut la pierre, les métaux, les élémens, et les astres capables d'adresser aux hommes des discours réels, ou de leur envoyer de dessein prémédité des messagers ou des avis sur l'avenir; cette grossièreté remplit la société de ténèbres, de petitesesses, et de pratiques superstitieuses.

Après que les principales figures de l'écriture astronomique et sacrée eurent été converties par l'ignorance de leur signification en autant de puissances pré-

LE CIEL
POÉTIQUE.

posées au gouvernement des différentes parties du monde, et attentives à instruire l'homme de tout ce qui l'intéressoit ; les figures accessoires qui servoient à varier la signification des clés de l'écriture, donnèrent lieu à de nouveaux égaremens aussi déplorables que l'idolâtrie même. Les oiseaux, les serpens, les feuillages, les sceptres ou bâtons d'honneur, les bâtons croisés et destinés à mesurer les crûes du Nil : les bâtons courbés ou surmontés d'une tête et d'une avance propre à prendre le vent ; les flutes, les lyres, les sistres et autres instrumens de musique, symboles naturels des fêtes et de la reconnaissance qui en est l'ame : joignons à cela les formules d'expressions usitées dans les cérémonies : certains gestes significatifs et prescrits par le Rituel ; les liqueurs, le sel, et les chairs des victimes qui étoient des offrandes inséparables des assemblées de religion ; en un mot tous les accompagnemens des figures qui étoient prises pour des dieux parlans aux hommes, furent interprétés dans le même sens, et regardés comme autant de marques par lesquelles ces dieux nous faisoient connoître leurs volontés, et avertissoient les hommes du succès de leur labourage, de leurs mariages, de leur navigation, de leurs guerres, et de toutes leurs entreprises.

Mais comment s'est-il pu faire, me

dira-t-on, que tout l'appareil de la religion ait généralement pris un tour si étrange, et que les symboles ou les cérémonies dont le peuple ne savoit plus le sens fussent regardées comme autant de signes de l'avenir? La réponse est aisée. Cette fausse interprétation des figures accessoires étoit comme celle des figures principales, fondée sur ce qui frappoit les yeux, et sur le langage commun qu'on tenoit en voyant ces figures. C'est en prenant tout à la lettre que les peuples reçurent presque universellement les augures, la persuasion des influences planétaires, les prédictions de l'astrologie, les opérations de l'alchymie, les différents genres de divinations par les serpens, par les oiseaux, par les bâtons, et une infinité d'autres; enfin la magie, les enchantemens, et les évocations. Le monde se trouva ainsi tout rempli d'opinions insensées, dont on n'est pas par-tout également revenu, et dont il est très-utile de bien connoître le faux, parce qu'elles sont aussi contraires à la vraie piété et au repos de la vie qu'à l'avancement du vrai savoir.

On ne doit pas craindre que j'entreprenne ici de réfuter ces prétendues sciences par l'exposé de leurs principes: elles n'en ont point. Tout ce qu'on y prédit, tout ce qu'on y promet, même en procédant le plus méthodiquement, n'est qu'illusion toute pure: et pour en être

LE CIEL
POÉTIQUE.

convaincu tout d'un coup, il ne faut que les rappeler à leur origine. Elle se présente ici sans efforts. La naissance de ces folies qui ont tyrannisé le genre humain, est une suite évidente de ce que nous avons établi dans les chapitres précédens.

I.

Les Augures.

Origine et
fausseté des
Augures.

Pour peu que mes Lecteurs ayent parcouru l'histoire ancienne, ils se peuvent rappeler d'avoir souvent vû les Romains, les Sabins, les Etrusques, les Grecs, et bien d'autres peuples, fort attentifs à ne rien entreprendre d'important sans avoir consulté les oiseaux, et sans tirer pour l'avenir des conséquences favorables ou désavantageuses, tantôt du nombre, tantôt de la qualité des oiseaux qui traversoient l'air, ou de l'inspection du côté d'où ils partoient, et de la route qu'ils tenoient (a). On peut encore se souvenir que pour n'être pas livrés à la longue attente d'un oiseau trop lent à se présenter, les prêtres des faux dieux avoient introduit l'usage des poulèts sacrés, dont on posoit la cage au milieu de l'assemblée des peuples, et dont les magistrats ob-

(a) Tite-Live peut suffire pour en avoir la preuve. Voyez aussi *Horat. Carm. lib. 3. impios parvæ recinentis omen ducat.*

servoient gravement les façons brusques et les mouvemens les plus fantasques. On avoit réduit en art , et rappelé à des règles constantes , toutes les conséquences qu'il falloit tirer pour l'avenir des différentes manières dont ces animaux capricieux laissoient tomber ou avalloient la mangeaille qu'on leur avoit présentée. Combien de fois n'a-t-on point vû les prêtres du paganisme , soit par intérêt , soit par entêtement pour ces règles chimériques , troubler ou arrêter les entreprises les plus importantes et les mieux concertées , par la considération du caprice d'un poulèt qui avoit refusé de manger ? Auguste , et bien d'autres personnages éclairés , se sont mocqués des poulèts et des divinations sans aucun accident fâcheux. Mais quand les généraux d'armée , dans les siècles de la république , manquoient une entreprise , les prêtres et les peuples en rejettoient la faute sur la négligence avec laquelle on avoit consulté , et plus communément encore sur ce que le général avoit préféré ses lumières aux avis des poulèts sacrés. Ce n'est pas sans quelque indignation qu'on voit ces dangereuses petitesse subsister dans le plus haut crédit chez les peuples pleins de grandeur d'ame , et les plus beaux esprits en faire en apparence des apologies sérieuses.

Cicéron nous a conservé le bon mot de Caton * qui avouoit qu'une de ses surprises

* De Nat.
Deor. l. 2.

LE CIEL
POÉTIQUE.

étoit de voir un Aruspice en regarder un autre sans rire: et je ne doute pas que quand cet orateur, si judicieux, faisoit ses fonctions de prêtre des Augures, il ne fût prêt à perdre contenance toutes les fois qu'il se rencontroit vis-à-vis quelqu'un de ses collègues marchant d'un air grave, et haussant le bâton augural pour déterminer les espaces du ciel et de la terre, hors de l'étendue desquels les accidens de l'air cessoient d'être prophétiques. Cicéron sentoît parfaitement le vuide de ces usages. Après avoir remarqué dans le second livre de la Divination que jamais un plus grand intérêt n'avoit remué les Romains que la querelle de César et de Pompée, il n'hésite pas à confesser que jamais on n'avoit tant consulté les Augures, les Aruspices, et les Oracles; mais que les réponses qui étoient sans nombre n'avoient pas été suivies des évènemens qu'elles promettoient, ou avoient été suivies d'évènemens tout contraires (a). Après cet aveu, qui mèt en poudre tout l'art des prédictions, Cicéron ne laisse pas par une fausse prudence d'en maintenir la pratique. Il aimoit mieux laisser le peuple dans l'erreur, que de courir le risque de l'irriter en travaillant à le délivrer d'une supers-

(a) *Responsa innumerabilia quæ nullos habuerunt exitus aut contrarios. Hoc civili bello dii immortales quàm multa luserunt!*

tition pernicieuse et criminelle. Il est inutile après cela de vouloir expliquer en quoi consistoit l'art des Aruspices, et celui des Augures. Ce n'est point un art. Mon Lecteur entend ce que c'étoit que les oiseaux dans l'écriture symbolique, et je ne doute pas qu'il ne soit tenté de rire en voyant la différence des oiseaux que l'Italie consultoit, d'avec ceux qui servoient dans l'ancienne Egypte à donner aux peuples des avis salutaires. J'avoue que dans les tems postérieurs, à Memphis aussi-bien qu'à Rome, on examinoit fort sérieusement le nombre, la direction, l'arrivée, ou le départ de certains oiseaux; qu'à Memphis et à Alexandrie on régloit les entreprises sur l'inspection d'une poule d'Afrique, comme on le faisoit à Rome sur l'inspection d'un poulèt Italien. Mais les oiseaux que consultoient les anciens prêtres d'Egypte, et qu'ils avoient recommandé au peuple de bien considérer, n'étoient des oiseaux que dans l'écriture, et dans le langage. L'épervier, dont on souhaitoit si fort le retour vers le midi, n'étoit pas un épervier, La huppe, dont on attendoit l'arrivée et le vol vers le Nord, n'étoit pas une huppè. La poule de Numidie, et l'Ibis qui paroissoient dans les affiches publiques, n'étoient ni une cigogne noire, ni une poule pintade. C'étoient-là les noms et les figures, ou les

LE CIEL
POÉTIQUE.

signes des vents redoutés ou désirés ; mais ce n'étoient pas des oiseaux.

L'Horus qui porte un instrument de géométrie , ou bien un cornet pour annoncer des ouvrages publics , ou un long bâton terminé par une tête soit d'homme , soit d'oiseau , étoit le labourage , atterrant une saison , un cours d'air favorable à l'arpentage , aux semailles , ou à d'autres travaux. La baguette légère qu'il porte dans ses mains , étoit quelquefois toute autre chose qu'un appui ou un bâton d'honneur. L'usage d'une girouette pour prendre le vent est aussi ancien que la nécessité d'y avoir recours : et la vûe de cet instrument , diversifié selon les circonstances du pays et des saisons , pouvoit parfaitement régler le laboureur sur le vent qu'il falloit attendre , et sur la nature du travail qui convenoit à la saison. Mais les mêmes signes pris littéralement ne pouvoient plus occasionner que des pratiques ridicules et dépourvûes de sens. On avoit beau tourner cérémonieusement la courbure ou l'avance de la girouette vers le Midi ou vers le Nord ; ce bâton n'étoit plus une girouette pour démêler le cours de l'air , mais un instrument sacré pour désigner les points du ciel dans l'intervalle desquels le passage d'un oiseau avoit une signification bonne ou mauvaise ; l'usage d'un tel bâton étoit

assurément fort propre à déconcerter toute la gravité de ceux qui le manioient.

Anciennement, ou dans le siècle de l'institution des symboles, avant que de s'embarquer, de semer, ou de planter, on disoit : *commençons par consulter les oiseaux*, et rien n'étoit mieux entendu. On se félicitoit d'avoir été attentif à cet usage : et l'on se reprochoit souvent d'y avoir manqué, parce que ces oiseaux étoient les vents dont l'observation et le cours décidoient de la bonté des opérations et de la justesse ou du succès des précautions. Mais par la suite on s'adressa fort sérieusement aux oiseaux mêmes. Le laboureur ou le voyageur, au lieu d'être attentif au soufle des vents d'Orient, d'Occident, de Nord, ou de Midi, dont le besoin lui étoit marqué par des figures de colombe, d'ibis, d'épervier, ou de huppe, s'avisa, de la meilleure foi du monde, d'attendre pour commencer son entreprise l'apparition de l'oiseau même. La différence, le nombre, la route, les plus petites variétés du vol des habitans de l'air devinrent des signes avant-coureurs de tous les évènements. En consultant de pareils prophètes, jugez quels avis on en pouvoit recevoir? Les animaux, les astres, et les oiseaux n'étoient pas les seuls caractères de l'ancienne écriture. Les autres pièces significatives passèrent donc peu-à-peu pour donner des avis tout aussi

LA DIVINATION.

Les auspices de *avispicium* l'inspection des oiseaux.

LE CIEL
POËTIQUE.

-l'ancien
-l'ancien
-l'ancien
-l'ancien

Lituns.

La divi-
nation par
les bâtons.

ραβδομαν-
τεια.

utiles que ceux qu'on s'imaginait recevoir du ciel et des oiseaux qui le traversent. On voyoit dans les mains des figures d'Osiris, d'Isis, d'Horus, et de Mercure, tantôt un sceptre, tantôt un jonc servant de plume pour écrire, tantôt un cornet pour convoquer le peuple, tantôt une canne courbée, ou un bâton d'honneur, propre à désigner une fête par la pensée de celui qui y présidoit avec cette marque de distinction; quelquefois une girouette pour prendre le vent; une perche pour mesurer le Nil; ou bien une tige sèche, un roseau, une quenouille, pour désigner l'appui de la vigne, le secours de la tissanderie, ou d'autres ouvrages utiles à la société. Tous ces signes fort simples furent méconnus. On retint seulement que c'étoient des signes, des leçons, des avis. On attachait sur-tout un privilège tout particulier en ce genre, au magnifique bâton d'appui, qui caractérisoit le président des assemblées de religion. On s'imagina que la rencontre de certains objets vis-à-vis ces bâtons, après certains mouvemens, après quelques cérémonies prescrites, étoient autant d'indications de ce qu'on souhaitoit savoir. Mais la rhabdomancie et tout l'art des Augures, tant en prenant une girouette ou un sceptre pour un instrument prophétique, qu'en quittant l'oiseau figuré pour s'arrêter à un oiseau réel, ne pouvoit être qu'un amas de pratiques frivoles. Ainsi

sans entrer pour rien dans le menu détail de cette matière des Augures et des signes de l'avenir , où il est aisé de citer abondamment et d'ennuyer , il suffit d'avoir indiqué la naissance des deux premières sortes de divinations pour les couvrir de ridicule.

LA DIVI-
NATION.

La vûe perpétuelle des oiseaux symboliques , et l'avis que les prêtres donnoient au peuple assemblé , de se régler en tout sur l'observation de ces oiseaux ayant une fois répandu cette étrange persuasion , que les animaux qui fendent l'air sont autant de messagers que les dieux envoient pour nous apprendre leurs volontés , et pour nous détourner de rien entreprendre de fâcheux , le peuple se trouva flatté d'avoir des dieux fort occupés de ses affaires. Il s'attacha par cupidité à ces dieux familiers qui entroient dans ses vûes , qui l'avertissoient de tout , et qui lui épargnoient toutes sortes de malheurs en lui donnant d'un moment à l'autre de nouveaux pronostics de l'avenir. De pareilles divinités furent bien plus de son goût qu'un dieu scrutateur des cœurs , et qui veut être servi avec droiture , en esprit et en vérité. Le désir de connoître l'avenir autorisé de la sorte parmi les peuples et fortifié par le langage ordinaire , par le sens apparent des cérémonies , et par un culte , selon eux , destiné à leur faire savoir comment

LE CIEL leurs entreprises tourneroient , fit inter-
POETIQUE. préter tout le reste dans le même sens.

I I.

Les influences.

Origine du
pouvoir at-
tribué à la
lune.

Les différentes phases de la lune dont on mettoit les marques avec les feuillages ou les fleurs de la saison sur la tête d'Isis pour annoncer les différentes fêtes de la néoménie , du plein , ou du décours , les accoutumèrent à regarder la lune comme une puissance affectionnée qui leur annonçoit ce qu'il falloit faire ou différer en certains tems , et tout ce qui pouvoit hâter ou retarder les productions de la terre. Isis ou Junon , comme signe , les avertissoit réellement de bien des choses très-importantes : et c'est parce que cette figure leur donnoit des avis , qu'anciennement les Latins l'appelloient *la conseillère*, Monéta. Mais quand une fois on fut dans l'usage de prendre cette enseigne pour une déesse habitante du ciel , on lui attribua l'intelligence , la puissance , et le gouvernement de la terre. Ainsi un simple calendrier qui ne pouvoit faire aucun mal , et dont tout le pouvoir étoit d'*indiquer* les tems des assemblées , fut converti en une source d'influences qui s'étendit à tout , et dont une infinité de gens ne

veulent pas encore aujourd'hui qu'on les détrompe. A les entendre, c'est la lune qui régle la crûe des cheveux, la plénitude des huîtres et des écrevisses, la réussite de ce qu'on sème, et de tout ce qu'on plante, le cours de nos maladies et l'effet des remèdes. Voyent-ils le plomb blanchir, les pierres s'écailler, et les clochers ou pyramides s'incliner sensiblement vers le sud-ouest ? il leur seroit aisé d'en trouver la raison dans l'alternative perpétuelle du chaud, des vents, et des grandes pluies qui viennent de ce côté où elles nourrissent des mousses capables d'écailler les pierres par les efforts de leurs racines ; et où elles minent peu-à-peu les mortoises ou les tenons des charpentes. Mais les esprits prévenus s'accommodent bien mieux de l'ancien langage. Avec la lune ils rendent raison de tout : sans raisonner, ni rien concevoir, ils expliquent tout : et quoiqu'on leur montre que la lumière de cette planète rassemblée au foyer d'un miroir ardent ne peut pas faire monter d'un point la liqueur du thermomètre ; ils vous soutiendront qu'elle a la vertu de calciner le plomb, de miner le bois, et de ronger les pierres mêmes.

I I I.

L'Aruspicine.

La bienséance avoit, dès les premiers

LE CIEL
POÉTIQUE.

La divi-
nation par
l'inspection
des entrail-
les.

σπλαγχνό-
μαυτεία.

tems, introduit l'usage de ne présenter au Seigneur dans l'assemblée des peuples, que des victimes grasses et bien choisies. On en examinoit avec soin les défauts, pour préférer les plus parfaites. Ces attentions qu'un cérémonial outré avoit fait dégénérer en minuties, parurent des pratiques importantes, et expressément commandées par les dieux. Le choix qu'on faisoit des plus belles victimes, étoit originellement fondé sur la révérence qu'on devoit avoir pour le sacrifice, et même sur un respect fort légitime pour l'assemblée qui y assistoit. Quand on se fut mis en tête qu'il ne falloit rien attendre des dieux, si la victime n'étoit parfaite, le choix et les précautions furent portées en ce point jusqu'à l'extravagance. Il falloit à telle divinité des victimes blanches. Il en falloit de noires à une autre. Une troisième affectionnoit les bêtes rousses.

Nigram hyemi pecudem, zephyris felicibus albam.

Ces distinctions qui étoient provenues des anciennes significations attachées aux diverses parures d'Isis et d'Horus, étant une fois établies, la pratique en devenoit scrupuleuse. Chaque victime passoit par un examen rigoureux, et telle qui devant être blanche, se seroit trouvé avoir quelques poils noirs, étoit privée de l'honneur d'être égorgée à l'autel. La difficulté de trouver des bêtes exactement blanches ou
exactement

exactement noires , ne laissoit pas de faire naitre quelque embarras en bien des rencontres , sur-tout quand c'étoit de grandes victimes. Mais on s'en tiroit par un expédient , qui étoit de noircir les poils blancs dans les noirs , et de frotter de craie tout ce qui se trouvoit rembruni dans les génisses blanches. La fausse piété se séduit ainsi elle-même par l'attention qu'elle apporte à blanchir les dehors.

Bos Cretatus.

Après avoir immolé les victimes les mieux choisies , on ne se croyoit cependant pas encore suffisamment acquitté. On en visitoit les entrailles en les tirant pour faire cuire les chairs : et s'il s'y trouvoit quelques parties vicieuses ou flétries ou malades , on croyoit n'avoir rien fait. Mais quand tout étoit sain , et que les dedans comme les dehors étoient sans défaut , on croyoit-les dieux contens * , et

* *Litavisse.*

tous les devoirs parfaitement remplis , parce qu'il ne manquoit rien au cérémonial. Avec ces assurances d'avoir mis les dieux dans ses intérêts , on s'embarquoit : on alloit au combat : on faisoit tout avec une entière confiance de réussir ; et cette confiance étoit plus capable de les conduire à une fin heureuse , que la protection de leurs divinités imaginaires.

Cette intégrité , et ce parfait accord des dedans et des dehors des victimes étant devenus le moyen sûr de connoître si les dieux étoient satisfaits , on en fit

LE CIEL
POÉTIQUE.

comme des augures , la grande affaire des ministres. Ces rubricaires idiots mirent toute la perfection dans l'exacte connoissance des règles qui fixoient le choix et l'examen universel des victimes. Leur grand principe fut que l'état parfait ou défectueux de l'extérieur et des entrailles , étoit la marque d'un consentement de la part des dieux ou d'une opposition formelle. En conséquence tout devint matière à observation. Tout leur parut significatif et important dans les victimes prêtées à être immolées , aussi-bien que dans les oiseaux qui traversoient le ciel. Tous les mouvemens d'un bœuf qu'on conduisoit à l'autel , devinrent autant de prophéties. S'avançoit-il d'un air tranquille en ligne droite , et sans faire résistance ? c'étoit le pronostic d'une réussite aisée et sans traverse. Son indocilité , ses détours , sa manière de tomber ou de se débattre , donnoient lieu à autant d'interprétations favorables ou fâcheuses. Ils faisoient valoir le tout , tant bien que mal , par des ressemblances frivoles , et par de pures pointilleries.

L'art des Augures et l'Aruspicine s'accréditèrent , parce qu'il étoit très-commun de voir réussir les entreprises , après avoir reçu des prêtres les assurances ordinaires que le sacrifice étoit bien fait , et que les dieux étoient contens. Si après les apparences d'une entière faveur de la part

du dieu auquel on s'étoit adressé, l'affaire venoit à manquer, on en rejettoit la faute sur quelque dieu d'une humeur plus difficile. Junon ou Diane avoit été négligée, il n'étoit question que de réitérer les sacrifices avec plus de précaution, pour n'avoir point contre soi ces dieux jaloux. L'art de prédire n'en étoit pas moins sûr, pour avoir accusé faux. On en étoit quitte pour recommencer sur nouveaux frais, et les ministres y gagnoient encore.

I V.

La divination par les serpens.

On trouva des signes de l'avenir, sans doute à-peu près aussi sûrs dans toutes les autres parties du culte extérieur. Le serpent, symbole de vie et de santé, si ordinaire dans les figures sacrées, faisant si souvent partie de la coëffure d'Isis, toujours attaché au bâton de Mercure et d'Esculape, inséparable du coffre qui contenoit les mystères, et éternellement ramené dans le cérémonial, devint un des grands moyens de connoître la volonté des dieux. On observoit religieusement la sortie, la rentrée, les plis, les allées et venues des serpens. Anchise, devenu dieu, ne croit pouvoir mieux marquer à son fils combien sa piété et ses sacrifices lui sont agréables, qu'en envoyant un grand serpent qui goûte

La divi-
nation par
les serpens.
ὄφιον αἰετῶνα.

Æneid. 7.

LE CIEL
POÉTIQUE.
Aeneid. 7.

aux oblations mortuaires, et qui se renferme ensuite dans son tombeau. Ce sont deux serpens qui annoncent devant Troye la colere de Minerve, et se retirent sous son casque après la mort de Laocoon. On avoit tant de foi aux serpens et à leurs prophéties, qu'on en nourrissoit exprès pour cet emploi: et en les rendant familiers, on étoit à portée des prophètes et des prédictions. Une foule d'expériences faites depuis quelques années par nos Apoticaire, et par la plupart de nos Botanistes, auxquels l'occasion s'en présente fréquemment dans leurs herborisations, nous a appris que les couleuvres sont sans dents, sans piquure, et sans venin. La hardiesse avec laquelle les devins et les prêtres des idoles manioient ces animaux, étoit fondée sur l'épreuve de leur impuissance à mal faire. Mais cette sécurité en imposoit aux peuples: et un ministre qui manioit impunément la couleuvre, devoit sans doute avoir des intelligences avec les dieux.

La divi-
nation par
le coq.

ἀλτεκκρυφ-
μαντεία.

Le coq placé communément à côté d'Horus et d'Anubis ou Mercure, signifioit fort simplement ce qui se devoit opérer le matin, comme la chouette marquoit les assemblées qui se devoient tenir au soir. On fit donc du coq et des cochets autant de nouveaux moniteurs qui enseignoient l'avenir: et la chouette acquit en ce genre un talent que bien des gens

prétendent tout de bon qu'elle conserve encore. Si cet oiseau qui hait la lumière, vient à crier en passant devant les fenêtres d'un malade où il la voit ; vous ne leur ôterez point de l'esprit que ce cri, qui n'a aucun rapport à l'état du moribond, ne soit l'annonce de sa fin.

LA DIVINATION.

L'élancement des flammes, le pétilllement du sel, et l'inflammation des liqueurs ou de la farine jettée dans le feu des autels, firent d'autres genres de divinations à part. Mais comme la capacité de l'esprit humain ne pouvoit suffire à tant de profondes connoissances : les prêtres n'entreprenoient pas de tout savoir. Ils partageoient entr'eux ces belles études, et chacun d'eux tiroit le plus de profit qu'il étoit possible de son mérite particulier.

La divination par le feu.

πυρμαντεία.

Les feuillages, tels que ceux du Bananier, du Lothus, du Colchas, du Perséa, et bien d'autres qui marquoient l'un la fécondité de Dieu, l'autre une partie du jour, comme le lever du soleil, un autre telle ou telle partie de l'année, ou d'autres particularités que je ne dois ni ne puis entreprendre d'expliquer, parvinrent comme les animaux, à s'attirer aussi des respects et des consultations.

La divination par les plantes.

ερανομαντεία.

V.

Les enchantemens.

L'assortiment de certains feuillages.

Les malé-

LE CIEL
POÉTIQUE.
fices et en-
chantemens.

Φαρμακία.

adroitement combinés pour varier les significations, donna lieu de penser que tel ou tel assemblage de plantes, même sans être employé par forme de remède, produisoit de grands effets pour la santé : et ne voyant aucune liaison entre quelques brins d'herbes placés de telle ou telle façon, et la guérison ou la récolte qu'on s'imaginait en être l'effet, on ne trouvoit point d'autre dénouement, que d'en faire résider la principale vertu dans le concours des paroles surannées et inintelligibles que les prêtres prononçoient ou chantoient en portant ces symboles avec pompe devant le peuple. La chose étoit simple. Ces feuillages et la formule annonçoient aux assistans une vérité, une fête, une opération qui devoit être générale et uniforme. N'entendant plus ni le symbole ni la formule qu'on conservoit toujours religieusement, ils prirent l'union de certaines plantes et de quelques paroles pour des pratiques mystérieuses, éprouvées par leurs pères, et qu'il falloit suivre de point en point, si on ne vouloit tout perdre. Ils en firent une collection et un art, par lequel ils prétendoient pourvoir presque infailliblement à tous leurs besoins. L'union qu'on faisoit de telle ou telle formule antique, avec tel ou tel feuillage arrangé sur la tête d'Isis autour d'un croissant de lune ou d'une étoile, introduisit cette opinion insensée, qu'avec

certaines herbes et certaines paroles , on pouvoit faire descendre du ciel en terre , la lune et les étoiles.

LA DIVI-
NATION.

Carmina vel possunt cælo deducere lunam.

Ils avoient des formules pour tous les cas, même pour nuire à leurs ennemis (a). La connoissance de plusieurs simples bien ou mal-faisans , vint au secours de ces invocations et imprécations assurément très-impuissantes ; et le succès de la médecine ou de la science des poisons aidèrent à mettre en vogue les chimères de la magie.

Mais l'humanité inspirant naturellement de l'horreur pour les pratiques qui tendent à la destruction de nos semblables , les incantations magiques qu'on croyoit meurtrières furent abhorrées et punies chez tous les peuples policés (b). Ainsi presque toute la religion commune se trouva réduite à se procurer par le culte de tel ou tel Dieu , ou des remèdes dans la maladie , ou quelques prédictions de l'avenir dans l'incertitude des entreprises.

(a) Voyez les Idyles de Théocrite, l'Eclogue de Virgile, intitulée *Parmaceutria*, plusieurs Epodes d'Horace, et le quatrième livre de l'Énéide.

(b) *Testor, cara, Deosette, germana, tuumque Dulce caput, magicas invitam accingier artes.*

Æneid. 4.

L'Astrologie.

Origine de
l'Astrologie
judiciaire.

Ce désir, en apparence légitime, de s'assurer des remèdes, et de pénétrer dans l'avenir à l'aide de quelques pratiques de religion, donna naissance à un art aussi mensonger que les précédens ; je veux dire à l'astrologie. Je pourrais citer ici une foule d'horoscopes ou de prédictions d'astrologies démenties de point en point par l'évènement (a). Mais traitons encore l'astrologie, comme l'idolâtrie, les augures et la magie. Voyons-la naître. L'histoire de la naissance de cette science prétendue, en est la réfutation, puisque toute l'astrologie dans son origine, n'est encore qu'une fausse interprétation de quelques signes pris à contre-sens.

Les Egyptiens avoient peu-à-peu regardé les noms des signes du zodiaque et de bien d'autres, comme des mémoriaux de ce qui étoit arrivé à leur fondateur, à leur mère commune, et à d'autres héros de leur patrie. L'histoire en prit ailleurs une autre forme. Le culte du grand

(a) Voyez seulement la fausseté de l'horoscope de M. Suffren, faite et signée par Nostradamus ; et des prédictions faites à M. Gassendi par J. B. Morin, Vie de Gassendi, chez Jacques Vincent, rue S. Séverin 1736.

roi, de la reine, et de l'armée des cieux, avoit bien passé d'Égypte en Phénicie : de-là en Syrie, en Arabie, en Assyrie, et presque par-tout. Mais avec l'attirail des figures, on ne reçut pas également par-tout le dogme absurde de la métemp-sycose, moins encore les prétendues histoires des dieux Égyptiens qui n'intéressoient point les autres peuples. On se borna assez communément à honorer le soleil comme le plus grand moteur de la nature. La lune eut le second rang dans l'ordre des puissances. Ensuite chaque signe, chaque constellation eut son département propre, ou sa mesure de pouvoir. Mais quelle fonction donner dans le ciel au bélier, au lion, à la balance? On se figura que leurs noms exprimoient leurs fonctions, et spécifioient leurs influences. Ainsi le bélier avoit une action puissante sur les petits des troupeaux. La balance ne pouvoit qu'inspirer des inclinations de bon ordre et de justice. Le scorpion n'étoit propre qu'à inspirer des inclinations mal-faisantes. Chaque signe causoit le bien ou le mal caractérisé par son nom.

Mais sur qui tomberont ces influences? S'en iront-elles pêle-mêle brouiller tout sur la terre? On y mit ordre. Un spéculatif à système comprit que le moment privilégié pour l'exercice du pouvoir de chaque signe, étoit celui où ce signe montoit sur l'horison; et que l'enfant qui

LE CIEL
POÉTIQUE.

naissoit au même moment, étoit celui qui en éprouvoit les plus puissantes impressions. De-là, par un raisonnement qui fit fortune, tout gauche qu'il étoit, notre philosophie concluoit que l'enfant qui venoit au monde au moment précis où la première étoile du bélier montoit sur l'horizon, seroit à coup sûr riche en troupeaux; et ainsi des autres. C'étoit abuser bien pitoyablement du rapport de signe qu'il y a entre le soleil placé sous cette constellation, et le commencement du printems, où les agneaux sont de vente, et commencent à enrichir leur maître. C'étoit philosopher à-peu-près comme celui qui croiroit que c'est assez de mettre un bouchon à sa porte pour avoir du vin dans sa cave, et qui prendroit pour cause d'une chose, ce qui n'en est que l'annonce ou l'affiche.

On donna dans le même travers sur le pouvoir du taureau et des chèvres. On comprit, voyez, je vous prie, quelle pénétration! que les entreprises de celui qui naîtroit sous le signe de l'écrevisse, iroient toujours à reculons et en baissant. Le lion devoit inspirer le courage, et former des héros, ou si mieux l'aimez, des hommes querelleux. L'aspect de la Vierge portant l'épi céleste, devoit donner des inclinations chastes, et joindre l'abondance à la vertu. Heureux les peuples, dont le roi et les magistrats seroient sous le signe de

la balance! Malheur à quiconque arrivoit à la lumière sous l'affreux signe du scorpion (a)! La fortune de celui qui naissoit sous le capricorne, et particulièrement lorsque le soleil montoit sur l'horison avec le capricorne, devoit toujours aller en montant comme cet animal, et comme le soleil qui monte alors six mois de suite. Toutes ces petites subtilités étoient souvent démenties par des évènements contraires. Mais on faisoit valoir la conformité de plusieurs autres avec la prédiction: et l'on trouvoit moyen de se tirer des mauvais pas ou des contradictions, en alléguant le concours de la lune, des autres planètes, et des étoiles, qui par leur opposition ou conjonction, émousoient la bonté de certaines influences, et corrigeoient la malignité des autres (b). Le fin de l'art étoit de savoir combiner ces situations, d'observer si les influences marchaient sur des lignes parallèles; si la chute des unes étoient ou oblique ou perpendiculaire sur les autres. Il falloit savoir mesurer des portions de cercle, calculer des angles par les tangeantes et

(a) *Me scorpius aspicit*
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ. Horat. *carm.* l. 2 *Od.* 17.

(b) *Te Jovis impio*
Tutela Saturno resurgens
Eripuit, volucrisque fati
Tardavit alas. Horat. *ibid.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

par les sinus : il falloit étudier l'ordre du ciel pour connoître la diversité des aspects. L'astrologue se faisoit honneur d'une apparence de savoir. La géométrie et l'astronomie, les plus belles de toutes les sciences, servirent ainsi à introduire dans le monde toutes les fadaises de l'astrologie : et il n'est pas inutile de remarquer ici qu'un sentiment qui se flatte le plus de tenir à la géométrie, et à l'astronomie, peut bien n'être qu'une chimère savante.

Ceux qui seroient curieux de voir jusqu'où va l'absurdité du raisonnement des astrologues, peuvent se satisfaire en jetant les yeux sur le poëme de Manilius, ou sur le petit livre de Censorin touchant le jour natal, ou sur les *astronomiques* attribuées à Julius Firmicus. J'aime mieux y renvoyer le Lecteur, que d'en citer la moindre page. Les rêveries d'un malade sont mieux liées, que ne le sont les principes qu'ils posent, et les conséquences qu'ils en tirent.

Mais le plus grand des maux que l'astrologie ait causés, n'est passeulement de repâitre les esprits de promesses vaines, d'opérations frivoles, et d'influences sans réalité. L'erreur étoit grande, et elle eut des suites encore plus malheureuses. Dès qu'une fois les signes célestes, ou les points du ciel destinés à marquer par une certaine dénomination, certains effets ordinaires à chaque saison, eurent été pris

pour les causes mêmes de ces effets ; cette méprise si pitoyable s'accrédita , parce qu'on y croyoit trouver la raison de tout , et le moyen d'éviter les maux dont on étoit menacé. On choisissoit tel mois , tel jour , telle heure , tel aspect pour commencer un voyage , un labour , uné piéce d'étoffe. On s'abstenoit d'agir jusqu'à ce qu'on se trouvât sous un point favorable. Le point ascendant (*a*) d'une étoile produisoit ceci : le point culminant (*b*) de la même ou d'une autre , corrigeoit cela. On ne fut plus occupé qu'à étudier avec inquiétude les saisons , les jours , et les momens décisifs. L'astrologie fit en un sens plus de mal que l'idolâtrie même. Celle-ci laissoit encore subsister dans les cœurs séduits sur l'objet de leur culte , un reste de reconnoissance pour les faveurs reçues , et d'une crainte religieuse de la justice qui punit les crimes. Mais l'astrologie acheva de ruiner toute vertu. A la prudence , à l'expérience , et aux sages précautions , elle substitua des formules superstitieuses , et des pratiques puériles. Elle énerva le courage par des frayeurs fondées sur quelques jeux de mots. Elle ruina par-tout la pratique du bien , et tranquillisa les criminels en leur faisant rejeter sur l'impression inévitable

(*a*) Arrivant sur l'horizon.

(*b*) Arrivant au zénith , ou au plus haut degré dans notre hémisphère.

LE CIEL
POÉTIQUE.

de la planète dominante , le mal qui n'étoit l'ouvrage que de leur dépravation : et c'est-là sans doute la raison secrète , c'est cette malheureuse commodité de tranquilliser sa conscience , qui fait que les ambitieux , et les voluptueux , tandis qu'ils sont insensibles à la beauté de l'Évangile , et à la multitude des preuves qui l'établissent , reçoivent avec une aveugle crédulité , les prédictions de l'astrologie , et les raisonnemens les plus destitués de vraisemblance. On n'a guères vû l'irréligion portée plus loin qu'à la cour d'Henri II et d'Henri III. Jamais les astrologues ne furent mieux payés. Jamais les horoscopes n'eurent tant de cours. La maladie des prédictions fut encore contagieuse sous Henri IV et sous Louis XIII. De Thou , Mézerai , et bien d'autres esprits très-judicieux , avoient reçu dans l'enfance les atteintes de ce mal , et n'en ont jamais été bien guéris.

V I I.

Le pouvoir des Planètes.

Dans toute l'astrologie , il n'y a rien dont on fasse tant de bruit , que du pouvoir des planètes. On y parle sans cesse des bénignes influences de la lune en conjonction avec la planète de Jupiter ; de sa malignité , lorsqu'elle est en conjonction avec Saturne. Chaque situation a ses privilèges ,

et doit être recherchée ou évitée avec des précautions particulières. Mais voici deux observations qui dérangent fort le système astrologique. En premier lieu les vertus propres à chaque planète sont fondées sur le caractère des héros ou des dieux qu'on y a logés. En second lieu ces dieux et ces héros sont fabuleux, et n'ont jamais été. Si ces deux points se peuvent prouver, il en sera des vertus des planètes, comme des héros qui y séjournent, et le tout se trouvera fabuleux.

1^o. Le premier point n'a pas besoin de preuves. Chacun sent qu'on n'a prêté à la planète nommée Saturne, des inclinations languissantes, ou même des influences meurtrières, que parce qu'on s'est avisé d'y loger Saturne avec ses cheveux blancs, et de le désigner par une faux propre à tout détruire.

On n'attribue à la planète nommée Jupiter, la distribution des sceptres et des grandeurs, la prolongation de la vie, et les influences les plus désirables, que parce qu'on a jugé à propos, sans fondement ni motif raisonnable, de donner à cette planète le nom du père de la vie, et qu'on désignoit ce nom par un sceptre accompagné de l'héva ou serpent, symbole de la vie.

La planète qu'on appelle Mars, inspire puissamment le goût des armes, parce qu'on en a fait la retraite d'un prétendu

LE CIEL
POÉTIQUE.

guerrier appelé Mars, et qu'on en a abrégé l'expression par la figure d'une flèche ou d'un dard.

Pourquoi la planète de Vénus passe-t-elle pour rendre les hommes ou voluptueux ou heureux, si ce n'est parce qu'on lui a donné le nom de la prétendue mère des plaisirs, et qu'on la désigne par un Typhon, ou le caractère du mal enchaîné?

Jamais on ne se seroit avisé d'attribuer la surintendance du commerce et la prospérité des républiques à l'autre planète, qui est presque toujours invisible et absorbée dans les rayons du soleil, si on ne lui avoit donné par caprice et à propos de rien le nom de Mercure, le prétendu inventeur de la police; et si on ne caractérisoit le dieu et sa demeure par un Typhon enchaîné, accompagné de deux serpens, symbole ingénieux de la vie et de la société.

Toutes les vertus des planètes découlent donc du caractère des dieux qu'on y a établis. Et de même que la nature des animaux dont les douze maisons du soleil portent le nom, a fait naître la pensée de telle et telle impression sous l'aspect de chacun de ces signes; le caractère des dieux ou déesses qui donnent leurs noms aux planètes, a décidé de la vertu de la planète.

2^o. Or, que sont-ils ces dieux auteurs de tant d'influences et de puissantes impressions? ce sont des figures dont tout

le pouvoir est de signifier. Ce sont de purs noms dont toute la force est d'avertir. Ce sont les lettres d'un ancien alphabèt que chaque nation a converties en autant d'histoires pleines d'absurdité, faute d'en avoir conservé la signification.

Au dire des astrologues, rien ne fortifie tant le pouvoir des planètes que le concours de leur ascension avec celle d'un signe bienfaisant. Il se forme alors un parallélisme d'influences bénignes qui marchent de compagnie, et vont tomber sur l'heureuse tête qui vient de naître en ce moment. A-t-on pu rien imaginer de plus gratuit, et de plus contraire à l'expérience qui nous montre des évènements et des caractères tout opposés dans des personnes qui ont eu en naissant le même aspect?

Mais pour surcroît de ridicule, ce que les astronomes appellent le premier degré du bélier, de la balance, ou du sagittaire, n'est plus la première étoile du signe qui donne la fécondité aux troupeaux, ou qui inspire la justice, ou qui fait des héros. On s'est aperçu dans une longue suite de siècles, que tous les signes célestes s'étoient éloignés peu-à-peu jusqu'à trente degrés du point de l'équinoxe du printems, et s'étoient reculés vers l'Orient. On ne laisse pas de nommer toujours le point du zodiaque qui coupe l'équateur, le premier degré du bélier,

LE CIEL
POËTIQUE.

quoique la première étoile du bélier soit trente degrés plus loin. Tous les autres signes sont reculés dans la même proportion, et tous les points du ciel dont on parle dans les horoscopes, sont trente degrés en deça des étoiles dont ils portent le nom. Quand donc on a dit d'un tel, qu'il étoit né sous le premier degré ascendant du bélier, c'est réellement quelqu'un des degrés des poissons qui montoit alors sur l'horison. Quand on a dit d'un autre, qu'il est né avec une ame toute royale et avec les inclinations d'un héros, parce qu'au moment de sa naissance, la planète de Jupiter franchissoit l'horison, conjointement avec la première étoile du sagittaire; c'est avec une étoile accompagnée du sagittaire de près de trente degrés vers l'Occident, que Jupiter étoit en conjonction. C'est dans l'exacte vérité le pernicious scorpion qui a présidé à la naissance de cet enfant incomparable.

V I I I.

L'origine de la semaine.

Les ennemis de la révélation sont secrètement flattés de voir que les jours de notre semaine portent encore aujourd'hui les noms que le Paganisme a donnés aux sept planètes. Il ne tient pas à eux

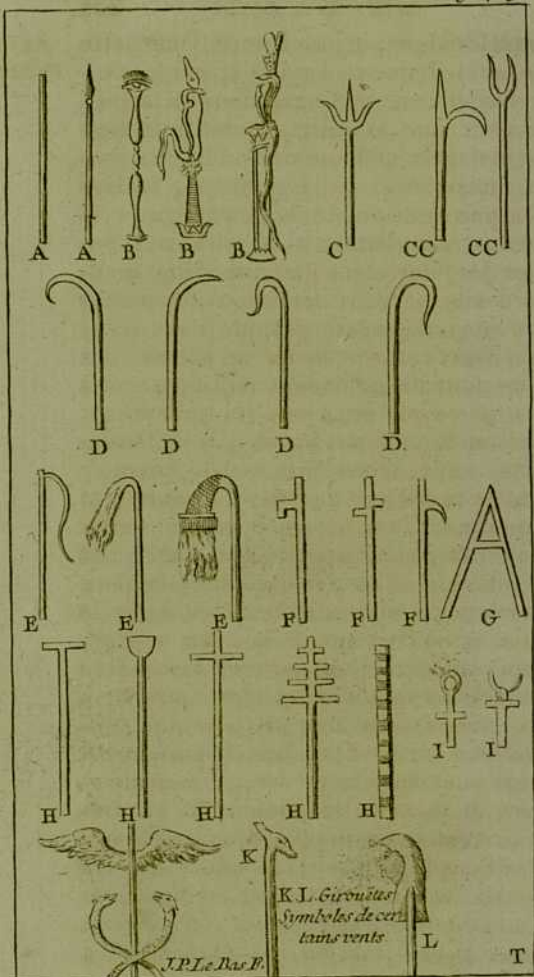
qu'on ne croye que toute la religion des Hébreux , et la nôtre même , ne soient autant d'extraits de la religion des Egyptiens. Mais penser de la sorte , c'est connoître bien peu le cœur humain : c'est aller contre les règles du bon sens , et contre les témoignages de l'expérience. A entendre ceux que la révélation incommode , les premiers hommes auroient eu d'abord une religion toute monstrueuse , et horriblement chargée d'opinions bizarres , de cérémonies insensées , et de mystères pleins d'absurdité : après quoi on auroit peu-à-peu mis de côté ce prodigieux amas de superstitions , pour former un corps de religion plus simple , et borné à un très-petit nombre de devoirs et d'objets. Cette progression n'est point dans le vrai. C'est en tout ou par-tout qu'on commence par le simple , et que le simple se change ensuite , se défigure , et s'altère par des additions , par des broderies , par des commentaires. Qu'est-ce que le fond de notre religion ? Si l'on en excepte la profession plus expresse d'attendre notre salut des mérites et de la médiation du Sauveur ; notre religion est la même que celle de Noë et de ses enfans. Même Dieu , mêmes sentimens , mêmes devoirs , mêmes espérances. Le Décalogue de Moïse , qui est aussi le nôtre , a conservé cette religion dans sa pureté. Moïse n'étant point le ministre de l'alliance

LE CIEL
POÉTIQUE.

Galat. 3 :
23 : 24.

éternelle , réserva la pleine et distincte prédication des biens à venir à celui qui en devoit être le pontife et le distributeur. Il eut ordre de joindre à la religion traditionnelle de ses Hébreux un cérémonial d'économie , propre à contenir le peuple dépositaire des promesses , et à le détourner de l'idolâtrie jusqu'au tems de la grace par un corps de réglemens passagers qui fixoient tout le détail du culte , de la nourriture , et de la police. L'œuvre de Moïse servoit de préparation à une plus grande dont elle administroit les preuves et les assurances , à mesure que les vérités primitives s'obscurcissoient. Plus on remonte dans l'histoire , plus trouve-t-on de peuples qui honoroient un seul Dieu , et qui respectoient les mêmes règles. Mais les Egyptiens les premiers , et ensuite tous les peuples de la terre , après avoir reçu et retenu le premier fond de l'ancienne religion qui consistoit à honorer l'Auteur de tout bien , à s'assembler pour le louer en commun , et à traiter les morts avec honneur , ont horriblement défiguré cette simplicité majestueuse , en chargeant sans fin la créance d'opinions fausses , et le cérémonial de pratiques superstitieuses. Nous suivons donc la nature et l'expérience quand nous remontons du composé au simple , en soutenant hardiment que la prière commune , les sacrifices , les hon-

e
i
.
n
-
r
t
s
s
u
.
n
it
e
s-
,
o-
nt
es
le
le
ui
,
,
nt
té
la
é-
us
ce
au
la
a-



A. Sceptre d'Osiris. B. autres Sceptres du même l'un Surmonté d'un oeil: l'autre d'un Serpent et d'un bonnet royal. Le 3. du serpent et d'un trône &c. C. Symbole de la Navigation. CC. A viron Symbole du passage, ou du trespas. D. Baton pastoral ou marque d'un gouvernement plein d'affection. E. Le fouet d'Osiris. F. La Cle d'Osir. G. Epierre ou 1^{re} Lettre de l'écriture courante pour marquer le 1^{er} Mois de l'année. H. Mesure du Nil. I. Mesure abrégée.

J.P. Le Bas F.

K. L. Girouettes
Symboles de certains vents

neurs funèbres, et l'espérance d'une autre vie, qui se retrouvent en Egypte à la compagnie de tant d'imaginations bizarres, ne sont que la religion ancienne confondue dans la foule des additions postérieures : et si les Egyptiens, malgré l'énorme multiplicité de leurs dogmes ridicules, concourent avec nous dans l'usage des fêtes, dans l'attente d'une meilleure vie, et dans les honneurs rendus aux morts : ce n'est pas que nous ayons reçu d'eux ces articles en les épurant des folies dont ils les avoient mélangés : mais c'est parce que nous tous qui sommes sur la terre, Egyptiens, Payens, Juifs, Chrétiens, nous avons conservé le premier fond de la religion de Noë. La source est commune. L'eau qui en provient, et qui coule par des canaux différens chez nos voisins comme chez nous, se trouve pure chez nous, et horriblement chargée de fange et de corruption chez nos voisins. Serait-ce raisonner que de dire : c'est de nos voisins que nous tenons notre eau : nous avons seulement pris soin de l'épurer ? Non. Mais si la nôtre est pure ; c'est parce que nous la recevons immédiatement de la première source. Ni les Hébreux, ni nous, nous n'avons rien reçu de l'Egypte. Mais celui qui avoit été promis au peuple Hébreu, est aussi devenu la lumière des Gentils. *Dedi te in fœdus populi, in lucem Gentium.* Il à

LE CIEL
POÉTIQUE.

Isai. 24.

conservé en nous le peu qui y restoit de bon. Il n'a ni achevé de briser le roseau rompu, ni éteint le lumignon qui fumoit encore. Tout au contraire, ce qu'il avoit promis il y plus de deux mille ans à toutes les nations, et spécialement aux habitans de l'Europe, *Legem ejus insulæ expectabunt* (a), il l'a accompli fidèlement : 1°. en détruisant l'idolâtrie ; 2°. en nous ramenant à l'ancienne religion de nos pères ; 3°. en nous annonçant de plus une nouvelle révélation. 1°. *Gloriam meam alteri non dabo et laudem meam sculptilibus.* 2°. *Quæ prima fuerunt ecce venerunt.* 3°. *Nova quoque annuntio.*

L'ordre de la semaine et le repos d'un jour par chaque semaine, bien loin d'être une imitation de la distribution des jours faite par les payens en l'honneur des sept planètes, sont encore un usage de la plus ancienne religion ; j'ose dire même, un usage aussi ancien que le monde. Il est vrai que le témoignage de Moïse qui nous l'assure ne suffit pas à ceux qui établissent leur petite raison particulière pour juge infailible de tout. Mais du moins nous est-il aisé de leur montrer que Moïse assure, sans aucun intérêt, que la sanctification du septième jour est d'une datte aussi ancienne que la terre. Il a ordonné

(a) Les Isles signifient constamment l'Europe dans le style de l'Écriture.

l'exacte célébration de chaque septième jour, parmi les Hébreux, long-tems avant que les payens eussent assigné aux planètes et aux jours de la semaine les noms qu'on donne encore aux uns et aux autres. D'où il suit qu'on ne doit regarder ni la semaine sabbatique des Hébreux, ni celle des Chrétiens qui est la même, comme une imitation de la semaine planétaire des payens, qui est postérieure à l'autre.

Les Romains n'ont connu que fort tard l'ordre de la semaine et le culte des sept planètes. Ils avoient par chaque mois trois jours distingués, qui étoient les Calendes, les Nones, et les Ides. Les Calendes ou la convocation de la néoménie étoient le premier jour du mois. Les Nones arrivoient le cinq, à l'exception des mois de Mars, Mai, Juillèt, et Octobre, où elles arrivoient le sept. Les Ides le treizième, à l'exception des quatre mêmes mois, où elles tomboient au quinze. Tous les autres jours se comptoient par leur degré d'éloignement à l'égard des Nones, des Ides, ou des Calendes qui devoient suivre immédiatement.

Les Athéniens, même après la réformation faite à leur calendrier par Méthon, suivoient encore la coutume de compter leur premier mois en fixant le commencement de l'année au solstice

Calendrier
des Romains
sans semai-
ne.

Calendrier
des Grecs
sans semai-
ne.

LE CIEL d'été, coutume qu'ils tenoient des Egyptiens leurs pères.

POETIQUE.

... *Primæva Meton exordia sumpsit ab anno
Torreret rutilo Phæbus cum sidere cancrum.*

Festus Avienus.

* *In pane-
gyptico.*

Mais les Grecs qui avoient reçu d'Egypte cet usage n'auraient pas manqué d'être fidèles à la division de la semaine, et à la pratique importante d'honorer chaque jour une certaine planète, si l'Egypte dès-lors avoit fait de ces planètes la demeure d'autant de dieux. Or les Athéniens, quoiqu'originaires de Sais, et la plupart des Grecs, qui, au rapport d'Isocrate*, avoient reçu des Athéniens la forme de leur religion et de leurs principaux usages, au lieu de compter les mois par semaines, les divisoient en trois décades qu'ils appelloient le mois commençant, le mois moyen, et le mois finissant (a). Chaque jour étoit ensuite nommé par le rang qu'il tenoit dans la décade.

A ces preuves sensibles de la nouveauté du culte des planètes, ajoutons-en une autre tirée de la nouveauté même des dieux qu'on y honoroit; et sur-tout de la nouveauté du tems où l'on a commencé à les loger dans les planètes.

Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, et Mercure, sont à la vérité des dieux in-

(a) Ἰσακρίων, μεσσηνίῳ, φθινόπωρῳ, *Potter's antiquity. t. 1. c. 25.*

ventées à l'occasion et à l'imitation de ceux d'Égypte. Les symboles Égyptiens ayant été transportés d'un pays dans un autre, chacun les a interprétés à sa façon. Chaque nation a cru y voir des héros de son pays : ainsi Osiris est devenu Marnas en Palestine, Moloc chez les Ammonites, Baal en Syrie, Jupiter en Grèce : et d'un seul signe diversement présenté, il s'est formé plusieurs dieux.

Mais ce ne fut que long-tems après la naissance de ces nouveaux dieux qu'on s'avisa de leur assigner des places dans les planètes. Après leur avoir donné un tems raisonnable pour éclore, il faut leur donner une certaine durée pour être connus. Ce n'est qu'avec le tems que le culte a pu s'en établir, s'illustrer, passer d'un pays à l'autre, en sorte qu'on ait pu les connoître tous, et les fêter par-tout.

Le Jupiter Grec étoit originairement la même chose qu'Osiris : mais il avoit acquis en Grèce de nouveaux noms, de nouvelles parures, une autre généalogie, et une toute autre histoire. Il faisoit d'ailleurs plus de bruit dans le monde que l'Osiris Égyptien, dont le culte étoit borné aux environs du Nil. La Vénus Orientale étoit la même qu'Isis dans son principe : mais un nouveau nom et de nouvelles fonctions en avoient fait une nouvelle divinité plus connue qu'Isis. Le Marcol ou le Mercure des Chananéens,



LE CIEL
POÉTIQUE.

n'étoit qu'Anubis ou la canicule dans l'exacte vérité : mais il s'accrédita tellement sous la forme du dieu du commerce, que l'aboyeur avec sa tête de chien paroissoit, en comparaison, une divinité risible. Voilà donc six dieux au lieu de trois. Les Egyptiens et les Orientaux étoient assez en peine de trouver place à ces dieux, auxquels ils ne pouvoient honnêtement interdire l'entrée de leurs temples. Osiris étoit en possession du soleil. Le trône étoit rempli. Isis avoit la lune en partage, et Anubis logeoit de tout tems dans la canicule. Comment s'y prendre pour contenter Jupiter, Mars, Mercure, et tels autres dieux, qui, pour être de nouvelle datte, ne laissoient pas d'être importans, à force d'être prônés par des nations puissantes, et chantés par des poètes célèbres ? On n'ira pas pour leur faire place, déloger ceux qui occupent le soleil, la lune, et les constellations. Mais on peut introduire ces nouveaux venus dans les planètes. Ce sont des postes qui vaquent : et par ce moyen, chacun sera content de son sort. C'est ainsi que Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, et Mercure grossirent avec le tems l'armée céleste. Mais ce ne fut que fort tard, et long-tems après que la mythologie Grecque et Latine eut pris figure, qu'on s'avisait de régler les départemens de nos cinq divinités de nouvelle création, en leur assignant les cinq petites planètes

pour demeure. Ce n'est que fort tard qu'on commença à faire des observations astronomiques sur ces planètes : à plus forte raison, la dévotion aux puissances qu'on y loge, et l'usage d'en assigner les noms aux jours de la semaine sont-ils d'une antiquité peu reculée.

Toute cette distribution étant de beaucoup postérieure à la naissance des dieux d'Égypte, il n'est pas étonnant qu'on se soit entièrement écarté de l'ancien usage des symboles en employant dans l'écriture astrologique un cercle pour désigner le soleil, et un croissant pour désigner la lune. Dans le premier usage de ces figures, le cercle ou le soleil ne signifioit point le soleil, mais Dieu. Il en étoit l'énigme, et le nom de cercle ne signifioit autre chose dans son origine, que l'énigme par excellence. La figure d'un croissant ne signifioit point la lune, mais la néoménie, la convocation du premier jour du mois. De même le T qu'on met sous la planète de Vénus, et le caducée qu'on donne à Mercure, n'étoient originaiement que la mesure de la crûe du Nil, ou l'avertissement d'y prendre garde. Mais ici ces deux attributs se prennent l'un pour la marque d'un ambassadeur céleste, l'autre pour le mal enchaîné ; significations imaginées dans des tems postérieurs, et entièrement éloignées de la visible intention des symboles. Ainsi

LE CIEL tout concourt à nous montrer combien
POÉTIQUE. le culte des planètes est nouveau, et que
la semaine sabbatique des Hébreux l'a
devancé de beaucoup.

Les rêveries de l'astrologie judiciaire ;
et les horoscopes tirées de l'aspect des
planètes, étoient, il est vrai, en usage
parmi les Egyptiens dès le tems d'Hé-
rodote : mais cette époque est postérieure
de mille ans à celle de Moïse. Ce qu'on
peut inférer du témoignage d'Hérodote
et de quelques autres, c'est que la nation
Egyptienne étant constante dans ses pra-
tiques, malgré la bizarrerie des expli-
cations qu'elle y donnoit, il y a lieu de
croire que les Egyptiens dans la plus
haute antiquité, comptoient leurs jours
de sept en sept. Quoique les Grecs du tems
d'Homère et d'Hésiode ne connussent pas
encore l'ordre ni les noms des planètes,
et qu'ils distribuassent leur mois en trois
décades de jours ; cependant * Eusébe
rapporte plusieurs vers de ces deux poètes
qui montrent que les Grecs mêmes avoient
quelque respect pour le septième jour (a).
Mais d'où peut venir cet usage ? Comment
sur-tout le nombre de sept a-t-il pris faveur
chez les Egyptiens ? le doivent-ils aux
Hébreux ? les Hébreux le tiennent-ils
d'eux ? Ce sont deux choses également
fausses.

* Præp. Ev.
lib. 13.

(a) ἡ ἑβδόμη ἡμέρα, dies sacer.

Les Egyptiens ayant mieux conservé les premiers usages de la plus haute antiquité que les autres peuples payens, il en arriva, et sans dessein de leur part, qu'ils réglèrent leur astronomie et l'ordre de leurs jours en comptant par sept, comme on faisoit du tems de Noë *, et du tems d'Adam même. Ils suivoient un usage dont ils ignoroient la raison. Ils le pervertirent ensuite en cherchant, avec tous les autres peuples, la raison de ce nombre de sept dans le nombre des planètes, qui se trouvant le même, leur parut avoir rapport à cet ordre de la semaine, quoique ces choses ne tinsent l'une à l'autre que par un fil imaginaire.

* *Genes. 8:*
10 et 12.

Remontons encore ici du composé au simple. C'est l'ordre de la nature. Les Egyptiens, et peut-être beaucoup d'autres Orientaux, comptoient, j'en conviens, la suite de leurs jours par le nombre de sept perpétuellement réitéré. Laissons-là les folles idées que leurs docteurs ajoutèrent à cette pratique pour en rendre raison. Plus ils ont dit et fait d'extravagances à l'occasion de cette pratique, comme à l'occasion de plusieurs autres, plus ils montrent que les explications sont l'ouvrage de gens qui n'y comprennent rien; mais que la pratique prise en elle-même dans sa simplicité, leur venoit de plus haut.

C'est donc encore ici que la fable rend

LE CIEL
POETIQUE.

hommage à la vérité , et que Moïse nous donne seul le vrai dénoûment , ou la raison primitive de ce nombre de sept usité chez les Egyptiens , chez les Hébreux , dans le paganisme , et chez les Chrétiens.

Tandis que toutes les nations s'égaroient en adorant les hommes morts , ou en adorant le soleil , ou le ciel , ou le monde même comme un Dieu éternel ; le peuple dépositaire des promesses reçut ordre de renouveler l'ancienne façon de compter les jours , et de sanctifier le septième de chaque semaine , tant par l'abstinence de tout travail manuel , que par la considération des œuvres de Dieu ; parce que cette manière de compter les jours , et de les employer , étoit une profession expresse de la création du ciel , de la terre , du soleil , en un mot de la nature entière ; et en même tems la condamnation la plus publique du polythéisme * des nations.

* Pluralité
des dieux.

Vous travaillerez , leur dit le Seigneur , et vous ferez toute votre œuvre durant six jours. Mais le septième jour est le repos de l'Eternel votre Dieu. Vous ne ferez aucune œuvre en ce jour-là. Car en six jours le Seigneur a fait les cieux , la terre , la mer , et tout ce qui y est contenu , et a cessé le septième jour de produire de nouveaux êtres ; c'est pourquoi l'Etre éternel a béni le jour du repos et l'a sanctifié ou se l'est réservé.

Quelle prudence et quelle dignité tout

à la fois dans cette police qui distingue (a) le peuple de Dieu de tous les autres, qui l'attache à Dieu spécialement, qui le rappelle perpétuellement à la vraie origine de tout, et le munit par le mémorial toujours nouveau de l'ouvrage des six jours et de la consécration du septième, contre les erreurs des idolâtres qui adorent la créature; contre les erreurs des Athées qui méconnoissent le Créateur; et contre les erreurs des Déistes qui préfèrent l'incertitude de leur raisonnement aux lumières de la révélation primitive.

I X.

Origine et fausseté des Sibyles.

C'est encore par un abus sensible de l'Astronomie, ou de l'usage de consulter certaines étoiles, que s'introduisirent les oracles des Sibyles. La moisson a toujours été le grand objet des désirs et de l'attention de tous les peuples. Ainsi pour régler l'amendement de leurs terres, leur labour, leurs semailles, et les autres opérations qui intéressent le corps de la société, ils avoient l'œil sur la Vierge qui porte l'épi, et qui est la marque du tems de la moisson. Ils observoient de combien le soleil en étoit éloigné; et l'usage universel à cet égard, étoit de recourir à la Vierge et

(a) *Signum inter me et vos. Exod. 31. : 13.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

de la consulter : langage aussi sensé que la pratique même qu'il exprimoit. On donnoit d'abord à cette constellation le nom de Sibyl Ergona (a), *l'épi rougissant*, parce que c'est la circonstance précise qu'on attend pour faire la moisson, et que la moisson meurit lorsque le soleil s'avance vers cet amas d'étoiles.

Ensuite on lui donna tantôt le nom de Sibyle, tantôt celui d'Erigone. Ce nom d'Erigone rendu en Grec par celui d'Erytra qui y répond, et qui signifie *rouge*, donna naissance à la Sibyle Erytréenne. On la consultoit sans doute avec profit, et ses réponses étoient fort justes pour régler le labourage, tant qu'on la prit pour ce qu'elle étoit, c'est-à-dire, pour un amas d'étoiles, sous lequel le soleil se plaçoit au tems qui faisoit rougir l'épi, et amenoit la moisson; et c'est parce que la moisson des Egyptiens n'arrivoit point sous ce signe, mais sous le bélier, et sous le taureau, que l'Egypte couroit aux oracles d'Ammon ou d'Apis, et chérissoit si spécialement Isis avec les cornes d'une génisse, ancienne annonce de leur moisson; au lieu que tout l'Orient consultoit la Sibyle Erytréenne pour s'assurer d'une bonne récolte. Ce langage donna matière

(a) De שִׁבּוּל *shibul* ou שִׁבּוֹלֶת *shibbolet*, *spica*: et de מְרִימָה Dan. 5: 7. Ergo *é. purpura*. L'épi de pourpre, *spica rubescens*.

aux fables. Cette fille changée de signe en prophétesse avoit eu la plus parfaite connoissance de l'avenir, puisqu'on la venoit questionner de toute part. L'extrême méchanceté des humains l'avoit enfin contrainte à quitter leur séjour, pour aller prendre dans le ciel la place qui lui étoit due. Bien des pays s'attribuèrent l'honneur d'avoir donné le jour à la Sibyle, et pour une il seroit aisé d'en trouver sept. Par la suite, toutes les prédications qui avoient cours, et parmi lesquelles on trouve quelques traits de prophéties faites au peuple de Dieu, passèrent pour être les réponses de ces Sibyles.

X.

L'origine et la puissance des Talismans.

Les erreurs comme les vérités se tiennent par la main, et viennent les unes à la suite des autres. Le culte des signes célestes et des planètes une fois introduit, on en multiplia les figures, pour aider la dévotion des peuples, et pour la mettre à profit. On faisoit ces figures en fonte et en relief, assez souvent par manière de monnoie, ou comme des plaques portatives, qu'on perçoit pour être suspendues par un anneau au cou des enfans, des malades, et des morts. Les cabinets des antiquaires sont pleins de ces plaques ou amulettes qui portent des empreintes du T, ou du

LE CIEL
POETIQUE.

soleil , ou de ses symboles , ou de la lune , ou des autres planètes , ou des différens signes du zodiaque. En Orient ces figures se nommoient Tselamim , *des images* (a). C'est ce que nous nommons des Talismans : mais talisman est un grand mot qui en impose encore faute d'être entendu.

La peinture et la sculpture inventées pour instruire les hommes , et pour aider la piété , n'ont que trop servi à la ruiner. L'intérêt et la cupidité firent valoir à l'excès toutes ces petites figures des planètes et des différens astres. Ceux qui les portoient sur eux ne pouvoient pas douter , au sortir d'une maladie , qu'ils ne leur dussent leur rétablissement. On observa sur-tout qu'elles avoient une force étonnante , et devenoient des préservatifs de longue durée quand elles avoient été fabriquées au moment précis du lever de l'astre qu'elles représentoient. Tout le suc de l'influence s'y étoit venu loger. Si par hazard elles ne réussissoient pas , on trouvoit géométriquement la vraie raison de leur affoiblissement dans l'intersection des lignes , d'activité d'une puissance ennemie ; et cette apparence de savoir rendit les dévotions encore plus précautionnées. Les talismans eurent long-tems la vogue. Des bagatelles qui promettent beaucoup , et qui coutent peu ,

(a) De צֶלֶם *tselem*, vient צְלָמִים *tselamim*.

prennent aisément faveur parmi le peuple, et présentées encore aujourd'hui sous le beau nom des figures *constellées*, elles font souvent illusion à des gens qui se croient d'un ordre fort supérieur au peuple.

La plus légère conformité avec l'astre ou le dieu en qui on avoit confiance, une petite précaution de plus, une légère ressemblance plus sensible, faisoit préférer une image ou une matière à une autre. Ainsi les images du soleil, pour en imiter l'éclat et la couleur, doivent être d'or. On ne doutoit pas même que l'or ne fût une production du soleil. Cette conformité de couleur, d'éclat, et de mérite en étoit la preuve sensible. Le soleil devoit donc mettre sa complaisance dans un métal qu'il avoit indubitablement engendré, et ne pouvoit manquer d'arrêter ses influences dans une plaque d'or où il voyoit son empreinte, et qui lui avoit été religieusement consacrée au moment de son lever.

Par un raisonnement semblable, la lune produisoit l'argent, et favorisoit de toute l'étendue de son pouvoir les images d'argent auxquelles elle tenoit par les liens de la couleur, de la génération, et de la consécration.

Bien entendu que Mars se plaisoit à voir ses images quand elles étoient de fer. C'étoit-là sans doute le métal favori du Dieu des combats. Par une extension de ce beau raisonnement, les autres planètes

LE CIEL
POÉTIQUE.

eurent aussi l'intendance de quelques matières métalliques. Vénus eut le cuivre, et c'étoit bien le moins qu'on pût attendre de cette déesse, puisqu'il se trouvoit en abondance dans l'île de Chypre dont on savoit très-bien qu'elle chérissoit extrêmement le séjour. Le langoureux Saturne fut préposé aux mines de plomb. On ne délibéra pas long-tems sur le lot de Mercure. Un certain rapport d'agilité lui fit donner en partage le vis-argent. Mais en vertu de quoi Jupiter sera-t-il borné à la surintendance de l'étain? Il étoit incivil de présenter cette commission à un dieu de sa sorte. C'étoit l'avilir. Mais il ne restoit plus que l'étain. Force lui fut de s'en contenter. Voilà certes de puissans motifs pour assigner à ces dieux l'inspection sur tel ou tel métal, et une affection singulière pour les figures qui en sont composées. Or telles sont les raisons de ces prétendus départemens, tels sont aussi les effets qu'il en faut attendre.

X I.

Les influences climactériques.

L'esprit de l'homme toujours plus prompt à tirer les conséquences justes d'un faux principe, qu'à s'assurer de la vérité du principe même, n'eut pas plutôt imaginé entre les métaux et les planètes ce

rapport frivole et uniquement fondé sur le caractère des dieux qu'il y avoit logés, que voyant un métal abonder dans un pays et un autre dans un autre climat, il conclut tout de suite que la planète qui sans doute y favorisoit la génération du métal, présidoit à tout le climat. Chaque contrée eut donc sa planète dominante, dont on étendit le pouvoir aux plantes, aux animaux, aux inclinations même de l'esprit. Tout étoit plomb dans un pays. Tout étoit mercure dans un autre. Peu-à-peu le système des planètes servit à rendre raison de tout. Tout fut soumis à un des sept astres errants. Chaque membre du corps humain eut sa planète tutélaire. Chaque heure du jour eut la sienne aussi. Le nombre de sept décidoit de tout. On faisoit revenir de sept en sept les années, les mois, les jours, et les heures. Chaque septième année, jour, ou heure, étoit de conséquence. Mais le retour de sept fois sept, qu'on nommoit le retour climactérique (a), étoit, et est encore dans bien des esprits une année dangereuse, un jour critique, une heure dont on se félicitoit d'être échappé. Les retours climactériques parurent des situations ou conjonctures importantes, capables d'influer puissamment sur une maladie, sur la condition des particu-

(a) De Κλίμαξ, escalier tournant.

LE CIEL
POÉTIQUE.

liers, sur la fortune des Princes, sur le sort des batailles, et sur le gouvernement des Etats. Quand un événement n'étoit point conforme aux impressions de la planète dominante du climat, c'étoit la planète de la semaine qui avoit pris le dessus. Quand on ne pouvoit expliquer une chose par la situation de la planète du jour, on recouroit à la planète horaire. De ces chimères et de beaucoup d'autres, dont on faisoit sonner bien haut la conformité avec quelque événement, tandis que l'expérience journalière en démontroit le faux en cent autres cas, il se forma un savoir ténébreux qui eut cours, parce qu'il étoit propre à en imposer par des noms Grecs ou Arabes, et à duper les esprits passionnés, par des promesses de longue vie, de grandeur, de richesses, et de santé. Les calculs faits avec une apparence de régularité, et annoncés par avance à ceux qui vouloient être instruits du retour climactérique, ont souvent jetté le trouble dans certains esprits aux approches de ces momens, qui n'avoient réellement rien de privilégié, ni en bien, ni en mal: et la crainte de ce mal imaginaire a de tout tems donné la mort ou causé des inquiétudes accablantes, et des maladies très-réelles. Malheureux évènements, qui, au lieu d'inspirer de l'horreur pour tout ce qui s'appelle prédiction,

servent encore de motifs aux esprits prévenus pour persévérer dans l'estime qu'ils font d'un art purement illusoire !

Il y a bien moins d'apparence de vérité dans le pouvoir qu'on prête à Saturne ou à Mars que dans celui qu'on attribue à la lune, qui est du moins très-propre à mesurer par ses phases la durée des vents fâcheux ou favorables, et qui peut-être y contribue en quelque chose, par les pressions diverses de son tourbillon sur le nôtre. Or les remarques de nos pêcheurs, celles de nos jardiniers judicieux, celles des chirurgiens sincères, et mille épreuves faites et réitérées avec soin depuis quelques années par Messieurs de l'Académie des Sciences, et par d'autres personnes infiniment précautionnées et attentives, nous ont convaincu que la lune n'avoit ni chaleur, ni action d'aucune espèce sur la génération d'aucun animal terrestre ou aquatique, ni sur la génération ou altération de quoi que ce soit qui vive ou qui végète. Que devient donc la malignité de Saturne, l'aspect favorable de Vénus, et les richesses de Mercure? Toutes ces distinctions, tous ces arrangements sont une suite misérable du caractère et des inclinations des dieux que l'Égypte, la Phénicie, et la Grèce ont imaginés dans certains astres où l'on avoit autant de droit d'imaginer le contrepé. Toutes les pratiques fondées sur cette persua-

LE CIEL
POÉTIQUE.

sion ne peuvent donc être que des superstition qui font tort à la piété, aux sciences, et à la société; à la société, puisqu'elles la gênent en pure perte; aux sciences, puisqu'elles en empêchent le progrès en nous occupant de causes qui n'opèrent rien; à la piété, puisque sans être idolâtres nous ne laissons pas de faire encore des actions d'idolâtrie; et qu'après avoir renoncé à tous les dieux de l'antiquité, nous n'abjurons pas les vertus et les opérations dont ils avoient introduit la créance.

X I I.

L'origine de l'Alchymie.

Dans la persuasion où l'on étoit que chaque planète engendroit son métal, on alla par degré jusqu'à dire qu'une planète étant plus puissante qu'une autre, le métal engendré par la plus foible se convertissoit en un autre métal sous l'impression de la plus puissante. Ainsi le plomb, vrai métal et tout aussi parfait en son espèce qu'un autre en la sienne, mais demi-métal selon nos astrologues, production manquée et demeurée imparfaite par la débilité de Saturne, se convertissoit en cuivre sous l'aspect de Vénus, en argent sous les traits de la lune, et enfin en or sous certains regards du soleil. De folie en folie nous arrivons à

celle des Alchymistes qui donnèrent et donnent encore aux sept métaux les noms des sept planètes ; et qui non contents de croire la génération et la conversion des métaux , plus ou moins avancée sous les impressions successives des planètes , s'avisèrent eux-mêmes de vouloir trouver des moyens de diligenter cette génération ou cette conversion que les planètes achevoient trop lentement à leur gré. La nature et les expériences leur offroient cent moyens de se détromper de leurs fausses idées. Dans les lieux où il y avoit eu autrefois des mines abondantes , on n'en voyoit point reparoitre de nouvelles. Depuis que les fréquens voyages des Phéniciens dans l'Andalousie eurent épuisé les mines d'or et d'argent qui étoient autrefois dans le voisinage du Guadalquivir , et que l'avidité des Romains eut balayé les restes qui avoient pu échapper aux Tyriens ; le soleil et la lune ne luisoient pas moins sur l'Espagne que dans les premiers siècles du monde. Ces planètes n'étoient pas devenues plus impuissantes en ce pays que dans les autres où nos Alchymistes leur faisoient tout recuire. La longue inaction du soleil en Espagne leur montrait assez que l'or du Chili ou de la Chine , n'est ni cuit ni engendré par cet astre. Mais comme ils doivent l'entreprise de la conversion des métaux aux principes d'une physique qui regarde

LE CIEL
POÉTIQUE.

la matière comme une pâte également propre à former de l'or ou de l'eau, et tout ce qu'on en veut tirer; quand nous en serons à l'examen des principes et des tentatives de cette physique, il sera alors plus à propos qu'ici de montrer que la main des Alchymistes n'est pas plus opérante en productions des métaux que Saturne, ou Jupiter, ou le soleil même, dont les foibles talens, à cet égard, sont à présent plus que suffisamment connus.

X I I I.

Les Evocations.

Il me reste à chercher l'origine d'un art bien plus important que tous ceux qui précèdent. C'est la nécromancie, l'art d'évoquer les morts, et de les faire parler. On ne sera pas fâché de trouver ici la clé des sciences occultes, ni de savoir comment on s'y prenoit pour interroger l'enfer, et pour converser avec les démons. Ceci est tout-à-fait curieux. C'est le fin de la magie.

Le respect pour le corps de l'homme qu'on savoit être destiné à un meilleur avenir, et à sortir un jour de la poussière, portoit les premiers peuples à enterrer les morts avec bienséance, et à joindre toujours à cette triste cérémonie, des souhaits et des prières qui étoient l'expres-

sion ou la profession de leur attente. Les hommes du commun étoient enterrés et pleurés au moins par leurs familles. Les villes entières venoient répandre des larmes, sur le tombeau des grands hommes qui s'étoient distingués ou par un gouvernement sage, ou par la chasse donnée aux bêtes féroces, ou par quelque invention utile, ou par d'autres services. Le lieu de la fosse étoit marqué par une pierre qu'on y élevoit suivant l'usage de désigner tous les endroits chéris ou illustrés par quelque évènement mémorable, en y érigeant (a) une colonne, ou simplement une pierre qui attirât les yeux par sa situation. Les familles ou les peuples entiers, selon l'intérêt qu'on y pouvoient prendre, s'assembloient auprès de ces pierres, après l'année révo- lue, faisoient des libations d'huile ou de vin sur la pierre, sacrifioient et man- geoient en commun. Ils commençoient tous leurs sacrifices par remercier Dieu, comme nous le faisons encore, de leur avoir donné la vie, et de multiplier tous les jours en leur faveur la nourriture né- cessaire (b). Ils le louoient ensuite de leur avoir donné des hommes utiles, et des exemples à suivre, (pratique à la- quelle nous sommes demeuré fideles:)

(a) Voyez Genes. 28: 17. et 18.

(b) *Hæc omnia, Domine, semper bona creat.*

LE CIEL
POÉTIQUE.

ou bien ils glorifioient Dieu de ce qui faisoient l'objèt particulier de chaque solemnité, et du travail de chaque saison. Les assemblées funébres étoient les plus fréquentes, parce qu'on mouroit tous les jours, et qu'on les renouvelloit d'année en année. Non-seulement elles étoient les plus ordinaires, mais en même tems les plus régulières; parce que la tristesse qui en étoit inséparable, en bannissoit la licence qui défigura les autres fêtes: même avant l'introduction de l'idolâtrie. On commença par introduire dans celles-ci des embellissemens arbitraires, et surtout des représentations propres à l'objèt de la fête, occasion naturelle de bien des désordres. Nous en avons vû des exemples dans les fêtes d'Osiris, d'Isis, et de Saturne.

Tout étoit simple dans les anciennes fêtes. On s'assembloit sur un lieu élevé et remarquable. On y faisoit une petite fosse pour y consumer par le feu les entrailles des victimes. On faisoit couler le sang dans la même fosse. Une partie des chairs étoit présentée aux ministres du sacrifice. On faisoit cuire et on mangeoit le reste des chairs immolées, en s'asseyant auprès du foyer. Peu-à-peu, et sur-tout depuis l'introduction de l'idolâtrie, on s'éloigna de cette simplicité. Les symboles qui y avoient donné naissance frappant les yeux, ou par la beauté, ou

par la singularité de leur figure , on prit goût aux décorations , et on y chercha de jour en jour de nouveaux raffinemens. Au lieu de s'asseoir sur l'herbe , on s'assit sur des peaux , sur des tapis , et enfin sur des lits élevés , et magnifiquement couverts. Au lieu d'un foyer creusé en terre , on éleva une table qu'on nomma Autel , ou du moins un grand vase posé sur un magnifique support * pour recevoir le feu et une partie de la victime qu'on y jettoit avec une poignée d'encens , ce qui surmontoit la mauvaise odeur du sang et des graisses brûlées. Chaque fête eut insensiblement un cérémonial particulier , des représentations propres , un autel d'un caractère déterminé. Cet autel étoit environné de feuillages , et les feuillages changèrent bientôt comme la forme des autels , ou comme les feuillages significatifs , qu'on joignoit aux figures. Dans une telle fête , il falloit un couronnement de feuilles de chêne ; dans une autre , un tour de branches de myrte. L'autel devoit être de pierre , ailleurs de bois , une autre fois de simple gazon , ou d'un monceau de terre couronné d'un cordon d'herbes communes. Ce qui avoit été goûté dans une occasion importante , passoit ensuite en usage et en loi. Le nombre , les caractères , et les histoires des objets que les hommes prirent pour des dieux , don-

* Un trépié.

LE CIEL
POÉTIQUE.

nèrent lieu ensuite à cent variétés qui parurent des rites fort importants, et des précautions nécessaires. Qui eût manqué à un seul point du cérémonial prescrit, il n'y avoit pas moins que la peste ou la famine à craindre. Quand les dieux irrités n'envoyoient qu'une tempête passagère, ou quelque bête furieuse, on étoit quitte de sa faute à bon marché. Chaque fête ayant son service et ses décorations propres, eut un nom particulier. Il n'en fut pas de même des assemblées mortuaires: rien n'y changea. Elles étoient sans joie et sans parures. On continua à y pratiquer ce qui s'y étoit toujours fait. Les familles en enterrant leurs morts, étoient accoutumés à une rubrique commune qui se perpétua. C'est donc surtout dans le sacrifice des funérailles qu'on peut retrouver le gros des usages de la première antiquité. On continua à y faire une fosse, à y verser du vin, de l'huile, ou du miel, ou du lait, ou d'autres liqueurs d'usage, à y faire couler ensuite le sang des victimes (a), à en rôtir les chairs, et à les manger ensemble en s'asseyant autour de la fosse ou du foyer, et en s'entretenant des vertus de

(a) *Interimus tepido spumantia cymbia lacte.
Sanguinis et sacri patevas. Æneid. 3.*

Voyez les mêmes cérémonies dans l'anniversaire d'Anchise. *Æneid. 5.*

celui qu'on regrettoit. Ces assemblées continuèrent à porter l'ancien nom qu'on donnoit à toutes les convocations solennelles.

LA DIVI-
NATION.

Tandis que les autres fêtes, en conséquence de la diversité des cérémonies, se nommoient Saturnales, Dionysiaques, Palilies, ou autres, les assemblées mortuaires se nommèrent simplement *les Manes* (a), c'est-à-dire, la convocation, ou le règlement. Les *Manes* et les *Morts* devinrent aussi deux mots synonymes, ou qu'on prenoit indifféremment l'un pour l'autre: et comme ce qui donnoit le nom aux fêtes étoit devenu par-tout l'objet d'un culte insensé, les *Manes* ou les *Morts* devinrent ainsi l'objet révééré dans les cérémonies mortuaires. La facilité étrange avec laquelle on divinisoit les moindres parties de l'univers, donne lieu de concevoir comment on prit l'habitude d'adresser des prières, des vœux, et un culte religieux, à des morts qu'on avoit aimés: dont on célébroit les louanges, et qu'on croyoit jouir des lumières les plus pures, après s'être dépouillés, avec le corps, des foiblesses de l'humanité.

Les anciens sacrifices n'étoient pas seulement eucharistiques. Dès le tems qu'on

(a) De *manim*, distributions, vices, reditus, solemnitas. On donnoit ce nom aux figures symboliques. Il demeura sur-tout à l'image du mort qui caractérisoit une assemblée funèbre.

LE CIEL
POLITIQUE.

honoroit encore le Très-haut, ils étoient regardés comme une alliance qu'on faisoit avec lui, et par laquelle on s'engageoit à lui être fidèle. Cette idée étoit magnifique, touchante, et instructive. Je n'en rapporterai ici ni les raisons, on les sent; ni les exemples, toute l'Écriture en est pleine. Rien n'étoit plus capable d'annoblir les fêtes, et de tenir les peuples dans de grands sentimens de respect et d'amour, que la pensée d'aller paroître devant le Seigneur, de contracter et de converser avec lui.

L'idolâtrie altéra cette persuasion: mais elle ne la détruisit pas. Tous les peuples en sacrifiant, soit aux dieux qu'ils s'étoient faits, soit aux morts dont la mémoire leur étoit chère, croyoient faire alliance avec eux, s'entretenir avec eux, manger avec eux familièrement. Mais cette familiarité les occupoit sur-tout dans les assemblées mortuaires où ils étoient encore pleins du souvenir des personnes qu'ils avoient tendrement aimées, et qu'ils croyoient toujours sensibles aux intérêts de leur famille et de leur patrie.

Nous avons remarqué ci-devant de quelle façon la cupidité et l'ignorance ayant rendu tous les hommes indifférens pour la justice, les avoient trompés sur l'objet de leur culte, et avoient ensuite converti tout ce qui en faisoit partie en autant de moyens d'être soulagés dans leurs

leurs maladies, ou d'être instruits et précautionnés pour l'avenir dans tout ce qu'ils entreprenoient. Tout leur parloit dans la nature. Les oiseaux dans le ciel, les serpens, et les autres animaux sur la terre, un simple bâton dans la main de leur ministre, et tous les instrumens de la religion étoient autant d'oracles ou de signes prophétiques. Ils lisoient dans les astres, et les dieux leur adressoient la parole, ou leur signifioient leur volonté d'un bout de la nature à l'autre. Cette religion avare et grossière, qui n'alloit plus aux dieux que pour les questionner sur des affaires d'intérêt, étoit tout aussi curieuse, et croyoit avoir droit d'être encore mieux servie dans les sacrifices funébres que dans tous les autres. On y avoit affaire à des dieux amis, et qui ne pouvoient manquer par l'intérêt qu'ils prenoient encore à la prospérité de leur famille, d'y faire connoître à tems ce qui pouvoit l'aider ou lui faire tort. Tout l'appareil des funérailles fut donc encore interprété comme celui des autres fêtes, et le tout se convertit en autant de moyens de divinations.

Les cérémonies des *Manes*, quoiqu'elles ne fussent que la simple pratique des assemblées des premiers tems, se trouvant, en tout point, différentes de celles qu'on observoit dans les autres fêtes, parurent être autant de façons particulières

LE CIEL
POÉTIQUE.

de converser avec les morts, et d'obtenir d'eux les connoissances qu'on désiroit. Hé! qui pouvoit douter alors que ce ne fût pour converser familièrement avec ses anciens amis, qu'on s'asseyoit autour de la fosse où l'on avoit jetté l'huile, la farine, et le sang de la victime, après l'avoir égorgée en leur honneur? Pouvoit-on douter que cette fosse si différente des autels relevés vers le ciel, ne fût une cérémonie convenable, et particulièrement affectée aux morts? Il étoit évident que les morts prenoient plaisir à ces repas et à ce qu'on versoit spécialement pour eux dans la fosse. Ils venoient sans doute consommer le miel, et les liqueurs qui y dispa-roissoient: et si l'on se contentoit de leur présenter des liqueurs, c'est que leur état de morts ne pouvoit s'accommoder de nourritures grossières. On se repaissoit donc de cette idée folle, que les ombres venoient boire ou goûter ces liqueurs à longs traits, tandis que les parens mangeoient le reste du sacrifice sur les bords de la fosse.

Après le repas pris en commun entre morts et vivans, venoit l'interrogation, ou l'évocation particulière de l'ame pour qui étoit le sacrifice, et qui devoit s'expliquer. Chacun sent qu'il y avoit un inconvénient à la cérémonie: c'est que les ombres ne vinssent en foule prendre part à cette effusion dont elles étoient si avides, et ne laissassent rien à l'ombre chérie pour

qui étoit la fête. On y remédia. Les parens faisoient deux fosses, l'une où ils jettoient du vin, du miel, de l'eau, et de la farine pour occuper le gros des morts; l'autre où ils versoit le sang de la victime qu'on vouloit manger en famille. Ils s'asseyoient sur le bord de cette dernière; et ayant leur épée auprès d'eux, ils écartoient par la vue de cet instrument, le commun des morts peu sensibles à leurs affaires. Au contraire ils invitoient nommément le mort qu'on vouloit fêter ou consulter. On le prioit de s'approcher. Les morts ne voyant pas là de sûreté pour eux, s'atroupoient par essains autour de la première fosse dont l'accès étoit libre, et abandonnoient honnêtement l'autre à l'ame privilégiée qui avoit droit sur l'oblation, et qui étoit au fait des affaires sur lesquelles devoit rouler la consultation.

Les questions des vivans étoient distinctes et faciles à entendre. Les réponses, quoique très-certaines, n'étoient ni si promptes, ni si faciles à démêler. Mais les prêtres qui avoient appris dans leur labyrinthe à entendre la voix des dieux, les réponses des planètes, le langage des oiseaux, des serpens, et des instrumens les plus muets, parvinrent aisément à entendre les morts, et à être leurs interprètes. Ils en firent un art dont l'article le plus nécessaire, comme le plus conforme à l'état des morts, étoit le silence et les té-

LE CIEL
POÉTIQUE.

nébres. Ils se retiroient dans des autres profonds. Ils jeûnoient et se couchoient sur des peaux de bêtes immolées. A leur réveil , ou après une veille plus propre à leur troubler le cerveau qu'à leur révéler les choses cachées , ils donnoient pour réponse la pensée ou le songe qui les avoient le plus frappés. Ou bien ils ouvroient certains livres destinés pour cet usage : et les premières paroles qui se présentoient à l'ouverture , étoient justement la prédiction attendue. Ou bien le prêtre , quelquefois le particulier qui venoit consulter , avoit soin , au sortir de l'autre , de prêter l'oreille aux premières paroles qu'il seroit possible d'entendre de quelque part qu'elles vinssent , et elles lui tenoient lieu de réponses. Ces paroles assurément n'avoient aucun rapport lié avec l'entreprise dont il étoit question : mais on les tournoit en tant de façons , et on les violentoit si rudement , qu'il falloit bien qu'elles se prêtassent quelque peu. Il n'étoit point du tout rare qu'il s'y trouvât une apparence de rapport. Souvent au lieu des moyens précédens , on employoit les sorts , c'est-à-dire , nombre de billêts chargés de mots à l'avanture , ou de vers , soit connus , soit fabriqués nouvellement. Ces billêts jetés dans une urne , le tout étoit bien remué , et le premier qu'on en tiroit , étoit gravement délivré à la famille affligée , comme un moyen de la tranquilliser.

Les moyens de divination n'eurent point de fin. Presque toute la religion se convertit et autant de pratiques pour connoître l'avenir (a). Certains endroits s'accréditèrent plus que d'autres, et telle est l'origine des Oracles. Cette matière a été suffisamment traitée par les savans. Il est superflu de la reprendre.

Il est évident, pourra-t-on me dire, que les pratiques, dont on vient de parler, étoient tout-à-fait propres à répandre partout cette folle persuasion qui s'entretient encore parmi le peuple, qu'on peut converser avec les morts, et qu'ils viennent souvent nous donner des avis. Mais quelle preuve a-t-on que ces pratiques si étranges, aient été communes autrefois ?

Si je puis encore administrer à mes Lecteurs les preuves de cet usage, ou plutôt de cet abus si pervers du cérémonial funébre ; j'aurai, ce me semble, très-suffisamment fait voir que les opinions des hommes sur les dieux, sur les morts, et sur les réponses qu'on peut recevoir des uns et des autres, ne sont qu'une interprétation littérale et grossière qu'on a donnée à des signes très-simples, et à des cérémonies encore plus simples, qui tendoient à exprimer certaines vérités, ou à acquitter certains devoirs.

(a) Voyez la dissertation de Vandale sur les Oracles. Voyez l'histoire des Oracles, et la réponse du P. Baltus.

LE CIEL
POÉTIQUE.

C'est parce que tous les peuples couroient en foule sur les hauts lieux pour y verser le sang des victimes dans une fosse, et pour converser avec tel ou tel mort, en éloignant les autres par la vûe de l'épée, qu'il est si souvent et si expressément défendu aux Israélites *de s'assembler sur les lieux hauts*; ou, ce qui étoit souvent la même chose, *de tenir leur assemblée auprès du sang* (a), ou *de manger autour d'une fosse arrosée du sang des victimes*.

L'usage d'employer l'épée dans ces sacrifices mortuaires pour se débarrasser des ames qu'on ne vouloit pas évoquer, est attesté dans le reproche que le Prophète Ezéchiel fait aux Hébreux d'avoir mangé *les chairs de leurs sacrifices auprès du sang qu'ils ont répandu*, et d'avoir eu auprès d'eux leur épée dans ce repas abominable*.

* Ezechiel
33 : 25 et 26.

Hebr.

† Odys. λ.

Homère plus ancien qu'Ezéchiel, nous montre † les mêmes pratiques parmi les Occidentaux, et devient ici le commentateur de l'Écriture. Ulysse voulant interroger sur son retour en Itaque l'ame de

(a) לא תאכלו על הגבהים *lo thocelou wal habdam* : non comedetis juxta sanguinem, ou super sanguine, ou circa fossam victimarum sanguine conspersam. Les LXX interprètes sachant parfaitement que c'étoit là ce qui attiroit le peuple sur les hauts lieux, ont très-bien traduit cet endroit du Lévitique 19 : 26. et d'autres semblables, par ces mots : μη ἐσθίετε ἐπὶ τῶν ὄρεων. Vous n'irez point manger sur les montagnes. Ici manger est la même chose que sacrifier.

Tirésias qui passoit pour être tout autrement illuminée que le reste des morts, commence par répandre dans une fosse du miel, du vin, de l'eau, et de la farine, en l'honneur du commun des ombres, afin qu'en s'exerçant à l'écart, elles lui laissent le champ libre : puis il fait ailleurs une autre fosse où il verse spécialement en l'honneur de Tirésias le sang d'une victime choisie. Il se tient ensuite sur le sang (a), ou auprès de ce sang, l'épée à la main. Il dissipe les ombres légères qui en étoient avides, et empêche qu'elle n'en goûtent avant qu'il ait consulté Tirésias (b). Cette ame nommément évoquée arrive enfin ; elle prie le héros de s'éloigner de la fosse, et d'ôter son épée dont la vue l'épouvante, afin qu'elle puisse boire le sang versé en son honneur, et ensuite apprendre à Ulysse la vérité qui l'intéresse (c).

Cette divination, comme toutes les autres, étoit donc fondée sur le sens pervers qu'on donnoit à d'anciennes cérémonies

(a) Ἀνευθεν ἐφ' αἵματι φασάγον ἔχων.

(b) . . . Οὐδ' εἰὼν νεκύων ἀμενηνα κάρηνα αἱμαλῶ-
άστον ἴμην πρὶν Τειρεσίαο πυθέσθαι.

(c) Ἀλλ' ἀποκάλλιο βολῆς, ἀπιχε δὲ φασάγον ὄζυ
αἱμαλῶ ὄφρα πῖω, καὶ τοὶ νημερῆα ἔπω.

On trouve les mêmes usages dans le poëme de Silius Italicus.

Eductumque tene vaginâ interritus ensem.

*Quæcumque ante animæ tendunt potare
cruorem.*

Disjice, etc.

LE CIEL
POÉTIQUE.

très-simples et très-innocentes dans leur origine, et qui devinrent autant d'actes d'idolâtrie, ou une occasion prochaine d'idolâtrie par la fausse interprétation qu'on y donna. Ainsi le tour que prirent les cérémonies dans l'esprit des peuples, est une nouvelle preuve de la façon grossière dont ils ont personifié ou réalisé les symboles mêmes : et il résulte de tout ce que nous avons vu, que l'idolâtrie, l'astrologie, les augures, les évocations, et la magie, sont toutes pratiques également absurdes, également mensongères, produites par la fausse intelligence du cérémonial, occasionnées et entretenues par la cupidité des peuples, accréditées sans examen par un usage universel, et aidées par l'avarice des prêtres. Peut-être ceux-ci étoient-ils persuadés de l'excellence de leurs prédictions qui ne pouvoient guères manquer d'avoir quelquefois une apparence d'accomplissement. Il est fort croyable que quand l'évènement les démentoit, ils se réduisoient eux-mêmes par l'intervention de cette foule de puissances toujours appliquées à tout brouiller dans le monde, et qu'ils estimoient de très-bonne foi un art qui les mettoit à l'aise.

En réduisant l'idolâtrie et la divination qui ont si étrangement déshonoré la raison, à de pures illusions, causées par la cupidité et par l'ignorance, je suis bien éloigné de penser que les malins esprits

n'ayent pas exercé sur les hommes la mesure de pouvoir que Dieu leur a donnée selon les vûes impénétrables et toujours adorables de sa sagesse. Au contraire je suis très-convaincu de leur existence, comme aussi de leurs efforts pour notre ruine, et spécialement des vexations qu'il leur a été donné d'exercer sur les corps des Energumènes pour la manifestation de la puissante grace du Seigneur. J'avoue de plus que Dieu a quelquefois permis aux esprits de ténèbres de répondre par quelques apparences équivoques aux désirs des magiciens et des peuples séduits. Mais ce qu'il accordoit à des cupidités criminelles en étoit la punition. Tous ces arts n'en sont pas moins trompeurs (a), moins vuides de réalité, ni moins dépourvûs de règle, puisqu'ils doivent tous leur naissance à l'oubli du sens des premières institutions qui ont été données aux hommes sur le cours du soleil et de la lune, sur le labourage, sur les règles de la société, et sur la reconnoissance dûe à l'Auteur de tous les biens.

(a) L'écriture même nous fournit des preuves de l'impuissance des dieux et des supercheries de leurs ministres. Voyez l'histoire des prêtres de Bel, dans Daniel.

Fin du Tome premier.



TABLE DES MATIÈRES

Du Tome I.

- A** Chaté ou Hécaté, Angéron (l') des Romains. Faussement
reine du ciel, P. prise pour la déesse
166, 173. du silence, 92
- Acherusie (lac d') et Animaux sacrés, 331 *et*
l'Acheron) 116 *suiv.*
- Acmon, 315
- Adonis et Achad, sous Animaux vivans subs-
la figure d'Osiris, 161 titués aux signes du
zodiaque, 112, 334
- Agneau Paschal. Pour- Année solaire, 62
quoi la défense d'en Année civile, 69
manger rien de cru et Année rustique, ou l'or-
d' en faire bouillir les dre des travaux, 75
chairs, 344. Pourquoi Anniversaires, (sacri-
son sang sur les portes fices des) 67
- des Hébreux, 348
- Age (l') d'or, 328
- Allégories (origine des) Anubis. L'étoile du
chien. Origine de ce
26 nom. Figure d'Anu-
bis, 39
- Alehy mie (origine de Anubis ou Isis accom-
pagnée d'une tortue,
l') 448 ou d'un canard, ou
d'un lézard, 225
- Amalcta, 167. La ché- Aphrodite, déesse des
vre Amalthée, 172 moissons, 169
- Amazones, 71, 190
- Ammon, (Jupiter) 135 Apis et Mnévis, 337 *et*
et suiv. *suiv.*
- Amour, (le lieu d') 247
- Amulettes, (premier u- Apollon, (l'Horus) 225
sage des) 354 *et suiv.*
- Andromède, (fable d') Apollon et les Muses,
293 281 *et suiv.*

TABLE DES MATIÈRES. 467

Arachné et Pallas. Leur dé mêlé, 194	Bacchanales : leur origine : raisons de ce qui s'y pratiquoit, 212 <i>et suiv.</i>
Argonautes, (expédition des) 298 <i>et suiv.</i>	Bacchantes : pourquoi surnommées Ménades, Thiades, et Baccarides, 217
Argus, (fable d') 302	Bacchus, 206, confondu avec Nemrod, 211. Miracles de Bacchus, 220, <i>et suiv.</i>
Armée (l') des cieux, 160	Balsamine, 166
Arthémise, 178	Banancier, (plante du) symbole de la fécondité, ou d'une certaine saison, 60. <i>Voy. l'Éclaircissement, fin du Tome II.</i>
Aruspicine, 408	Bélénus (le) des Gaulois, Horus, 230
Assemblée des Juges, ou des Prêtres, annoncée par un Horus barbu, 318 <i>et suiv.</i>	Bélier, (fête du) pourquoi si célèbre en Egypte, 112, 344
Aseroth, 179	Bélier, bouc, agneau, chevreau, pourquoi immolés chez les Hébreux, 346, 347
Astarté, déesse des troupeaux, 168	Bellérophon, (fable de) 291
Asteroth, 169	Belsamen, 162
Astrologie judiciaire, (origine de l') 416	Bœuf, (culte du) 339
Atergatis, reine des poissons, 169	C
Athéné, 195	Cabires (les) de Samothrace, 278
Atlas; étymologie de ce nom, 241 <i>et suiv.</i> Déchargé par Hercule, 246	Caducée de Mercure, son origine, 260
Atlas, montagne, 244	Camille (le) des Etrusques, 258 <i>et suiv.</i>
Atys (l') des Phrygiens est l'Osiris d'Egypte, 182	Calliope, 142
Augures, 308	Canicule, ou le lever de
Austérités de l'idolâtrie, (origine des) 380	
Aviron, (l') symbole du trépas, 68	
Auspices, 403	
Autopsie des Mystères, 367, 384	
B	
Baal sous la figure d'Osiris, 161	

Pétoile appelée Scirius, 39, 253 <i>et suiv.</i>	Char (le) du soleil, 164
Canope; étymologie de ce nom, et les usages des canopes, 54	Chat, (le) 139
Caractères de l'écriture courante, quand et pourquoi inventés, 123. Leur nombre, leur progrès, <i>ibid.</i>	Charites (les) ou les graces, 281, <i>et suiv.</i>
Rejetés par les Chinois, 124. Prennent le dessus sur l'écriture Hiéroglyphique, 126	Chasses générales des anciens peuples; leur origine, 208
Caron, (la barque de) 118	Chimère, (la) 292
Celéé, 378	Chouette de Minerve, 317
Céphée et Cassiopée, (fable de) 294	Chérub, 323
Cénotaphe; cercueil simulé, employé dans les anniversaires; source de plusieurs divinités, 198	Ciel poétique. C'est l'écriture symbolique dans son origine, 3
Cerbère, ses trois têtes, 119	Cimetières des Egyptiens, 117
Cercle (le) du soleil, symbole de la divinité, 58, 134	Circé (fable de) 305
Cérémonies symboliques employées pour conserver le souvenir des grands évènements, 95	Colchide, (la) 299
Cérémonies mortuaires, 114	Constellées, (figures) 443
Cérés, (originede) 373. Explication des fêtes de Cérés, 374	Coribantes, sacrificateurs de Crète, 204
Cham en Egypte, 29	Corne (la) corne d'abondance, 89, 94, 171
	Crétois, (origine des) 199. Leur labyriathe, <i>ibid.</i> Peuple Crétois partagé en trois classes, 203
	Croix en forme de Tau. Instrument à mesurer les crues du Nil, 53, 356
	Crone ou Saturne, 323, 329
	Croissant de lune sur la tête d'Isis annonce les fêtes ou la néoménie, 74
	Culte religieux, 5, 6.
	Comment décerné aux

DES MATIÈRES. 469

- animaux et aux plantes, 132
 Culte cruel, 162, 324
 Curettes, les laboureurs de Grète, 204
 Cybèle ou Rhæa. L'Isis des Phrygiens, 181, 200
- D
 Dactyles, (les) les forgerons ou artisans de Crète, 203
 Dagon, dieu du labourage. Horus, 196 *et suiv.*
 Dédale, (origine de) 268
 Déguisement de sexe. pourquoi défendu par la loi de Moïse, 189
 Dei, Deio, Deione, mère de l'abondance. Isis, 173
 Delos, pourquoi appelée la retraite de Latone, 227
 Delphes, (oracle de) 287
 Déluge. Changement qu'il cause dans toute la nature, 9, 96
 Demeter, 175
 Diane ou Deione, ou Isis. Pourquoi prise, tantôt pour la lune, puis pour la terre et pour femme de Pluton, 175, 176
 Dictynne, 173
 Dieu. L'idée de Dieu, confondue avec celle du soleil, et d'Osiris, 131
- Dieux (les) des Egyptiens communiqués à l'Asie et à l'Europe, 155
 Dieux, (les noms des) leur rapport avec la langue Phénicienne, 157
 Dieux, (généalogie des) 315
 Dionysus, 206
 Divinations, augures, oracles, etc. 395
- E
 Ecriture symbolique, (invention de l') 23. Naissance de la peinture, 24, 41. Origine de l'Ecriture symbolique, 27. Suite des symboles Egyptiens, 44, 57
 Ecriture courante, (invention de l') 124
 Ecriture hiéroglyphique (l') conservée dans le culte extérieur et dans les monumens publics, 126
 Ecriture Chinoise. Ses inconvéniens, 123
 Egypte, (tems des semailles et des moissons en) 20 Origine de la fausse durée des anciens rois d'Egypte, 230, 255. Particularités de l'Egypte, 29
 Egyptiens, (précaution des) dans leurs sépultures, 32

Eleusis, (mystères d')	d'Osiris : marque
367	d'autorité, et de gou-
Elisées, (origine des	vernement, 164
champs, 117	Furies, (les) 288
Endymion, 180	G
Enchantemens, (ori-	Ganimède, 144
gine des) 413	Géants, (allégories des)
Epervier, symbole des	99. Leur tableau.
vents Étésiens, 46,	<i>ibid.</i> Origine de leurs
361.	noms, 100
Ephaistos, 238	Géhenne, 163
Epospie des mystères,	Gorgone, (la) 194
367	Graces, (les) 281, 282
Erigone, 440	<i>Gradivus pater</i> , 234
Ericton, (fable d') Ho-	Guébres, (usage des) 28
rus, 108	H
Eros, V. Heros.	Harits, ou Hazis, 234
Esculape ou Anubis,	Harpies, (les) 191
151, 253	Harpocrate, 86. Signi-
Euménides, (les) 289	fication de ce nom,
Evocations des esprits,	90. Accompagnement
450	d'Harpocrate, 93, 94
Eurydice, 145	Hébreux. Origine de
F	leurs premiers usages,
Faunes. (les) Leur ori-	4 et 6
gine, 216	Hécaté, reine du ciel,
Fable, comment rela-	166, 172
tive à l'Histoire, 327	Hercule, 235
Fêtes représentatives.	Héro, ou Adonis, 161
De l'état du genre hu-	Héros, l'amour et son
main après le déluge,	flambeau, 247, 250
95 et suiv. et 213	Hespérides, (jardin
Feu, (le) symbole de la	des) 246
divinité, 25	Hézus, 232
Février, (mois de) le	Horus, affiche publique
plus beau de l'année	qui marquoit les dif-
en Egypte, 324	férens travaux de l'an-
Fleuves. Pourquoi on	née, 75. Significa-
les peint avec une tête	tion de ce nom, <i>ibid.</i>
de taureau, 337	Manière de varier
Fouet (le) à la main	cette affiche, 76, 79.

DES MATIÈRES. 471

104. Ses différens noms, 134. Pris pour un enfant, 132
 Huppe, symbole du vent de midi, 46
 Hyades, (les) 245
 Hyménée, (P') 247
 Hymne, 249
- I
- Janus, (le) des Latins, 263 *et suiv.*
 Icारे, (fable et origine d') 268
 Idolâtrie: préjugé des savans sur les commencemens de l'idolâtrie, 2. Sa véritable source, 2. 3. 121 *et suiv.* Ses progrès, 154
 Jehov, sa signification dans le premier usage, 137
 Illithie, 187
 Influences, 406, 422
 Influences climactériques, 444
 Isis (P') des Egyptiens, symbole de la terre et des fêtes propres à chaque saison, 69, 70. Ses attributs, 71
 Isis reine du ciel, 138. Prise pour une femme réelle, 139. Ses différens noms, 142, 166. La même que Cérés de Phénicie, 174. Nommée Lilith, ou la Chouette, 176
 Isis en guerrière, 190
- Jupiter-Ammon, 143 *et suiv.*
 Jupiter, fils de Saturne, 321
- L
- Labyrinthe, (origine du) 43, 203
 Latone, (fable de) 125 *et suiv.*
 Linus, 146
 Limbe ou cercle sur la tête des personnes célebres par leur piété. Son origine, 58
 Liber ou Bacchus, 206. V. Horus.
 Lilith, 176
 Lotus, (fleur du) ornement sur la tête d'Isis; ce qu'il signifioit, 64, 73
 Loup, (le culte du) 341
 Lucine, reine des bois, ou Isis, 167, 179
 Lune (la) ou Isis, 138. Croissant de lune sur la tête d'Isis, 74, 138. Pleine lune, sa signification, *ibid.*
- M
- Maïa, mère de Mercure, 265
 Mars et Hezus, 232
 Manes, (les) première signification de ce nom, 264, 455
 Manie. Origine de ce mot, 148
 Marsham réfuté, 6
 Méduse, affiche du presurage des olives, 193

Memnon, (statue de)	loix de)	6, 342
277	Moisson (tems de la) en	Egypte, 20
Ménades, (les) femmes	Moloch ou Melchom,	(honneurs rendus à)
qui portoient les sym-		161
boles dans les fêtes	Morphée,	240
représentatives, 148,	Mulciber,	238
217	Muses, (les)	281 <i>et suiv.</i>
Menès, d'affiche devient	Musée,	146
Roi et Législateur,	Mystères (secrets des)	Egyptiens, 355. Ori-
147		gine du mot mystère,
Menès et Musée même		372
chose, 150, <i>ibid.</i>	Mylitta,	187
Ménosiris, et Méno-		N
phis, noms pourquoi	Navigation, (symbole	ou affiche de la) 66
donnés à Horus, 148.		<i>et suiv.</i>
Ménophis est le mê-	Nécromancie,	450
me que Mnévis, <i>ibid.</i>	Némésis,	142
339	Néoménies, fêtes des	nouvelles lunes; leur
Mer d'airain, pourquoi		origine, 9
appuyée sur la crou-	Neptune, pourquoi cru	fils de Saturne, 321.
pe des taureaux, 343		Symbole du retour
Mercur, 253 <i>et suiv.</i>		des flottes, 66, 133
Pourquoi accompa-	Nil, (le fleuve du) ses	débordemens; leur
gné d'un bouc et d'un		commencement; leur
coeq, 266		crüe; leur durée;
Métamorphoses, (sour-		leurs causes, et leurs
ce des) 313		effets, 37 <i>et suiv.</i>
Métempsychose, ses com-	Nil, sous la figure d'un	dieu, 156
mencemens, 333		Noé, (religion des des-
Michias, la mesure du		cendants de) 31
Nil, 52		Nyobée, 297 <i>et suiv.</i>
Minerve, origine de ce		O
nom. Affiche du tems		Ops, 316
propre aux ouvrages		
de lin, 194		
Minos ou Ménès Egyp-		
tien, 200. Horus.		
Minos, second du nom,		
202		
Mnévis, 339		
Moïse, (excellence des		

origine ,	350	de)	278
prophétie de Jacob expliquée fort simplement ,	260, 261	Saturne ,	322 et suiv. Ses liens , 326; on le prend pour Noé , <i>ibid.</i> pour Abraham , 327; pour le tems , 329
Proserpine ou Perséphone ,	377	Satyres; (les) leur origine ,	216
Protée et ses chevaux marins ,	251	Scarabée , symbole de l'air ,	61
Pyramides (les) d'Egypte , leur ancienne destination ,	32, 33	Sceptre de la tribu de Juda ,	260, 261
Python ,	227	Sculpture (la) innocente dans son origine ; pourquoi interdite depuis aux Hébreux ,	342
Python ou Typhon enchaîné ,	349		
Pythiennes , (origine des fêtes)	230		
R			
Rabdomancie ,	404	Semaine , (origine de la)	426
Religion (la) des anciens , la même que celle de Noé ,	357, 358	Sémélé , vraie signification de ce nom ,	206
Représentation de l'ancien édit ,	95, 213	Sérapis ,	338
Origine des représentations Dramatiques ,	215	Serpent , (le) symbole de la vie ,	59, 361
Rhoea , l'Isis des Phrygiens ,	182, 320	Divination par les serpens ,	411
Roi du ciel ; reine du ciel ; origine de ces termes ,	160	Sibylles , (origine des)	439
S			
Sabianisme ,	161	Silène , précepteur de Bacchus ,	218
Sagesse des Egyptiens ,	315	Sirbon , (lac de) son bitume ,	294
Saïs , ville de l'ancienne Egypte ,	117	Sirènes (les) sont autant d'Isis ,	310
Feux et brandons de Saïs .		Sistre , (le)	139
Raison de ces anciens usages ,	<i>ibid.</i>	Sirius ,	39
Samothrace , (Cabires		Soleil (le) représenté par un cercle , symbole de la divinité ,	58
		Le soleil confondu avec un homme	

DES MATIÈRES. 475

mort, 132.	Char du soleil, 164	Thyasi, 214
Sphinx (la) la description, origine et usage de ce symbole, 50; son étymologie, 52	Sphinx, pourquoi ornement des termes, <i>ib.</i>	Titans, (les) 318, 321
Sylvan, 219	Symboles, (premier usage des) 23	Tité, ou Thétis, Isis, 318, 321
Symboles, (détail des) Egyptiens, 44	Symboles pris pour des monumens, 133	Tombeau de Jupiter dans l'île de Crète, 197
Talismans, 441	Tau, croix en forme de T, instrument à mesurer les crûes du Nil, 353	Triptolème, 378
Tayaut, le chien, 39, 254	Thébes, pourquoi nommée ville de Dieu, 137; par qui fondée, 36	Torches de Cérés, 377
Théogonie, ou les symboles personifiés, 121	Thesmophories, 385	Trident à la main d'Osiris, 66
Thophèt, vallée abominable par ses cruels sacrifices, 163	Thot, 39, 151, 253	Tyades, les Bacchantes, 218
		Typhon, 194, 349
		V
		Van; (Horus enfant porté dans un) raison de cet usage, 104
		Vents, (symboles des) 44
		Vénus la céleste, 183; la populaire, Isis, <i>ibid.</i>
		Vesta, (la) des Romains, 26
		Usages communs à toutes les nations, preuve de la vérité de l'Histoire sainte, 4
		Vulcain, 238
		Z
		Zodiaque, (invention du) 16, origine des noms de ses douze signes, 17 et suiv.

Fin de la Table du I. Volume.



